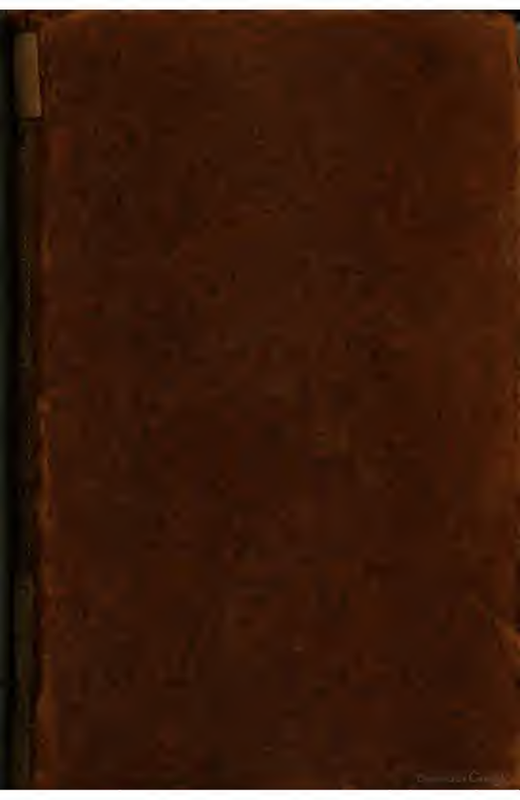



4800



ÉVANGILE
MÉDITÉ.

ÉVANGILE MÉDITÉ, ET DISTRIBUÉ

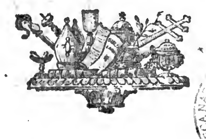
POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE,

SUIVANT LA CONCORDE

DES QUATRE ÉVANGÉLISTES.

CINQUIÈME ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

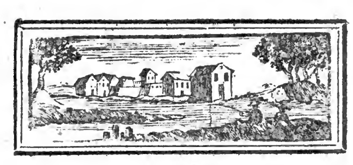


A TOULOUSE,

Chez FAGÈS, MEILHAC, et Compagnie,

Imprimeurs-Libraires, rue S^t.-Rome.

M. DCCC. I.



QUATRE-VINGT-ONZIÈME.

MÉDITATION.

Jean-Baptiste députe deux de ses Disciples vers Jesus. Matt. 11. 2-6. Luc. 7. 18-23.

PREMIER POINT.

Ambassade envoyée à Jesus par Saint Jean.

1°. L'OCCASION de cette ambassade. *Les Disciples de Jean lui ayant rapporté toutes ces choses, et ayant lui-même entendu parler, dans sa prison, des œuvres de Jesus-Christ.* Le rapport que les Disciples de Jean vinrent lui faire des merveilles que Jesus opéroit, de la doctrine qu'il publioit, et de la grande réputation qu'il s'acquéroit, fut l'occasion de cette ambassade. Jean étoit alors détenu prisonnier par Hérode, Roi de Galilée ; nous en verrons bientôt le sujet. Ce fut pour lui une

sensible consolation dans ses fers, d'apprendre les divers miracles de Jesus-Christ, et les éclatantes merveilles qu'il opéroit sous les yeux de la Palestine. C'est une charité de visiter les prisonniers et les personnes qui, détenues par infirmité ou par les liens de leurs engagemens, sont privées de la liberté de sortir : c'est une charité de les consoler par les sentimens qu'inspire la Religion.

2°. La raison de cette ambassade. *Jean appela deux de ses Disciples et les envoya à Jesus.* Les Disciples du saint Précurseur, quoiqu'élevés à l'école du plus éclairé de tous les hommes, étoient encore bien imparfaits et bien grossiers. Ils avoient d'ailleurs une si haute idée de leur Maître, et ils lui étoient si attachés, que, malgré ses leçons, ils ne pouvoient se persuader que Jesus fût le Messie qu'on attendoit, et ils avoient de la peine à ne le pas regarder comme un concurrent. Dans cette idée, ils ne voyoient point, sans quelque sentiment de jalousie, sa réputation s'accroître, et le nombre de ses Disciples se multiplier. Pour les guérir radicalement de leurs préventions, Jean profita du récit qu'ils venoient eux-mêmes de lui faire. Il appela deux de ses Disciples, et les députa vers Jesus, afin qu'ils pussent par eux-mêmes se convaincre de la vérité. C'est ainsi que Jean, dans les fers, trouvoit encore le moyen d'exercer son ministère, et de tra-

vailler à la gloire de son Maître. C'est ainsi qu'il profitoit de toutes les occasions de faire connoître Jesus-Christ, et qu'il savoit corriger avec douceur les défauts de ses Disciples, et faire servir à leur édification ce qui faisoit la matière de leur scandale. Si nous avions le même zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain, combien d'occasions ne trouverions-nous pas pour procurer l'un et l'autre !

3°. Le sujet de cette ambassade. Ce fut de demander à Jesus s'il étoit le Messie qu'on attendoit. *Jean envoya deux Disciples à Jesus, pour lui dire : Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?* Question importante que la Synagogue avoit faite à Jean, et que Jean, à son tour, fait faire à Jesus. Faisons-nous-la à nous-mêmes : Jesus est-il celui qui doit venir sauver le monde ? Est-il celui qui doit venir le juger, ou bien en attendons-nous un autre ? A voir notre peu d'amour pour lui, notre peu de foi à ses paroles, notre peu d'espérance en ses promesses, notre peu d'obéissance à ses lois, notre peu de conformité à ses exemples, n'auroit-on pas droit de nous demander si nous en attendons un autre, un autre qui favorise nos inclinations, notre ambition, notre avarice, notre amour-propre, un autre qui récompense les richesses, les grandeurs, les plaisirs, et tous les vices ? Ou si nous cro-

yons que Jesus-Christ, qui est venu, est notre Sauveur et notre Juge, s'il est vrai que nous n'en attendions point d'autre pour nous sauver et nous juger, comment donc ne l'aimons-nous pas, et ne le servons-nous pas de tout notre cœur ?

SECOND POINT.

Réponse de Jesus à l'ambassade de Saint Jean.

Jesus, dans sa réponse, donne les preuves de sa divine mission, qui sont les miracles, les prophéties, et la réunion des miracles et des prophéties.

1°. Les miracles. *Étant donc venus trouver Jesus*, *Jean-Baptiste*, lui dirent-ils, *nous a envoyés vous dire : Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? A l'heure même, Jesus délivra plusieurs personnes des maux dont elles étoient affligées, et des malins esprits ; il rendit aussi la vue à plusieurs aveugles.* Ces députés étant arrivés auprès de Jesus, le trouvèrent, comme de coutume, environné du peuple qu'il instruisoit, et de malades qu'il guérisoit. Ce divin Sauveur reçut l'ambassade au milieu de ce nombreux cortège, dont la confiance et les vœux annonçoient son pouvoir divin, bien mieux que n'eût pu faire tout l'éclat qui brille autour du trône des Rois. Il écouta tranquillement ce que les envoyés avoient ordre de lui dire, et d'abord, au lieu de leur

répondre ; il fit approcher les infirmes ; les malades, les blessés, les aveugles, les boiteux et les démoniaques qui le suivoient ; il les guérit ; il les délivra tous, et opéra en leur présence des prodiges de puissance et de bonté, qui caractérisoient le vrai Messie et un Dieu Sauveur. Telle fut la première réponse de Jesus aux députés ; réponse d'action, et vraiment digne d'un Dieu. Telle doit être la nôtre aux questions de l'incrédulité. On demande à Jesus-Christ s'il est le Messie, et sa reponse est d'opérer des miracles ; montrons, comme Chrétiens, montrons par nos œuvres à l'impie ce que nous sommes !

2°. Les prophéties. *Ensuite prenant la parole, Jesus leur répondit : Allez, rapportez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu ; les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et l'Évangile est annoncé aux pauvres* : c'est-à-dire, aux pauvres d'esprit, aux humbles de cœur, à ceux qui ont le cœur contrit qui sont dans l'affliction, et qui se répentent de leurs péchés. L'intention de Jesus-Christ, en parlant aux députés de ce qu'ils avoient vu, étoit de leur rapporter la prophétie d'Isaïe, où ces choses étoient prédites du Messie. L'accomplissement des prophéties est une preuve du premier ordre, ainsi que celle des miracles,

puisqu'elles ne peuvent venir que de celui qui est le maître absolu des temps et des événemens. La prophétie d'Isaïe regardoit Jesus-Christ ; mais n'avoit-elle pas aussi en vue le Christianisme ? Jesus-Christ l'a accomplie, ses ministres l'accomplissent encore tous les jours. Pourquoi donc n'a-t-elle pas son accomplissement dans nous en particulier ? pourquoi rendons-nous les vérités divines et les grâces prédites, inutiles par notre infidélité ?

3°. La réunion des prophéties et des miracles. Chacune de ces preuves, prise séparément, est suffisante pour convaincre tout esprit raisonnable ; mais de leur réunion il résulte une nouvelle preuve à laquelle on ne peut résister. Pour peu qu'on y fasse attention, le monde converti prouve invinciblement la vérité des miracles de Jesus. Le peuple Juif, dispersé dans tout le monde par une providence qui est elle-même un miracle, prouve invinciblement la vérité des Livres prophétiques. Les Juifs eux-mêmes ont ces Livres entre leurs mains, et les miracles annoncés dans ces Livres sont ceux que Jesus a opérés. Que peut-on désirer de plus pour former la plus parfaite et la plus inébranlable conviction ? Que les impies rassemblent tant qu'ils le voudront les prodiges répandus dans les histoires Païennes : prodiges le plus souvent absurdes, ridicules et indécens ;

prodiges écrits long-temps avant leur prétendu événement, et sans qu'on produise des témoins oculaires ; prodiges que personne n'a eu intérêt d'examiner ou de contredire ; prodiges qui ne tiennent et ne conduisent à rien, qui ne sont point rapportés en preuves de la Religion de ceux que l'on dit les avoir faits : osera-t-on les comparer avec les miracles de Jesus-Christ, annoncés tant de siècles avant qu'ils s'opérassent, avec des miracles qui ont changé la face de l'Univers ? Non ; Seigneur, vos voies sont inimitables ; les hommes ni les démons ne sauroient rien feindre qui approche de la magnificence de vos œuvres.

TROISIÈME POINT.

Avertissement de Jesus aux Députés de Saint Jean.

Heureux, ajouta le Sauveur en finissant, *heureux celui qui ne se scandalisera pas de moi!*

1°. Examinons l'occasion de ce scandale. Qui peut, ô Jesus ! ô divin modèle de toute perfection ! qui peut trouver en vous de quoi se scandaliser ! Cependant vous avez été un sujet de scandale pour les Juifs, vous l'êtes encore pour plusieurs Chrétiens. Et quelle en est l'occasion ? C'est, en premier lieu, la sublimité de vos Mystères et l'incompréhensibilité de vos voies. L'orgueilleux, qui ne se connoît pas lui-même, vou-

droit vous comprendre, pénétrer le secret de vos conseils, et savoir les raisons de votre conduite. Cest, en second lieu, la sainteté et la pureté de votre morale. Le voluptueux en croit la pratique impossible, ou trop difficile pour qu'on doive s'y assujétir. C'est, en troisième lieu, votre foiblesse apparente comme homme, et celle de votre corps mystique, qui est l'Église. Le Juif, qui attendoit un Sauveur qui le délivrât, non du joug de ses péchés, mais du joug des Romains, ne voyant en vous que pauvreté, douceur, humilité, en fut scandalisé. Et combien le fut-il davantage, lorsqu'il vous vit expirer sur une Croix? De même dans votre Église les plus grands Mystères s'opèrent, les grâces les plus signalées se communiquent par les Sacremens, sous les symboles les plus foibles et les plus simples, de l'eau, de l'huile, du pain, du vin, et la parole d'un homme. L'administration de cette Église est entre les mains d'hommes foibles, sujets par eux-mêmes à l'erreur et aux passions. Et combien en ont été scandalisés jusqu'à la désobéissance et à la séparation! Il faudroit, pour gouverner ces esprits indociles, des hommes d'une autre espece, ou des Anges du Ciel, et encore ne cesseroient-ils pas d'être inquiets, puisque les promesses de Jesus-Christ ne les rassurent pas. Examinons si nous-mêmes ne prenons

point quelque part à tous ces scandales.

2°. Considérons le malheur de ceux qui se scandalisent de Jesus. Ce scandale remplit leur esprit d'épaisses ténèbres, en sorte qu'ils ne peuvent apercevoir l'évidence des preuves de la Religion. Les miracles les plus frappans, l'accomplissement le plus parfait des prophéties, les faits les plus avérés ne font sur eux aucune impression; leur esprit ne s'occupe qu'à chercher des interprétations forcées, des sophismes auxquels ils s'attachent opiniâtrement, quelque dénués de vraisemblance, quelqu'absurdes, quelques ridicules qu'ils puissent être. Ce scandale remplit leur cœur de haine et de fureur. Si les incrédules pensent que la Religion soit une erreur, ce n'est pas une erreur qu'ils se contentent de considérer avec des sentimens de compassion pour ceux qui la professent; ils haïssent cette Religion et ceux qui la suivent, ils la persécutent à force ouverte, ils la calomnient sans pudeur, ils ne respirent contr'elle que meurtre, sang et carnage. Jesus fut la première victime de cette fureur; après lui, ses Apôtres, ses Disciples, et les Martyrs des premiers siècles jusqu'à ce jour; et jusqu'à la fin du monde, tous ceux qui feront profession de vivre dans la piété, souffriront persécution. Enfin, ce scandale remplit leur conscience d'agitations et de troubles. Ceux qui ont abandonné Jesus-Christ, sa Loi et

son Église, ont beau fermer les yeux à la lumière, elle pénètre malgré eux, et le peu qu'ils en reçoivent suffit pour les troubler. Que de doutes, que de pensées, que de remords viennent agiter leur conscience et la tourmente! Est-il bien vrai, se disent-ils comme malgré eux-mêmes, est-il bien vrai que les crimes secrets dont je me souille ne sont rien, que Dieu ne m'a créé que pour cette vie, que la Religion Chrétienne n'est qu'une fable, que l'Église est dans l'erreur, et que je peux sans crime mépriser ses décisions! Ah! mon Dieu, qui peut vous résister, et avoir la paix? Malheur à celui qui se scandalise de vous, et qui n'adore pas tout ce qui est en vous et tout ce qui vient de vous!

3°. Méditons le bonheur de ceux qui ne prennent de Jesus-Christ aucun sujet de scandale. Leur esprit est eclairé des plus pures lumières de la vérité; non-seulement ils sentent la force triomphante des preuves de la Religion, mais dans ce qui fait même le scandale des autres et ce qui les rebute, ils trouvent de quoi se confirmer dans leur foi. Ils voient dans l'obscurité des Mystères une incompréhensibilité digne de Dieu, répandue sur toutes ses œuvres, et même sur celle de la Nature. Ils voient dans la pureté de la morale Evangelique une sainteté digne de Dieu, qui les elève, les ennoblit, les console,

les vivifie, et leur rend tout facile. Ils voient dans les abaissemens de Jesus la puissance et la sagesse de Dieu, et dans la foiblesse de l'Église une providence admirable, l'assistance continuelle de l'Esprit saint, et l'effet sensible des grandes promesses que Jesus lui a faites. Leur cœur est rempli de la charité la plus tendre, leur zèle n'a rien d'amer; ils laissent aux Princes Chrétiens le soin de réprimer, selon leur sagesse, les méchans et les indociles : pour eux, ils ne souhaitent que leur instruction et leur conversion. Leur conscience jouit du calme le plus profond. Inébranlables dans leur foi, assurés de marcher dans la voie droite, ils ne craignent que leur propre foiblesse, et comptant sur le secours de celui qui les fortifie, ils ont déjà l'avant-goût des biens éternels qui leur sont promis.

O véritablement heureux est celui qui ne se scandalise point de vous, ô Jesus! mais qui vous adore, vous aime et vous imite! Telles sont mes résolutions, confirmez-les. Oui, mon Sauveur, c'est vous que je veux désormais suivre et servir! C'est en vous seul que je vais mettre toute mon espérance et tout mon amour. Eclairez de plus en plus mon esprit de vos pures lumières; faites-moi marcher d'un pas ferme et constant dans la pratique de vos saintes Lois, purifiez mon ame de ses péchés et de ses imperfections,

ouvrez mon cœur à votre sainte parole, et rendez-le docile aux inspirations de votre divin Esprit. Donnez-le moi cet esprit vivifiant, c'est-à-dire, cet esprit de détachement, de douceur, d'humilité, de pénitence, qui me fasse goûter et pratiquer les divines maximes de votre saint Évangile! Ainsi soit-il.

XCII^e. MÉDITATION.

Discours de Jesus-Christ sur Saint Jean, après le départ des Députés. Matt. 11. 7-19. Luc. 7. 26-35.

PREMIER POINT.

Éloge de Saint Jean.

1°. JESUS-CHRIST loue la fermeté de son courage. Les députés de Jean étant partis, Jesus s'adressa au peuple, et lui parla de Jean de cette sorte: Qu'êtes-vous allé voir dans le désert? *Un roseau agité du vent?* Jean-Baptiste, retiré dès l'enfance dans le désert, y avoit persévéré constamment, jusqu'à ce que Dieu l'eût appelé au ministère public de la prédication, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de trente ans. Sa vie publique fut aussi austère que sa vie privée. En donnant l'essor à son zèle, il n'avoit rien changé dans sa manière de vivre,

dans ses sentimens, ni dans son extérieur. A la Cour, il fut le même qu'au désert. Ni les caresses, ni les menaces du Monarque n'avoient pu ébranler son courage. Quoiqu'actuellement dans les fers, il y étoit aussi appliqué aux devoirs de sa mission, que lorsqu'il jouissoit d'une entière liberté. Hélas! que je suis bien différent, ô mon Dieu ! C'est moi qui suis ce roseau qui plie à tout vent. Je connois mon devoir, je fais, pour le remplir, les plus belles résolutions ; il me semble, dans ma ferveur, que je suis un cèdre inébranlable, mais à la moindre tentation, à la plus légère occasion de dégoût ou de respect humain, toute ma vertu s'évanouit. Plus foible que le roseau, un souffle me plie, me renverse jusqu'à terre, et je ne me connois plus moi-même.

2°. Jesus-Christ loue l'austérité de la vie de saint Jean. « Mais encore, qu'êtes-vous allé voir ? Un homme vêtu avec luxe et avec mollesse ? Vous savez que c'est dans les palais des Rois que ce trouvent ceux qui sont magnifiquement vêtus, et qui vivent dans les délices. » Le luxe des habits, la somptuosité des ameublemens, les délices de la table se trouvent chez les grands et les puissans du siècle : ceux qui jouissent d'une médiocre fortune en approchent le plus qu'ils peuvent, et souvent au-delà de ce qu'ils peuvent ; ceux qui, par leur état, ont renoncé

à cette vie molle et voluptueuse, y reviennent quelquefois d'une manière qui choque la bienséance, et qui est contraire à l'édification Il n'en fut pas ainsi de saint Jean. Quel vêtement ! quelle nourriture ! quel homme ! et qu'il étoit propre à prêcher la pénitence ! Mais moi, comment est-ce que je la pratique? Je ne suis pas dans le palais des Rois; si j'y étois, je ne serois pas exempt de l'obligation de faire pénitence; et dans l'état où je suis, je n'en fais aucune, je ne veux manquer de rien; je ne sais me priver de rien; ou si quelque chose me manque, c'est sans mérite pour moi, parce que ce n'est jamais sans murmure.

3°. Jesus-Christ loue la grandeur du ministère de saint Jean. *Qu'êtes-vous donc venu voir ? Un Prophète ? Oui ; je vous le dis, et plus qu'un Prophète. Car c'est de lui qu'il est écrit : Voici que j'envoie devant vous mon Ange qui vous préparera la voie. Je vous le dis en vérité : Entre les Enfans des femmes, il n'y en a pas eu de plus grand que Jean-Baptiste.* Saint Jean étoit Prophète, puisqu'il annonçoit le Messie; mais il étoit plus que Prophète, parce que non-seulement il annonçoit que le Messie viendroit, mais parce qu'il le montroit présent; parce qu'il le faisoit connoître comme Sauveur et comme Juge des hommes; parce qu'il lui préparoit les voies en prêchant la pénitence; et parce qu'enfin il étoit lui-même l'objet des Prophètes,

étant *cet Ange* dont parle le Prophète Malachie, *qui devoit être envoyé pour préparer les voies du Seigneur.* Aussi Jesus-Christ assure-t-il que de tous les enfans nés avant Jean-Baptiste, il n'y a eu aucun Prophète, il n'y a eu aucun homme plus grand que lui, aucun dont l'emploi fût si éminent, et qui s'en soit acquitté avec plus de dignité et de fidélité. O heureux saint Jean d'avoir mérité d'être loué par Jesus-Christ! mais malheur à nous qui ne cherchons que les louanges des hommes! Jesus loue ce qui est louable, et souvent les hommes louent ce qui est blâmable. Jesus loue saint Jean dans l'adversité et dans les fers; les hommes ne louent que ceux qui sont dans la prospérité. Jesus ne loue saint Jean ni devant lui ni devant ses amis et ses Disciples; et les hommes ne nous louent que devant nous, ou devant nos amis, et souvent hors de là ils ne parlent de nous que pour nous censurer, nous critiquer, nous blâmer. N'est-ce pas ainsi que nous-mêmes nous louons les autres!

SECOND POINT.

Du Royaume des Cieux annoncé par Saint Jean.

1°. Son excellence. *Mais celui qui est le plus petit dans le Royaume des Cieux, est plus grand que lui.* Saint Jean, par son emploi de Precurseur, étoit au-dessus de tous les

Prophètes, parce qu'il avoit annoncé le Royaume des Cieux comme prochain et commençant déjà à s'établir. Ce Royaume des Cieux est l'Église du Messie, l'Église de Jesus-Christ ; Église qui vient des Cieux et retourne aux Cieux ; Église toute céleste dans son auteur, dans ses mystères, dans son culte, dans ses Sacremens, dans ses biens, dans ses préceptes, dans ces mœurs. Or, si l'emploi de saint Jean, qui consistoit à annoncer l'approche et à préparer les commencemens de ce Royaume céleste, étoit si grand, combien plus grande est la dignité de celui qui, dans ce Royaume céleste, est destiné, non pas seulement à en occuper une des premières places, à le gouverner, à y établir et consacrer des Ministres ; mais je dis destiné à y tenir le dernier rang, à instruire et former des Chrétiens, à développer les mystères de Dieu et de son Christ, à distribuer les trésors de sa grâce, à réconcilier les pécheurs, à consacrer le corps de Jesus-Christ, à l'offrir en sacrifice, à s'en nourrir et à en nourrir le peuple fidelle, enfin à perpétuer le Royaume des Cieux jusqu'à la fin du monde ! O Prêtres ! ô Chrétiens ! que notre dignité est grande ! que notre bonheur est auguste ! Mais si, par la dignité de notre état nous sommes au-dessus de saint Jean, quels efforts ne devons-nous pas faire pour approcher de ses vertus ? Quelles devroient

être notre vie, notre pureté, notre union avec Dieu, notre insensibilité pour les choses de la terre, notre sollicitude pour les choses du Ciel !

2°. Les souffrances que promet le Royaume céleste. « Or, depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le Royaume des Cieux souffre violence, et ceux qui usent de violence le ravissent. » Jean-Baptiste a commencé à annoncer le Royaume des Cieux ; aussi-tôt ce Royaume divin, à peine annoncé, à peine commencé, a été en proie à la violence. Ses ennemis, n'écoutant que leur jalouse fureur, ont tâché de le ruiner, de le dissiper, de l'anéantir dès ses premiers commencemens. Jean ne faisoit que commencer sa prédication, lorsque les Pharisiens le persécutèrent et l'obligèrent à s'éloigner. Ce saint Précurseur est actuellement dans les fers, d'où il ne sortira que par une mort violente ; voilà le sort de l'Église de Jesus-Christ. Persécutée dès sa naissance, elle le sera jusqu'à la fin : mais elle est le Royaume de Dieu, le Royaume des Cieux, et les hommes ne peuvent rien contre Dieu, ni la terre contre les Cieux ; cette Église subsistera donc jusqu'à la fin du monde. La fureur des tyrans multipliera le nombre des Chrétiens, et la violence des supplices augmentera la couronne des Martyrs. Ce sort qu'éprouvera constamment l'Église, est encore

celui de chacun de ses membres, qui n'entrera point dans la gloire du Ciel, sans s'être fait violence à soi-même, à son naturel, à ses mauvaises inclinations, à ses passions.

3°. L'économie du Royaume de Dieu. « Car jusqu'à Jean, tous les Prophètes et la loi ont prophétisé ; et si vous voulez l'apprendre, c'est lui-même qui est cet Élie qui doit venir. Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. » Ne nous lassons pas d'admirer l'œuvre de Dieu dans la Religion qu'il a donnée aux hommes ; le fond en a toujours été le même, mais la forme en a été différente selon les temps. Le développement entier des Mystères adorables qu'elle contient, et des biens ineffables qu'elle confère, en a été réservé au temps de l'avénement du Messie et de l'établissement de cette Église, dont Jesus-Christ est le Chef, et qui s'appelle le règne de Dieu, le Royaume des Cieux, que saint Jean a annoncé le premier, et dont il a vu les premiers fondemens. Jusqu'à saint Jean dans tous les temps qui l'ont précédé, la tradition des Patriarches, la loi de Moïse et la prédication des Prophètes n'ont été que des prophéties de l'établissement futur de ce règne divin. Le peuple Juif étoit bien le peuple de Dieu, la Synagogue l'Église de Dieu ; mais ce n'étoit pas encore là le règne de Dieu, le Royaume des Cieux, ce n'en étoit que

l'ombre, la figure et la promesse Jesus-Christ *est le Soleil de Justice*, comme l'appelle le dernier Prophète, *dont les rayons ont donné la santé*, c'est-à-dire, ont répandu la lumière dissipé les ombres, rempli les figures et accompli les promesses. Saint Jean a tenu le milieu entre les Prophètes et Jesus-Christ. Il a été l'aurore qui a annoncé le lever de ce divin Soleil. Pour nous faire comprendre quel est l'emploi de saint Jean, Notre-Seigneur nous dit qu'il est le Prophète Élie, ce même Prophète que Dieu promet d'envoyer *avant que le jour du Seigneur arrive.* Telle est donc l'économie du Royaume de Dieu ou de la religion Chrétienne : le dernier des Prophètes a annoncé saint Jean; saint Jean a montré Jesus, et il a déclaré qu'il étoit le Messie : Jesus a établi le Royaume de Dieu, et détruit le règne du Démon; il a nommé ses Apôtres, et les a remplis de l'Esprit saint : les Apôtres ont imposé les mains à leurs successeurs, et leur ont conféré le même Esprit, et ainsi de suite jusqu'à nous : en sorte que par le Pontife qui nous gouverne actuellement, nous remontons successivement jusqu'aux Apôtres et jusqu'à Jesus-Christ; de Jesus-Christ par saint Jean jusqu'aux Prophètes et à la loi, et ensuite par la tradition des Patriarches jusqu'au premier homme, à qui les premières promesses ont été faites. Quelle autre Religion que le

Chrétienne présente ainsi, sans interruption, une chaîne prophétique et historique qui renferme tous les temps ! Ce n'est pas là un système de convenance et de vraisemblance ; c'est un plan exécuté, dont les monumens subsistent sur toute la surface de la terre, et entre des mains non suspectes. Les Juifs ont les mêmes Livres prophétiques, que les Chrétiens ; les Schismatiques et les Hérétiques ont la même histoire de l'Évangile, que les Catholiques, sans qu'il ait pu, sur ce point, se glisser d'erreur, ou se trouver de collusion. O Religion divine et sainte ! il n'y a que ceux qui se ferment à dessein les yeux pour ne pas voir, et qui se bouchent les oreilles pour ne pas entendre, qui puissent encore vous méconnoître ! Quel bonheur d'être né dans cette Église sainte, d'y vivre et d'y mourir!

TROISIÈME POINT.

De la conduite des Chefs de la Nation Juive, par rapport à Saint Jean et à Jesus.

1°. Conduite comparée et opposée à celle du peuple. « Tout le peuple et les Publicains qui entendirent ce discours, justifièrent la conduite de Dieu, ayant été baptisés du Baptême de Jean ; mais les Pharisiens et les Docteurs de la loi méprisèrent le dessein de Dieu sur eux, ne recevant point le Baptême. Lorsque saint Jean commença à prêcher et

à

à baptiser, tout le peuple et les Publicains même, que l'on appeloit les pécheurs, s'empressèrent de répondre aux desseins de Dieu, et d'embrasser la pénitence pour recevoir le Messie ; mais les Grands, les Savans, les Pharisiens qui faisoient profession de la plus exacte observance de la loi, les Scribes qui faisoient profession d'interpréter, d'expliquer cette même loi, et de l'entendre parfaitement, ne voulurent pas, pour la plupart, s'abaisser jusqu'à recevoir le Baptême de Jean. Ils lui firent seulement demander s'il étoit le Messie ; et quand il eut répondu que non, ils s'en tinrent là en attendant que le Messie vînt. Ils méprisèrent ainsi les desseins de miséricorde que Dieu avoit sur eux ; et ayant refusé par orgueil d'entrer dans les dispositions de la Providence, après avoir méprisé le Précurseur, ils en viendront jusqu'à faire mourrir le Messie. Tout est grand dans la Religion, tout est important dans les vues de Dieu : celui qui méprise les premiers moyens de salut pour en attendre de plus grands, abuse souvent de tous. Ceux qui se croient saints, sages et savans, se perdent souvent par leur orgueil, leurs fausses lumières et leur fausse sagesse.

2°. Conduite comparée et semblable à celle des enfans. *A qui donc*, ajoute Jesus-Christ, « comparerai-je ces hommes-ci, et à qui sont-ils semblables ? Ils ressemblent à des

enfans assis dans une place publique, et qui se disent les uns aux autres : Nous vous avons joué des airs gais, et vous n'avez point dansé ; nous avons chanté devant vous des airs lugubres, et vous n'avez point pleuré. Car Jean-Baptiste est venu, qui ne mangeoit point de pain et ne buvoit point de vin, et vous dites : Il est possédé du Démon. Le Fils de l'Homme est venu, qui mange et qui boit, et vous dites : C'est un homme de bonne chère et qui aime le vin, il est ami des Publicains et des pécheurs. » C'est-à-dire, à qui comparerai-je cette génération d'hommes incrédules que rien ne peut toucher, à qui ressemblent - ils ! ils sont semblables à ces enfans dédaigneux, à qui une troupe d'autres enfans reproche dans la place publique leur mauvaise humeur, leur mépris et leur indifférence aux invitations qui leur sont faites : et voilà le portrait naturel de ceux dont je parle ; ils sont si bien par leur esprit artificieux et critique, que sous quelque forme que ce présente à eux la sagesse, ils trouvent des raisons qui les dispensent de la suivre. Et en effet, les principaux des Juifs se reposant avec ostentation sur leur sainteté et leur savoir, étoient aussi peu touchés de la vie austère de Jean, que de la vie commune et sainte de Jesus-Christ, et ils blasphémoient également l'un et l'autre. Sélon eux, Jean étoit un homme sauvage et farouche, possédé du Demon ; et Jesus étoit

ı homme qui aimoit à manger et à boire, qui étoit ami des pécheurs. Tels sont en-
ıre les discours du monde ; au lieu de pro-
er des divers genres de vertus dont l'Église
i présente l'exemple, il blasphème contre
ut ce qu'il ne veut pas imiter. Selon ce
onde, les solitaires sont des contemplatifs
sifs, qui ne font que surcharger l'État, et
ı'il faudroit anéantir ; les hommes aposto-
ıues sont, ou des politiques intriguans
ıi flattent les pécheurs par une morale
lâchée, et qui accommodent leurs décisions
ıx vues secrètes de leur ambition ou de
ur intérêt ; ou des hommes austères et
rouches, qui ne prêchent la réforme, le
ûne, la pénitence, que par humeur, hypo-
isie, orgueil ou désespoir. Si quelqu'un se
tire du monde pour servir Dieu, c'est foi-
esse d'esprit, noir chagrin ou dépit. Eh,
t-on, ne peut-on pas se sauver dans le
onde ? Si quelqu'un dans le monde veut
ener une conduite régulière et chrétienne,
en est la fable, la risée, l'horreur même ;
ı l'évite, on le fuit. O monde pervers ! tu
ıuses de tout, tu blasphèmes contre tout,
rejettes tout ce qui pourroit te sauver.
élas ! n'avons-nous pas nous-mêmes répété
s blasphèmes du monde, et imité son
sensibilité ?

3°. Conduite comparée et contraire à celle
:s enfans de la Sagesse. *Mais la sagesse a*

été justifiée par tous ses enfans. Le monde se croit sage, et traite d'insensés ceux qui, au mépris de ses maximes, s'attachent aux maximes de Jesus-Christ : mais ces fidelles méprisés sont les enfans de la sagesse, et leur conduite est la justification des voies et des œuvres de la sagesse de Dieu : car tandis que les faux sages du monde abusent de tout pour s'éloigner de Dieu, l'offenser et se perdre, ces enfans de la sagesse incarnée profitent de tout pour s'attacher à Dieu, le servir et se sauver. Dans quelque situation que Dieu les mette, dans l'abondance ou l'indigence, dans la prospérité ou l'adversité, dans la santé ou la maladie, dans le tumulte ou la solitude, ils sont fidelles à Dieu, et tout contribue à leur sanctification. Et voilà ce qui justifie la sagesse de Dieu dans les mesures qu'elle a prises pour le salut des hommes. Les mondains n'en veulent pas convenir aujourd'hui ; mais ils en conviendront au dernier jour, lorsqu'ils seront forcés d'avouer leur folie, et de reconnoître, mais trop tard, qu'ils se sont trompés.

De quel nombre suis-je, ô mon Dieu ! et comment ai-je justifié jusqu'ici votre sagesse dans tout ce qu'elle a fait pour mon salut ? Redressez mon cœur en le rendant plus humble, et alors toutes vos voies me paroîtront droites, et je ne regarderai plus que vous dans ce qui vient de vous. Soyez ma force et mon appui, ô Jesus ! soutenez-

oi, afin que je ne sois pas à votre service, mme un foible roseau ; faites qu'inviolaement attaché à votre Loi, je me rende gne de votre gloire ! Ainsi soit-il.

XCIIIᵉ. MÉDITATION.

uite du Discours de Jesus-Christ après le départ des Députés de Saint Jean.

sus-Christ nous découvre ici divers mouvemens de son cœur ; un mouvement d'indignation contre les villes qui n'ont pas répondu à ses grâces ; un mouvement de louanges et d'amour envers Dieu son père ; et un mouvement de charité pour tous les hommes. *Matt.* 11. 20-30.

PREMIER POINT.

Mouvement d'indignation contre les Villes qui n'ont pas répondu à ses grâces.

°. JESUS-CHRIST manifeste la grandeur e ce crime. « Alors il commença à faire des eproches aux villes dans lesquelles il avoit ait beaucoup de miracles, de ce qu'elles 'avoient point fait pénitence. Malheur à oi Corozaïn, malheur à toi Bethsaïde ! car i les miracles qui ont été faits au milieu de ous, avoient été faits dans Tyr et dans idon, il y a long-temps qu'elles auroient ait pénitence dans le sac et dans la cendre. »

Jesus-Christ continue à se plaindre de la onduite des Juifs. Saisi d'un mouvement l'indignation mêlée de douleur et de com-

passion, et adressant la parole aux villes qui n'avoient fait aucun usage de ses discours, ni des miracles qu'il y avoit opérés, il leur reproche le crime de leur incrédulité; crime d'autant plus énorme, qu'il leur avoit accordé des grâces signalées, des grâces choisies, abondantes et de prédilection. Malheur à vous, dit-il, villes ingrates, parce que si les prodiges qui se sont faits au milieu de vous, et dont vous abusez, se fussent opérés à Tyr et à Sidon, villes idôlatres et corrompues, elles eussent depuis long-temps embrassé la pénitence que je vous ai utilement prêchée; on auroit vu leurs habitans, humiliés et contrits, se couvrir de cilices et se coucher sur la cendre! Coupables du même crime, ne méritons-nous pas les mêmes reproches et les mêmes anathêmes? Comptons, si nous le pouvons, toutes les grâces que Dieu nous a faites, tous les moyens de salut qu'il nous a procurés: quel usage en avons-nous fait? quel profit en avons-nous retiré? Nous les négligeons ces grâces, et nous comptons pour rien le mépris que nous en faisons. Ah! elles auroient converti et sanctifié une infinité d'autres à qui Dieu ne les a pas accordés; et nous ingrats, nous nous croyons peut-être même innocens après les avoir négligées.

2°. Jesus-Christ nous manifeste quel sera le châtiment de ce crime. *Mais aussi je*

ious le dis : Tyr et Sidon, au jour du Jugement, seront traitées moins rigoureusement que vous. Oui, au jour du jugement, les villes ngrates et impénitentes seront traitées avec plus de rigueur, seront condamnées à de plus grands supplices que les villes païennes et les villes les plus dissolues, qui n'auront pas reçu les mêmes grâces. Hélas ! ce grand our est toujours éloigné de notre esprit, et nous devrions toujours l'avoir présent, puisque tout y doit être connu, tout doit y être ugé. Dans ce jour, nous aurons à répondre non-seulement des péchés que nous aurons commis, mais encore des grâces dont nous n'aurons pas profité. On plaint le malheur le tant de peuples qui naissent hors de l'Église et de la vraie Religion, et ils sont bien à plaindre en effet, leurs péchés ne peuvent que leur attirer un sort malheureux au our du jugement ; mais mille fois plus terrible sera le sort des mauvais Chrétiens, sort plus terrible à proportion de ce qu'ils auront abusé de plus de grâces. Sondons ici notre cœur, et tremblons ; car quel usage faisons-nous pour la plupart, des biens, des grâces et des dons que Dieu répand continuellement sur nous ? Quel sera donc notre sort au grand jour du jugement ? Travaillons à l'éviter, tandis que nous le pouvons, par une sincère pénitence.

3°. Jesus-Christ nous manifeste la source

de ce crime. « Et toi, Capharnaum, t'élèveras-tu toujours jusqu'au Ciel ? Tu seras abaissée jusqu'au fond de l'Enfer, parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de toi avoient été opérés dans Sodome, elle subsisteroit peut-être encore aujourd'hui. C'est pourquoi je te déclare qu'au jour du jugement, Sodome sera traitée moins rigoureusement que toi. » Capharnaum étoit une ville riche et commerçante. Il n'arrive que trop souvent que l'opulence et la splendeur d'une ville inspirent à ses habitans un orgueil secret, qui leur fait mépriser les devoirs de la Religion et négliger le soin de leur salut. Hélas! on s'enorgueillit de tout; la science, le mérite, la fortune, la noblesse, la réputation, la sainteté même de son état, tout inspire cet orgueil qui endurcit le cœur, et qui fait qu'en négligeant les plus grandes g âces, on se croit innocent; de là ce calme funeste dans lequel il ne vient pas même à l'esprit qu'on ait besoin de pénitence. Mais au jour du jugement, toute cette gloire qui nous éblouit sera anéantie, l'ivresse de cet orgueil sera dissipée ; Jesus-Christ nous demandera un compte rigoureux de ces grâces méprisées, et il en tirera une vengeance peut-être plus éclatante que des crimes mêmes, dont l'énormité et l'infamie causent aujourd'hui le plus d'horreur parmi nous.

SECOND POINT.

Mouvement d'amour et de louange dans le cœur de Jesus-Christ envers Dieu son Père.

1°. Jesus-Christ bénit son Père, de la sagesse infinie avec laquelle il gouverne les hommes. « Jesus dit alors : Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du Ciel et de la Terre, de ce que vous avez caché ces choses aux Savans et aux Sages, de ce que vous les avez révélées aux simples et aux petits. Oui, mon Père, je vous en bénis, parce qu'il vous a plu que cela fût ainsi. » Dieu fait également éclater sur les hommes sa justice et sa miséricorde ; sa justice, sur les orgueilleux, qu'il abandonne à l'aveuglement de leur fausse sagesse ; sa miséricorde, sur les humbles, à qui il découvre les vérités précieuses du salut. J'adore vos jugemens, ô mon Dieu ! et j'en reconnois, avec mon Sauveur, l'équité et la sagesse ! Vous le voulez ainsi, vous dirai-je en toutes occasions, vous l'avez ainsi réglé, j'acquiesce à votre volonté sainte, qui n'est autre que ma sanctification. Loin de moi tout autre science et toute autre sagesse, qui ne serviroient qu'à m'enorgueillir et à m'aveugler ! Que d'autres se plaisent dans des études profanes, qu'ils aiment à y faire briller leurs talens et leur érudition ; que d'autres se glorifient de leur prudence à augmenter leurs

richesses et leur crédit, à conduire une intrigue, à satisfaire leur ambition, à se procurer tous les plaisirs : pour moi, Seigneur, je ne veux savoir que vous, que votre volonté, et les moyens de faire mon salut.

2°. Jesus-Christ remercie son Père, de la plénitude des dons qu'il lui a accordés. « Mon Père m'a mis toutes choses entre les mains, et nul ne connoît le Fils, que le Père, comme nul ne connoît le Père, que le Fils. » Jésus-Christ, comme seconde personne de la Sainte-Trinité, est en tout égal à son Père ; mais de plus Jesus-Christ, comme homme subsistant dans le Verbe, a reçu de Dieu son Père la plénitude de tous ces dons, tant pour ce qui regarde les connoissances, que pour ce qui regarde la puissance. Je me réjouis, ô mon Sauveur ! de ce que Dieu votre Père n'a point mis de bornes aux dons précieux qu'il vous a faits ! Vous savez tout, et vous pouvez tout, rien ne vous est caché, et rien ne vous est impossible ; vous seul avez une connoissance parfaite du Père céleste, de toutes ses volontés, de tous ses desseins, et les lumières des plus sublimes Séraphins ne sont rien en comparaison des vôtres. Ah ! qui pourroit connoître, ô Jesus ! ce que vous êtes vous-même, et la sublimité de vos divines grandeurs ! Les Anges les admirent, sans pouvoir les comprendre. Dieu seul votre Père, de qui vous les tenez, les

ınnoît parfaitement. Tout ce que je puis
ɔnc faire, ô mon Sauveur et mon Dieu!
ɜst de me prosterner devant vous, de m'a-
ɨantir, de vous adorer.

3°. Jesus-Christ loue son Père, du pou-
ɔir qu'il lui a donné de communiquer ses
mières aux hommes. *Nul ne connoît le Père,*
ıe le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le
véler. Ce n'est pas pour vous seul, aimable
:sus, que vous avez reçu la connoissance
ɜ tous les mystères de la Divinité, votre
oire est de pouvoir en faire part à qui vous
ɔulez. Et en effet vous les avez révélés par
foi à tous les Chrétiens qui font profes-
on de les croire; mais vous avez encore une
ɹtre manière de les révéler, plus secrète et
lus intime, réservée aux ames choisies que
ɔus favorisez. O heureux ceux à qui vous
ccordez de semblables faveurs! Que les
ımières que vous leur communiquez sont
ures et délicieuses! Ils connoissent Dieu
otre Père, ils en sont pénétrés, et sa divine
résence fait plus d'impression sur leur
œur, que la présence des objets sensibles,
'en fait sur leurs yeux: ils vous connoissent
ous-même, ô divin Jesus! ils voient ce
ụ'ils vous doivent et ce qu'ils sont en vous
t par vous: et de quel amour la révélation
le ces mystères ne les embrasse-t-elle pas?
Ah! qu'ils sont bien dédommagés des faux
ɔlaisirs du monde et des vains amusemens

dont ils se sont séparés ! O Jesus ! si vous daignez répandre sur mon ame un seul rayon de ces divines lumières, je vous aimerois avec plus d'ardeur, je vous servirois avec plus de ferveur : mais pourquoi ne l'espérerois-je pas de votre miséricorde ! Vous ne nous avez déclaré que vous aviez le pouvoir de révéler vos divins secrets à qui vous vouliez, qu'afin d'exciter nos désirs et de nous engager à vous les demander. Je vous les demande, ô mon divin Sauveur ! me voilà à vos pieds, éclairez mon ame, embrasez mon cœur, afin que je ne goûte et que je n'aime que vous !

TROISIÈME POINT.

Mouvement de charité dans le cœur de Jesus-Christ envers tous les hommes.

Par ce mouvement de son infinie charité, Jesus-Christ nous invite à aller à lui, à nous instruire auprès de lui, et à nous soumettre à lui.

1°. Jesus-Christ nous invite à aller à lui. *Venez à moi, vous tous qui avez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* Comment va-t-on à Jesus ? On y va par la prière, et on en approche d'autant plus, qu'on a plus de confiance en lui. Quand est-ce surtout que Jesus nous invite à aller à lui ? C'est lorsque nous sommes dans la peine et dans l'affliction, accablés de travail et

d'inquiétudes, gémissant sous le poids de nos misères corporelles et spirituelles. Ah! ce n'est pas dans cet état que le monde nous invite à aller à lui! Alors l'ingrat nous méconnoît et nous abandonne, les amis les plus fidelles s'ennuient bientôt du récit de nos malheurs. Un homme affligé porte l'affliction par-tout, et devient importun à tout le monde. Il n'y a que vous, ô Jesus! qui êtes l'ami fidelle, toujours prêt à nous recevoir et à nous entendre. Par quelle espérance Jesus nous invite-t-il à aller à lui par la promesse formelle qu'il nous fait de nous soulager de nos maux, d'essuyer nos larmes, et d'adoucir toutes nos peines. Comment, après une promesse si authentique, confirmée tant de fois par notre propre expérience, nous obstinons-nous encore à chercher notre consolation dans les créatures? Non, non, elles sont trop foibles pour mériter notre confiance: elles peuvent bien nous distraire de nos maux; mais cette distraction, en couvrant pour un moment la plaie de notre cœur, ne la guérit pas. Vous seul, ô Jesus! pouvez pénétrer jusqu'à ce cœur, entendre sa voix, connoître ses mystères, le consoler, le guérir. Je viens donc à vous, ô ami tendre et fidelle! ô Médecin charitable! ô Sauveur tout-puissant! je viens à vous fatigué du tumulte du monde et de mes passions, chargé du poids de mes

iniquités; soulagez-moi, délivrez-moi, consolez-moi!

2°. Jesus nous invite à nous instruire auprès de lui. *Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames.* Comment apprend-on de Jesus? On apprend de lui en conversant avec lui, et, pour ainsi dire, en le fréquentant, en l'étudiant, en méditant ses paroles, et en considérant ses actions. Qu'apprend-on de lui? Qu'il est plein de douceur et d'humilité, qu'il est bon et compatissant, que ce n'est point un Maître fier et altier, dur et intraitable, mais un Maître rempli de tendresse, et qui ne pense qu'à nous combler de ses biens; un Maître que la charité dépouille, que l'humanité anéantit. Soumettons-nous donc à ses ordres, suivons ses lois, embrassons sa doctrine, imitons ses exemples. Hélas! depuis combien de temps sommes-nous à l'école de Jesus-Christ, sans avoir encore appris cette leçon si simple et si facile de la douceur et de l'humilité! Nous n'avons donc encore rien appris, car cette leçon est le fondement et l'abrégé de toute la Réligion. Si on nous voit encore remplis de fierté et de hauteurs, vifs et impatiens, prompts à la vengeance et entiers dans nos sentimens, critiques dans nos paroles et emportés dans nos actions, à quelle école

ns-nous donc ? Ah ! ce n'est point à e de Jesus-Christ, mais à celle du monde. le monde enseigne tout cela. Nous som- disciples du monde, et non de Jesus- rist. Quel est le fruit des leçons de ce in Sauveur ? Le repos de l'ame, la tran- lité de l'esprit, la paix du cœur. En vain rchons-nous ce repos ailleurs que dans louceur et l'humilité ; nous ne trouve- s par-tout que trouble, agitation, in- étude, dispute, incertitude, embarras oucis. Soyons doux et patiens, humbles soumis ; aussi-tôt, sûrs dans notre foi, sibles dans notre conduite, tranquilles is le sein de la Providence, nous joui- is d'un calme parfait que rien ne pourra ubler.

3°. Jesus-Christ nous invite à nous sou- ttre à lui. *Prenez mon joug sur vous, car 1 joug est doux et mon fardeau est léger.* 'est-ce que le joug et le fardeau de Jesus ? 1 joug, c'est sa loi ; son fardeau, c'est sa ix. A ces mots, la nature frémit. Mais ne us y trompons pas ; le Démon, les passions, éché ont leur joug et leur fardeau. Il ne git pas de choisir entre porter le joug ou ne pas porter, mais de choisir entre porter le g de Jesus-Christ, ou porter le joug et fardeau du péché. Pourquoi Notre-Sei- ur nous dit-il : *Prenez mon joug sur vous ?* st pour nous déclarer qu'il laisse à notre

liberté le choix de le prendre ou de ne le prendre pas. Son joug n'est pas un joug de servitude, mais un joug de liberté et de délivrance. Nous naissons sous le joug du Démon, du péché, et des passions. Ce n'est qu'en prenant librement le joug de Jesus-Christ, que nous pouvons sortir de ce honteux et cruel esclavage. Notre-Seigneur nous dit : *prenez sur vous*, portez mon joug sur vous, pour nous faire comprendre que comme nous le prenons librement, nous devons le porter gaîment et publiquement; que nous devons nous en faire un plaisir et un honneur, y mettre notre joie et notre gloire. Que promet Notre-Seigneur à ceux qui porteront son joug et son fardeau ? Il leur promet qu'ils trouveront le joug plein de douceur, et le fardeau infiniment léger. Comment cela se peut-il ? C'est que sous ce joug et sous ce fardeau, nous sommes dans l'ordre et dans l'état où Dieu nous veut; c'est que Jesus-Christ nous aide à porter l'un et l'autre par sa grâce ; c'est enfin que nous sommes soutenus par l'espérance immortelle des biens à venir. Au contraire, sous le joug du péché, on est dans le désordre, sans consolation, sans espérance, et tourmenté nécessairement par la crainte d'un Dieu vengeur. Promesse du Sauveur confirmée par l'expérience : plus on est fidelle à sa loi, plus on mortifie ses passions, plus

se fait de violence ; plus on pratique les
vres de pénitence, et plus on éprouvera
louceur attachée à son service.

) aimable joug de mon Sauveur ! j'ai été
ireux lorsque je vous ai porté, et je n'ai
sé de l'être que lorsque, trompé par
pât d'un faux plaisir, j'ai subi le joug
mes passions. Joug de fer, poids acca-
int, jusqu'à quand gémirai-je dans un si
r esclavage ? Delivrez-m'en, ô mon Sau-
ır, brisez mes liens ; rendez-moi la liberté ;
ne la demande que pour vous la consa-
r, et me dévouer tout entier à l'obser-
ıce fidelle de votre sainte Loi ! Ainsi
t-il.

XCIVe. MÉDITATION.

La Pécheresse chez Simon le Pharisien.

Ìvangile nous offre ici le tableau de l'amour
ɔénitent ; il en propose à nos réflexions les
:aractères ; l'apologie, et les récompenses.
Luc. 7. 29-50.

PREMIER POINT.

Caractère de l'amour pénitent.

Il est actif pour chercher l'occasion de
manifester et d'obtenir le pardon. « Or
ı Pharisien pria Jesus de venir manger
cz lui, et Jesus étant entré dans sa maison,
se mit à table. Alors une femme de la ville,

qui étoit de mauvaise vie, ayant su qu'il étoit à manger chez ce Pharisien, y vint avec un vase d'albâtre plein d'huile de parfum. »
On peut croire que tout ce que saint Luc rapporte ici se passa dans la ville de Naïm, et fut le fruit du discours que Jesus-Christ venoit d'y faire. A ce discours si pathétique, rempli de menaces contre les cœurs impénitens, et plein des plus tendres invitations pour les pécheurs, se trouva une femme dont les désordres étoient publics et faisoient le scandale de la ville. Cette femme pécheresse fut touchée ; elle reconnut son état, elle en eut horreur, et résolut d'en sortir sans délai. Elle ne douta point que celui qui avoit changé son cœur, et dont elle avoit entendu dire tant de merveilles, ne fût le vrai Messie, et qu'il n'eût le pouvoir de lui remettre ses péchés. Animée de cette foi, elle chercha l'occasion de lui manifester sa douleur, et de lui demander sa grâce ; et pour ne pas manquer un moment si précieux, elle ne perdit point de vue celui de qui elle espéroit un si grand bienfait. A ce même discours avoit assisté un Pharisien nommé Simon, plus équitable et moins prévenu contre Jesus-Christ que les autres Pharisiens : il fut édifié du discours, et, soit par considération pour le nouveau Prophète, soit peut-être aussi pour l'examiner de plus près, il l'invita à manger chez lui avec plusieurs

autres Pharisiens. Jesus, qui avoit des desseins de miséricorde sur le Pharisien et sur la Pécheresse, accepta l'invitation ; et la Pécheresse, attentive à tout, ne l'ignora pas. O mon Dieu ! que votre miséricorde est grande ! que votre providence est aimable ! et qu'il est important d'être attentif à ses voies, pour répondre à ses desseins.

2°. L'amour penitent est prompt et ardent à saisir la première occasion qui se présente. *Et se tenant derrière Jesus à ses pieds.* Dès que la Pecheresse sut que Jesus devoit manger chez le Pharisien, elle ne perdit pas un moment, elle ne remit point à autre temps, elle n'attendit point une occasion plus favorable; elle vola chez elle, y prit un vase d'un parfum précieux, et se rendit chez le Pharisien. La honte de paroître devant une assemblée de qui elle étoit connue comme Pécheresse, ne l'intimida point. L'appréhension des discours des hommes sur sa démarche, ou des reproches de ses complices sur son changement, ne l'effraya point. N'ayant point d'autre honte que celle de ses péchés, d'autre amour que celui de son Sauveur, elle entre dans la salle du festin, et se place derrière celui de qui elle attend son salut. Jesus, selon l'usage du pays, étoit couché sur un espèce de lit; le visage vers la table et les pieds en dehors, découverts et sans chaussures. C'est à ses

pieds adorables que la pénitente se tint dans la situation la plus humble et la plus respectueuse ; et là , sans être vue du Sauveur , quoiqu'elle fût en vue à tous les autres conviés , elle laissa agir sa douleur et son amour.

3°. L'amour pénitent est industrieux à bien profiter de l'occasion qu'il a trouvée. *Elle commença à arroser de ses larmes les pieds de Jesus , elle les essuyoit avec ses cheveux , elle les baisoit et y répandoit le parfum.* La pénitente , placée aux pieds de Jesus , pénétrée de la plus vive douleur , et brûlante du plus saint amour , se trouve hors d'état de proférer une seule parole : en un moment ses yeux sont baignés de larmes , elle se plaît à les répandre sur les pieds de celui dont elle attend des grâces : ses larmes deviennent si abondantes , que les pieds de Jesus en sont comme inondés ; elle les essuie de ses cheveux , les baise avec respect , et les arrose de la liqueur précieuse qu'elle avoit apportée. O vraie Pénitente , que votre amour est éloquent ! quel cœur pourroit n'être pas attendri par vos larmes , et ne pas pleurer avec vous ! Hélas ! j'ai plus péché que vous ; j'ai abusé de plus grandes grâces que vous , ne devrois-je donc pas verser un torrent de larmes aux pieds de mon Sauveur , sur-tout depuis que ces pieds sacrés ont été percés pour l'amour de moi ! O femme généreuse !

votre pénitence est un vrai sacrifice, un holocauste parfait ! Quel moyen propre de réparer les désordres de votre vie passée, que de faire servir à votre réconciliation tout ce qui a servi à votre péché ! Vous sacrifiez à une trop juste douleur tout ce qui a servi à nourrir votre passion, ou à l'allumer dans le cœur des autres. Vous offrez saintement à Dieu ce que vous avez employé criminellement pour séduire. Vos yeux ont été l'organe de vos désirs, ils vous servent de première victime; vous les défigurés par l'abondance de vos larmes ; vous éteignez le feu impur et contagieux de leurs régards homicides dans les eaux de la pénitence ; vous arrêtez sur les pieds de Jesus leurs mouvemens déréglés, qui portoient le désordre dans les cœurs, et ils n'ont plus d'autres mouvemens que ceux qu'ils reçoivent de la douleur. Votre bouche souillée vient de se purifier, un baiser respectueux, symbole de votre réconciliation avec Dieu. Ces cheveux que vous disposiez avec tant d'art, qui servoient à orner votre front, ou plutôt à séduire les cœurs, maintenant épars et sans ordre, ne servent plus qu'à essuyer les pieds du Sauveur, qu'arrosent vos pleurs. Ces parfums dont vous embaumiez une chair criminelle que vous érigiez en idôle, vous les répandez sur la chair divine et vivifiante de celui qui mérite seul tous nos hommages.

Ainsi offrez-vous au Sauveur, en holocauste, tout ce qui a contribué à vos criminels plaisirs. Quel est le contentement de votre ame au milieu de ce sacrifice parfait? Jamais vous n'avez trouvé tant de satisfaction dans le crime, que vous goûtez de douceur dans l'exercice de la pénitence. Cependant votre Sauveur ne vous regarde point, il ne vous parle pas; mais vous êtes contente de ce qu'il ne vous rebute pas; vous vous estimez trop heureuse de ce qu'en vous permettant de lui témoigner votre amour, il paroisse l'agréer. Et en effet, sans répondre en apparence à la générosité de vos démarches, cet Homme-Dieu en soutient la ferveur. Ne vous lassez donc pas, sans proférer vous-même une seule parole, ne cessez de solliciter votre grâce, continuez de vous y disposer; bientôt Jesus va parler, ses yeux vont se tourner vers vous, et les paroles qu'il vous adressera mettront le comble à votre bonheur.

SECOND POINT.

Apologie de l'amour pénitent.

Le Pharisien qui avoit invité Jesus, voyant cela, dit en lui-même : Si cet homme étoit Prophète, il sauroit qui est celle qui le touche, et que c'est une femme de mauvaise vie. Le Pharisien, spectateur de ce qui se passoit, fut intérieurement scandalisé, non de la femme

pécheresse, ce qu'elle faisoit n'étoit pas entiérement hors d'usage, mais de Jesus qui se laissoit approcher par une personne publiquement déshonorée par ses débauches; car c'etoit, dans la secte des Pharisiens, un point de religion de ne point souffrir la compagnie des pécheurs. Cet homme, disoit-il en lui-même, n'étant point de cette ville, peut bien ignorer les désordres de cette femme; mais si c'étoit un Prophète, il connoîtroit, par une lumière surnaturelle, que cette femme est une pécheresse publique, et il ne s'en laisseroit pas ainsi approcher. Hélas! qu'il faut peu de chose pour détruire dans notre esprit l'estime que nous avons conçue de quelqu'un, quelque bien fondée qu'elle soit! Jesus eut pitié de l'erreur du Pharisien; il voulut tout à la fois l'eclairer, consoler la Pénitente, et nous instruire nous-mêmes.

1°. Le Pharisien est éclairé. *Alors Jesus prit la parole, et dit: Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Maître, parlez, répondit-il.* Après ce préambule de civilité, propre à réveiller l'attention des assistans, Jesus s'expliqua ainsi: « Un créancier avoit deux débiteurs; l'un lui devoit cinq cents deniers, et l'autre cinquante; mais comme ils n'avoient point de quoi payer, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel des deux doit l'aimer davantage? Je crois, répondit Simon,

que c'est celui auquel il a été remis une plus grosse somme. Vous avez bien jugé, reprit Jesus. » Le dessein du Sauveur étoit de faire sentir que Dieu étoit actuellement moins aimé du Pharisien superbe, que de l'humble Pécheresse. Dans cette vue, il proposa une parabole dans laquelle il désignoit Simon et la Pécheresse sous les personnages de deux débiteurs également insolvables, et il se représentoit lui-même sous la figure du créancier charitable qui remettoit à tous deux leur dette entière. Il avoit amené le pharisien à convenir que celui qui devoit aimer davantage ce créancier libéral, étoit le débiteur à qui il avoit fait une plus grande remise ; et sur cette décision, voici le raisonnement qu'il forma : Vous jugez que l'amour qu'inspire la reconnoissance, se mesure sur la grandeur du bienfait qu'on a reçu : votre règle est juste. Mais si vous estimez que dans l'ordre naturel, après la remise et la donation gratuite faite par un créancier à deux débiteurs dont les dettes sont inégales, celui-là doit aimer davantage dont la dette étoit plus considérable ; ainsi dans l'ordre de la grâce doit-on le remarquer dans des débiteurs, c'est-à-dire, dans des pécheurs pénitens, avant que leurs dettes, c'est-à-dire, leurs péchés, leur soient rémis. Les plus coupables sont pour l'ordinaire les plus fervens ; ils aiment davantage, parce qu'ils sont

sont chargés d'une plus grande dette, et qu'ils espèrent ou obtiennent une plus grande miséricorde. Pour vous en convaincre, je ne veux que vous comparer avec cette femme que vous méprisez. *Alors se tournant vers la femme pénitente*, qui attendoit depuis long-temps un regard de compassion, « il dit à Simon : Voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds, et elle au contraire les a arrosés de ses larmes, les a essuyés de ses cheveux ; vous ne m'avez point donné de baiser, mais depuis qu'elle est entrée, elle n'a cessé de baiser mes pieds ; vous n'avez pas répandu l'huile sur ma tête, et elle a répandu ses parfums sur mes pieds : c'est pourquoi je vous le dis, c'est à elle à qui beaucoup de péchés sont remis : » Vous devez en juger ainsi vous-même, suivant votre propre décision, *parce que c'est elle qui a aimé beaucoup*, comme elle l'a témoigné par ce dont vous venez d'être le témoin ; *et celui à qui moins de péchés sont remis, c'est celui qui aime le moins.* Le Pharisien ne répliqua rien ; mais il dut voir clairement que Jesus-Christ, non-seulement connoissoit cette femme, mais encore qu'il avoit pénétré les pensées secrètes qu'il avoit eues lui-même. Il dût reconnoître que Jesus-Christ n'étoit pas seulement un Prophète, mais

celui qu'avoient prédit les Prophètes, c'est-à-dire, le Messie, entre les mains de qui Dieu son Père avoit remis tous ses droits, et le pouvoir de remettre les péchés. Heureux, si cette instruction salutaire l'engagea à aimer avec plus d'ardeur celui qui l'avoit éclairé avec tant de sagesse, de force et de bonté ! Heureux nous-mêmes, si nous aimons parfaitement un Dieu qui a attaché notre grâce, notre bonheur au sentiment d'amour le plus naturel à l'homme, le plus sensible et le plus vif.

2°. La pénitente est consolée. Quel fut le ravissement de cette femme éplorée lorsque Jesus se tourna vers elle, et qu'elle l'entendit ; non pas seulement approuver, mais louer et exalter ce qu'elle avoit fait pour lui, en faire lui-même le détail, et en relever toutes les circonstances ! Ah ! qui ne s'empressera de servir un si bon Maître, qui voit tout et qui nous tient compte de tout !

3°. Nous-mêmes sommes instruits. Apprenons du Pharisien à ne mépriser personne, à ne nous comparer avec les autres que pour nous humilier. Hélas ! à combien d'égards sommes-nous au-dessous de ceux sur qui nous nous donnons la préférence ! Souvent à la Table même du Sauveur, le Juste est moins fervent que le pécheur nouvellement converti. Apprenons de la femme pénitente à briser nos cœurs par la componction, à

pleurer nos péchés aux pieds du Seigneur, à employer à son service et à faire servir à la pénitence, une chair qui a servi au péché ; à faire servir à l'ornement de ses autels et au soulagement de ses membres souffrans, les biens que nous avons employés au luxe et à la vanité. Apprenons du Sauveur, qu'il est ce créancier charitable et compatissant, prêt à nous remettre tout, si nous l'en supplions avec instance ; que nous sommes ses débiteurs ; que nos dettes sont nos péchés ; que nous en sommes tout chargés, les uns plus, les autres moins ; mais que nous sommes tous également insolvables ; que celui qui a le plus péché doit tâcher d'aimer le plus, et que celui qui a moins péché doit faire ses efforts pour ne pas aimer le moins. Apprenons du Sauveur, qu'il est riche en miséricorde, mais qu'il exige de nous que nous l'aimions d'autant plus ardemment, que nous l'avons plus grièvement offensé ; qu'à ces conditions, non-seulement il ne nous condamnera pas au dernier jour, mais qu'il fera encore notre apologie et notre éloge à la face de l'Univers assemblé.

TROISIÈME POINT.

Récompense de l'amour pénitent.

1°. La rémission des péchés. *Alors Jesus-Christ dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis.* Le Sauveur assure à cette femme que

Dieu lui fait miséricorde. Il ne se contente pas de l'avoir déjà déclaré en parlant à Simon, il veut lui en donner à elle-même la joie solide et entière; il veut qu'elle goûte la paix ineffable d'une ame rétablie en grâce, et qu'elle l'apprenne de sa propre bouche. *Vos péchés vous sont remis.* O paroles puissantes et consolantes ! C'est Jesus-Christ qui les prononce encore par la bouche de ses Ministres, et elles ont en nous le même effet, lorsque nous apportons au Sacrement de Pénitence de saintes dispositions. Les Pharisiens invités au repas, en murmurèrent en secret. *Ceux qui étoient à table avec Jesus, commencèrent à dire en eux-mêmes : Qui est cet homme-ci qui remet même les péchés ?* Cet esprit pharisaïque règne encore parmi nous; il règne dans plusieurs, qui ne se contentent pas de murmurer en secret, mais qui se plaignent hautement et jusqu'à en troubler la paix de l'Église, que l'on traite les pénitens avec trop de douceur et de ménagement. Sans doute il faut éviter une trop molle indulgence, qui entretiendroit le pécheur dans le crime; mais on doit éviter aussi une rigueur outrée à l'égard d'un pénitent touché de la grâce, et qui a recours au Père des miséricordes avec un esprit de contrition et d'amour, de confiance et d'humilité. Les Ministres de Jesus-Christ ne sauroient apporter trop de précaution, d'examen et de

prudence, pour absoudre les pécheurs ; et ceux-ci ne doivent se plaindre, ni des épreuves où on met la sincérité de leur retour, ni des sages délais qu'on apporte à leur réconciliation. Cette prétendue sévérité est une conduite aussi pleine de religion, que de miséricorde même. Mais les délais et les épreuves doivent avoir un terme ; et les prolonger au-delà de leurs justes bornes, c'est fournir aux pécheurs, non un moyen de conversion, mais presque toujours un motif de découragement et une occasion de rechute. Il faut donc en ce point, comme dans tout autre, éviter toute extrémité vicieuse. On doit sur-tout craindre d'autant plus de donner dans cet excès qui approche si fort de la dureté, que l'on n'est que trop naturellement porté à la sévérité pour les autres, et que Notre-Seigneur ne nous a laissé que des exemples et des préceptes de douceur pour les vrais pénitens.

2°. La récompense de l'amour pénitent est le salut et la santé de l'ame. Notre-Seigneur ne voulut pas répondre aux murmures intérieurs des Pharisiens, ni découvrir leurs pensées. Sa charité tour à tour le fit taire et le fit parler. Il ménagea le peu de bonnes dispositions qu'il voyoit dans ces Juifs, et donna à la femme pénitente la joie de la bonne conscience. Il lui dit : *Votre foi vous a sauvée.* Il y a, par rapport à l'ame comme

par rapport au corps, un état de force et de santé qui est quelque chose de plus que la simple exemption de maladie. La fréquentation du Sacrement de Pénitence procure à l'ame cette force, et pour ainsi dire, cette santé spirituelle qui la rend propre aux exercices de la vertu, et constante dans la pratique du bien. Si les ames pieuses qui approchent souvent de ce Sacrement, se trouvent dans un état de langueur et de foiblesse, elles ne doivent s'en prendre qu'à leur peu de foi. Qu'elles examinent si c'est bien dans l'esprit de la foi qu'elles fréquentent ce Sacrement; s'il n'y entre rien d'humain; si la coutume, l'habitude, la vanité, l'ostentation ne les animent point; si la confiance qu'elles ont dans l'Ange visible qui les conduit, est toute selon la foi; si elles ne voient en lui que le Ministre de Jesus-Christ, que Jesus-Christ même; si la manière dont elles lui parlent et celles dont elles en parlent, est un effet de leur foi; si les motifs pour lesquels elles l'ont choisi, pour lesquels elles le gardent, quelquefois même pour lesquels elles le changent, sont pris de la foi. Ah! que de biens souvent perdus, faute de cette foi pratique! que de péchés, que de profanations même sur lesquelles on s'aveugle! La femme pénitente ne vit en Jesus-Christ que le Messie promis à Israël, que son Sauveur et son Dieu, et ce fut cette foi qui la sauva.

3°. La récompense de l'amour pénitent est la paix du cœur. Les dernières paroles que le Sauveur dit à cette heureuse et sainte Pénitente, mirent le sceau à son bonheur et à sa parfaite réconciliation. *Allez en paix.* O douce paix ! ô heureux fruit de la vraie pénitence ! Les plus grands pécheurs en font l'heureuse expérience, lorsqu'après avoir sondé le fond de leur conscience sans se flatter, s'être pénétrés de regret et d'amour aux pieds d'un Dieu offensé, avoir surmonté tout respect humain et toute mauvaise honte, ils découvrent leurs désordres sans rien dissimuler. Mais comment arrive-t-il que des ames pieuses, qui craignent le péché plus que la mort, soient quelquefois privées de cette douce paix, et agitées au contraire des plus vives inquiétudes sur leurs péchés et sur les confessions qu'elles en ont faites ? Ah ! c'est un artifice de l'ennemi de la paix, qui ne trouble ces ames par de vains scrupules, que pour ravir le fruit de leur pénitence, pour les empêcher d'avancer, les dégoûter de la vertu, et, s'il le peut, les faire retourner en arrière. Ames inquiètes, résistez à l'ennemi de votre salut par une parfaite confiance en la bonté et la miséricorde de votre Sauveur ! Vous avez fait, suivant ce que lui-même vous a prescrit, ce qui étoit en vous pour rentrer en grâce avec lui : en exige-t-il davantage ? La confession est-elle

un piége qu'il vous ait tendu pour vous surprendre ? Eh ! pourquoi vous consumer d'inquiétudes, quand vous devriez vous consumer d'amour ? Supposez vos péchés remis, et ne vous occupez que du soin de témoigner votre reconnoissance. Si vos péchés vous sont remis, votre inquiétude offense celui qui vous les a remis : s'ils ne l'étoient pas, votre inquiétude n'en obtiendroit pas le pardon ; mais l'amour seul peut opérer ce miracle, et réparer ce qui auroit pu se glisser de défectueux dans votre pénitence. Moins d'inquiétude pour le passé, et plus de ferveur pour le présent. Aimez beaucoup ; l'amour est la plus sûre marque de la rémission des péchés. Aimez, et jouissez de la paix que procure l'amour pénitent !

Que votre amour ! ô mon Dieu ! soit donc le principe et l'ame de ma pénitence ! Que ma douleur soit d'avoir offensé un Dieu si bon, un Père si aimable et si bienfaisant ! Faites que je vous aime beaucoup, parce que j'ai beaucoup péché ; faites que je mérite que beaucoup de péchés me soient remis, parce que je vous aurai beaucoup aimé. Allumez dans mon cœur ce feu du divin amour, qui de la plus vile et de la plus méprisable des femmes, en fit en un moment l'objet de votre tendresse, qui, en la purifiant, la rendit digne de vous, afin que je participe à la récompense de son amour dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

XCVe. MÉDITATION.

Des saintes Femmes servant Jesus dans ses Missions.

Considérons les bienfaits qu'elles reçurent de Jesus-Christ; la reconnoissance qu'elles lui témoignèrent pendant sa vie; l'attachement qu'elles conservèrent pour lui après sa mort. *Luc.* 8. 1-3.

PREMIER POINT.

Des Bienfaits qu'elles reçurent de Jesus-Christ.

Ensuite Jesus alla de ville en ville et de village en village, prêchant et annonçant le Royaume de Dieu, et les douze Apôtres étoient avec lui. Il y avoit aussi quelques femmes qui avoient été délivrées du malin esprit, et guéries de leurs maladies; savoir, Marie appelée Magdeleine, de laquelle il étoit sorti sept Démons.

1°. Le premier bienfait que ces saintes femmes avoient reçu de Jesus-Christ, c'étoit la guérison du corps. Elles avoient été guéries de leurs maladies, et quelques-unes délivrées du Démon. La guérison du corps est, de tous les bienfaits de Dieu, le plus sensible, et celui qui nous excite le plus naturellement a la reconnoissance. Combien de fois avons-nous reçu de Dieu ce bienfait, et en quoi lui avons-nous témoigné notre gratitude? Combien de fois avons-nous promis à Dieu, dans le temps de la

maladie, que, s'il nous rendoit la santé, nous l'employerions toute à son service ! Comment nous sommes-nous acquittés de cette promesse ? Reconnoissons, pleurons et réparons notre ingratitude.

2°. Second bienfait, la rémission de leurs péchés. La guérison du corps que Notre-Seigneur opéroit, étoit la figure de la guérison de l'ame qu'il accordoit en même temps, ainsi qu'il nous le fait connoître lui-même, en déclarant formellement à plusieurs de ceux qu'il avoit guéris, que leurs péchés étoient remis. Comme la guérison de Magdeleine étoit aussi singulière que son état étoit surprenant, l'Évangile en parle séparément. Il ne faut pas s'étonner que cette femme ait été possédée de sept Démons, puisque nous voyons ailleurs un homme possédé d'une légion de Démons. N'est-ce pas être véritablement délivré du Démon, que d'être délivré du péché ? Or combien de fois avons-nous reçu de Dieu ce grand bienfait? N'est-il sorti de nous qu'un Démon ? n'en est-il sorti que sept ? Rappelons-nous, si nous le pouvons, le nombre, la grandeur, la diversité de nos péchés ; et pénétrés de reconnoissance pour notre divin libérateur, consacrons-nous entiérement à son service.

3°. Troisième bienfait, le don de la foi. Il n'étoit pas possible d'avoir été miraculeusement guéri du Sauveur, sans croire en lui. Il exigeoit même qu'on crût en lui pour

être guéri ; mais combien cette foi devenoit-elle plus vive par la guérison même ! Ce don précieux de la foi en Jesus-Christ, nous l'avons reçu dans notre Baptême, et depuis notre plus tendre jeunesse, nous avons été instruits des divins Mystères que cette foi adorable renferme, et des biens éternels qu'elle nous promet : enfin, nous sommes venus au monde dans le grand jour de cette même foi, lorsqu'elle régnoit avec éclat et répandoit de toutes parts ses plus vives lumières : comment avons-nous profité d'un bienfait si grand et si spécial ? Avons-nous conservé ce don précieux dans notre cœur ? l'avons-nous aimé ? l'avons-nous honoré et défendu ? n'en avons-nous point rougi ? ne nous sommes-nous point exposés à le perdre par des entretiens ou des lectures dangereuses et défendues ?

SECOND POINT.

De leur reconnoissance pour Jesus pendant sa vie.

Et Jeanne, femme de Chusa l'Intendant d'Hérode, Susanne, et plusieurs autres qui de leurs biens fournissoient à ses besoins.

1°. Ces saintes femmes lui consacrent leurs biens. Jesus étoit pauvre, il marchoit accompagné de ses douze Apôtres aussi pauvres que lui. Jamais il ne fit des miracles pour ses besoins particuliers, pour sa subsistance,

ni pour celle de ses Disciples. Dans les villes il se trouvoit des personnes qui se faisoient un honneur de le recevoir à leur table, et d'autres donnoient à ses Apôtres quelques aumônes : mais dans les campagnes, dans les villages où son zèle le conduisoit, bien loin de trouver quelques secours, il ne trouvoit que des pauvres à qui il faisoit distribuer la plus grande partie des aumônes qu'on avoit données pour lui. C'etoit surtout alors que ces saintes femmes riches, et maîtresses de leurs biens, faisoient trouver par leurs soins les choses nécessaires à Jesus-Christ. Ainsi coopéroient-elles à l'établissement du Royaume de Dieu, et participoient-elles au ministère et à la récompense des Apôtres. Si Jesus donne ici en sa personne l'exemple du désintéressement aux Ministres de son Évangile, il nous donne aussi, dans la personne des saintes femmes qui le secouroient, un exemple de la manière dont nous pouvons lui témoigner notre reconnoissance. C'est donc un ordre établi par l'exemple de Jesus-Christ même, que si les femmes chrétiennes ne peuvent enseigner les vérités de l'Évangile, n'ayant reçu ni la grace de la Mission Apostolique, ni le pouvoir d'annoncer la parole divine, elles puissent cependant avoir part au Ministère Évangélique, soit par leurs aumônes, soit par le soin qu'elles prennent de pourvoir aux besoins des

Ministres. Mais c'est pour les seuls besoins, et non pour les commodités et les aises, que Jesus-Christ souffrit qu'elles l'assistassent de leurs biens, et afin de n'être à charge à personne dans les lieux où il alloit.

2°. Ces saintes femmes lui consacrent leur personne. Elles ne se contentoient pas de fournir des secours pécuniaires au Sauveur, elles le suivoient, elles se rendoient dans les lieux où il devoit séjourner : là elles le servoient lui et ses Disciples. Elles assistoient à ses discours, à ses miracles ; souvent même aux instructions particulières que Jesus faisoit à ses Apôtres ; elles entroient comme eux, quoiqu'avec proportion, dans les plus secrets mystères du royaume de Dieu. C'est ainsi qu'en marquant à Jesus leur reconnoissance, elles en reçoivent tous les jours de nouvelles faveurs ; c'est ainsi que nous l'éprouverons nous-mêmes à mesure de la générosité avec laquelle nous nous dévouerons à son service. C'étoit un usage reçu parmi les Juifs, selon tous les saints Pères, que les femmes suivissent des hommes, et les écoutassent pour apprendre la Loi de Dieu. Ainsi il n'y avoit ici nul scandale à craindre. Il n'en étoit pas de même parmi les Gentils, où cet usage n'étoit pas connu, ni cette liberté reçue : aussi saint Paul ne vouloit-il pas permettre aux femmes converties à la foi, de le suivre.

3°. Ces saintes femmes leur consacrent leur cœur. C'est par le cœur seul qu'on peut plaire à Jesus-Christ. Les trois saintes femmes qui sont ici nommées, étoient libres de tout engagement du monde. Jeanne étoit veuve et sans enfans, Magdeleine et Suzanne n'avoient point été mariées, et ne le furent jamais. Maîtresses d'elles-mêmes, elles suivirent Jesus, et s'attachèrent à son service. Heureux sort ! heureux choix ! Qu'il est digne d'être imité par les personnes qui se trouvent dans la même situation ! Parmi les autres femmes qui suivoient Jesus-Christ, et qui ne sont pas ici nommées, il en étoit d'engagées dans les liens du mariage. Aucun état n'est exclus du service de Dieu, de l'espérance de pouvoir lui plaire, et d'en obtenir des faveurs singulières. Ces saintes femmes surent trouver le secret de se consacrer au service de Jesus, sans négliger les devoirs de leur état. On s'en prend quelquefois aux embarras de son état, pour s'excuser de la lâcheté que l'on a pour le service de Dieu ; mais si le cœur étoit à Jesus-Christ, on trouveroit le moyen de concilier tout.

TROISIÈME POINT.

De leur attachement pour Jesus après sa mort.

1°. Elles se disposèrent à l'embaumer. Quoique nous devions voir tout ce détail dans l'endroit où les Évangélistes en ont parlé, nous

pouvons cependant en dire quelque chose de général dès à présent. Observons d'abord que parmi ces saintes femmes, Marie-Magdeleine tint le premier rang, et fut aussi remarquable par son courage, son zèle, sa constance, son amour, que par la singularité de la possession dont elle avoit été délivrée. Parmi les saintes femmes, les Évangélistes nomment toujours Magdeleine la première, comme Pierre est nommé le premier parmi les Apôtres. Elle fut la première qui se rendit au Sépulcre, la première qui vit Notre-Seigneur ressuscité, la première qui annonça sa résurrection aux Apôtres. Jeanne est aussi nommée parmi celles qui allèrent au Sépulcre, et qui annoncèrent la résurrection du Sauveur. Pour Suzanne, on ne voit plus son nom, elle étoit sans doute avec Magdeleine et Jeanne, lorsqu'elles voulurent aller embaumer le corps de leur divin Maître.

2°. Elles virent Jesus monter au Ciel. Attachées aux Apôtres par le lien pur et sacré qui les avoit attachées à Jesus-Christ, après les avoir instruits de la résurrection, elles suivirent leurs pas. Elles revinrent avec eux en Galilée, elles retournèrent avec eux à Jérusalem, elles se trouvèrent avec eux sur le mont des Oliviers, où elles eurent l'ineffable consolation de voir leur divin Maître quitter la terre et s'élever au Ciel.

3°. Elles reçurent le Saint-Esprit avec les Apôtres. Après l'Ascension, elles persévérèrent en prière avec les Apôtres jusqu'au jour de la Pentecôte ; elles reçurent avec eux le Saint-Esprit, non comme eux, pour prêcher, mais pour achever de se sanctifier selon leur état et selon la mesure de la grâce qui leur étoit communiquée. Enfin, elles règnent maintenant avec Jesus-Christ dans le Ciel.

Est-il surprenant, ô Jesus ! que ces saintes femmes n'aient pas voulu vous quitter, après que vous les eûtes délivrées de la tyrannie du Démon ! Qu'on se trouve bien avec vous, ô mon Sauveur ! quand on a été à d'autres Maîtres ! Intercédez pour nous, ô saintes Femmes ! et obtenez-nous la grâce de vous imiter. Ainsi soit-il.

XCVI[e]. MÉDITATION.

Malade de trente-huit ans guéri par Jesus-Christ, le jour du Sabbat, auprès de la Piscine de Jérusalem. Jean. 5. 1-16.

PREMIER POINT.

Circonstances qui précèdent la guérison.

1°. Le temps. C'étoit le temps d'une des fêtes solennelles des Juifs (1). *Après cela*,

(1) Cette fête, suivant l'opinion la plus probable,

il arriva une fête des Juifs, *et Jesus alla à Jérusalem.* Nous avons vû dans la Méditation précédente, comment Jesus, accompagné de ses douze Apôtres, parcouroit les villes et les bourgs. Ce fut en continuant cet exercice de son zèle, qu'il vint avec eux à Jérusalem. Il n'avoit encore paru qu'une fois dans cette capitale, depuis sa vie publique. Il y vint cette seconde fois pour y passer la fête qu'on célébroit, pour instruire les Juifs, et leur donner de nouvelles preuves de sa divinité. Les grandes fêtes sont des temps de grâces, de salut, d'instruction et de sanctification. Comment nous y préparons-nous? comment les célébrons-nous? Nous mettons-nous en état d'approcher des Sacremens dans ces saints jours?

2°. Le lieu. *Or il y avoit à Jérusalem, auprès de la porte des Brebis, une piscine, appelée en hébreu Bethsaïde qui avoit cinq galeries.* Dans ce lieu étoit une piscine, c'est-à-dire, une fontaine, un bain bâti auprès d'une des

---

étoit celle des Sorts, établie par Mardochée; elle étoit fixée aux 14 et 15 du mois Adar, qui étoit le douzième et le dernier de l'année Sacrée ou Ecclésiastique. Or l'année Sacrée commençoit au mois de Nisan, dans lequel se célébroit la fête de Paque. La fête des Sorts tomboit donc le 14 ou 15 de la lune de Février, comme la fête de Pâque le 15 de la lune de Mars. De cette sorte, on ne sera pas étonné de voir que saint Jean, dans le chapitre suivant, nous dise que la fête de Pâque étoit proche.

portes de la ville, et entouré de cinq portiques ou galeries couvertes. Cette piscine avoit le même nom que la porte auprès de laquelle elle étoit située, et la porte s'appeloit en latin *Probatique*, d'un autre mot grec qui signifie *Brebis*, et en hébreu *Bethsaïde*, qui signifie lieu de provisions, parce que c'étoit par cette porte qu'il venoit de la campagne un plus grand nombre d'agneaux, de brebis et autres animaux nécessaires aux sacrifices du Temple. Cette piscine nous représente naturellement les Fonts Baptismaux, les vases d'eau bénite placés à la porte de nos Églises, et sur-tout les tribunaux de la Pénitence, qui sont autant de bains institués pour purifier nos ames, et qui tirent leur vertu des mérites de l'Agneau sans tache, qui s'immole tous les jours sur nos Autels. Remercions Dieu d'avoir ainsi multiplié ces biens salutaires dans son Église, et examinons comment nous en profitons.

3°. L'assemblée. *Là se tenoit un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux et de paralytiques, qui attendoient le mouvement de l'eau.* Les portiques de la piscine étoient remplis d'un nombre infini de malades de toute espèce, qui attendoient le moment de leur guérison. Il s'y trouvoit aussi un grand nombre d'hommes en santé, dont les uns étoient occupés à secourir, entretenir ou consoler les malades, et les autres y venoient

pour être témoins du miracle que Dieu devoit opérer. Rien ne nous représente mieux ce grand nombre de pénitens que l'on voit, avec tant d'édification, environner les tribunaux de la pénitence aux jours de solennité. Hélas ! ce nombre ne seroit-il pas bien plus grand encore, si nous avions, pour la santé de notre ame, autant d'empressement que pour celle du corps !

4°. La vertu de la piscine. *Car l'Ange du Seigneur descendoit à certain temps dans la rivière, et l'eau s'agitoit ; et le premier qui y entroit après l'agitation de l'eau, étoit guéri, quelque maladie qu'il eût.* On ne sait si l'Ange ne descendoit qu'une fois l'an, et dans un des jours de la solennité dont il s'agit ici, ou s'il descendoit de la même manière aux grandes fêtes. Quoi qu'il en soit, cette merveille, unique dans le monde, n'a été accordée qu'à la ville de Jérusalem, et au temps de la venue du Messie. Elle annonçoit l'Ange du grand conseil, celui que Dieu devoit envoyer aux hommes pour leur préparer dans son sang un bain spirituel qui guériroit leurs ames de toutes leurs infirmités. Mais cette piscine salutaire, qui est le Baptême et la Pénitence, n'est plus de privilége d'une seule ville, d'un temps, d'un jour ; par-tout, en tout temps, et tous les jours nous y pouvons descendre et être guéris. Ne différons donc pas, sur-tout dans ces momens où la

grâce, par d'utiles remords ; ou la voix de quelque homme de Dieu remue et trouble le fond de notre conscience. Ah ! profitons sans délai de cette heureuse agitation, ne cherchons le calme que dans notre guérison, et ne perdons pas, par nos retards, une faveur dont d'autres sauroient profiter.

5°. La maladie de celui que Jesus guérit. *Or il y avoit là un homme qui étoit malade depuis trente-huit ans.* Il y a apparence que c'étoit un paralytique : ce que nous savons, c'est que depuis trente-huit ans il étoit affligé de son infirmité. Triste image d'un pécheur d'habitude, qui depuis long-temps languit dans le péché, sans approcher de la pénitence ! Son malheur, c'est que plus il a différé, plus il veut différer. On craint d'approcher du sacré Tribunal, parce qu'il y a long-temps qu'on ne s'est confessé. Eh ! que craignez-vous pécheur ? On vous en fera des reproches, vous les recevrez avec humilité ; on vous rebutera, vous persisterez, vous supplierez : ne méritez-vous pas ces rebuts ? Est-ce trop, si à ce prix vous pouvez obtenir votre guérison ? Mais qui vous a dit que vous ne serez pas au contraire reçu avec bonté, avec charité, avec tendresse ? Ah ! n'en doutez pas, si vous soutenez avec humilité les premières épreuves, il n'est point de Ministre de Jesus-Christ qui ne vous reçoive avec des entrailles pleines de compassion et de miséricorde !

SECOND POINT.

Circonstances qui accompagnent la guérison.

1°. Le regard de Jesus sur le malade. *Jesus voyant cet homme étendu sur un lit, et sachant qu'il étoit malade depuis long-temps.* Précieux regard, regard de compassion et d'amour ! Hélas ! si Dieu ne nous regarde en pitié, s'il ne nous prévient par sa grâce, nous ne pouvons rien, pas même connoître les infirmités de notre ame, ni en désirer la guérison.

2°. Interrogation de Jesus. Jesus lui demande : *Voulez-vous être guéri ?* Le Sauveur, qui n'ignoroit pas et la nature de son mal, et la durée de son affliction, savoit bien aussi qu'il soupiroit après sa guérison ; mais il convenoit de lui faire avouer à lui-même la vivacité de ses désirs et l'insuffisance de ses efforts. Combien de fois Dieu nous a-t-il dit : *Voulez-vous être guéris ?* Nous le voulons sans doute, et quelquefois avec trop d'ardeur ; mais cette volonté qui est pour les maladies du corps, ne nous manque-t-elle pas souvent dans les maladies de l'ame ? Cependant, sans cette volonté, notre guérison spirituelle ne peut s'opérer. Or cette volonté renferme une détestation sincère du péché, un examen exact et une confession entière des fautes dont on se reconnoît coupable, une résolution non vague et foible,

mais ferme et stable de ne plus pécher. Si c'est ainsi que nous voulons être guéris, nous le serons. Si jusqu'à présent nous n'avons pas été guéris, c'est que nous n'avons pas voulu l'être. Demandons à Dieu cette volonté, demandons-lui qu'il l'augmente sans cesse en nous, qu'il la fortifie et la soutienne.

3°. Réponse du malade à Jesus. Cet heureux malade ne connoissoit point celui qui l'interrogeoit, et beaucoup moins savoit-il ce qu'il pouvoit en attendre. *Il lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine dès que l'eau est agitée, car dans le temps que j'y vais, un autre descend devant moi.* Image bien naturelle de la distribution des biens de ce monde, après lesquels tant de personnes courent et soupirent, et que si peu obtiennent ! Ils ne se donnent point au besoin et à l'indigence, à la bonne volonté et aux efforts, aux services et aux talens, au mérite et à la vertu. La faveur, le crédit, la protection en disposent, et les donnent avec une bizarrerie qui trompe souvent l'attente de ceux dont l'espérance paroissoit la mieux fondée. Ah ! il n'en est pas ainsi des biens de la grâce : qui les veut, qui les demande, qui travaille pour les acquérir, est sûr de les obtenir. Pourrons-nous dire que nous n'avons personne pour nous aider ? Hélas ! les Pasteurs, les Ministres éclairés ne nous manquent pas.

4°. Commandement de Jesus, et obéissance du malade : *Jesus lui dit : Levez-vous, emportez votre lit, et marchez.* Ces paroles sont pleines de grandeur et de majesté. Jesus-Christ les prononce, le mal cesse, et le malade est guéri. *Dans l'instant cet homme fut guéri, et prenant son lit, il commença à marcher.* Approchons du tribunal de la Pénitence avec de saintes dispositions, et la parole de Jesus-Christ dans la bouche de son Ministre, ne sera pas moins efficace pour notre guérison spirituelle. Mais pour nous assurer nous-mêmes de notre guérison, voyons comment nous recevons et comment nous exécutons les ordres qu'on nous donne : ordre de nous lever, de sortir de cette occasion, de nous séparer de tout commerce dangereux, de rompre cet engagement, cette familiarité, cette habitude, de renoncer à ce péché dominant ; ordre de lever ce scandale, d'étouffer cette inimitié, de restituer ce bien mal acquis, cette réputation flétrie, de brûler ces livres défendus, ces peintures lascives, ordre de marcher dans les voies de la pénitence et de la piété, de prier, de veiller, de nous mortifier, de mener une vie chrétienne, de faire des bonnes œuvres ; si nous ne faisons rien de tout cela, ou du moins si nous ne faisons aucun effort pour vaincre notre lâcheté sur ces objets ; ah ! nous ne sommes pas guéris !

5°. Observation du jour où se fit la guérison. *Or ce jour-là étoit un jour de Sabbat.* Les grandes fêtes des Juifs duroient huit jours, dont le premier et le dernier seulement se célébroient en cessant le travail. Le Samedi qui tomboit pendant la fête, étoit le jour le plus solennel, et ce fut celui que Jesus choisit pour opérer cette merveille, afin que le repos du Sabbat donnât le loisir à un plus grand nombre de personnes d'être témoins du miracle, et que les habitans de Jérusalem fussent plus disposés par-là à croire en lui. Mais les Chefs du peuple devoient s'en scandaliser, en prendre occasion de le décrier, de le persécuter, de le faire mourir. Les desseins de Dieu dans tout ce qu'il fait, tendant directement à l'avantage des hommes, l'abus qu'en doivent faire les méchans n'est pas pour lui une raison de changer l'ordre de ses décrets. Le Seigneur règle ses démarches sur les principes de sa sagesse, et non sur la malice des hommes, et rien en cela n'est étonnant ; mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que, par des voies supérieures à toute intelligence créée, il fait servir la malice des méchans à leur propre punition, à sa gloire, et à l'avantage des bons.

TROISIÈME POINT.

Circonstances qui suivirent la guérison.

1°. Considérons dans l'homme guéri, sa réponse au scrupule hypocrite des Juifs. Le peuple, témoin d'une guérison si soudaine et si parfaite, en fut sans doute dans l'admiration; mais les Juifs, c'est-à-dire, les Pharisiens, les Chefs du peuple et de la Synagogue, aigris depuis long-temps contre Jèsus, et ne pouvant douter que ce ne fût lui, qui, de retour de la Galilée, dont il passoit pour le Taumaturge, avoit opéré cette merveille, ne firent attention qu'à ce qui pouvoit leur fournir un prétexte de la censurer et d'en décrier l'auteur. Ils s'en prirent d'abord à *l'homme guéri*, et ils lui firent presque un crime de son bonheur. *C'est aujourd'hui le jour du Sabbat*, lui dirent-ils; *il ne vous est pas permis d'emporter votre lit. Mais il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Prenez votre lit et marchez.* Comme s'il eût dit : Je ne fais rien que ce qui m'a été ordonné, c'est celui qui m'a guéri qui m'a dit d'emporter mon lit; puisqu'il m'a guéri, il sait ce qu'il m'est permis de faire, et je lui obéis. Celui qui est assez puissant pour faire un miracle, est sans doute assez éclairé pour m'instruire. Le changement de mœurs dans une ame convertie, ne manque guère de censeurs et de murmurateurs; une

vie retirée, un extérieur modeste, des aumônes abondantes, l'assiduité à la prière, la participation fréquente des Sacremens, tout cela exerce la critique des mondains : mais soyez ferme, laissez parler le monde, imitez notre malade, montrez que vous êtes guéri, et répondez à vos censeurs, que vous ne faites que ce que vous ordonne celui qui vous a guéri, et que vous voulez lui obéir.

2°. Observons la réponse de l'homme guéri, à la maligne curiosité des Juifs. Ils lui demandèrent : *Qui est donc cet homme qui vous a dit : Prenez votre lit et marchez ?* Il répondit qu'il n'en savoit rien, qu'il ne le connoissoit pas. « En effet, celui qui avoit été guéri ne connoissoit pas qui c'étoit : car Jesus s'étoit subitement dérobé à la faveur de la foule. » Le vain scrupule des Juifs avoit été solidement réfuté, ici leur maligne curiosité est trompée. Ils recevoient souvent de la part de ceux que Jesus avoit guéris, de semblables mortifications, que leur orgueil ne pardonna jamais. Jesus leur avoit donné un exemple d'humilité, en se dérobant aux applaudissemens du peuple ; mais les vertus de Jesus, comme ses miracles, ne faisoient que les irriter davantage.

3°. Méditons la reconnoissance de l'homme guéri envers Dieu. « Jesus trouva ensuite cet homme dans le Temple, et il lui dit : Vous voilà guéri, ne péchez plus

à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. » Le premier usage que le paralytique fit de sa santé, fut d'aller au Temple pour en remercier Dieu, et ce fut là qu'il en reçut de nouvelles faveurs. Jesus l'y trouva, s'y fit connoître à lui, et lui donna l'important avis de ne plus pécher, de peur d'éprouver quelque chose de plus fâcheux. Ame chrétienne vous voilà purifiée par la vertu toute puissante de la pénitence! Prenez garde de retomber, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire, c'est-à-dire, de mourir dans le péché.

4°. Remarquons le zèle de cet homme pour la gloire de Jesus. « Alors cet homme s'en alla trouver les Juifs, et il leur dit que c'étoit Jesus qui l'avoit guéri. » Publions les grandeurs de Jesus, sa puissance et ses miséricordes, tâchons de lui gagner tous les cœurs : si nous ne réussissons pas, notre zèle ne sera pas sans récompense.

5°. Tremblons à la vue de l'endurcissement des Juifs. « Et c'est pour cette raison que les Juifs persécutoient Jesus, parce qu'il faisoit ces choses le jour du Sabbat. » Remarquons ici la différence qui se trouve entre un cœur droit et un cœur aveuglé par la passion. Le premier va naturellement au vrai et à l'essentiel ; le second ne fait qu'incidenter, et évite de remonter au principe. Notre malade, en parlant de Jesus, dit

toujours : *Celui qui m'a guéri ;* et en effet c'étoit-là le point essentiel : les autres au contraire disent toujours : *Celui qui a ordonné de porter le lit le jour du Sabbat*, et ils s'arrêtent là. Quand on est prévenu contre quelqu'un, on n'en rapporte jamais que ce qui peut avoir quelque apparence de mal, et jamais on ne parle du bien qu'il fait, et qui pourroit lui servir de justification, ou du moins d'excuse. Telle est encore la méthode des incrédules : ils ne s'arrêtent qu'à ce qu'il y a dans la Religion qui offense et révolte leur foible raison, et ils oublient toujours que celui qui nous a donné cette Religion, est celui qui, d'une simple parole, a chassé les Démons, guéri les malades, ressuscité les morts, et s'est ressuscité lui-même. Cependant, tant que la vérité de ces faits avérés subsistera et ne pourra pas être détruite, les raisonnemens de l'impie ne mériteront que du mépris, et ne nuiront qu'à lui-même.

Ce paralytique de plusieurs années, ô mon Dieu ! est la figure de mon ame, qui depuis si long-temps languit dans des habitudes criminelles, qui est couverte des plaies mortelles. Daignez jeter sur elle, ô divin Sauveur ! un regard de votre amour, daignez la délivrer du joug qui l'accable et qui la déshonore ! Je veux être guéri, oui, Seigneur, je le veux, je vous le demande avec ardeur ; je déteste ma maladie, et sur-tout

cette paralysie qui m'empêche d'agir, de parler, de marcher selon votre loi et pour votre gloire. Je m'adresse à vous avec la plus vive confiance. Dites-moi donc, comme à ce paralytique, de me lever, d'emporter mon lit, et de marcher dans la voie de vos commandemens ! Ainsi soit-il.

XCVIIe. MÉDITATION.

Discours de Jesus-Christ aux Juifs, après la guérison du Malade de trente-huit ans.

Jesus déclare sa Divinité.

Jesus manifeste son égalité avec Dieu son Pere, la différence des Personnes dans l'unité de nature et d'opération, l'union de l'humanité avec la divinité en sa Personne, et ses droits sur tous les hommes. *Jean.* 5. 16-26.

PREMIER POINT.

Son égalité avec Dieu son Père.

Les Chefs des Juifs ayant su que c'étoit Jesus qui avoit ordonné au malade de la piscine d'emporter son lit le jour du Sabbat, en prirent occasion de persécuter le Sauveur, et ils lui reprochèrent devant le peuple cette infraction prétendue de la Loi. Au lieu de faire ce raisonnement simple et naturel : Cet homme dispense de la Loi du Sabbat ; mais celui à qui il accorde cette dispense est un malade qu'il a guéri sous nos yeux d'une

maladie invétérée ; il a donc le droit de l'un, puisqu'il a le pouvoir de l'autre, et il est, comme il le prouve par ses œuvres, le Messie que nous attendons ; ces esprits passionnés furent charmés au contraire d'avoir entre les mains un prétexte de calomnier un homme qu'ils ne vouloient pas pour Messie, parce que, quoique du sang de David, et même l'héritier de son trône, il étoit pauvre, sans prétentions, et ne répondoit pas aux fastueuses pensées, aux préjugés qu'ils s'étoient formés d'un Roi, d'un Guérrier, d'un Conquérant qui rétabliroit le règne temporel de Judas, qui briseroit le joug des Romains, et qui assujettiroit les nations, parce que loin de parler de victoire, ou de disposer au triomphe, il ne prêchoit que renoncement, il ne pratiquoit qu'abnégation ; parce qu'enfin, loin de se rendre agréable à ceux qu'il trouvoit en possession de gouverner et d'instruire, il dévoiloit leur ignorance, il les démasquoit, il les décréditoit. Ces hommes ambitieux et superbes, dépositaires infidelles du sens de leurs écritures, et corrupteurs de la tradition de leurs Pères, se flattèrent qu'en faisant à Jesus des reproches sérieux sur la prétendue transgression du Sabbat, il n'y répondroit pas d'une manière assez plausible, pour ôter à l'accusation ce qu'elle pouvoit avoir de spécieux, et que par-là ils empêcheroient la désertion des peuples qui leur échappoient

pour courir après lui. Ils lui dirent donc, ou en termes équivalens : Vous prétendez faire des miracles, et vous transgressez les ordonnances de Moïse ! Vous guérissez un malade retenu au lit depuis trente-huit ans ; et sans respect pour la sainteté du jour du Sabbat, vous lui en faites violer la loi, en ordonnant à ce disciple de Moïse de porter son lit sur ses épaules à la vue d'une multitude infinie de spectateurs ! Que penser de vos miracles, que vous n'opérez qu'en désobéissant à Dieu ! Comment concilier un pouvoir qui ne peut venir que du Ciel, avec si peu de soumission à ses ordres ? Vos miracles ne sont que des prestiges, et vous n'êtes pas l'Envoyé de Dieu. « Mais Jesus leur répondit : Mon Père ne cesse point d'agir continuellement, et j'agis aussi sans cesse. » Les Juifs sentirent bien toute l'énergie de sa réponse, « et c'est pour cela qu'ils cherchoient avec plus d'ardeur à le faire mourir, non-seulement parce qu'il violoit le jour du Sabbat, mais encore parce qu'il disoit que Dieu étoit son Père, et qu'il se faisoit égal à Dieu. » En effet, c'est comme si Jesus-Christ leur eût dit : Sachez que Dieu est mon Père, et qu'il est éternellement dans le repos et dans l'action. S'il est dit qu'il se reposa le septième jour, ce repos ne regarde que la première création de toutes choses ; mais il ne s'entend point des soins continuels de sa providence ;

sans cesse et sans interruption sa parole soutient tout, son esprit anime tout, sa puissance conserve tout ; il ne cesse point de faire du bien le jour du Sabbat comme les autres jours ; s'il cessoit ce jour-là de faire du bien, sous prétexte que c'est le Sabbat, ce jour même seroit pour les hommes le plus funeste des jours, et la fin du monde : et c'est ainsi que j'en use moi-même étant son Fils, et par un droit égal au sien. Ni lui ni moi ne sommes assujettis aux lois, aux temps et aux lieux. Également et toujours maîtres de la nature, pour nous en faire obéir, nous le sommes aussi de la Loi, pour nous en dispenser. Quelle lumière dans ce discours ! quelle majesté dans ces paroles ! Une apologie si sublime devoit frapper l'esprit des Juifs d'un étonnement encore plus grand que la guérison du malade. Jesus y disoit bien clairement que Dieu étoit son Père, non par adoption et par grâce, mais d'une manière propre et naturelle, et qu'il étoit égal à son Père. Si ce que disoit Jesus étoit vrai, il étoit donc le Messie qu'on attendoit. La déclaration qu'il en faisoit aux Juifs, devoit au moins leur paroître mériter la plus religieuse attention et l'examen le plus sérieux. Mais cette sublime réponse, loin de calmer ces ennemis de Jesus, loin de suspendre leurs poursuites, jusqu'à ce qu'ils l'eussent suffisamment éclaircie, les aigrit et les irrita.

Prévenus par leur haine et leur jalousie, ils n'avoient vu dans la guérison miraculeuse, qu'une infraction à la Loi ; ils ne virent dans l'apologie, qu'un blasphème horrible. Déjà homicides dans la volonté, ils formèrent le complot de le devenir en effet ; ils jurèrent la mort de Jesus, parce qu'il appeloit Dieu son Père dans le sens le plus littéral, et parce qu'il s'attribuoit avec Dieu une égalité de pouvoir. Ou plutôt, par haine pour Jesus, qui n'étoit pas un Messie à leur gré, ils ne voulurent pas lui demander l'intelligence du prétendu paradoxe qu'il avançoit, ils craignirent de se laisser convaincre, ils se soulevèrent contre lui, au lieu de chercher à s'instruire, et ils résolurent de le faire mourir comme un corrupteur de la morale, comme un blasphémateur et un faux Prophète. En vain la sainteté de sa vie et la magnificence de ses œuvres parloient-elles en sa faveur ; l'intérêt, la passion, les préjugés ne leur permirent pas d'éclaircir une vérité qui les choquoit; et tel sera toujours le malheur des cœurs jaloux et intéressés. On n'écoute point les raisons d'un homme qu'on hait ; on suppose, sans l'entendre, qu'il ne peut en avoir de bonnes. Malgré le péril dont Jesus-Christ étoit ménacé, ce divin Sauveur, qui ne craignoit pas de mourir pour nous, et qui vouloit nous apprendre à ne pas craindre de mourir pour lui, continua

le discours sublime qu'il avoit commencé ; discours divin, que nous devons méditer avec le plus profond respect et la plus vive reconnoissance. Il n'y avoit que le Fils de Dieu qui pût tenir un langage si adorable ; il appartenoit au Disciple bien-aimé d'en recueillir les expressions, à l'Esprit saint de nous en donner l'intelligence, et à l'Église, la sainte Épouse de Jesus, de nous en transmettre la foi, et de la perpétuer jusqu'à la fin des siècles, en nous instruisant de ce que nous devons croire du mystère de la sainte Trinité, ou d'un seul Dieu en trois Personnes, et du mystère de l'Incarnation, ou du Verbe fait Homme, qui est Jesus-Christ même, en qui nous reconnoissons deux natures, la nature divine et la nature humaine subsistantes dans une seule Personne, qui est la Personne du Verbe ou du Fils, la seconde Personne de la très-sainte Trinité ; en sorte que Jesus-Christ, notre Sauveur, est vrai Dieu et vrai Homme, un Dieu-Homme et un Homme-Dieu. Avec cette foi, nous comprendrons les paroles suivantes de Jesus-Christ autant qu'il est nécessaire pour nous pénétrer de l'idée de la grandeur de sa puissance, pour nous attacher à lui comme à notre Dieu et à notre Sauveur, pour mettre en lui toute notre espérance, pour le servir de tout notre pouvoir, et pour l'aimer de tout notre cœur.

SECOND POINT.

Différence des Personnes dans l'unité de nature et d'opération.

Jesus continuant de répondre aux Juifs, ou plutôt répondant à leurs nouveaux murmures, explique plus au long ce qu'il n'avoit fait que leur proposer, et il leur dit : « En vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père, car tout ce que fait le Père, le Fils aussi le fait comme lui. » La formule du serment par où Jesus-Christ commence ce discours, et dont il use souvent dans la suite, nous avertit de la grandeur des Mystères qu'il nous révèle, et de l'attention pleine de foi que nous devons y apporter. Le premier moyen de défense contre les juifs que Jesus-Christ propose, est l'impossibilité où il est, comme Fils de Dieu, de rien dire ou de rien faire de lui-même : impossibilité qui n'a rien de désavantageux, ni rien de la dépendance où sont les créatures à l'égard du Seigneur ; elle établit seulement une union si étroite entre le Père et le Fils, qu'elle va jusqu'à l'unité. Elle établit un rapport si essentiel et si parfait, que le Fils ne veut et ne pense, ne dit et ne fait que ce que le Père veut et ce qu'il pense. Rapport intime, union inséparable, qui vient de ce que, comme nous le dit saint Jean, dès le premier

chapitre de son Évangile, le Fils est de toute éternité dans le sein de son Père, où il a tout vu et tout appris ; de là cette unité de lumière, de pouvoir et d'action. De là ces opérations communes, continuelles et simples du Père et du Fils. De là le développement des vérités suivantes : dans l'adorable Trinité, le Père est le principe qui ne procède de personne, et de qui les deux autres Personnes procèdent ; le Fils procède du Père par voie d'entendement, de connoissance et de génération, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par voie d'amour et de spiration ; mais ces trois Personnes, réellement distinctes entre elles, sont éternellement et nécessairement sans inégalité et sans dépendance, ayant la même nature, la même puissance, la même opération, et n'étant toutes trois qu'un seul et même Dieu subsistant en trois Personnes. Adorons cet Être en trois Personnes ; Être suprême, éternel, nécessaire et incompréhensible, dont la vue, la possession nous sont promises, et feront la félicité des Bienheureux dans le Ciel.

TROISIÈME POINT.

Union de l'humanité avec la Divinité en Jesus-Christ.

Jesus ajouta : « Car le Père aime le Fils et lui communique toutes les choses qu'il fait lui-même, et il lui en communiquera de plus

grandes que ne sont celles-ci, afin que vous les admiriez. "Jesus-Christ continue à révéler ses grandeurs divines, il en découvre la source, ou plutôt il remonte toujours à la même source. Un autre principe, dit-il de la Divinité du Fils de l'homme, c'est l'amour que son Père lui porte. Il est son Fils, il l'aime souverainement; cet amour infini produit une communication infinie de puissance, de sagesse, de lumière, et de toutes les perfections ineffables et incompréhensibles. *Et il lui communique ou montre tout ce qu'il fait.* Jesus-Christ manifeste encore ici l'union de l'humanité avec la divinité en sa personne. Union physique et substantielle en Jesus-Christ, terminée par la personne du Verbe en qui l'humanité subsiste. Ainsi, en Jesus-Christ il y a deux natures et une seule personne; Jesus-Christ est Dieu de toute éternité et Homme dans le temps; et cet Homme-Dieu qui a paru sur la terre, qui nous a sauvés par le mérite de sa mort, qui parle actuellement aux Juifs, et qui est l'objet de leur haine, c'est lui qui est l'objet de l'amour et des complaisances de Dieu son Père. Ce même Dieu son Père ne lui cache rien de tout ce qu'il fait, dévoile tous les mystères de la Divinité; il lui découvre tout ce qu'il doit faire en tant qu'Homme pour le salut de l'Univers, pour la fondation et le gouvernement de l'Église dont il l'a cons-

titué Chef. Lors donc que Jesus-Christ a guéri le malade de la Piscine, il ne l'a fait que selon la lumière, par l'opération et conformément à la volonté de son Père. Son Père lui découvrira encore d'autres merveilles à opérer, plus grandes que celles-ci, telles que la résurrection des morts, afin d'enlever notre admiration, et par-là d'obtenir notre acquiescement parfait aux vérités de la Foi, qui nous sont révélées. Admirons, louons, aimons, remercions Dieu notre Sauveur, et efforçons-nous de l'imiter, en consultant Dieu notre Père dans tout ce que nous faisons ; et ne nous déterminant à agir que par sa lumière qui nous est communiquée par la Loi, par l'inspiration et par l'obéissance.

QUATRIÈME POINT.

Des droits de Jesus-Christ sur les hommes.

1°. Droit de ressusciter les morts, et par conséquent d'opérer toutes sortes de miracles. *Car, comme le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît.* La résurrection des morts est l'explication de ces œuvres plus grandes, annoncées au verset précédent, et le verset précédent explique les mots de celui-ci, que le Fils vivifie ceux qu'il veut, c'est-à-dire, toujours conformement à ce que son Père lui montre et fait avec lui, parce que la volonté de Jesus-Christ, en tant que Dieu,

est la même que celle du Père, et que sa volonté, en tant qu'Homme, est toujours soumise et dirigée par celle de Dieu son Père.

2°. Droit de juger. *Aussi le Père ne juge personne ; mais il a donné au Fils tout pouvoir de juger.* Jesus est venu dans ce monde pour sauver les hommes, et non pour les juger ; mais dans l'autre, c'est à lui que Dieu a remis la puissance de les juger. Dieu le Père ne jugera point les hommes immédiatement par lui-même, et d'une manière visible ; il les jugera par cet Homme-Dieu qu'il a établi pour cela, comme il l'a établi pour nous sauver ; et cet Homme-Dieu est son Fils bien-aimé.

3°. Droit d'être adoré. *Afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore point le Fils, n'honore point le Père qui l'a envoyé.* O mon Sauveur ! ô mon juge ! ô Fils consubstantiel du Père ! vrai Dieu et vrai Homme, je vous adore, je vous rends mes profonds hommages, comme je les rends à Dieu votre Père, reconnoissant que vous n'êtes avec lui qu'un seul Dieu, mon Créateur et le souverain Maître de toutes choses. Non, ceux qui ne vous honorent pas, n'honorent point Dieu votre Père. Les premiers hommes qui ont perdu la tradition de votre avénement futur, ont perdu en même temps l'idée du vrai culte d'un Dieu,

et n'ont adoré que des Idoles. Ceux qui, depuis votre avénement, vous ont méconnu, ou sont restés dans leur superstition, ou n'ont pratiqué qu'un culte intérieur, indigne de Dieu, sans sainteté extérieure, sans justice, sans pureté. Et comment Dieu pourroit-il agréer le culte de tels hommes vains et orgueilleux, qui refusent de lui rendre celui qu'il leur a prescrit, de ces hommes conçus dans le péché, et souillés de leurs propres iniquités, qui refusent de se purifier dans le sang de la victime qu'il leur a préparée, et rejètent le Médiateur qu'il leur a envoyé ?

4°. Droit d'instruire. « En vérité, en vérité, je vous le dis : celui qui écoute ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle : il n'encourt pas la condamnation, et il a déjà passé de la mort à la vie. » Quoiqu'il ne possède pas encore cette vie bienheureuse, il a droit d'y prétendre ; il en a dans sa foi le gage, le germe et les prémices. Jesus-Christ est le Verbe de Dieu, la parole substantielle du Père ; avec quel respect devons-nous donc écouter ses oracles, avec quelle plénitude de foi devons-nous croire ses mystères, avec quel soin devons-nous mettre en pratique ses instructions !

5°. Droit de donner la vie. « En vérité, en vérité, je vous le dis ; le temps vient, et

il est déjà venu, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront, vivront. Car, comme le Père a la vie en lui-même, aussi a-t-il donné à son Fils d'avoir la vie en lui-même. » Jesus-Christ a le droit de donner la vie. Vie naturelle, qu'il donne à ceux qu'il ressuscite et qu'il tire du tombeau ; vie de la grâce, qu'il donne à ceux qu'il tire de la mort du péché ; vie de la gloire, vie éternelle qu'il donne à ceux qui ont persévéré et qu'il tire de ce monde dans l'état de la vie de la grâce ! vie qu'il donne, non par un pouvoir de ministère, comme les Prophètes et les Apôtres, mais par un pouvoir essentiel qu'il a reçu du Père, par lequel il est lui-même le principe de la vie ainsi que son Père. Celui donc qui entend la voix de Jesus-Christ, qui s'y rend docile et s'unit à lui, sort de la mort du péché, et il a déjà passé de la mort à la vie, il a en lui la vie de la grâce, qui le soustrait à la condamnation, et qui lui donne droit à la vie éternelle de la gloire dont elle est le germe et le gage.

O précieuse vie de la grâce ! que me serviroit sans vous la vie du corps ? O Jesus ? faites entendre votre voix à mon ame morte ou languissante, afin que, prenant une nouvelle vie, une vie intérieure, une vie spirituelle, une vie de foi, je renonce pour toujours à la vie de la chair, des sens, des

passions, et du monde : vie misérable, qui n'est qu'une véritable mort, et qui conduit à une mort éternelle ! Que toute ma joie, ô mon Dieu, soit de vous honorer dans le temps et dans l'éternité ! Ainsi soit-il.

XCVIIIe. MÉDITATION.

Première suite du Discours de Jesus-Christ aux Juifs, après la guérison du malade de trente-huit ans.

Du dernier Jugement de Jesus-Christ.

Notre Sauveur nous fournit ici la matière de ses réflexions sur le Jugement dernier. *Jean.* 6. 27-30.

I.

Qui est celui qui jugera.

Ce sera Jesus-Christ lui-même. Le Père lui a donné le pouvoir de juger, et de porter la sentence définitive qui doit décider pour toujours du sort des humains. *Et il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'Homme.* Parce que Jesus est ce Fils promis au premier homme, pour réparer les funestes suites de son péché ; ce Fils, qui, étant égal au Père, s'est fait semblable à nous, et nous a rachetés au prix de son sang ; ce premier né, ce Chef, ce Roi des hommes, c'est lui qui les jugera. Qu'il est terrible d'avoir pour Juge un Dieu outragé dans sa majesté, dans ses bienfaits, dans son amour !

I I.

Quand se fera ce Jugement?

Le temps n'en est pas éloigné. Il viendra enfin, et pour chacun de nous ce temps est proche. *Ne vous étonnez pas de ce que je vous dis*, que le Père a remis au Fils le pouvoir de porter un jugement souverain; *l'heure vient* où vous-mêmes vous en serez les témoins. Oui, l'heure vient, et ce jugement dernier ne dût-il arriver qu'après des millions de siècles, l'heure en est proche pour nous, parce que nous n'avons que le temps de notre vie pour nous y préparer, après lequel nous ne pourrons plus ni rien ajouter, ni rien retrancher à ce qui fera la matière de notre jugement. Hâtons-nous donc, tandis que nous vivons, de mettre notre conscience en l'état où nous voudrions qu'elle soit alors.

I I I.

Qui sont ceux qui seront jugés?

Tous les hommes: les vivans et les morts; nous qui vivons, et ceux qui sont morts; nous qui mourrons, et ceux qui nous succéderont. *Tous ceux qui seront dans le tombeau*, en quelque partie du monde que la substance de leurs corps soit dispersée, *ils entendront la voix du Fils de Dieu* qui les appelera du fond de leurs monumens, et ranimera en un instant leurs cendres dans toute l'étendue de la terre. L'Archange qu'il députera vers

eux, leur intimera ses volontés, ses ordres, et les citera devant lui. Alors, dans un moment, dans un clin-d'œil, tous les morts renaîtront. Nul ne pourra résister à cette voix toute puissante, tous comparoîtront pour recevoir le dernier arrêt de leur sort éternel. O vous, malheureux ! qui aviez mis toute votre confiance dans la mort, vous qui espériez qu'en dévorant vos corps, elle anéantiroit vos ames, qu'elle ensevéliroit, avec les dépouilles de votre mortalité, vos noms et vos forfaits : ah ! cette mort infidelle vous trahira ; elle vous rendra, au grand jour, chargés de toutes vos iniquités, ou plutôt elle obéira à celui qui l'a vaincue, et elle lui rendra le dépôt qu'il lui aura été confié jusqu'au jour de ses vengeances.

I V.

Quelle sera la matière de ce Jugemen

Nos œuvres. *Ceux qui auront fait de bonnes œuvres ; ceux qui en auront fait de mauvaises.* C'est sur nos œuvres que Jesus-Christ nous jugera, et non sur notre réputation, sur l'estime des hommes, sur les dehors édifians que nous aurons eu soin de montrer ; non sur des bruits confus, sur des rapports infidelles, sur les éloges de la flatterie ; ou sur les satires de la calomnie. Sur nos œuvres, c'est-à-dire, sur nos actions, nos paroles, nos pensées, nos intentions, nos désirs,

nos fonctions, l'emploi du temps et des grâces, l'usage des biens et des maux de la vie. Œuvres manifestes, qui ne seront plus cachées au fond de nos consciences, mais dévoilées et publiques: œuvres qui paroîtront ce qu'elles sont, sans qu'il soit possible, non-seulement de les cacher, mais de les déguiser, de les excuser, de les justifier.

V.

Quelle sera la décision de ce Jugement?

Le Paradis ou l'Enfer. « Ceux qui auront fait de bonnes œuvres, sortiront du tombeau pour réssusciter à la vie; mais ceux qui en auront fait de mauvaises, en sortiront pour ressusciter à leur condamnation. » Il n'y aura pas de milieu entre ressusciter pour un bonheur ou un malheur éternel, parce qu'il n'y en a point entre être juste ou pécheur. Pour ceux qui auront bien vécu, le souverain Juge portera une sentence de vie éternelle; pour ceux qui auront mal vécu, il portera une condamnation éternelle. Ah! nous sommes plus sourds que les morts mêmes, si nous ne nous réveillons à cette parole foudroyante, si la crainte et l'espérance ne nous animent pas également à éviter toute sorte de mal, et à pratiquer toute sorte de bien.

V I.

Quelle sera la nature de ce Jugement ?

Il sera juste et selon la volonté de Dieu. *Je ne puis rien faire de moi-même*, dit Jesus-Christ ; *je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est équitable, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.* C'est l'homme dans Jesus-Christ, qui prononcera le dernier arrêt ; mais c'est la divine justice qui le dictera. Ce que Jesus-Christ entend, c'est ce qu'il voit dans la lumière de son Père. Son jugement sera juste, parce qu'il sera conforme à la lumière et à la volonté de Dieu. Il sera juste, c'est-à-dire qu'il sera sans miséricorde, sans adoucissement, sans diminution de la peine. Il n'y aura plus lieu à la prière, ni à l'intercession. Il sera juste, c'est-à-dire qu'il sera sans égard pour le rang, pour la dignité, pour la noblesse, pour l'esprit et les talens ; il n'y aura plus lieu à aucune de ses distinctions. Il sera juste, c'est-à-dire qu'il sera proportionné au mérite et au démérite d'un chacun, qu'il répondra parfaitement aux menaces et aux promesses qui avoient été annoncées, et qu'il n'y aura lieu ni à la plainte ni au murmure. Il sera selon la volonté de Dieu ; par conséquent il sera bien différent des nôtres, qui ne sont fondés que sur notre propre volonté, notre

inclination, notre amour ou notre haine : sur notre intérêt, notre avancement, notre politique, nos penchans, notre ambition ; sur l'estime et l'opinion des hommes, sur l'usage et les maximes du monde, et non sur la Loi de Dieu, les maximes de l'Évangile et les règles de la conscience. Il sera selon la volonté de Dieu ; par conséquent il sera immuable, éternel, irrévocable et sans appel ; par conséquent l'exécution en sera inévitable, et s'opérera par cette même volonté qui a créé le Ciel et la Terre, qui nous aura fait naître, mourir et ressusciter, et à qui rien ne peut résister.

O jour ! ô jugement également désirable pour les bons, et redoutable pour les méchans, ne sortez jamais de mon souvenir, soyez la règle de mes pensées, de mes actions, et de toute ma conduite ! O Jesus qui êtes le principe de la vie naturelle, qui est commune à tous les hommes, et de la vie de la grâce, qui distingue vos serviteurs et vos amis, faites que je n'use de l'une que pour acquérir l'autre, et que par un saint emploi de l'une et de l'autre, je parvienne à la vie de la gloire ! Ainsi soit-il.

XCIXe. MÉDITATION.

Seconde suite du Discours de Jesus-Christ aux Juifs, après la guérison du malade de trente-huit ans.

Jesus prouve sa Mission par le témoignage de saint Jean son Précurseur, et par celui de Dieu son Père. *Jean.* 5. 31-41.

PREMIER POINT.

Témoignage de Saint Jean.

1°. TÉMOIGNAGE avoué de Jesus-Christ. « Si je me rends témoignage à moi-même, mon témoignage n'est pas digne de foi : il y en a un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que son témoignage est véritable. » La sagesse de Jesus-Christ paroît ici dans l'ordre et la suite de ses paroles. Ses ennemis, à qui il venoit d'annoncer sa Divinité d'une manière si frappante, pouvoient lui objecter, que, parlant en sa faveur, il ne méritoit ni créance ni attention ; c'est pourquoi il emploie, pour convaincre les incrédules à qui il parle, une autorité déjà reconnue, et qui, ne pouvant être suspecte ni contestée, rendoit son propre témoignage incontestable et divin. En effet quel moyen de conviction plus puissant ! Jamais a-t-on vu deux hommes aussi fameux par la sainteté de leur vie, aussi désintéressés, aussi peu en relation l'un

l'un avec l'autre, se rendre mutuellement un témoignage si uniforme, en prenant des qualités si différentes. L'un se dit Fils de Dieu et le Messie; l'autre, interrogé s'il n'est point le Messie lui-même, répond que non, que c'est celui qu'il a déjà annoncé, et dont il n'est pas digne de délier les souliers; et le premier, soutenant ici sa dignité, confirme le témoignage du second. Ce n'est point là la marche du complot et de la fourberie. On a bien vu des séducteurs se préconiser mutuellement en vue d'un intérêt ou d'une gloire commune. On a vu encore plus souvent des Chefs de parti, qui se disoient envoyés de Dieu extraordinairement pour réformer l'Église, se contredire et se réfuter mutuellement. Luther et Calvin se sont lancé des anathèmes réciproques, et se sont déchirés par les injures et les invectives les plus grossières. Le réformateur de l'Angleterre avoit commencé par réfuter le réformateur de l'Allemagne. Que vos œuvres sont admirables, Seigneur! et que les témoignages dont vous les appuyez sont dignes d'être crus!

2°. Témoignage accepté par les Juifs. *Vous avez vous-mêmes envoyé vers Jean, et il a rendu témoignage à la vérité.* C'est-à-dire, vous êtes instruits de l'austérité de sa vie et du caractère de sa personne. Vous avez député vers lui pour l'interroger, et savoir, de sa propre bouche, ce qu'il étoit, résolus

de le croire sur sa parole, et de le reconnoître pour Messie, s'il déclaroit qu'il le fût. Qu'a donc répondu cet homme que vous regardez comme l'homme de Dieu ? *Il a rendu témoignage à la vérité.* Pour avoir quelque idée de la déférence parfaite qu'avoient les Juifs pour saint Jean, il suffit de voir que Jesus-Christ y a eu lui-même recours, et que, long-temps après, saint Jean l'Evangéliste a fait valoir ce témoignage dès le commencement de son Évangile.

3°. Témoignage désintéressé. Jean le rendit, non en sa faveur, mais en faveur d'un autre avec qui il n'avoit eu aucune liaison ni commerce, qu'il n'avoit vu qu'une seule fois en le baptisant, et de qui il n'avoit à attendre ni honneurs ni dignités en ce monde : il n'y avoit donc que la vérité qui pût lui faire rendre ce témoignage.

4°. Témoignage non nécessaire à Jesus-Christ. « Ce n'est pas que pour moi j'aie besoin du témoignage des hommes; mais je dis ceci afin que vous soyez sauvés. » Que de noblesse et de charité dans ces paroles ! Je ne cherche point le témoignage des hommes pour m'autoriser. Si j'en appelle à Jean-Baptiste, c'est pour vaincre vos répugnances, c'est afin qu'au moins vous ajoutiez foi à la parole d'un témoin que vous avez choisi vous-mêmes, et que rien ne peut vous rendre suspect; je n'en parle uniquement que

pour vous tirer de l'état de prévention dans lequel vous êtes, et dans lequel vous engagez tout le monde. Je le fais par le seul désir que j'ai de votre salut. Ainsi Jesus-Christ emploie-t-il, pour nous sauver, toutes sortes de moyens, même ceux qui pourroient paroître en quelque sorte au-dessous de sa grandeur. Animés du même esprit de charité, si nous disputons avec les incrédules, ou avec ceux qui se séparent de l'Église, que ce ne soit pas dans l'idée que Jesus-Christ ou l'Église a besoin de notre voix ; que ce soit encore moins pour vouloir remporter un vain triomphe sur des hommes qui ne méritent que notre compassion ; mais que ce soit afin qu'ils soient sauvés avec nous, en sortant de la voie de la perdition où ils marchent.

5°. Témoignage authentique, et qu'on ne pouvoit récuser. « Jean étoit une lampe ardente et luisante, et vous avez voulu vous réjouir, pour un peu de temps, à la lueur de sa lumière. » C'est-à-dire, tandis que Jean a eu la liberté de prêcher publiquement et d'exercer ses fonctions de Précurseur, il étoit un flambeau qui brûloit et qui éclairoit ; il portoit le feu dans les cœurs, et la lumière dans les esprits. La Judée se faisoit gloire de l'éclat de sa prédication, et de la bonne odeur de ses vertus, elle s'estimoit heureuse d'avoir produit un si grand Prophète. Mais quel fruit avez-vous retiré des leçons de ce

Maître si renommé ? Combien a duré la joie que vous aviez de le posséder ? vous avez cessé de l'écouter, dès qu'il vous a parlé de moi, et qu'il vous a déclaré ma qualite de Fils de Dieu. Jesus-Christ ne donne pas le nom de lumière à saint Jean, mais de lampe allumée à la lumière de celui qui étoit, par essence, la lumière du monde. Ce divin Sauveur a laissé dans son Église une lampe semblable, allumée à sa lumière, et toujours luisante, pour nous éclairer, qui n'est autre que le Chef et les premiers Pasteurs de l'Église. Les vrais fidelles marchent constamment et avec assurance à sa clarté; clarté si brillante et si universellement reconnue, qu'il n'y a aucune Secte de Schismatiques ou d'Hérétiques, qui ne se soit fait honneur, pendant un temps, de suivre sa lumière sans s'en écarter. Combien même les annales et les fastes de l'Église nous font-ils connoître de Chefs d'hérésie qui ont commencé par consulter cet oracle, et qui n'ont réussi d'abord à se faire des Disciples que par les protestations réitérées de leur attachement à la doctrine de l'Église, et de leur soumission parfaite à tout ce qu'il plairoit à son Chef de décider sur les matières contestées ! Langage trompeur : la décision est-elle venue, et a-t-elle été reçue de toute l'Église ? l'Hérésiarque se déclare, ses partisans le suivent, renoncent à la lumière qui vient de les

éclairer, et à la décision qu'ils ont sollicitée eux-mêmes.

SECOND POINT.

Témoignage de Dieu le Père.

Quelque éclatant que soit le témoignage de Jean, celui de Dieu est sans doute d'un ordre infiniment supérieur ; or on ne peut le méconnoître dans les miracles de Jesus-Christ, dans la voix miraculeuse de Dieu, et dans la parole divine, ou les saintes Écritures.

1°. Dans les miracles de Jesus-Christ. « Mais j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les œuvres que mon Père m'a donné le pouvoir de faire, ces œuvres que je fais, rendent ce témoignage de moi, que j'ai été envoyé par le Père. » C'est-à-dire, les œuvres divines, les merveilles, les prodiges que j'opère ; voilà les témoins que vous pouvez interroger. Consultez-les, et ils vous diront que Dieu mon Père m'a envoyé ; car que pouvez-vous opposer à l'évidence de leur témoignage ? Et en effet, quels miracles que ceux de Jesus-Christ ! Vrais miracles dans la manière : ils ont été publics, opérés à l'instant sans préparation, d'une seule parole, et par un seul acte de la volonté. Vrais miracles dans la matière : Jesus-Christ en a fait en tout genre sur terre et sur mer, sur les malades et sur les morts,

sur les hommes et sur les Demons. Vrais miracles dans leur fin : Jesus-Christ les a opérés en preuve de sa Mission, de sa Doctrine et de sa Divinité. Vrais miracles dans leur effet : après avoir été examinés, discutés, combattus, le monde a changé de Religion, mille nations idolâtres, livrées à des cultes différens, opposées entre elles plus par les mœurs encore que par les climats, se sont toutes réunies en Jesus-Christ, ont reconnu Jesus-Christ pour leur Dieu et leur Sauveur, ont plaint l'aveuglement inconcevable de ceux qui refusoient de le reconnoître, et n'ont point été ébranlées dans leur foi par cet endurcissement et cette criminelle opiniâtreté. Si nous ne voyons pas les miracles de Jesus-Christ, nous en voyons l'effet dans la conversion du monde. Celui qui inviteroit les hommes à les suivre dans une carrière difficile, qui les inviteroit par le motif des miracles qu'il fait, et qui n'en feroit aucun, ne seroit jamais suivi de personne : il seroit non-seulement un fourbe, mais un insensé qui manifesteroit sa fourberie lui-même.

2°. Témoignage de Dieu dans sa voix miraculeuse. « Et mon Père qui m'a envoyé, a rendu lui-même témoignage de moi. Vous n'avez jamais entendu sa voix, ni vu rien qui le représentât ; et sa parole ne demeure point en vous, parce que vous ne croyez point à celui qu'il a envoyé. » C'est-à-dire : ce n'est

pas tout, et j'ai encore d'autres témoins à vous faire entendre. Mon Père, qui m'a envoyé, a bien voulu rendre de moi un témoignage sans réplique : si vous me dites que ce n'est pas proprement la voix de Dieu que vous avez entendue, que ce n'est point lui qui a apparu ; je vous répondrai que vous-mêmes l'avez prié de ne pas vous faire entendre sa voix terrible, et que nul homme ne peut le voir et l'entendre lui-même. Ce privilége m'étoit réservé à moi, qui ne cesse jamais de le voir et de l'écouter ; et il m'a donné à vous comme Médiateur, pour vous déclarer ses volontés, pour vous annoncer ses desseins : cependant vous me rejetez, et vous joignez le crime à la foiblesse, l'incrédulité volontaire à une impossibilité innocente et naturelle de le connoître en lui-même ; vous mettez le comble à la mesure de vos iniquités. Nous le verrons un jour face à face ce Dieu maintenant caché pour nous ; mais il nous faut auparavant marcher dans les sentiers obscurs de la foi.

3°. Témoignage de Dieu dans sa parole, ou les saintes Écritures. « Vous approfondissez les Écritures, parce que c'est par elles que vous croyez avoir la vie éternelle : ce sont elles en effet qui rendent témoignage de moi, et cependant vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie. Je ne cherche aucune gloire de la part des hommes. » C'est-

à-dire, vous lisez l'Écriture sainte, vous la portez par-tout avec vous, vous en pesez tous les mots, vous en comptez toutes les lignes, toutes les letres et toutes les syllabes; vous en cherchez avec soin les sens les plus cachés, convaincus que vous y trouverez la doctrine nécessaire pour vous conduire à la vie éternelle ; or, cette Écriture sainte me rend témoignage : comment donc, quoiqu'elle vous renvoie sans cesse à moi comme au Christ, quoiqu'elle vous annonce que c'est moi qu'il faut reconnoître comme l'envoyé du Père ; comment refusez-vous de venir vous instruire auprès de moi, et rejetez-vous mes leçons et mes grâces ! vous conservez la lettre de l'Écriture, mais vous en avez perdu l'intelligence; car si vous la lisiez avec l'attention que la foi seule donne et demande, sa lumière vous montreroit la vérité que vos passions vous dérobent et qui vous scandalise dans mes paroles ; vous parleriez de moi comme l'Écriture en parle. Tel a été l'aveuglement des Pharisiens, et tel est encore celui de tous ceux qui sont séparés de l'Église. L'Ancien Testament, la Loi, les Pseaumes et les Prophètes annoncent si clairement Jesus-Christ, que l'on seroit tenté de croire qu'une infinité d'endroits ont été insérés après-coup, si, par une providence singulière, les Juifs, ennemis déclarés du Christianisme, ne conservoient ces Écritures.

telles que les Chrétiens les présentent. Or les Juifs, encore aujourd'hui, étudient ces Écritures; ils y fouillent, ils y cherchent les sens les plus subtils et les plus cachés; ils y cherchent la vie, et ils n'y veulent pas voir Jesus-Christ, qui peut seul leur donner la vie. Les Hérétiques lisent les Écritures du nouveau testament; ils les étudient, il les interprètent, et ils ne veulent pas y voir l'autorité de l'Église, qui peut seule leur en donner la vraie intelligence, et leur y faire trouver la vie. Les savans lisent l'Écriture, et les peuples l'entendent annoncer et expliquer; mais combien peu y cherchent Jesus-Christ pour aller à lui et avoir la vie! Ah! quelle indifférence pour cette vie sainte, pure, innocente, intérieure, quoiqu'elle conduise à une vie bienheureuse et éternelle!

O divin Jesus! donnez-moi cette vie spirituelle, cette vie de grâce et d'union avec vous! Eh! où irois-je ailleurs pour trouver la vie! Je ne trouve par-tout que doute, qu'incertitude, perplexité, remords cuisans, une mort continuelle qui ne peut me conduire qu'à la mort éternelle. Il faut que je sois ennemi de moi-même, pour vous fuir avec tant d'obstination, lorsque vous m'appelez avec tant de tendresse, et uniquement pour me rendre heureux. Il semble que votre bonheur et votre gloire dépendent de ma fidélité à vous suivre, tant vous témoignez

d'empressement pour m'attirer à vous. Cet empressement n'est qu'un effet de votre amour. Indépendamment de moi et de toutes les créatures, vous êtes infiniment grand et infiniment heureux. Que les hommes vous adorent ou vous blasphèment, leurs hommages ou leurs outrages tourneront toujours à votre gloire, et il n'y a qu'eux d'intéressés dans le choix qu'ils doivent faire. Mon choix est fait, ô divin Sauveur ! je vais, je cours à vous avec confiance, pour recevoir la vie dont vous êtes la source ; je me jette dans votre sein, attirez-moi de plus en plus, afin que parfaitement uni à vous, rien ne puisse jamais m'en séparer. Faites que, selon mon état, je sois comme saint Jean, une lampe ardente et luisante, c'est-à-dire, que je brûle comme lui du feu de votre amour, du zèle de votre loi, et que j'éclaire mon prochain par mes paroles et par mes exemples ! Ainsi soit-il.



Ce. MÉDITATION.

Fin du discours de Jesus-Christ aux Juifs, après la guérison du Malade de trente-huit ans.

Jesus-Christ distingue ici quatre sources d'infidélité dans les Juifs; un défaut d'amour de Dieu; une aversion positive de Dieu, un amour désordonné de l'estime des hommes, et une infidélité antérieure. *Jean.* 5. 42-47.

I.

Un défaut d'amour de Dieu.

MAIS *je vous connois*, continue Jesus-Christ; *vous n'avez pas en vous l'amour de Dieu.* Ah! si les hommes avoient ce saint amour, s'ils avoient un désir sincère de connoître Dieu, de l'aimer et de lui plaire, bientôt le Juif reconnoîtroit le Messie, le Déiste la vérité du Christianisme, l'Hérétique l'autorité de l'Église. Que d'animosités éteintes! que de dissentions étouffées! que de disputes terminées, si ce saint amour régnoit dans nos cœurs! Chacun cependant s'en fait honneur. On fait sonner bien haut la probité et les mœurs, la pureté de la parole et du culte de Dieu, le zèle de la loi, la sévérité de l'Évangile, et même le nom de pur amour; mais avec ces mots, avec ces dehors, on peut bien tromper les hommes: mais pour moi, dit Jesus-Christ, *je vous connois; vous n'avez point en vous l'amour de*

Dieu. Terribles paroles que chacun doit s'appliquer et bien méditer. Ah ! si j'avois en moi cet amour de Dieu, aurois-je des passions si peu mortifiées ? aurois-je tant de dégoût pour les exercices de piété, tant de négligence dans l'accomplissement de mes devoirs ? O divin Jesus ! vous me connoissez, et mille fois mieux que je ne me connois moi-même ; vous connoissez le fond de mon cœur, seroit-il possible que vous n'y vissiez point l'amour de Dieu ! Donnez-le moi, Seigneur, ce saint amour, augmentez-le, perfectionnez-le en moi, afin qu'il devienne seul le principe et le motif de toutes mes actions !

I I.

Une aversion positive de Dieu.

Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, vous le recevez. C'est-à-dire, vous aimez si peu votre Dieu, qui est mon Père, que moi qui viens vers vous en son nom et par son autorité, vous ne voulez pas me reconnoître. Qu'un autre s'ingère, sans avoir pris sa mission que de soi-même, qu'il sache vous éblouir ou vous flatter, vous l'appuierez de vos suffrages. Et telle est encore la funeste disposition où nous sommes pour la plupart à l'égard de Dieu. Nous rejetons avec obstination tout ce qui vient de lui et

nous rappelle à lui, sans que les preuves les plus évidentes forment aucune impression sur nous, tandis qu'au contraire nous embrassons avec ardeur tout ce qui nous éloigne de Dieu, quoique ce qu'on nous dit soit dénué de toute preuve et de toute vraisemblance. Qu'un impie débite qu'en nous c'est le corps qui pense, que nous mourons tout entiers, que Dieu ne s'embarrasse point de ce qui se passe dans ce monde, et qu'après cette vie il n'y en a point d'autre à craindre ou à espérer; on l'écoute, on le croit, et sur des points de cette importance, on ne lui demande pas d'où il sait ce qu'il avance, de qui il tient une doctrine si monstrueuse, et quels sont ses garans! qu'un Hérétique forme un système absurde, injuste et cruel, qu'il soulève la raison et s'attire les anathèmes de l'Église; pourvu qu'il se couvre de quelque prétexte, qu'il parle de réforme, de charité, de vérité, il sera écouté, et la voix des pasteurs légitimes sera méprisée. Tout ce qui porte le sceau de Dieu et le caractère de la soumission que nous lui devons, nous révolte; tout ce qui nous éloigne de Dieu, et flatte le penchant que nous avons à l'indépendance, nous charme et nous entraîne. Aveuglement redoutable! Dissipez-le, ô mon Dieu! ôtez-le de l'esprit de ceux qui vous méconnoissent, et ne permettez pas que j'y tombe jamais!

III.

L'amour de l'estime des hommes.

« Comment pouvez-vous croire, vous qui aimez à recevoir de la gloire les uns des autres, et qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul ? Ne pensez pas que ce soit moi qui vous accusera devant le Père ; votre accusateur c'est Moïse en qui vous espérez. » C'est-à-dire, comment pourriez-vous me croire et vous déclarer pour moi ; vous êtes jaloux de l'approbation des hommes, et ce n'est pas à Dieu seul que vous voulez plaire ; vous ménagez les inclinations de ceux que vous voyez les arbitres de la réputation et les distributeurs de la gloire humaine ? Or, comme les hommes n'ont que des rebuts pour quiconque fait profession de croire en moi, voilà la raison pour laquelle vous me méconnoissez, c'est afin de ne pas courir les risques d'une pareille flétrissure. Et c'est ainsi que tous les jours encore parmi nous on renonce à la véritable gloire, qui consiste à s'anéantir devant Dieu par une humble foi, afin d'obtenir les applaudissemens de certaines personnes qui nous flattent. Croire ce qu'ont cru nos pères, tenir les mêmes principes, suivre les mêmes maximes, obéir aux mêmes pasteurs qu'eux, c'est rester dans la foule, ignoré et inconnu, sans autre gloire que celle qui vient de Dieu. Mais quand

on prend le parti de penser autrement que les autres, de nier ce que tout le monde voit, et de résister à toute autorité légitime ; alors on se distingue, on se fait remarquer, on fait parler de soi ; mille bouches, mille plumes vantent votre esprit et vos talens ; on s'efforce à son tour de soutenir ou d'augmenter cette réputation par de nouveaux excès : et comment, avec des dispositions si funestes, pourroit-on se soumettre à l'humilité de la foi ? O gloire humaine, estime des hommes, respect humain, que tu as fait d'apostats ! que tu as empêché de conversions ! Hélas ! nous-mêmes qui croyons avec fidélité, prenons garde que cet amour de la gloire humaine ne corrompe notre foi, notre zèle, et toutes nos actions ! Les Juifs se glorifioient d'avoir Moïse pour législateur. Ils devoient donc prendre l'esprit de la loi qu'il a donnée, et recevoir le Messie qu'elle annonçoit ; mais au contraire, ils ne se glorifioient en Moïse que pour aller contre l'esprit de la loi, et persécuter le Messie. Aussi sera-ce ce même Moïse en qui ils se glorifient, qui les accusera devant Dieu, et qui les condamnera. Que de Saints en qui nous nous glorifions, seront peut-être, devant Dieu, nos accusateurs ! Ces Saints fondateurs d'ordres et de maisons de piété, nos saints Patrons, ces saints Évêques, qui les premiers nous ont apporté le christianisme, s'élèveront contre

nous, et nous accuseront d'avoir abandonné leur foi, d'avoir changé leurs maximes, d'avoir dégénéré de leurs vertus.

I V.

Une infidélité antérieure.

Car si vous croyiez en Moïse, vous croiriez aussi en moi, puisque c'est de moi qu'il a écrit. Mais si vous ne croyez pas à ses Livres, comment croirez-vous à mes paroles? C'est-à-dire, en refusant de croire en moi, c'est à Moïse que vous refusez votre croyance, car c'est de moi que prophétisoit cet ancien Législateur, lorsqu'il vous annonçoit un nouveau Législateur, tiré du milieu de ses frères, dont il vous faudroit écouter la voix et suivre les leçons. Il vous a marqué dans ses Livres comment vous deviez discerner le véritable d'avec le faux Prophète, l'homme de Dieu, du séducteur. Si vous lisiez avec attention ce qu'il en a écrit, vous seriez convaincus de ce que je suis, vous me reconnoîtriez sans peine dans ses prédictions et dans les régles qu'il vous a laissées. Mais si, malgré l'évidence de la lettre, vous vous obstinez à supposer que les écrits de Moïse ne renferment pas d'oracles prophétiques qui annoncent un Messie tel que moi, en vain je vous dirai que c'est de moi qu'il parloit, vous vous défendrez toujours de croire en moi. Jesus-Christ ne s'étoit pas encore expliqué,

du moins en public, d'une manière si nette et si développée sur les caractères de sa mission, sur la nature de son pouvoir, et sur la divinité de sa Personne. Pourquoi donc les Juifs, possesseurs des écritures, n'y ont-ils pas reconnu le Messie ? Ah ! c'est qu'ils ne parloient de Moïse et des Prophètes que par ostentation ! ils n'y croyoient pas Et par la même raison, pourquoi tant de savans parmi les hérétiques et les incrédules, admettant le Nouveau-Testament, n'y reconnoissent-ils pas l'autorité de l'Eglise ? Hélas ! ils ne citent l'Evangile et les Apôtres que par orgueil, ou selon leurs préjugés, ils n'y croient pas.

Seigneur, je crois en vous, je crois à votre saint Evangile, et à l'Eglise, qui seule a le droit et le pouvoir de m'en développer l'esprit et les règles ! Faites croître de plus en plus en moi cette foi simple et docile : faites qu'elle embrasse toutes les vérités que vous m'avez révélées, même celles qui sont le plus opposées à mes préjugés et à mes passions ! Soyez mon Maître aujourd'hui, ô Jesus ! afin que vous soyez un jour mon médiateur, et non mon accusateur ! Que votre amour soit le principe de mes affections, votre Evangile la règle de mes sentimens, et votre gloire la fin de toutes mes œuvres ! Ainsi soit-il.

CI^e. MÉDITATION.

Épis froissés le jour du Sabbat.

De l'injuste censure des actions du Prochain.

L'Évangile nous découvre ici les passions qui sont la source de cette injuste censure; les raisons qui font la justification du prochain contre cette injuste censure; et les défauts qu'il faut éviter quand on a à se justifier contre cette injuste censure. *Matt.* 12. 1-8. *Marc.* 2. 23-38. *Luc.* 6. 1-5.

PREMIER POINT.

Des passions qui sont la source de cette injuste censure.

1°. ON censure sans autorité, et c'est orgueil et présomption. *En ce temps-là, comme Jesus passoit le long des blés un jour du Sabbat, appelé le second premier* (1), *et que*

(1) Cette expression de saint Luc, *second premier*, a donné la torture aux Interprètes, et leur a fait inventer nombre de systèmes différens; nous n'en rapportons ici que trois : 1°. Le Sabbat qui tomboit dans l'octave de Pâques, étoit le plus solennel, et pouvoit s'appeler *premier premier*. Après celui-là, le Sabbat qui tomboit dans l'octave de la Pentecôte, étoit le plus solennel, est celui-là que saint Luc appelle *second premier* : 2°. le premier Sabbat du premier mois de l'année s'appeloit *premier premier*; le premier Sabbat du second mois s'appeloit *second premier*; et ainsi de suite. D'abord il ne manque à ces deux systèmes et à plusieurs autres semblables,

ses Disciples avoient faim, ils commencèrent à rompre des épis en marchant, et à en manger, les froissant dans leurs mains. Voilà quel fut l'objet de la censure des Pharisiens qui se trouvèrent là présens; ils commencèrent aussitôt à crier qu'on violoit la sainteté du Sabbat. Mais qui, selon eux, la violoit? c'étoient les Disciples de Jesus. Eh! de quel droit censuroient-ils leur conduite? Hélas! ceux que nous censurons tous les jours dépendent-ils de nous? Avons-nous sur eux quelque autorité, quelque inspection? De

---

que d'être appuyés de quelqu'autorité; car il n'est pas vraisemblable que si ce Sabbat et quelques autres ont eu des noms particuliers, on n'en trouve nulle part aucun vestige. 3°. Un troisième sentiment paroîtra peut-être plus simple. Saint Luc dans le commencement de ce chapitre, rapporte deux faits arrivés le jour du Sabbat. Le second, qui commence au verset 6, est sans contredit bien plus frappant que le premier, et par les circonstances qui l'accompagnent, et par l'impression qu'il dut faire sur le public, et par la confusion dont il couvrit les Pharisiens. Saint Luc ayant à rapporter ce fait éclatant arrivé le Samedi, fait précéder un autre fait moins important, et il dit que celui-ci est arrivé le Samedi *second premier*, c'est-à-dire, le Samedi avant le second Samedi dont il va parler immédiatement après au verset 6. Dans l'arrangement des faits que nous suivons, nous supposons que le froissement des épis arriva à la sortie de Jérusalem, immédiatement après la fête des Sorts; ainsi, pour l'explication de *second premier*, nous embrassons le troisième sentiment que nous venons d'exposer.

quel droit les citons-nous à notre Tribunal, et les y condamnons-nous? Ah! si nous savions nous borner à ce qui nous regarde, que de discours retranchés; que de péchés évités, que de soins mieux employés!

2°. On censure sans raison, et c'est malignité aveugle. La loi qui ordonnoit de préparer dès la veille ce qu'on devoit manger le jour du Sabbat, et qui défendoit de rien apprêter ce jour-là, étoit-elle donc violée par l'action des Disciples? Quel travail, quel apprêt y avoit-il à faire pour un mets préparé par les mains même de la nature? Une péparation qui consistoit à frotter quelques épis pour en tirer les grains, méritoit-elle ce nom? mais des yeux méchans voient les objets tout autrement qu'ils ne sont; on s'aveugle et sur le droit et sur le fait, on ne connoît bien ni l'action que l'on condamne, ni la loi sur laquelle on la condamne: cependant on décide, et on dit hardiment: Cela n'est pas permis. On ne voit rien d'innocent, rien d'excusable; tout est criminel, tout est énorme. Combien de décisions et de censures semblables notre malignité ne nous fait-elle pas porter tous les jours! Soyons plus équitables, ne nous laissons pas prévenir par la passion, et tant de prétendus criminels que nous condamnons seront absous.

3°. On censure sans modération, et c'est

haine contre les personnes. *Des Pharisiens ayant vu cela, dirent à Jesus: Voilà vos Disciples qui font ce qu'il n'est pas permis de faire le jour du Sabbat.* Les Pharisiens, sans être scandalisés, affectèrent, selon leur coutume, de le paroître beaucoup. Ce n'étoit ni le respect de la loi, ni la crainte du mauvais exemple qui les firent crier au scandale, comme si toute la Religion étoit renversée; ce n'étoit pas même aux Apôtres qu'ils en vouloient; mais c'étoit pour avoir un prétexte de calomnier le Maître, qu'ils s'avisèrent d'inquiéter les Disciples. Ce n'étoit pas la faute prétendue qui leur déplaisoit, mais la personne de Jesus, qui n'étoit point un Messie à leur gré, et qui censuroit leurs vices. Déterminés à s'en défaire par quelque voie que ce pût être, ils épioient toutes les occasions de la décréditer auprès de la multitude, dont l'estime et l'affection étoient les seuls obstacles qu'ils craignoient de rencontrer à l'exécution de leurs desseins. Si quelqu'un de leurs amis en eût fait davantage, ils n'y auroient pas trouvé de matière de censure; mais comment perdroit-on un ennemi vertueux, s'il falloit attendre qu'il commît des crimes!

4°. On censure sans retour, et c'est jalousie et esprit de cabale. L'infraction de la Loi du Sabbat fut un des griefs les plus rebattus contre Jesus-Christ. Il y répondit cent fois,

et cent fois les Juifs le proposérent comme une accusation nouvelle. Que peuvent les appologies les plus raisonnables, auprès des personnes déterminées à faire passer leurs ennemis pour coupables! elles ne diminueront jamais rien des accusations une fois intentées contre eux, on les renouvelera tous les jours, et à force de les répéter, on les fera croire à quelques-uns, et on indisposera l'esprit de plusieurs autres. Manœuvre diabolique, employée dans tous les temps par les ennemis de Dieu et de son Eglise. Jesus-Christ en fut lui-même la victime, et il le voulut ainsi, pour encourager ses Disciples à ne point se relâcher par la crainte de la calomnie, et à se féliciter au contraire, lorsqu'à l'exemple de leur Maître ils seroient un jour victimes de leur zele.

SECOND POINT.

Des raisons qui font la justification du prochain contre cette injuste censure.

1°. La nécessité et le besoin. *Jesus leur répondit: N'avez-vous jamais lu ce que fit David, quand il se trouva dans le besoin, et qu'il eut faim, lui et ceux qui l'accompagnoient; comment il entra dans la maison de Dieu, du temps du Grand-Prêtre Abiathar, et prit les pains qui étoient exposés, en mangea, et en donna à ceux qui étoient avec lui, quoiqu'il n'y eût que les Prêtres seuls auxquels il fût permis*

d'en manger? Comme s'il leur eût dit: Oui, sans doute, je vois ce que font mes Disciples, mais je ne vois rien qui mérite votre censure. La loi permet de prendre des épis avec la main pour la nécessité, ainsi ils n'ont rien fait de contraire à la loi; mais ils le font un jour de sabbat, voilà la prévarication, voilà le scandale qui allume si fort votre zèle. Qu'eussiez-vous donc dit, si vous eussiez vécu du temps de David; car vous qui savez les Écritures, vous avez lu ce qui se passa sous le Grand-Prêtre Abiathar, lorsqu'Achimelech, son collègue dans le pontificat, donna à manger les pains de proposition à David fugitif, et à ceux qui l'accompagnoient? Ces pains, qui avoient été mis devant l'Arche, étoient consacrés; David et ses gens n'étoient ni Prêtres ni Lévites, et vous savez qu'il n'étoit strictement permis qu'aux enfans d'Aaron d'user de cette nourriture : fit-on cependant à David un crime de son action? La nécessité où il étoit ne lui tint-elle pas lieu d'une dispense légitime? Pourquoi donc la loi du jour du Sabbat ne cédera-t-elle pas à la nécessité où sont mes Disciples? Ainsi tous les jours ceux qui sont dans l'abondance, à qui rien ne manque, et qui ne souffrent rien, ne savent guère compatir aux besoins du prochain. Il y en a d'autres à qui une complexion forte, un tempérament robuste, une santé inaltérable, mettent dans l'esprit

un caractère d'austérité et de sévérité, qui leur persuade que tous les autres sont capables des mêmes travaux, des mêmes exercices, des mêmes mortifications qu'ils peuvent supporter eux-mêmes. Ils regardent le moindre adoucissement comme une infraction de la loi. Ah ! bannissons de telles censures, justifions notre prochain au lieu de le critiquer, compatissons à sa foiblesse, ne fermons pas les yeux à la nécessité où il se trouve ; enfin supposons-lui des besoins, qui, pour ne nous être pas toujours connus, peuvent n'en être pas moins réels.

2°. Le service de Dieu ou du Prochain. « Ou, n'avez-vous point lu dans la loi, que dans des jours du sabbat, les prêtres eux-mêmes violent le sabbat dans le temple, et sont sans péché ? Or, je vous déclare que celui qui est ici, est plus grand que le temple. Que si vous saviez bien ce que veut dire cette parole : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, vous n'auriez jamais condamné ces innocens. » C'est-à-dire, les prêtres dans le temple ne gardent point le repos du sabbat, et cependant ils sont sans péché. La raison qui les excuse, c'est que les ministères qu'ils y exercent, comme d'égorger les victimes, de les faire cuire, de les distribuer, quoique de leur nature ce soient des œuvres serviles, ce sont d'ailleurs des ministères destinés au culte de Dieu, et que

le

le service du temple exige. Or si la loi n'a ni force ni autorité sur le ministère des prêtres dans le temple, à plus forte raison cette même loi n'a-t-elle ni autorité ni force sur le ministère de mes disciples, qui se sont mis dans l'impossibilité d'obéir à la loi pour satisfaire à leur ministère, à mes volontés, et pour me plaire à moi qui suis plus grand que le temple, qui suis le temple vivant; le Dieu du temple, et qui regarde la conformité à mes intentions, comme préférable au culte extérieur de la religion qu'on pratique dans la maison de Dieu. D'ailleurs, ne savez-vous pas, ainsi que Dieu l'a déclaré par Osée, que dans la conjoncture et l'occurrence de deux lois, dont l'une regarde le culte et la religion, l'autre les œuvres de miséricorde et les devoirs de charité, ne savez-vous pas que vous devez préférer la loi de la charité à celle du culte extérieur et des sacrifices? Dieu est bien plus sensible aux besoins de votre prochain, son enfant et votre frère, qu'il ne l'est aux marques que vous lui donnez de votre piété en lui offrant des victimes. Dieu est la charité essentielle, il veut que vous soyez pleins de charité; c'est là l'esprit qui l'anime; c'est l'esprit qui doit vous animer, c'est là ce qui remplit son cœur, c'est ce qui doit remplir le vôtre. Or, puisque les œuvres de la miséricorde spirituelle sont au-dessus des observances léga-

les et des lois positives, mes Apôtres, tellement employés à l'instruction du prochain et occupés de mon service, qu'ils n'ont point eu de temps pour pourvoir à ce qui étoit nécessaire à leur subsistance et pour penser au lendemain, peuvent donc se dispenser de l'observation du sabbat. S'ils se sont écartés de la lettre de la loi, ce n'a été que pour en remplir l'esprit : ils sont donc innocens, et c'est à tort que vous les condamnez. Ainsi ne doit-on pas exiger de ceux qui mènent une vie apostolique, et qui sont dévoués au service du prochain, les mêmes exercices de piété et de pénitence que pratiquent strictement ceux qui ne sont occupés que du soin particulier de leur salut. Qui ne s'exempte de quelques observances régulières que par zèle pour la gloire de Dieu, et par charité pour le prochain, lorsque l'un et l'autre sont réglés par la sagesse, est hors de tout blâme, et ne mérite aucune censure; et c'est ici un second moyen pour excuser le prochain.

3°. L'esprit et la fin de la loi. *Il leur dit encore : Le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat.* Le Seigneur, en ordonnant le repos du sabbat, a eu deux fins : la première, d'empêcher l'homme de s'abandonner tellement à son intérêt, qu'il ne pensât point à rendre à Dieu l'honneur et les sacrifices des prières qui lui sont dues ;

la seconde, d'empêcher que la dureté des maîtres n'accablât leurs serviteurs de travail: ainsi Dieu a-t-il fait le sabbat à l'avantage de l'homme ; mais le Seigneur n'a pas fait l'homme pour le sabbat. Il n'a point prétendu que pour en garder le repos, l'homme se privât d'une nourriture nécessaire. Il en est de même de toutes les lois positives ; la fin de ses lois, l'intention du législateur n'est pas qu'on les observe au péril de sa vie, de sa santé et de ses biens.

4°. La dispense du supérieur légitime. *Et le Fils de l'Homme est maître du sabbat même.* Notre-Seigneur, en répondant aux pharisiens sur l'inobservation du sabbat, ne manquoit jamais de leur dire qu'il étoit lui-même le Seigneur et le maître du sabbat, et que par conséquent il pouvoit dispenser de l'obligation de le garder. Mais c'étoit là le point essentiel qu'ils s'obstinoient à ne point admettre, quoique prouvé par les miracles les plus évidens. Ce que les pharisiens refusoient à Notre-Seigneur, les hérétiques le refusent à l'Église. Non-seulement les fidelles ne doivent pas s'en laisser imposer par leurs plaintes et leurs murmures ; mais ils doivent encore savoir y répondre ; et défendre leur mère contre ceux qui censurent sa conduite. 1°. Le pouvoir de dispenser de certaines lois est essentiel à toute société, parce que dans toute société, il y a des lois

dont l'observation est nécessaire et utile, et que l'on ne peut cependant étendre à tous les cas, sans tomber dans des inconvéniens qui seroient dommageables, et trop onéreux à la société. Telle est, par exemple, la loi qui défend de contracter mariage à certains degrés, etc. 2°. L'obligation de demander dispense au supérieur légitime quand on est dans le cas, est juste et nécessaire. Si chacun étoit juge des raisons qu'il peut avoir de se soustraire à la loi, et pouvoit s'en dispenser soi-même, la loi seroit nulle, et ne subsisteroit plus; il n'y auroit plus d'ordre et de subordination, et tout deviendroit arbitraire. 3°. L'usage d'imposer une peine pécuniaire pour certaines dispenses, est sage et raisonnable; c'est pour la loi une garantie qui la maintient en vigueur, en empêchant la fréquence de ces sortes de demandes. C'est pour l'impétrant une pénitence, par laquelle, en se relâchant dans un point, il est condamné à se gêner dans l'autre, et à racheter sa foiblesse par l'aumône. C'est pour la société même un dédommagement, par lequel celui qui se dispense de ses lois lui en fait une espèce de satisfaction, en contribuant par sa libéralité à son avantage. Car c'est un point que les fidelles ne doivent pas ignorer, que dans l'Église catholique, tout l'argent qui provient des dispenses est employé en aumônes et en bonnes œuvres, et qu'en particulier

celui qu'on a payé à Rome, est tout entier destiné à l'entretien des bâtimens de l'Église de Saint Pierre de Rome, dont la splendeur et la magnificence intéresseront tout bon Catholique.

TROISIÈME POINT.

Des défauts qu'il faut éviter quand on a à se justifier contre l'injuste censure.

1°. La vanité et l'amour-propre. On ne doit parler pour sa justification, que lorsque la charité et la crainte du scandale nous y engagent; c'est pour cette raison que Notre-Seigneur répondit à la censure des pharisiens. Quand il ne s'agit que de nous-mêmes, il faut savoir se taire; s'oublier, souffrir en patience, et remettre sa cause entre les mains de celui qui connoît notre innocence; mais combien en est-il qui, pleins d'eux-mêmes et d'amour-propre, pour un mot qu'on aura dit contre eux, et qui souvent ne leur fait même aucun tort, se croient perdus de réputation, s'épuisent en apologies, et fatiguent tout le monde par le récit de leur justification!

2°. La haine et le ressentiment. Ne regardons pas comme notre ennemi quiconque nous a censurés en quelque chose; et quand il le seroit, loin de le haïr, nous sommes obligés de l'aimer.: ne cherchons donc, en nous justifiant, qu'à le désabuser, qu'à

l'instruire, qu'à le gagner. Voyons avec quelle charité N. S. profite de la censure même des pharisiens, pour leur révéler sa grandeur, son souverain domaine et sa divinité ; comment il les ramène aux devoirs de la charité, pour leur en inspirer les sentimens.

3°. La colère et l'animosité. Que notre justification soit raisonnée et solide, à la bonne heure ; mais qu'elle soit sans aigreur et sans emportement : bannissons-en toute parole injurieuse, insultante, ou qui annonce du mépris. Voyons avec quelle douceur, quelle gravité et quelle bienséance Notre-Seigneur répond ici aux pharisiens.

4°. La vengeance et l'accusation des autres. Les fautes du prochain ne justifient point les nôtres ; cependant il arrive souvent que le premier moyen que l'on emploie pour se justifier, c'est d'accuser les autres. De-là qu'arrive-t-il ? qu'en se bornant à sa propre justification, on auroit pu éteindre l'étincelle qui commençoit à s'allumer ; au lieu qu'en attaquant les autres, et en les accusant à son tour, on souffle le feu de la discorde, et on excite un incendie que rien ne pourra peut-être plus éteindre. Examinons-nous sur une matière si importante. Convenons qu'en censurant les autres, nous nous rendons coupables, parce que c'est toujours quelque passion qui nous fait agir. Avouons que ceux que nous censurons peuvent avoir des raisons

qui les excusent, que nous devons supposer en eux quelqu'une de ces raisons, et nous abstenir de toute censure. Enfin, reconnoissons les fautes que nous commettons nous-mêmes, en voulant nous justifier ou justifier les autres.

Ah! Seigneur, loin de moi cet esprit pharisaïque, qui condamne le prochain sur des soupçons, ou même sur des choses bonnes ou du moins indifférentes! Ou si c'est moi qui suis attaqué, faites, ô Jesus! qu'à votre exemple je souffre avec patience l'envie, les préventions, la calomnie! Faites que je ne m'empresse point de me justifier, afin de l'être un jour par vous, qui êtes la sagesse et la puissance même! En vain les hommes me condamneront-ils, si vous me justifiez; en vain me justifieront-ils si vous me condamnez. Faites donc que, timoré sans scrupule, et attentif sans contrainte, je ne donne aucun scandale, ou si on se scandalise de moi mal-à-propos, faites que je ne me trouble point des jugemens des hommes, et que je ne cherche qu'à vous plaire, à vous, qui êtes seul le témoin et le vrai juge de mes actions. Ainsi soit-il.



CIIe. MÉDITATION.

Main sèche guérie le jour du Sabbat.

Comment on doit se comporter dans les disputes qui troublent la paix de l'Eglise.

1°. Les Pharisiens nous présentent ici l'image des Hérétiques; 2°. Jesus-Christ offre ici un modèle aux Pasteurs; 3°. l'homme guéri y fournit un exemple aux Fidelles. *Matt.* 12. 9-15. *Marc.* 3. 1-7. *Luc.* 6. 6-11.

PREMIER POINT.

Les Pharisiens, image des Hérétiques.

1°. LE caractère des hérétiques, comme celui des pharisiens, est d'être insidieux dans leurs discours. *Jesus étant entré dans la synagogue un jour de sabbat, y enseigna; or il y avoit là un homme dont la main droite étoit desséchée: les scribes et les pharisiens observoient s'il guériroit le jour du sabbat, afin d'avoir sujet de l'accuser. Et pour en avoir lieu, ils l'interrogèrent, en disant: Est-il permis de guérir quelqu'un le jour du sabbat?* Les pharisiens étoient attentifs à considérer si Jesus feroit cette guérison un jour du sabbat, parce qu'ils avoient formé la résolution de lui en faire un crime; mais craignant que si le miracle étoit une fois opéré, leur accusation ne fût trop tardive, ils commencèrent par

prévenir l'esprit du peuple, afin qu'il s'élevât une sorte de sédition, dont ils espéroient que Jesus-Christ seroit la victime. Dans cette vue, aussitôt que l'instruction fut finie, et avant que l'homme infirme eût pu se présenter, ils firent à Jesus cette question insidieuse, et ils lui demandèrent: Est-il permis de faire des guérisons le jour du sabbat ? L'artifice de cette proposition consistoit dans le sens vague et général qu'elle présente. Le peuple, dans ces sortes de propositions, ne saisit que le premier objet qui le frappe, par exemple, ici la sainteté du sabbat, et n'aperçoit point les fausses conséquences qu'on veut en tirer. N'est-ce pas ainsi que l'erreur s'est toujours exprimée, et n'est-ce pas encore dans le même esprit, que sans cesse on nous fait des demandes insidieuses, où le peuple ne voit que des sentimens de piété, mais où, sous des piéges cachés, on insinue des erreurs monstrueuses ? Défions-nous de tout enseignement qui n'est pas celui de l'Eglise, ou si nous écoutons celui qu'elle condamne, ne nous flattons plus d'aimer la vérité.

2°. Le caractère des hérétiques, comme celui des pharisiens, est d'être artificieux dans leur silence. *Alors Jesus connoissant leurs pensées, dit à cet homme qui avoit la main sèche : Levez-vous, et tenez-vous là au milieu ; et cet homme se levant aussitôt, se tint debout. Jesus leur dit ensuite : J'ai une question à vous*

faire; est-il permis, les jours du sabbat, de faire du bien ou du mal, de sauver la vie ou de l'ôter? Mais ils demeurèrent dans le silence. Jesus ayant mis la question à la portée du peuple, et ayant à son tour interrogé les pharisiens, ils se regardèrent les uns les autres, et aucun ne se mit en devoir de répondre. Qu'étoit-ce que ce silence? Un silence respectueux, un silence pacifique, un silence de conviction et d'approbation? non: mais un silence plein d'obstination, plein d'artifice, plein de malignité. Ils voyoient deux réponses à la question, et ils n'en voulurent donner aucune. L'une, qui étoit conforme à leurs sentimens, mais qui auroit révolté le peuple, parce que guidé par la droite raison, il n'eût pu entendre dire sans indignation, que, le jour du sabbat, les œuvres de charité étoient proscrites, et qu'il valoit mieux voir froidement mourir un homme, que de lui prêter la main dans son danger. L'autre réponse, qui étoit affirmative, eût été selon le bon sens; mais elle eût ruiné leur système, et anéanti leurs desseins. Tel est encore le silence artificieux que gardent les partisans de l'erreur dans les assemblées chrétiennes. Jamais on ne les entend expliquer avec précision les vérités catholiques, ils contrediroient leurs sentimens et ceux qui les protègent. Jamais non plus ils ne développent le fond de leurs erreurs, ils s'attireroient le

mépris et l'indignation de tout homme qui a le sens droit, et qui n'est pas prévenu. Dans les entretiens particuliers, ce n'est plus la même conduite, ils ont un langage différent, selon la différence des personnes; à celles-là on avoue tout, et si quelque chose vous révolte, on vous dit que c'est un mystère; mais sur quoi m'obliger à croire un mystère que l'Eglise ne me propose pas, un mystère au contraire qu'elle condamne? A celles-là on nie tout; si vous voulez convaincre un de ces hommes le livre à la main, il abjure et le livre et l'auteur. Ainsi l'erreur répandue dans mille libelles, ne se trouve dans aucun esprit, et lorsque vous croyez l'avoir saisie, elle vous échappe comme un fantôme qui s'évanouit.

3°. Le caractère des hérétiques, comme celui des pharisiens, est d'être cruels dans leurs complots. *Ils furent remplis de fureur, et ils s'entretenoient ensemble de ce qu'ils pourroient faire de Jesus. Et étant sortis, ils tinrent conseil contre lui avec les hérodiens sur le moyen de le perdre.* La fureur des pharisiens se change en extravagance et en folie. Se voyant couverts de confusion devant une nombreuse assemblée, ils sortent brusquement, et ne songent plus qu'à perdre celui qu'ils haïssent, et à qui ils ne peuvent résister. Ils s'assemblent; et dans quels sentimens? Ils auroient dû être remplis d'admiration pour ce divin

Sauveur, pour sa sagesse, pour sa douceur, pour sa puissance. Mais l'hérétique ne voit rien que de haïssable dans ceux qui combattent ses erreurs. Quelque sages, quelque modérés, quelque irréprochables qu'ils soient, fissent-ils des miracles, leur mérite ne fait que l'irriter ; il pousse son ressentiment jusqu'à la folie, jusqu'à l'extravagance et la fureur. Avec qui les pharisiens s'assemblent-ils ? Avec les hérodiens. Quoi ! ces sévères observateurs de la loi de Moïse, si jaloux des intérêts de la nation, s'allient avec les courtisans d'Hérode, ennemis de la nation et de la religion des juifs ! Mais à qui n'a-t-on pas recours, et quelle ressource n'embrasse-t-on pas pour opprimer un ennemi ? Tout se réunit alors. Les différentes sectes les plus opposées entre elles, conspirent unanimement contre la seule religion véritable ; elles oublient leurs démêlés pour attaquer l'Église de Jesus-Christ. Ceux qui se disent les amis de la vérité, les promoteurs de la réforme et les zélateurs de la sévérité, ne rougissent point de se voir liés d'intérêt avec les impies, les libertins, les athées, les déistes, les hérétiques de toute nation, les sujets des puissances étrangères, les plus grands ennemis de leur nation, de leur gouvernement et de leur religion. On pourroit donner pour marque de la véritable Église, cette conspiration générale, et dire

que la preuve de sa vérité, c'est d'être celle contre laquelle toutes les sectes se réunissent. Enfin, à quel dessein s'assemblent les pharisiens ? A dessein de perdre Jesus-Christ, de le décrier d'abord, et ensuite de lui ôter la vie. C'est un point résolu, sur lequel il n'y a plus à délibérer ; on délibère seulement sur les moyens. Il ne paroissoit pas aisé de décrier, dans l'esprit du peuple, un homme si saint, si irréprochable, si puissant en œuvres et en paroles. Cependant, à force de calomnies, de soupçons adroitement jetés, de bruits confusément répandus, on en vint à bout, du moins dans la capitale. L'autorité et la puissance se joignirent au mensonge et à l'hypocrisie, et par un profond et adorable jugement de Dieu, l'innocent fut sacrifié à la haine des coupables. Hélas ! combien de victimes n'a pas faites ce même esprit d'erreur dans les différens siècles de l'Eglise.

SECOND POINT.

Jesus modèle des Pasteurs.

1°. Il oppose la sagesse à l'artifice. Notre-Seigneur commence par déterminer la question trop générale, proposée par les pharisiens. *Jesus connoissoit leurs pensées.* Cette réflexion devroit bien arrêter, ou du moins inquiéter ceux qui combattent contre l'Eglise. Ils peuvent cacher leurs vues secrètes, et tromper les hommes ; mais Jesus connoît et

fera connoître un jour les ruses et les détours dont ils s'applaudissent aujourd'hui. Jesus ordonne à celui dont la main étoit desséchée, de se lever, de s'approcher de lui, et de se tenir debout au milieu de l'assemblée. Ce mouvement seul réalisoit, pour ainsi dire, la question, et la rendoit sensible, d'arbitraire qu'elle étoit. La vue de cet homme affligé et digne de compassion, suffisoit pour tourner les pensées du peuple vers le véritable objet de la question, et pour l'empêcher de se laisser séduire par une fausse idée de l'observation du sabbat. Ensuite Notre-Seigneur interrogea à son tour les pharisiens, et il leur dit : *Est-il permis, le jour du sabbat, de faire du bien ou du mal, de sauver la vie ou de l'ôter?* La réponse ne paroissoit pas difficile à l'assemblée ; mais elle parut si embarrassante aux pharisiens, qu'ils prirent le parti de se taire. Si le peuple eût été interrogé, il auroit répondu sans peine, que ne pas délivrer, quand on le peut, un malheureux du mal qu'il souffre, c'est le lui faire ; que de ne pas sauver la vie à celui à qui on peut la sauver, c'est la lui ôter ; et qu'une telle barbarie ne peut être que suite de l'obligation de sanctifier le sabbat. Enfin Notre-Seigneur rend la question encore plus sensible par une comparaison. *Jesus leur dit : Qui est celui d'entre vous, dont la brebis venant à tomber dans une fosse au jour du sabbat, ne la relevera*

et ne la retirera pas? Or combien un homme vaut-il mieux qu'une brebis! Il est donc permis de faire du bien le jour du sabbat. C'est ainsi qu'en déterminant, en réalisant les propositions vagues des hérétiques, en les expliquant par des comparaisons familières, on en connoît le venin, et on se préserve de la séduction. D'ailleurs, si le dogme catholique renferme quelque difficulté, l'autorité de l'Eglise doit suffire pour nous faire passer outre et nous tranquilliser : mais qui pourroit nous rassurer contre les absurdités révoltantes contenues dans les dogmes que l'Eglise réprouve?

2°. Jesus oppose la fermeté à la malice. *Alors les ayant tous regardés avec indignation, et touché de l'aveuglement de leur cœur, il dit à cet homme : Etendez vôtre main. Il l'étendit et elle redevint aussi saine que l'autre.* Fermeté de Jesus-Christ dans ses regards. Les pharisiens persistant opiniâtrément dans leur silence, Jesus regarda toute l'assemblée avec cet air de majesté et de noble assurance, qui fit la consolation et le charme de ses vrais Disciples; et se tournant ensuite vers les pharisiens, il les regarda d'un œil courroucé, qui les accabla et les confondit. Fermeté dans ses sentimens. Il fut affligé de l'aveuglement de leurs cœurs; mais il ne fut point épouvanté de tout ce qu'ils étoient capables d'entreprendre et d'exécuter contre lui.

Fermeté dans son action. Le maintien taciturne, l'air mécontent des pharisiens n'arrêtèrent point l'action de Jesus. Il parla en maître, il ordonna au malade d'étendre la main : celui-ci obéit avec confiance ; il étendit la main, et dans le moment elle reprit son état naturel. Cette fermeté qui qui convient sur-tout aux pasteurs de l'Eglise, responsables à Jesus-Christ du dépôt qui leur est confié, convient avec proportion aux simples fidelles, lorsqu'ils se trouvent dans l'occasion, de soutenir les intérêts de la vertu et de la religion.

3°. Jesus oppose la retraite à la persécution. Les pharisiens, sortant de l'assemblée, tinrent conseil contre Jesus, comme nous l'avons déjà dit. *Mais Jesus le sachant, se retira de ce lieu-là, et alla vers la mer avec ses Disciples.* Jesus ne craignoit pas la fureur de ses ennemis, il pouvoit à son gré en arrêter les effets ; il ne craignoit pas la mort qu'ils lui préparoient, il étoit bien résolu de s'y livrer un jour : mais dans ce moment, par sa conduite et par sa parole, il formoit son Eglise, et sur-tout ceux qui devoient la gouverner ; il leur apprenoit, en s'éloignant pour le reste du jour vers les bords de la mer de Galilée, qu'il est quelquefois de la prudence de céder à l'orage, qu'ils pourroient se retirer pour un temps dans la vue de se rendre utiles, étant toujours

disposés à donner leur vie pour leur troupeau lorsque le moment de Dieu seroit venu, si par sa miséricorde il les destinoit à un si grand bonheur.

Troisième Point.

L'homme guéri, exemple des Fidelles.

1°. Pour nous, simples Fidelles, apprenons à connoître nos maux, et non les points agités dans l'Eglise. Cet homme avoit la main droite percluse et desséchée. Si par la main gauche, nous entendons ce que nous sommes obligés de faire pour les besoins de la vie présente et la main droite, ce que nous sommes obligés de faire pour notre salut éternel! il nous sera aisé de voir que l'infirmité de cet homme est la nôtre; que notre main gauche seule a du mouvement, et que la droite n'en a point; que nous faisons tout pour la terre, et rien pour le ciel. A quel dessein pensons-nous que cet homme se rendit à l'assemblée où étoit Jesus avec les pharisiens? Etoit-ce pour entendre les disputes de ceux-ci, et savoir ce qu'ils opposoient à la doctrine du Sauveur? Non: tout occupé de son infirmité, il ne songeoit qu'à en obtenir la guérison. Ah! pourquoi donc, dans un état plus triste que le sien, avons-nous d'autres soins que lui? Pourquoi cette avidité à écouter tous les bruits, à lire toutes les feuilles, à dévorer

tous les libelles qui attaquent la religion et y entretiennent les disputes? Pourquoi se piquer d'être au fait de ces matières, d'en pouvoir raisonner et d'en vouloir juger, tandis qu'une semblable prétention ne peut que donner du ridicule, lorsqu'elle se trouve, ou dans un sexe à qui la docilité seule convient, ou dans un état à qui l'enseignement ne convient pas? Ah! occupons-nous de nos maux, et cherchons-en le remède; étudions nos devoirs, examinons nos péchés, connoissons-nous nous-mêmes, et ne songeons qu'à nous guérir et à nous sauver.

2°. Sachons obéir sans nous scandaliser des disputes qui s'élèvent dans l'Eglise. Après la question proposée par les pharisiens, Jesus dit à l'homme perclus: Levez-vous, et vous tenez debout au milieu de l'assemblée. Avec quelle joie entendit-il cette parole qui lui annonçoit son salut, et avec quelle promptitude y obéit-il, sans s'embarrasser de la question des pharisiens! Voilà l'exemple que nous devons suivre; levons-nous, Jesus nous l'ordonne, sortons de notre indolence et de notre paresse. Commençons sérieusement à travailler à notre salut, et apprenons de l'Evangile ce que nous devons faire à cet effet. Mais, dites-vous, parmi tous ces troubles, on ne sait quel parti prendre; les sentimens sont partagés, on

ne sait plus à qui obéir. Comment, on ne sait plus à qui obéir ? Mais au milieu de ces troubles, quelqu'un vous a-t-il dit qu'il ne faille pas obéir à Jesus-Christ, pratiquer la loi de Dieu et suivre l'Evangile ? Obéissez donc à Jesus-Christ, à ceux qu'il a mis à sa place, et à qui il a dit : *Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise.* Les disputes ont-elles changé l'institution de Jesus-Christ et l'ordre de l'Eglise ? l'Eglise n'a-t-elle plus de chef, n'a-t-elle plus de pasteurs ? ne les connoît-on pas ? Les pasteurs sont-ils divisés du chef, sont-ils divisés entr'eux ? Ignore-t-on l'unanimité de leurs sentimens et de l'enseignement public ? Mais, ajoutez-vous, ces disputes causent un grand scandale. Sans doute ; mais ne le prenez pas ce scandale. Attendez-vous, pour vous convertir, qu'il n'y ait point de scandale dans le monde ? Attendez-vous, pour travailler à votre salut, que les disputes soient finies, qu'il n'y ait plus d'esprits indociles qui troublent l'esprit de l'Eglise ? Prétention chimérique, attente vaine, prétexte frivole, qui ne sauroient vous excuser devant Dieu ! Il y a toujours eu, et il y aura toujours des scandales et des disputes ; et c'est au milieu de ces orages qu'il vous est ordonné de vous lever, de vous tenir ferme, et d'obéir à la voix de Jesus-Christ, qui, par-tout et dans tous les temps, sera toujours comme visible et palpable dans l'enseignement de son Eglise.

3°. Commençons à travailler, et cessons de discourir sur les disputes qui troublent l'Eglise. Jesus ayant confondu les pharisiens, dit à cet homme : *Étendez votre main ; il l'étendit, et elle redevint aussi saine que l'autre.* Laissez à ceux qui en sont chargés par état, le soin de réfuter l'erreur, et tenez-vous attaché au centre de l'Eglise. Gardez le silence au milieu des fidelles ; mais édifiez-les par des œuvres qui leur prouvent votre guérison et votre sincère conversion. Étendez votre main droite si long-temps oisive et sans mouvement ; étendez-la sur tout ce qui peut nuire à vôtre salût, pour le détruire ; sur ces livres, ces papiers, ces tableaux, pour les brûler ; sur ce bien mal acquis, pour le restituer ; sur ce luxe, sur ces parures, pour les retrancher ; sur ces liens d'une amitié trop tendre ou d'une société dangereuse, pour les rompre : étendez-la à tout ce qui est nécessaire pour vôtre salut, pour l'embrasser ; aux devoirs de votre état, pour les remplir ; aux exercices de la pénitence et de la piété, pour les pratiquer ; à cet ennemi, pour vous réconcilier ; à cet indigent, pour le soulager : étendez-la vers le ciel, pour demander à Dieu la paix de l'Eglise, la paix de l'Etat, la paix des familles, la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, et pour tous les fidelles les grâces dont ils ont besoin.

Préservez-moi, Seigneur, de tout esprit

d'opposition à la saine vérité ! Donnez-moi la plus vive horreur de tout ce qui pourroit m'en détourner. Attachez-moi inviolablement à cette Eglise sainte que vous avez acquise par votre sang, et fondée sur la pierre fondamentale, afin qu'au jour du jugement vous me mettiez à votre droite, et vous me donniez part à votre royaume éternel. Ainsi soit-il.

CIIIe. MÉDITATION.

Jesus se retire sur les bords de la mer.

Le texte sacré semble s'appliquer à nous peindre ici les traits de la douceur de Jesus-Christ, et à nous la faire voir pratiquée pendant la vie de ce divin Sauveur, annoncée avant sa naissance, et victorieuse après sa mort. *Matt.* 12. 15 - 22. *Marc.* 3. 7 - 12.

PREMIER POINT.

Douceur de Jesus-Christ pratiquée pendant sa vie.

1°. A L'ÉGARD de ceux qui avoient besoin de lui. D'abord douceur attrayante. Les pharisiens et les hérodiens s'étant réunis pour délibérer ensemble sur les moyens de le perdre, *et Jesus le sachant, se retira de là vers la mer avec ses Disciples, où il fut suivi d'une grande multitude venue de la Galilée et de la Judée ; de Jérusalem, de l'Idumée, et d'au delà du Jourdain. Ceux des environs de Tyr et de Sidon, ayant entendu parler des miracles qu'il*

faisoit, vinrent aussi en grand nombre. Et plusieurs malades l'ayant suivi, il les guérit tous, et il leur commanda de ne point le faire connoître. La retraite de Jesus, quelque soin qu'il eût de la faire sans éclat, eut plus l'air d'un triomphe que d'une fuite. A peine se fut-il avancé jusque sur le rivage, qu'il se vit environné d'une foule innombrable de peuples, venus non-seulement des environs de la Galilée où il étoit, mais encore de la Judée, et même de Jérusalem, de l'Idumée et autres pays au delà du Jourdain, des régions situées sur la Méditerranée, et des lieux circonvoisins de Tyr et de Sidon. La réputation de Jesus, le bruit des miracles qu'il opéroit, la douceur avec laquelle il recevoit tout le monde, attiroit tous ces peuples à lui. Avons-nous cette douceur attrayante ? N'arrive-t-il pas au contraire que notre humeur chagrine, notre caractère fier et hautain, notre air méprisant, nos manières brusques écartent tout le monde de nous, et que ceux qui ont besoin de notre ministère, de notre secours, n'osent nous aborder, ou ne le font qu'en tremblant ? 2°. Douceur patiente. *Et il commanda à ses Disciples de lui tenir prête une barque dont il pût se servir pour n'être point accablé par la foule du peuple. Car, comme il guérissoit beaucoup de personnes, tous ceux qui étoient affligés de quelque mal se jetoient sur lui pour le toucher.* Comme Jesus avoit déjà guéri

un grand nombre de malades, à mesure qu'ils étoient venus à lui, et que l'on s'aperçut qu'il suffisoit de toucher ses vêtemens pour être assuré d'une prompte guérison, on peut s'imaginer quelle fut l'agitation de ce peuple autour de lui. Chacun faisoit effort pour s'approcher de lui, pour le toucher, le voir et l'entendre. Cet empressement faisoit même souvent manquer au respect dû à sa personne sacrée; mais sa bonté le rendoit si sensible aux maux qu'on lui exposoit, que quoique la foule l'accablât, il n'en faisoit aucune plainte; il ordonna seulement à ses disciples de tenir une barque toute prête, afin que s'il étoit trop pressé, il pût se retirer. Hélas! n'en faut-il pas souvent beaucoup moins pour mettre à bout notre patience, pour nous faire éclater en murmure et crier à l'indiscrétion! Enfin, douceur bienfaisante. *Il les guérit tous.* Jesus ne se retira point qu'il n'eût guéri tous les malades; et s'il se servit de la barque que ses disciples avoient préparée, ce ne fut apparemment que pour congédier tout ce peuple, qui ne se seroit jamais séparé de lui tant qu'il l'auroit vu sur le rivage. Quand on ne peut soulager le prochain, il faut du moins le recevoir et lui parler avec douceur; mais quand on peut lui être utile, ce n'est pas avoir la douceur de Jesus-Christ, que de ne l'avoir que dans les manières, dans les paroles, et non dans les œuvres.

2°. Douceur de Jesus-Christ à l'égard de ses ennemis. 1°. Douceur pleine d'humilité : *Jesus se retira.* Il pouvoit tout ; il lui étoit aisé de renverser les desseins de ses persécuteurs, et de faire retomber sur eux-mêmes les traits de leur envie, mais il aima mieux se retirer, afin de ne pas aigrir davantage leurs esprits irrités. Nous, au contraire, ne nous faisons-nous pas gloire de ne jamais céder, de résister de tout notre pouvoir, et souvent au delà de notre pouvoir ? 2°. Douceur pleine de discrétion. *Mais Jesus le sachant.* Il savoit tout ; il savoit que ses ennemis étoient assemblés, et délibéroient à ce moment sur les moyens de le perdre. Il eût pu dévoiler aux yeux de tout le peuple le mystère d'iniquité qui se tramoit contre lui ; cependant il n'en parle pas, il ne lui en échappe pas un mot. Nous, au contraire, non - seulement nous publions les projets que nous savons avoir été formés par nos ennemis contre nous, mais encore et le plus souvent sans rien savoir, nous nous imaginons des desseins médités, nous supposons ce qu'il peut y avoir de plus noir et de plus odieux, et nous le débitons comme si nous en avions la certitude. Enfin, douceur pleine d'attention et d'égards. *Et il leur commanda de ne point le faire connoître ! Et quand les esprits impurs le voyoient, ils se prosternoient devant lui, et s'écrioient en disant : Vous êtes le Fils de Dieu ;*

mais

mais il leur défendoit, avec de grandes menaces, de le découvrir. La gloire de Jesus suffisoit pour confondre ses ennemis. Les possédés se prosternoient devant lui, et par leur bouche le Démon publioit qu'il étoit le Fils de Dieu. Tous ceux qu'il guérissoit se faisoient un devoir de l'exalter, et de faire, par leurs louanges, éclater leur reconnoissance; mais Jesus défendoit aux uns et aux autres de parler de lui et de le faire connoître, pour ne pas irriter davantage des ennemis jaloux qu'il eût voulu gagner. Nous, au contraire, si nous avons quelque avantage, s'il nous arrive quelque heureux succès, ne souhaitons-nous pas que notre ennemi le sache, et ne nous faisons-nous pas un plaisir malin de la jalousie et du dépit que nous supposons qu'il en concevra?

SECOND POINT.

Douceur de Jesus-Christ annoncée avant sa naissance.

1°. Annoncée comme l'objet des complaisances de Dieu. *De sorte que cette parole du Prophète Isaïe fut accomplie : Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection ; c'est sur lui que je ferai reposer mon Esprit, et il annoncera la justice aux nations.* Ainsi Dieu, parlant de Jesus-Christ par la bouche du prophète Isaïe, nous en fait-il connoître la dignité par trois con-

sidérations. Il nous dit que c'est *le serviteur* qu'il a *choisi*. Il étoit de la grandeur de Dieu d'avoir un Dieu-homme pour serviteur, et il n'y avoit qu'un homme-Dieu qui fût digne de servir Dieu, qui pût lui rendre une obéissance, lui présenter un hommage, lui offrir un sacrifice digne de son infinie grandeur. C'est ce qu'a fait Jesus-Christ, parce qu'en tant que Dieu étant égal à son Père, il a pris la forme de serviteur, en se faisant homme comme nous, et que revêtu de notre humanité, cet homme-Dieu s'est humilié, s'est anéanti devant la majesté infinie de son Père. 2°. Il nous dit que c'est son *bien-aimé en qui il a mis toutes ses complaisances* : en sorte que ni nos services, ni nos hommages, rien en un mot de tout ce que nous pouvons faire, ne sauroit plaire à Dieu que par ce Fils bien-aimé, que par ce serviteur par excellence ; au lieu que par l'union que nous avons avec lui, et la communication de ses mérites, tout ce que nous sommes et tout ce que nous faisons est à lui, est déifié en lui, et devient par lui digne de Dieu et agréable à Dieu. Enfin il nous dit que c'est *sur lui* qu'il fera reposer *son Esprit*. Dieu a donné son Esprit à l'humanité sainte de Notre-Seigneur, et c'est de cette plénitude que nous le recevons. Ce n'est que par Jesus-Christ, et en vue de ces mérites, que la grâce nous est accordée, que les dons du Saint-Esprit nous sont

communiqués. Ah ! quelle haute idée devons-nous avoir de notre Sauveur et de nous-mêmes, en lui et par lui ! Mais après que Dieu nous a fait ainsi connoître la grandeur de Jesus-Christ, que nous dit-il de ses vertus par le même Prophète, et au même endroit de sa prophétie ? Il ne nous parle que de sa douceur, et il nous la donne comme le caractère distinctif du Messie, pour nous faire comprendre qu'elle doit faire aussi le caractère du chrétien ; que c'est par elle qu'il faut ressembler à Jesus-Christ ; que sans elle on ne sauroit servir Dieu, on ne sauroit plaire à Dieu, on ne sauroit avoir part aux communications de l'Esprit de Dieu.

2°. Douceur de Jesus-Christ annoncée comme la source du bonheur des hommes. *Voici mon serviteur que j'ai choisi ; il ne contestera ni ne criera, et personne n'entendra sa voix dans les places publiques. Il n'achevera pas de briser le roseau cassé, ni d'éteindre la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il fasse triompher la justice de sa cause ; et les nations espéreront en son Nom.* Ainsi, 1°. pourquoi les nations espéreront-elles en Jesus-Christ ? parce que c'est avec douceur qu'il leur prêchera son Évangile. Le Prophète, après nous avoir dit que ce Fils bien-aimé annoncera la justice aux nations, c'est-à-dire, la vérité, la vertu, le vrai culte, l'Évangile, le royaume de Dieu, passe tout-à-coup à l'éloge de sa douceur

pour nous faire entendre que c'est avec cette douceur qu'il annoncera l'Évangile, et que ses Disciples l'annonceront après lui, et que c'est dans ce même esprit de douceur que l'Évangile doit être reçu et qu'il doit être pratiqué. 2°. Les nations espéreront en Jesus-Christ, parce qu'il leur donnera la justice ; mais, continue le Prophète, il le fera sans contestation, sans dispute, sans tumulte, sans clameurs, sans plaintes, sans murmure. Il n'achevera pas de rompre le roseau brisé, ni d'éteindre la mèche fumante. Expressions figurées, qui peignent parfaitement son extrême et inaltérable douceur. Et en effet, s'il a élevé la voix, ce n'a jamais été pour ses intérêts personnels, mais uniquement contre les vices et contre la séduction. Voilà l'exemple qu'il nous a donné, voilà notre modèle. Enfin les nations espéreront en lui, parce que c'est dans sa douceur qu'il établira le fondement de leur espérance. La douceur chrétienne n'est point l'effet d'un heureux tempérament, beaucoup moins de l'insensibilité et de la stupidité, elle se trouve dans le naturel le plus vif et le plus ardent, comme dans le plus modéré et le plus tranquille. Elle sent l'injustice qui l'opprime ; mais elle en gémit devant Dieu seul, pour la conversion du persécuteur, et ne s'en plaint pas devant les hommes, pour sa propre satisfaction. Elle est en même temps et l'effet et le plus ferme

fondement de l'espérance. C'est l'espérance qui a soutenu les Martyrs dans les tourmens, et c'est la patience dans les tourmens qui a affermi leur espérance. Que ne doit pas souffrir celui qui n'espère point ! Que peut espérer celui qui ne peut rien souffrir avec douceur et sans se plaindre ?

TROISIÈME POINT.

Douceur victorieuse de Jesus-Christ après sa mort.

Il exercera la douceur, dit le Prophète, *jusqu'à ce qu'il fasse triompher la justice.*

1°. La justice de sa loi, en l'établissant sur la terre, et en faisant triompher l'Évangile par sa douceur, en premier lieu, de la malice des démons, par la destruction de l'idolâtrie. Si la terre a été purgée du culte impie et sacrilége qu'elle rendoit aux démons; si l'univers ne reconnoît aujourd'hui et n'adore que le seul vrai Dieu : est-ce aux raisonnemens des philosophes et à l'éloquence des orateurs qu'on en est redevable ? N'est-ce pas la mort de Jesus-Christ, l'humble prédication de ses Apôtres, la patience de ses Martyrs, le christianisme, en un mot, qui, par sa douceur, a opéré cette merveille, et qui a anéanti pour jamais l'empire des démons ? En second lieu, de la fureur des tyrans, par la conversion des Césars. Toutes les puissances de la terre se sont liguées

contre l'Évangile, et elles ont inventé mille supplices inouis pour tourmenter les chrétiens et les détruire. Si aujourd'hui le christianisme occupe les premiers trônes du monde, est-ce à ses armes ou à ses intrigues qu'il en est redevable, n'est-ce pas à sa douceur, à sa patience, et à la vertu du sang de Jesus-Christ, qui a remporté cette victoire et opéré ce prodigieux changement ? Enfin, de la violence des passions, par la sanctification des hommes. La guerre des passions contre le christianisme, a été la plus opiniâtre ; elle dure encore, et elle durera jusqu'à la fin du monde. Mais que de victoires le christianisme n'a-t-il pas remportées, et ne remporte-t-il pas tous les jours sur les passions ! Combien sont sortis du combat victorieux, chargés de palmes et de lauriers que leur ont mérités leur douceur, leur patience, leur mortification, leur vie sainte et irréprochable !

2°. Jesus-Christ exercera la douceur jusqu'à ce qu'il fasse triompher la justice de sa cause, en rendant, à la fin des siècles, un jugement éternel et victorieux, par lequel, en premier lieu, il manifestera la vérité, c'est-à-dire, la vérité des dogmes qu'il a enseignées et des préceptes qu'il a donnés, la vérité de sa sagesse, de sa providence et de l'abondance de sa rédemption, la vérité des actions des hommes, de leurs motifs et de toutes leurs circonstances.

En second lieu, il punira d'un supplice éternel les impies et les pécheurs, ceux qui auront refusé de recevoir sa loi ou de la pratiquer. Enfin il récompensera d'un bonheur éternel les justes qui l'auront mérité, et qui auront persévéré avec douceur et patience dans la pratique de sa loi. O jour de gloire et de triomphe pour Jesus-Christ et pour les chrétiens, pour la vertu humble, cachée et persécutée, que n'es-tu sans cesse présent à notre esprit, pour soutenir notre foi et ranimer notre espérance! Le temps de la douceur et de la patience aura donc ses bornes, et viendra à son tour le temps de la justice et du triomphe; mais notre amour-propre trouve ses bornes bien reculées, puisqu'elles le sont jusqu'à la mort. Nous les voudrions dans cette vie, nous souffririons volontiers pendant un temps, si nous étions sûrs de nous voir bientôt glorifiés, et de voir nos ennemis humiliés. Que nos idées sont foibles! que nos vues sont courtes! que nos projets sont limités! Dieu a, pour notre avantage, des desseins plus nobles, plus vastes, et plus dignes de lui, entrons-y, et laissons-nous conduire. Souffrir toute la vie et triompher toute l'éternité, le premier est notre obligation, et le second notre espérance.

O Jesus! accordez-moi d'imiter cette douceur même qui fait le motif de ma confiance! Hélas! que je me suis éloigné de cette aimable

vertu dont vous m'avez donné un exemple si soutenu ! Combien n'avez-vous pas eu de douceur pour moi, soit pour ne pas me perdre, lorsque j'ai été votre ennemi, soit pour me secourir, lorsque j'ai eu recours à vous ! Ah ! faut-il que j'en aie si peu moi-même à l'égard des autres ! Ne vous prendrai-je jamais pour mon modèle, et puis-je sans cela vous avoir pour mon Sauveur ! O divin Jesus ! je me joins à cette foule d'infirmes et de malades de l'Évangile ! laissez-moi approcher, laissez-moi vous toucher, et daignez me guérir de mes colères, de mes impatiences, de mes murmures, de mon esprit d'orgueil et de vengeance, et de tout ce qui se trouve en moi d'opposé à votre divine douceur ! Ainsi soit-il.

CIVe. MÉDITATION.

De l'Oraison.

Jesus-Christ nous développe ici la nécessité, l'objet, la persévérance et les fruits de l'Oraison. *Luc.* 11. 5-13.

PREMIER POINT.

Nécessité de l'Oraison.

Un jour que Jesus prioit dans un certain lieu... L'exemple de Jesus-Christ fait voir la nécessité de l'Oraison, et détruit tous les prétextes que l'on apporte pour s'en dispenser.

1°. Jesus étoit la sainteté même, et cependant il prie. Comment nous qui sommes la foiblesse même, qui sommes remplis de passions, de penchans criminels, de mauvaises habitudes, pouvons-nous espérer d'éviter le péché, et de nous soutenir dans la pratique du bien, si nous n'attirons du Ciel, par la ferveur de notre oraison, les grâces et les secours, dont nous avons besoin.

2°. Jesus étoit la lumière essentielle, la lumière du monde, et cependant il fait l'oraison. Comment, nous qui ne sommes que ténèbres, qui sommes environnés d'objets séduisans, obsédés d'ennemis cachés et rusés, éviterons-nous tous les piéges qui nous sont tendus, et tous les précipices sur les bords desquels nous marchons, si nous ne puisons dans l'oraison les lumières qui nous sont nécessaires !

3°. Jesus jouissoit de la vision béatifique, et étoit, sans interruption, uni intimement avec Dieu; et cependant il prenoit un temps marqué qu'il employoit à l'oraison. Comment, nous qui vivons dans une dissipation continuelle de cœur et d'esprit, pouvons-nous espérer de goûter Dieu; de lui être unis, d'avoir quelque sentiment de dévotion, de foi, d'espérance et d'amour, si tous les jours nous ne prenons un temps où, fermant à tous les objets profanes la porte de nos sens et de notre cœur, nous puissions nous

recueillir profondément en la présence de Dieu, lui parler, l'écouter, le goûter, et lui témoigner notre amour !

4°. Jesus étoit continuellement occupé à procurer la gloire de Dieu son Père, et le salut des hommes ; et cependant il suspendoit ses occupations, et prenoit, sur un repos nécessaire, le temps de vaquer à l'oraison. Et nous, nous ne voulons pas prendre ce temps sur un sommeil beaucoup trop prolongé, sur des occupations purement temporelles et souvent inutiles, sur des plaisirs vains ou dangereux, sur des heures même d'ennui où nous sommes désœuvrés ; et où nous ne savons que faire. Ah ! ne cherchons point d'autre cause de nos chûtes fréquentes, de nos foiblesses, de nos imperfections, de notre peu de vertu et de dévotion, que ce défaut d'oraison et de Prière ! « Un jour que Jesus prioit en un certain lieu, lorsqu'il eut fait sa prière, un de ses Disciples lui dit : Seigneur, enseignez-nous à prier, ainsi que Jean lui-même l'a enseigné à ses Disciples. » Je ne puis faire oraison, dites-vous. Comment, une chose qui vous est nécessaire vous paroît impossible ! Ah ! dites plutôt que vous ne savez pas faire oraison. Mais c'est cela même qui vous condamne ; car si vous ne le savez pas, c'est que vous n'avez jamais voulu l'apprendre, ni même essayé ; ou si vous avez quelquefois com-

mencé ce saint exercice, rebuté des premières difficultés, vous l'avez bientôt abandonné. En avez-vous donc agi de la sorte à l'égard de tant d'autres choses inutiles et plus difficiles, que vous avez apprises ? Mais si vous ne savez pas faire oraison, de qui êtes-vous donc disciple ? Ce n'est pas de Jesus, ni de son St. Précurseur ; leur premier soin étoit d'enseigner à leurs disciples à prier, et la première ardeur de leurs disciples étoit de l'apprendre d'eux. Joignons-nous donc à ce disciple de Jesus, demandons avec lui à ce divin Sauveur, qu'il nous apprenne à prier ; demandons-le à celui qui dirige notre conscience, et n'épargnons ni soins ni peines pour nous instruire d'une chose si nécessaire à notre salut.

SECOND POINT.

Objet de l'Oraison.

1°. La gloire de Dieu et l'établissement de son règne. *Jesus leur dit donc : lorsque vous priez, dites : Père, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive* (1). Voilà l'objet ou la fin que l'on doit d'abord se proposer dans l'oraison, la gloire de Dieu

(1) Notre-Seigneur avoit déjà enseigné cette prière à ses quatre premiers Apôtres, Pierre, André, Jacques et Jean. Il en abrège ici la formule ; mais les deux articles qu'il en supprime sont renfermés équivalemment dans les autres.

et l'établissement du règne de Jesus-Christ sur la terre et dans tous les cœurs.

2°. Nos besoins temporels et spirituels. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* C'est-à-dire, ce qui nous est nécessaire pour la nourriture et l'entretien de notre corps et de notre ame, pour l'acquisition des vertus, la victoire de nos passions, l'augmentation de la grâce, notre avancement dans la perfection et dans la charité.

3°. La rémission de nos péchés passés. *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous remettons de notre part les peines que nous pourrions exiger de tous ceux qui nous ont offensés.* En demandant la rémission de nos péchés passés, nous devons sans cesse les pleurer, les détester, les expier; mais en demandant tous les jours à Dieu de nous en purifier de plus en plus, nous devons nous souvenir de la condition qu'il nous a imposée, de pardonner nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés.

4°. La suite de tout péché à l'avenir. *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.* Nous devons demander à Dieu d'écarter la tentation, parce que nous sommes fragiles; si la tentation se présente, prions-le de nous soutenir, afin que nous n'y succombions pas, mais que nous nous en détournions de toutes nos forces, comme d'un piége ou d'un affreux précipice. Nous devons enfin

prévoir les tentations qui pourroient nous survenir, afin de les éviter et de ne pas nous y jeter de nous-mêmes. Est-ce ainsi que nous prions ?

TROISIÈME POINT.

Persévérance dans l'Oraison.

Notre-Seigneur nous explique ce point par une parabole instructive et touchante, où nous voyons :

1°. Le motif de persévérer dans l'exercice de l'oraison, savoir, notre besoin et celui du prochain, la charité que nous nous devons, et celle que nous devons aux autres. Il leur dit ensuite : *Si quelqu'un de vous avoit un ami qu'il allât trouver au milieu de la nuit, et auquel il dit: Mon ami, prêtez-moi trois pains, parce qu'un de mes amis qui voyage est arrivé chez moi, et je n'ai rien à lui servir.* Voilà notre état. Ne croyons pas pouvoir nous nourrir, ni nourrir les autres, si nous n'avons recours à cet ami riche et puissant, et si nous ne sommes assidus à lui demander tous les jours le pain dont nous avons besoin, et dont nous manquons. Ah ! si nous avions du zèle pour notre salut et pour celui du prochain, nous n'abandonnerions pas l'exercice de l'oraison.

2°. La difficulté de persévérer. La difficulté de l'oraison fait qu'on n'y persévère pas. C'est la nuit, et au milieu de la nuit,

que cet homme est obligé de sortir de sa maison pour aller chez son ami demander du pain. La nuit, ce temps que d'autres emploient au sommeil, est le temps le plus propre pour l'oraison et les communications divines. Mais ce temps est incommode à la nature? Ah! combien de mondains passent les nuits dans les festins, les danses et les jeux; et nous, nous n'aurons pas le courage d'en consacrer une heure, une demi-heure à la prière, de vaincre l'ennui, l'accablement, la paresse, pour persévérer dans l'exercice de l'oraison!

3°. Autre obstacle à la persévérance, l'inutilité apparente de l'oraison. *Et si cet homme lui répondoit du dedans de sa maison: Ne m'importunez point, ma porte est fermée, et nous sommes au lit, mes enfans et moi; je ne saurois me lever et vous en donner.* Voilà la réponse que Dieu semble quelquefois nous faire; c'est-à-dire, il semble que le Ciel soit fermé pour nous, et que nous ne devions rien en attendre. Le démon et l'amour-propre se réunissent, pour nous persuader que les sages délais de Dieu sont des refus absolus. Il est inutile, se dit-on, que je fasse oraison: je n'en suis pas plus saint, je n'en vis pas mieux; le temps que j'y passe est un temps perdu, où je ne fais que m'ennuyer et languir, et que je ferois mieux d'employer à autre chose. Ah! ne vous

laissez pas séduire ! Si Dieu ne vous exauce pas d'abord, si l'oraison n'a pour vous aucun attrait, ne vous lassez pas, ne vous découragez pas ; continuez de faire instance sans vous rebuter; criez encore plus haut, frappez encore plus fort. Loin d'abandonner l'oraison, portez-vous-y avec plus de ferveur.

4°. Le prix de la persévérance. *Si cependant l'autre continuoit à frapper ; quand celui-ci ne se leveroit point pour lui en donner, parce qu'il est son ami, je vous assure qu'il ne laisseroit pas de se lever à cause de son importunité, et qu'il lui en donneroit autant qu'il lui en faut.* Voilà le prix de notre persévérance. Prix excellent et désirable ; il renferme tout ce qui nous est nécessaire pour notre salut et notre sanctification. Prix assuré et invariable; celui que nous prions n'est pas seulement notre ami, mais notre Père. Ses délais sont un effet de sa sagesse, de sa tendresse pour nous, et non de la peine qu'il a à nous exaucer. Enfin, songeons que c'est Jesus-Christ lui-même, qui sous le voile de cette parabole, nous promet de couronner notre persévérance, que c'est lui qui ajoute : *Je vous dis de même : Demandez, et on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira.* Il nous le répete encore, et nous en fait une maxime générale, afin que nous ne l'oublions jamais. *Car quiconque demande, reçoit ; qui cherche, trouve ; et on ouvrira à*

celui qui frappera. Comprenons par ces expressions, combien Dieu est porté à nous exaucer, et combien il est important pour nous de prier, et de persévérer dans l'exercice de la prière !

QUATRIÈME POINT.

Fruits de l'Oraison.

1°. Ces fruits sont des vertus réelles, et non. apparentes. Ce que les pères font à l'égard de leurs enfans, dans l'ordre physique et naturel, Dieu le fait à notre égard dans l'ordre moral et spirituel ; et dans ce même ordre moral, le monde fait le contraire à l'égard des enfans du siècle. *Si quelqu'un de vous demande du pain à son père, son père lui donnera-t-il une pierre !* Non, mais il lui donnera un pain réel, qui puisse le fortifier et le nourrir. Dieu de même nous donne dans l'oraison des vertus réelles et sincères, l'humilité, l'obéissance, la foi, la religion, la charité. Dans le monde, au contraire, la vertu n'est qu'hypocrisie et cérémonie. On est humble par compliment, obéissant par intérêt, réservé par bienséance, religieux par respect humain, charitable par vanité; voilà le pain dont le monde nourrit ses enfans. Mais sous cette figure de pain, il n'y a que dureté, qu'estime et amour de soi-même; avec cette apparence de pain, l'ame reste dans la foiblesse et la langueur, et souvent même tombe dans la corruption de la mort.

2°. Les fruits de l'oraison sont des délices vraies et non trompeuses. *Ou s'il demande un poisson, son père lui donnera-t-il un serpent au lieu d'un poisson?* Non, mais il lui donnera un vrai poisson, qui puisse lui procurer une nourriture non-seulement solide, mais délicieuse. Dieu de même nous donne dans l'oraison des grâces surabondantes, qui nous rendent la pratique de la vertu non-seulement possible; facile, douce, mais encore délicieuse, jusqu'à nous faire trouver de vraies délices dans l'humiliation et l'anéantissement, dans la pénitence et la mortification, dans les croix et les afflictions. Le monde, qui n'a jamais rien éprouvé de semblable, traite ces saintes délices de chimères et d'illusions: il en promet de véritables à ceux qu'il attire à lui par l'attrait du plaisir: mais qu'est-ce que ce plaisir du monde? qu'un serpent insidieux et séducteur.

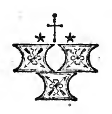
3°. Les fruits de l'oraison sont des maximes salutaires et non empoisonnées. *Ou s'il lui demande un œuf, son père lui présentera-t-il un scorpion?* Non, mais il lui donnera un œuf véritable, qui puisse lui procurer une nourriture bienfaisante et salutaire. Dieu, dans l'oraison, remplit notre esprit des maximes du salut, sur la briéveté de la vie, sur la différence du temps et de l'éternité, sur le mépris des faux biens du monde, sur le bonheur des justes. Maximes salutaires et

divines, qui contiennent le germe précieux d'une vie sainte et parfaite, et qui conduisent l'ame à une heureuse immortalité : mais quelles sont les maximes que le monde donne à ses enfans sur les plaisirs, sur les richesses, sur l'honneur, sur l'usage de la vie ? et sur tout du premier âge de la vie ! Maximes empoisonnées et diaboliques, qui, comme autant de scorpions venimeux, s'attachent au cœur, l'infectent et le corrompent, répandent leur venin sur toutes les actions de la vie, et précipitent l'ame dans une mort inévitable et éternelle.

4°. Le dernier fruit de l'oraison est l'esprit de bonté, et non de malice. « Si donc vous, tout méchant que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfans, à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent ! » Dieu nous donne tout, en nous accordant dans l'oraison la communication du Saint-Esprit : Esprit de bonté et d'amour, Esprit de force et de vertu, source éternelle et inépuisable de tout bien. Ah ! si nous connoissions le prix d'un bien si excellent, avec quelle ardeur, avec quelle constance ne le demanderions-nous pas, avec quel soin ne nous disposerions-nous pas à le recevoir ? Dieu le donne à ceux qui le lui demandent, et il ne le donne pas à ceux qui négligent de le lui demander. Mais si Dieu

ne nous donne pas son Esprit, nous ne pouvons éviter d'être livrés à l'esprit du monde ; esprit de malice et de corruption, esprit d'erreur et de mensonge, esprit de trouble et de confusion, source impure et intarissable de désordres et d'abominations.

O saint exercice de l'oraison et de la prière! pourquoi vous ai-je négligée si longtemps, ou pratiqué avec tant de froideur? Ah! je n'ai que trop éprouvé par mon expérience, que sans vous il n'y a ni vertu ni piété ; que sans vous l'ame est dans le trouble et le péché, dans l'infirmité et la langueur, et souvent même dans une mort qui peut devenir éternelle. Esprit saint, qui êtes tout à la fois et l'auteur et la récompense de la prière, apprenez-moi à prier, priez en moi, et j'aurai tout avec vous ; plus vous vous communiquerez à moi, et plus j'aimerai à prier ; plus je prierai, et plus vous vous communiquerez à moi. Ainsi soit-il.



CVe. MÉDITATION.

Jesus guérit un possédé, aveugle et muet.

Considérons la guérison de ce possédé; reconnoissons dans ce possédé la figure du pécheur, et observons les discours des hommes sur cette guérison. *Matt.* 12. 22-24. *Luc.* 11. 14-16.

PREMIER POINT.

Guérison du Possédé.

1°. GUÉRISON prompte. « Alors on présenta à Jesus un homme aveugle et muet, et possédé du démon. Jesus chassa le démon, et il guérit ce possédé si parfaitement, qu'il voyoit et qu'il parloit. » Le Sauveur, après son oraison et l'instruction donnée à ses disciples sur la prière, se rendit aux empressemens du peuple qui l'attendoit. Aussitôt on lui présenta un possédé que le démon rendoit aveugle et muet, *et il le guérit.* L'Evangéliste ne pouvoit mieux nous représenter la promptitude de cette guérison, que par cette expression: *et il le guérit*; c'est-à-dire, l'instant auquel le possédé fut présenté, fut celui de sa guérison.

2°. Guérison miraculeuse. Cet homme étoit affligé de trois maux à la fois; il étoit possédé, aveugle et muet. Son état étoit digne de compassion, et il ne falloit rien moins qu'un miracle pour l'en retirer; aussi étoit-ce

un miracle que le peuple attendoit de Jesus, en lui présentant cet infortuné.

3°. Guérison publique. C'est en présence de tout un peuple que cette guérison s'opère. C'est le peuple qui présente à Jesus lui-même le sujet dont il connoît et dont il plaint la triste situation. C'est ce même peuple qui est témoin de sa guérison soudaine et parfaite, qui le voit ayant maintenant le corps sain, l'esprit libre, la langue déliée, les yeux ouverts, parlant et agissant comme un homme entiérement guéri. Pénétrons-nous de la pensée de notre Sauveur, de sa grandeur, de sa bonté, et de sa puissance; joignons notre admiration à celle du peuple, est livrons-nous aux plus tendres sentimens du respect, de la confiance et de l'amour.

Second Point.

Ce possédé est la figure du Pécheur.

L'état de ce possédé nous représente l'état d'un pécheur qui est actuellement en péché mortel.

1°. Il appartient au Démon, il en est l'esclave, il est en sa possession invisible, insensible à la vérité, mais réelle, et d'autant plus funeste, que si le pécheur mouroit dans cet état, elle seroit éternelle.

2°. Il est aveugle : aveugle sur l'état affreux de sa conscience, et sur les périls de cet état : aveugle sur l'énormité des péchés

qu'il a commis, et sur les excès où sa passion l'entraîne, et auxquels il va se livrer; aveugle sur les dommages même temporels que lui causent ses péchés, soit dans ses biens, soit dans son corps, soit dans sa réputation.

3°. Il est muet : muet pour prier, muet pour s'accuser, muet pour consulter. S'il parle, ce n'est qu'à des confidens de sa passion, propres à l'y entretenir, ou à lui fournir les moyens de la satisfaire ; mais il emploira tous ses soins pour la cacher à cette personne sage et vertueuse, qui pourroit lui découvrir le piége de séduction qu'on lui tend, et l'abîme de perdition où on l'entraîne.

TROISIÈME POINT.

Discours des hommes sur cette guérison.

1°. Discours de la multitude. « Tout le peuple étoit dans l'étonnement, et ils disoient : N'est-ce pas là le Fils de David? » La multitude, qui n'étoit prévenue d'aucun préjugé, ni aveuglée par aucun intérêt, et qui voyoit les merveilles inouies que Jesus opéroit sous ses yeux, ne pouvoit s'empêcher de reconnoître en lui le Messie, et de s'écrier : « N'est-ce pas là le Fils de David, » le Sauveur promis, et que nous attendons ? Le cri de la multitude a prévalu, on l'entend encore aujourd'hui, et l'évidence de la vérité l'arrache à quiconque connoît le christianisme, et n'a aucun intérêt de s'aveugler. Plus

on approfondit la religion chrétienne, plus on en étudie l'histoire, et plus on est forcé de s'écrier : Ce n'est point là l'œuvre de l'homme, de la fraude et du mensonge; c'est l'œuvre de Dieu, c'est la vérité.

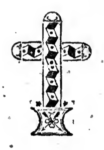
2°. Discours des pharisiens. *Mais les pharisiens entendant cela, disoient: Cet homme ne chasse les Démons que par Béelzébut, Prince des Démons.* Les pharisiens virent le miracle opéré en faveur du possédé aveugle et muet, ils entendirent le jugement que le peuple en portoit. Qu'opposer à un fait si éclatant? En nier la vérité, cela n'étoit pas possible. Ils dirent donc que Jesus s'entendoit avec l'Enfer, qu'il avoit en lui-même Béelzébut, le Prince des Démons, et que c'étoit en son nom et par son pouvoir qu'il chassoit les autres Démons. Défaite absurde et ridicule, que l'on n'oseroit employer aujourd'hui: mais celle qu'emploient nos prétendus esprits forts, qui est de nier des faits que les premiers siècles ont reconnus et nous ont transmis, est-elle moins absurde et moins ridicule ?

3°. Discours des incrédules. *D'autres pour le tenter, lui demandèrent de faire quelque prodige en l'air.* Les prodiges que Jesus opéroit, n'étoient, selon ces Juifs, que des œuvres terrestres, quoiqu'admirables. Ces ennemis du Sauveur insinuoient donc au peuple, que, pour une entiere conviction,

il eût fallu des miracles célestes, quelque phénomène dans l'air, quelque prodige dans le ciel. Etoit-ce pour croire en Jesus, qu'ils faisoient cette demande? Non; c'étoit pour le tenter; c'étoit pour voir s'il auroit cette complaisance ou cette vanité, pour voir s'il avoit au Ciel le même pouvoir que sur la terre: ou, s'ils n'étoient pas écoutés de Jesus, comme ils devoient s'y attendre; c'étoit pour tourner son refus en foiblesse, et le faire regarder comme un défaut de puissance. Esprits inquiets et frivoles, qui eussent préféré des prodiges vains, inutiles, et peut-être funestes, à ces miracles si utiles et si avantageux que faisoit Jesus, et qui caractérisoient si bien le vrai Sauveur des hommes! Voilà encore où en sont réduits les incrédules de nos jours! Ils ne sont point satisfaits des miracles qu'on leur présente; ils en demandent de nouveaux, dont ils voudroient être les témoins. Mauvais philosophes, s'ils pouvoient penser de bonne foi que ce fût une conduite sage et digne de Dieu, de prodiguer les miracles selon les désirs insensés de chaque incrédule! Qu'il est consolant pour un Chrétien, de voir tous les ennemis du Christianisme réduits dans tous les temps à ne pouvoir prouver autre chose que leur folie, leur malice et leur aveuglement!

O Jesus! si je n'en suis pas venu à ce point

point d'endurcissement, de contester comme les Juifs, de combattre vos miracles comme les incrédules, ne suis-je pas, à vos yeux, coupable des passions qui y conduisent! Hélas! Seigneur, ne suis-je pas peut-être dans ce triste état de possession, d'aveuglement et de silence où étoit le possédé de l'Évangile ? Le Démon n'exerce-t-il pas sur moi l'empire le plus absolu ? Ne suis-je point aveugle sur les merveilles de votre loi et sur l'étendue de mes devoirs ? Ne suis-je point muet par honte ou par obstination pour vous confesser mes péchés, pour vous prier avec ferveur? O Fils et Seigneur de David ! chassez de mon cœur le Démon qui le tyrannise, ouvrez mes yeux, déliez ma langue, et attachez-moi irrévocablement à vous dans le temps et dans l'éternité! Ainsi soit-il.



CVI^e. MÉDITATION.

Réponse de Jesus au blasphème des Pharisiens.

Jesus-Christ réfute le blasphème des Pharisiens; il leur démontre qu'il est seul auteur du miracle qu'ils combattent, et il leur reproche la griéveté de leur blasphème. *Matt.* 12. 25-27. *Luc.* 11. 17-23.

PREMIER POINT.

Réfutation du blasphème des Pharisiens (1).

1°. NOTRE-SEIGNEUR fait voir qu'il y a, de la part des pharisiens, contradiction dans leur accusation. « Mais Jesus connoissant leurs pensées, leur dit: Tout Royaume divisé contre lui-même sera ruiné, et toute ville et maison divisées contre elles-mêmes ne pourront subsister. Or si Satan chasse Satan, il est divisé contre lui-même; comment donc subsistera-t-il? » Les pharisiens, ces hommes grossiérement jaloux, ne rougissoient pas d'attribuer les œuvres miraculeuses de Jesus-Christ, à son intelligence secrète avec l'Enfer. Ces calomniateurs, répandus dans les différentes troupes du peuple où l'on parloit de l'événement qui venoit de se passer, insinuoient par-tout que Jesus chassoit les Démons par la puis-

(1) On trouve la même réfutation dans S. Marc, chap. 3, ℣. 33, Méditation 83.

sance même des Démons. Cette accusation, toute absurde qu'elle étoit, pouvant faire impression sur la multitude, Notre-Seigneur crut devoir manifester la contradiction où tomboient ses ennemis. Si une Monarchie, leur dit-il, si une ville, si une famille est divisée, elle se détruit elle-même et ne peut subsister long-temps. Il en est de même du Royaume des ténèbres; si un Démon chasse un autre Démon; il faut dire que les démons sont divisés entre eux; et alors comment se soutiendra le règne de Satan? Son empire se détruit, il tombe en ruine, il touche à sa fin. L'accusation des pharisiens avec la contradiction qu'elle renferme, n'a plus lieu aujourd'hui. Mais qui pourroit compter les autres contradictions où tombent encore de nos jours les ennemis de Jesus-Christ et de son Eglise, les impies et les hérétiques? Les premiers accusent la Religion d'avoir des mystères incompréhensibles, comme si les mystères n'étoient pas la marque de l'œuvre de Dieu; comme si la Nature elle-même n'en étoit pas remplie, comme si ce qu'eux-mêmes débitent avec assurance et sans être appuyés d'aucune autorité, n'étoit pas des paradoxes qui sont quelque chose de plus qu'incompréhensible: une matière qui pense, un monde et des êtres raisonnables, créés pour un moment et sans aucune destination, un Dieu infini-

ment parfait, et qui ne montre dans son ouvrage, ni sagesse, ni bonté, ni justice. Les seconds reçoivent de l'Eglise l'Ecriture-Sainte, et ils n'en veulent pas recevoir le sens; ils rejettent les décisions de l'Eglise, comme parole de l'homme, et eux-mêmes décident et prononcent anathème contre ceux qui ne les croient pas; ils ne veulent point de chef dans l'Eglise, et ils s'en font un, ils rejettent le successeur à la dignité apostolique, et ils prennent pour chef de la Religion, le successeur à la couronne, fût-ce une femme. Que seroit-ce, si on opposoit impie à impie, hérétique à hérétique? Autant de systèmes que d'hommes, et autant de contradictions que de systèmes. Que l'homme prend de peine pour fuir la vérité, tandis que Jesus-Christ la lui présente d'une manière si évidente et si sensible.

2°. Notre-Seigneur fait voir qu'il y a, de la part des Pharisiens, partialité dans leur jugement. *Et si c'est par Béelzébut que je chasse les Démons, par qui vos enfans les chassent-ils? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges.* Les Juifs ayant la vraie Religion, avoient aussi des Exorcistes approuvés des scribes et des Pharisiens, qui, au nom du vrai Dieu, conjuroient les Démons et les chassoient. Or, répond Notre-Seigneur, je fais ce que font vos Disciples; c'est le même Dieu qu'ils invoquent et que je reconnois:

c'est par lui et par sa vertu, que je chasse les Démons. Vous adoptez ce que font vos enfans ; pourquoi refusez-vous donc de reconnoître ce que je fais ? *C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges.* Leurs prodiges sont autant de préjugés pour mes miracles; le ministère que vous leur avez confié, fera par-tout mon apologie et votre condamnation. Voilà ordinairement quels sont nos jugemens ; nous faisons acception de personnes; nous justifions et nous condamnons en même temps et pour une même action, deux différentes personnes. Dans ceux que nous n'aimons pas, le bien est un mal, le moindre défaut est un crime : le nom seul décide; ce que nous blâmons dans l'un nous le louons dans un autre: mais un jugement où il y a tant de partialité et d'injustice, fait l'apologie de ceux que l'on condamne, et la condamnation de ceux qui jugent. Ne tombons-nous pas nous-mêmes dans cette injuste partialité, en louant ou excusant tout en nous et dans tous ceux qui nous appartiennent, et en blâmant tout dans ceux qui ne nous plaisent pas ?

3°. Notre-Seigneur fait voir qu'il y a, de la part des pharisiens, inconséquence dans leur raisonnement. Ces hommes méchans et envieux n'avoient rien à opposer contre les mœurs de Jesus-Christ; ils ne pouvoient en particulier blâmer l'action de

chasser les Démons, et cependant ils disoient que celui qui les chassoit, étoit lui-même livré au Démon, possédé du Demon, et que les miracles qu'il faisoit, étoient l'ouvrage de l'Enfer. Soyez conséquens, leur dit Notre-Seigneur : *Ou dites que l'arbre est bon, puisque le fruit est bon, ou dites que l'arbre étant mauvais, le fruit l'est aussi, car c'est par le fruit qu'on connoît l'arbre.* Vous voulez juger de ma conduite ; pour le faire avec équité, il faut vous arrêter aux actions et aux œuvres, comme l'on doit nécessairement juger de la bonté d'un arbre par la bonté de son fruit. C'est sur quoi vous devez vous régler, et non pas sur des soupçons ou sur des préventions, sur la malignité et l'injustice de cœur. Pourquoi encore au milieu de nous cet acharnement à décrier les personnes dont les mœurs sont irréprochables, la vie laborieuse, et la foi pure ? Pourquoi, quand on ne voit rien que de louable en eux, leur supposer gratuitement des intentions, des vues, des motifs criminels ! On a de la peine à retenir son indignation contre de tels calomniateurs ; Notre-Seigneur fait éclater la sienne dans les termes les plus forts, parce qu'il s'agissoit d'arrêter la séduction. *Race de vipères*, ajouta-t-il, *comment pouvez-vous dire de bonnes choses, vous qui êtes méchans ? Car c'est de la plénitude du cœur que la bouche parle. L'homme qui est*

bon, tire de bonnes choses de son bon trésor; l'homme qui est méchant, tire de mauvaises choses de son mauvais trésor. Hommes méchans, race de vipères, semblables à ceux dont vous sortez, vous vous plaisez à empoisonner tout ce qui vous contredit! Tandis que vous serez ainsi disposés, et que vous vous laisserez dominer par votre cruelle jalousie, comment pourrez-vous dire une bonne parole? Comment votre bouche ne proférera-t-elle pas des calomnies et des blasphèmes? C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle; qu'attendre donc autre chose de vos cœurs envenimés, jaloux, ulcérés? que des paroles de mort, des calomnies et des blasphèmes. Cessez de me haïr, changez de cœur à mon égard, et vous parlerez un autre langage. Le Précurseur de Jesus-Christ s'étoit élevé avec la même force, et presque dans les mêmes termes, contre les hypocrites qui corrompoient le peuple et le détournoient de la foi..Après de tels exemples, doit-on craindre, dans l'occasion, de faire éclater son zèle, pour fermer la bouche à ceux qui ne décrient les Ministres que pour détruire le ministère; les fidelles, que pour détruire la foi? Mais ne sommes-nous pas nous-mêmes, en quelque chose, du nombre de ces hommes méchans, dont le cœur est corrompu, et d'où il ne sort que des paro-

les empoisonnées, qui attaquent Dieu, l'Eglise et le prochain.

Second Point.

Jesus-Christ déclare qu'il est le seul et le vrai auteur du miracle qui a donné occasion au blasphème des Pharisiens.

1°. Comme Fils de Dieu : n'agissant que par l'esprit de Dieu, et en cela il est l'objet de notre foi. *Mais si c'est par le doigt de Dieu, si c'est par l'esprit de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu jusqu'à vous.* Jesus-Christ ne chassoit le démon du corps des possédés, que par l'esprit de Dieu, et pour établir parmi les hommes le royaume des Cieux, par la foi qu'on devoit avoir en lui, comme Fils de Dieu et comme Messie. C'est encore par l'esprit de Dieu qu'il chasse le démon de l'ame des pécheurs, en y détruisant le péché ; pour établir dans leurs cœurs le règne de Dieu, de sa grâce et de son amour. Celui qui ne s'abstient du péché que par un motif humain, qui ne renonce à une passion que pour se livrer à une autre, qui ne rompt une ancienne habitude que pour en contracter une nouvelle, ne fait que changer de démon. Ce n'est pas Jesus-Christ qui le délivre, c'est le démon qui le trompe. Ne suis-je pas de ce nombre? Dieu règne-t-il en moi ? Le démon n'y

exerce-t-il plus aucun empire ? Ai-je cette foi victorieuse du démon et du monde ?

2°. Comme Sauveur des hommes, plus fort que le démon leur ennemi, et en cela il est l'objet de notre espérance. *Lorsque l'homme fort, bien armé, garde sa maison, tout ce qu'il a chez lui est en sûreté. Mais s'il en survient un autre plus fort que lui, qui le surmonte, il emporte toutes les armes dans lesquelles il mettoit sa confiance, et il enlève ses dépouilles. Mais comment peut-on entrer dans la maison de cet homme fort et puissant, et enlever ses dépouilles, si auparavant on n'a lié cet homme, pour pouvoir ensuite piller sa maison ?* Le démon, ce fort armé, avoit subjugué la terre, et jouissoit paisiblement de sa victoire. Il régnoit dans le cœur des hommes ; il avoit des temples et des autels érigés de leurs mains, ornés avec art, et enrichis des dons les plus précieux de la Nature : il étendoit sa domination jusque sur le peuple saint ; il possédoit les corps des enfans d'Abraham, et il les tourmentoit. Mais il est venu un plus fort que lui, Jesus, notre divin Sauveur, qui l'a vaincu, lié et enchaîné, qui l'a chassé des ames et des corps, qui a renversé ses temples et ses autels.

3°. Comment souverain de toutes les créatures, pour qui tout homme doit ouver-

tement se déclarer, et en cela il est l'objet de notre amour. *Celui qui n'est point avec moi, est contre moi; et celui qui n'amasse pas avec moi, dissipe.* Qui n'est pas pour Jesus-Christ, est contre lui. Il n'y a point de milieu entre lui et le monde, entre bonheur d'être tout à lui comme son Disciple, et le malheur d'être contre lui comme son ennemi. Dès que l'Évangile est suffisamment annoncé, il n'est point permis d'être indifférent, il faut l'embrasser. Dès que dans l'Eglise une question est décidée, il n'est plus permis d'être neutre, il faut être déclaré pour la soumission. Dès que la loi de Dieu est connue, il n'est plus permis de balancer, de dissimuler, de consulter le goût des hommes, d'attendre leur approbation; il faut obéir. Qui ne se déclare pas pour Jesus-Christ, ne l'aime pas; que celui qui ne l'aime pas, soit anathème!

TROISIÈME POINT.

Jesus-Christ reproche aux Pharisiens la griéveté de leur blasphème.

1°. Jesus-Christ manifeste la miséricorde infinie de Dieu pour les péchés que l'on déteste. *C'est pourquoi je vous le dis: tout péché et tout blasphème sera pardonné aux hommes. Et quiconque aura parlé contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné.* O

vous, qui gémissez sous la tyrannie de vos péchés, écoutez cette parole de votre Sauveur, et réjouissez-vous à la vue de ses infinies miséricordes! Tout péché sera remis aux hommes, quelque grand, quelque énorme qu'il puisse être : blasphème contre Dieu, blasphème contre Jesus-Christ, attentat même à sa vie, abus de ses Sacremens, profanation de son corps et de son sang par des communions indignes. Tout, en un mot, vous sera pardonné, si, avec un cœur vraiment contrit, humilié et pénitent, vous recourez à ce même Sauveur que vous avez offensé, et à ces mêmes Sacremens que vous avez profanés.

2°. Jesus-Christ annonce la justice terrible de Dieu pour les péchés dans lesquels on s'endurcit. *Mais le blasphème contre le Saint-Esprit, ne sera point remis. Quiconque aura péché contre le Saint-Esprit, il ne lui sera point pardonné, ni dans ce monde, ni dans l'autre.* Le blasphème contre le Saint-Esprit est le seul péché qui ne se remet point, c'est-à-dire, cette obstination avec laquelle on combat la vérité connue, l'évidence des miracles, et les preuves du Christianisme; ces efforts qu'on se fait, après s'être souillé de mille crimes, pour se tranquilliser dans ces désordres, en niant, contre sa propre conscience, toute providence, toute justice, toute reli-

gion ; cette perversité du cœur avec laquelle, contre ses propres lumières et ses remords, on ferme les yeux à la vérité qui brille de toutes parts, on s'obstine à demeurer, à s'affermir ou à attirer les autres dans une erreur anathématisée de l'Église ; voilà le péché qui ne se remet ni dans ce monde ni dans l'autre ; il ne se remet pas dans l'autre, parce qu'il n'est pas un de ces péchés légers qui peuvent être expiés par les flammes du Purgatoire. Il ne se remet pas dans ce monde, parce qu'il est presque inoui que de tels pécheurs veuillent jamais ouvrir les yeux, rentrer en eux-mêmes, et se convertir. Aussi, ils meurent coupables d'une faute qui sera éternellement punie. Vérité terrible, et qui ne tardera pas à s'accomplir ! Un grand nombre d'entre le peuple Juif qui demandera la mort de Jesus-Christ, les bourreaux qui le crucifieront, le soldat qui lui ouvrira le côté, et le centenier qui commandera la garde, se convertiront ; mais les scribes et les pharisiens qui auront blasphémé contre le Saint-Esprit pendant la vie de Jesus-Christ, continueront leurs blasphèmes après sa mort, et mourront enfin dans leur aveuglement et dans leur endurcissement volontaire. Ah ! si la fragilité de la nature nous a fait connoître un tel péché, si même nous avons commencé à blasphémer contre le St. Esprit, ne soyons pas assez furieux pour nous fermer

tout retour et nous ôter toute ressource, en nous obstinant dans nos blasphèmes, contre cet Esprit de sainteté qui peut encore nous rendre la vie, en nous déchaînant contre une religion, en nous séparant d'une Église où nous pouvons encore trouver notre salut!

3°. Rigueur extrême du jugement de Dieu pour les moindres péchés que l'on néglige d'expier. « Or je vous déclare que les hommes rendront compte, au jour du jugement, de toute parole inutile qu'ils auront dite; car vous serez justifiés par vos paroles, et vous serez condamnés par vos paroles. » Lorsque nous paroîtrons devant Dieu pour être jugés, nous aurons à rendre compte même d'une parole inutile que nous aurons dite sans nécessité, sans aucune utilité, ni pour nous, ni pour le prochain. Qui eût jamais cru que Dieu dût entrer dans ce détail, et avec une telle exactitude, si Notre-Seigneur ne nous en eût assuré lui-même? Mais dans un jugement divin, rien ne peut être négligé, rien ne peut échapper; c'est donc à nous à être attentifs sur nos paroles, puisqu'elles doivent nécessairement entrer dans l'arrêt de notre condamnation ou de notre justification. Or, si les paroles doivent être discutées et examinées avec cette exactitude rigoureuse, que sera-ce des actions, des pensées, des désirs et de tous les mouvemens de notre cœur?

Ayez pitié de moi, ô Jesus, ayez pitié de

moi ! Hélas ! que deviendrai-je au jour de votre justice, si vous ne venez à mon secours ! Ah ! daignez me communiquer votre Esprit, qu'il règne dans mon ame, et que le démon en soit chassé pour toujours. La victoire éclatante que vous avez remportée sur cet ennemi de mon salut, anime ma confiance. Avec vous, que puis-je craindre de ce fort armé ! que ce lion furieux fasse entendre ses rugissemens, il ne m'effrayera pas ; muni de votre grâce, je triompherai de sa fureur. O Dieu fort, soyez ma force et mon soutien ! O Roi de gloire, je suis à vous et pour toujours ! Crainte, respect humain, rien ne pourra plus m'empêcher de me déclarer pour vous dans le temps, afin de vous être réuni dans l'éternité. Ainsi soit-il.

CVII^e. MÉDITATION.

Le Démon rentrant dans sa première demeure.

Jesus-Christ, sous cette parabole, nous peint la rechute d'une ame dans le péché, et la rechute d'un peuple dans l'infidélité. *Matt.* 12. 43-45. *Luc.* 11. 24-26.

PREMIER POINT.

De la rechute d'une ame dans le péché.

1°. DES causes de la rechute. Ces causes se trouvent dans la conduite que tient le démon, et dans celle que nous tenons nous-

mêmes après qu'il a été chassé de notre cœur. En premier lieu, le démon est inquiet, et nous, nous sommes tranquilles. « Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il va dans des lieux arides, cherchant du repos, et il n'y en trouve point. Notre-Seigneur compare le démon à un homme qui, chassé d'une maison qu'il avoit usurpée, va cacher sa honte dans les déserts, et ne sait plus où se retirer. Le démon, confus de sa défaite, n'en peut souffrir l'affront. Il sent la perte qu'il a faite, et il en est dans le trouble et dans l'agitation. Pour nous au contraire, nous sommes tranquilles et indifférens. Après quelques momens donnés à la piété, nous ne pensons plus ni au bonheur dont nous jouissons, pour en remercier Dieu, ni à l'ennemi furieux qui ne nous perd pas de vue, pour nous tenir sur nos gardes. Nous nous endormons dans une fatale sécurité; au lieu que nous devrions ne nous donner aucun repos, mais craindre, veiller et prier sans cesse. 2°. Le démon prend une résolution ferme, et nous, nous n'en formons que de foibles. « Alors il nous dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. » Le démon regarde toujours cette maison comme la sienne, et il l'appelle ainsi. Résolu de tout faire et de tout entreprendre pour s'en rendre maître une seconde fois, il ose assurer qu'il y rentrera, et il regarde la chose comme

certaine. Ah ! qu'il s'en faut que nos résolutions aient cette fermeté et cette assurance ! Ce n'est qu'en tremblant que nous promettons de ne plus retomber ; souvent même nous sentons que notre cœur dément nos paroles. Bien loin de nous tenir comme sûrs que nous ne retomberons plus, nous regardons comme très-assuré que nous retomberons encore. Ou si nous prenons quelque résolution qui nous paroisse ferme, hélas ! elle ne dure pas long-temps, chaque jour elle diminue, elle s'affoiblit. Ah ! il faudroit la renouveler chaque jour, et plusieurs fois par jour, et toujours avec la même ferveur ! Il faudroit opposer au démon fermeté à fermeté, assurance à assurance, et lui dire : Non, tu ne rentreras pas dans mon cœur, il est à Dieu, et il ne sera plus à toi, tu en as été chassé comme un usurpateur ; et avec la grâce que me donne celui qui t'a vaincu et qui me soutient, tu n'en auras plus la possession. La manière pleine de hauteur et d'empire avec laquelle le démon nous traite, ne devroit-elle pas seule suffire pour nous inspirer une résolution ferme et courageuse ? Hélas ! nous nous obstinons si fortement à refuser ce qu'on veut obtenir de nous par violence ! 3°. Le démon vient voir en quel état est notre cœur ; et nous, nous négligeons d'examiner en quel état il est. « Et revenant dans sa maison, il la trouve vide, nettoyée

et parée. Si le démon trouve notre cœur foible par quelque endroit, c'est par là qu'il l'attaque. S'il y trouve du désordre et de la dissention, quelque passion mal domptée, quelque penchant mal réprimé, ce sont autant d'intelligences qu'il ménage, et dont il ne manque pas de tirer parti. S'il y trouve encore quelque chose de souillé, c'est-à-dire, de l'amour de nous-mêmes, de l'aversion pour le prochain, de l'attachement pour les créatures, de l'avarice, de la colère, de la volupté, il le revendique comme à soi; et s'en fait un titre pour recouvrer tout le reste. S'il trouve ce cœur sans parure, c'est-à-dire, sans armes, sans force, sans défense, sans vertu, il y rentre, et s'en rend le maître sans combat. Mais s'il le trouve paisible, orné et bien pourvu, il se retire, non pour renoncer à son entreprise, mais pour prendre de nouvelles mesures. C'est donc à nous à examiner soigneusement et tous les jours notre conscience, à en reconnoître l'état, et à remédier promptement à ce qui pourroit favoriser les desseins de l'ennemi. 4°. Le démon ne compte pas sur ses seules forces, mais il va chercher du secours; et nous; nous comptons trop sur nous-mêmes et sur nos propres forces. « Alors il va prendre avec lui sept autres esprits plus méchans que lui. » Lorsque le démon trouve notre cœur en état de défense, il va chercher sept autres démons,

c'est-à-dire, un grand nombre de démons, pour pouvoir emporter la place, et il les choisit plus méchans, plus fourbes que lui, afin que tous ensemble ils puissent mettre tout en usage et nous attaquer de tous côtés, par la joie et la tristesse, par la douleur et la volupté, par l'adversité et la prospérité, par l'amour et la haine, par les amis et les ennemis, par l'attrait du monde et les persécutions. Cependant le secours que le démon s'est procuré, ne lui donneroit sur nous aucun avantage, si, de notre côté, après avoir fait ce qui dépend de nous, nous savions nous défier de nous-mêmes, et, dans cette juste défiance, implorer le secours de Dieu, l'assistance des Saints et des Anges, par des prières ferventes et continuelles. 5°. Enfin le démon attaque avec force et opiniâtreté; et nous, nous ne faisons qu'une résistance foible et de peu de durée. Le premier assaut nous fait perdre courage. Une résistance plus longue nous paroît impossible. Une vie passée dans les combats nous paroît un trop rigoureux martyre. La couronne éternelle qui nous est promise, ne nous touche plus. Nous cédons du moins pour cette fois, nous flattant que nous nous releverons un jour, et qu'alors notre courage sera plus affermi, le combat moins rude, et la victoire plus aisée. Ah! que nous aimons à nous flatter, à nous abuser, et à nous perdre!

2°. Malheur de la rechute. *En rentrant dans cette maison, ils y habitent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.* L'état d'une ame dans la rechute, est pire que son premier état dans le péché : 1°. par la grièveté de son nouveau péché, que l'ingratitude du bienfait reçu, l'infraction des promesses données, le mépris des grâces obtenues rendent beaucoup plus grand ; 2°. par la multitude de ses péchés. Au lieu d'un démon, bientôt elle en a sept ; au lieu d'un vice et d'une passion, elle s'abandonne à toutes ses inclinations déréglées ; au lieu de quelques péchés dans la même espèce où elle tomboit rarement et non sans remords, elle en multiplie les actes et n'en sait plus le nombre. 3°. Par la difficulté de se relever. Les démons établissent dans cette ame leur demeure le plus solidement qu'il leur est possible. L'habitude du péché se forme, et les chaînes se multiplient, l'ame devient plus foible, la lumière de la foi s'obscurcit, les remords sont plus rares et moins vifs, les grâces moins abondantes ; et la conversion paroît si difficile, qu'on prend pendant long-temps le parti de la remettre, et quelquefois le parti d'y renoncer entièrement. 4°. Par la facilité de retomber. Après une première délivrance on s'est soutenu quelque temps, et on a livré quelques combats avant de retomber ; mais si on ne se relève après la

première rechute, la seconde ne tarde pas, et plus on retombe, et moins il se trouve d'intervalle entre la conversion et la rechute qui la suit. 5°. Enfin par l'illusion où il n'est que trop d'ordinaire de donner. On s'accommode aisément d'une alternative de péchés et de confessions. Par-là on trouve le moyen de satisfaire sa passion et d'appaiser sa conscience. On commet le péché sans peine, parce que l'on compte que l'on s'en confessera. On se confesse de son péché sans peine, parce que l'on compte qu'on y retombera. On sent la honte de ses fers, mais on les chérit. On se flatte dans son imagination qu'ils sont rompus, mais dans le cœur on s'applaudit de ce qu'ils ne le sont pas. Illusion funeste, qui conduit tant de pécheurs jusqu'au tombeau, et du tombeau dans l'enfer! Effet terrible des rechutes, et quelquefois de la première rechute !

SECOND POINT.

De la rechute d'un peuple dans l'infidélité.

1°. Des causes de la rechute. Ce que Notre-Seigneur vient de dire, ne convient pas moins à un peuple entier, qu'à une ame particulière; c'est même au peuple Juif à qui il l'applique par ces paroles : *Il en arrivera ainsi à cette nation criminelle.* Le peuple Juif étoit souvent tombé dans l'idolâtrie, et s'en étoit relevé. La dernière idolâtrie et la plus

longue de toutes, avoit été excitée par la captivité de Babylone, qui fut aussi la plus longue de toutes. Ce peuple chéri en étoit sorti plein de religion et de ferveur; et pour son parfait rétablissement. Dieu avoit renouvelé pour lui les miracles de sa toute-puissance. Lorsque Jésus-Christ vint au monde, il y avoit déjà long-temps que la nation juive avoit commencé à déchoir de cette ferveur. L'impiété des Saducéens qui nioient une autre vie et l'immortalité de l'ame, l'orgueil et l'hypocrisie des pharisiens qui corrompoient la Loi de Dieu et en détournoient le sens à leur profit, la corruption des mœurs qui se glissoit dans tous les états, la fausse idée que l'on se faisoit du règne du Messie que l'on attendoit, tout cela rendoit cette génération la plus criminelle de toutes celles qui avoient précédé, et disposoit la nation à ce déicide dont elle se rendit coupable. Après ce crime commis, des particuliers en grand nombre le détestèrent et se firent chrétiens; mais le corps de la nation y persista et y persiste encore, sans reconnoître la main de Dieu, qui depuis tant de siècles s'appesantit sur lui. Ainsi s'est vérifié sur cette nation ingrate, ce que Notre-Seigneur lui prédit ici. L'histoire des juifs en ce point est l'histoire de tous les peuples, qui, après être sortis de l'idolâtrie pour entrer dans l'Église, ont ensuite abandonné cette Église pour se

livrer au schisme ou à l'hérésie. Les mêmes causes que nous avons exposées ci-dessus, les ont précipités dans ce malheur, c'est à-dire, la malice et l'activité du démon, qui, pour rentrer dans son ancienne demeure, a mis tout en œuvre, le luxe des richesses, le faste des arts, l'orgueil des sciences, le mépris de l'autorité, l'amour de la nouveauté, la haine et la jalousie contre l'Église, le commerce avec des peuples déjà tombés dans l'erreur et la contagion de leur exemple, la foiblesse des Chefs et la négligence des particuliers : d'où il arrive qu'on n'a point connu les artifices de l'ennemi, qu'on ne s'y est point opposé, ou qu'on l'a fait trop mollement et trop tard. Comme chaque particulier peut contribuer au dépérissement de la foi dans une nation, de même aussi chaque particulier, chaque famille peut travailler à l'y maintenir et à la faire refleurir. Mais pour cet effet, 1°. nous devons estimer infiniment ce don précieux de la foi, nous réjouir de ce que notre nation est inviolablement attachée à l'Église Catholique, Apostolique et Romaine, remercier Dieu de ce qu'il nous a fait naître dans le sein d'une telle nation, et plaindre le sort de ceux qui n'ont pas eu cet avantage. Eh! qu'importe qu'un état soit florissant par le commerce, les sciences et les arts, si ces fleurs ne peuvent produire que les fruits d'une mort éternelle? Heureuse

sur la terre la patrie qui procure à ses citoyens le moyen de parvenir à la patrie céleste ! Tout le reste n'est rien, et ne peut suivre au delà du tombeau. 2°. Nous devons faire souvent des actes de foi, et renouveler en présence de Jesus-Christ les sentimens de notre attachement inviolable à l'Eglise, qu'il a acquise par son sang, et qu'il a fondée sur la pierre ferme et inébranlable ; examiner si nous n'ouvrons point nous-mêmes la porte à l'ennemi, en fréquentant sans nécessité des personnes dont la foi est suspectée, en lisant ou en gardant des livres condamnés par l'Eglise, ou qui tendent à diminuer le respect et l'amour qu'on lui doit, en écoutant avec plaisir des nouvelles, des discours injurieux à la religion. Nous devons prier pour la conservation de la foi dans l'Etat, pour son exaltation dans l'Univers ; implorer l'intercession des Saints, et sur-tout des Saints protecteurs de la nation, et de ceux qui, les premiers, nous ont annoncé l'Evangile. 3°. Nous devons résister avec fermeté à tout ce qui attaque la foi, et condamner absolument toute doctrine et tout livre que l'Eglise condamne, sans nous laisser éblouir par la sainteté apparente, par la science, par l'esprit, par les talens de quiconque nous tiendroit un autre langage. Notre foi est appuyée sur la parole de Dieu, et sur l'infaillibilité de son Eglise, qui nous annonce et nous expli-

que cette parole ; et cette infaillibilité n'est accordée ni à la piété, ni à la science, ni à l'esprit, ni aux talens, mais au caractère d'Apôtres de Jesus-Christ, et de successeurs légitimes des Apôtres, à qui la piété, la science et les lumières ne manqueront jamais pour conduire le peuple fidelle dans la voie de la vérité.

2°. Malheur de la rechûte dans l'infidélité. Le malheur d'un peuple qui est retombé dans l'infidélité après avoir eu la foi, est le même que celui des Juifs. 1°. Il est livré à un aveuglement volontaire, qu'aucune lumière ne peut dissiper. Le Juif s'applaudit de ce qu'exempt d'idolâtrie, il adore Dieu et obéit à sa Loi, et il ne veut pas voir que c'est rejeter Dieu et sa Loi que de rejeter son Christ. L'hérétique s'applaudit de ce qu'il reçoit Jesus-Christ et son Evangile, et il ne veut pas voir que la foi de Jesus-Christ. étant indivisible et inaltérable, elle ne peut se trouver que dans l'Eglise que Jesus-Christ a fondée, et que la prétention d'avoir réformé la foi de cette Eglise, est un blasphème contre Jesus-Christ et son Evangile. 2°. Il est animé par la haine implacable de la vérité, qu'aucune apologie ne peut détruire. Les fables des Juifs contre le Christianisme se perpétuent parmi eux, et y perpétuent la haine contre les Chrétiens. Les docteurs hérétiques renouvelent

sans

sans cesse contre les Catholiques des calomnies mille fois réfutées, et ils n'ont rien tant à cœur, que d'entretenir dans l'esprit des peuples cette haine contre l'Eglise Romaine, qui a été le fondement de leur séparation. 3°. Il est livré à un endurcissement inconcevable, qu'aucun motif ne peut vaincre. On voit encore quelques particuliers abandonner le judaïsme ou l'hérésie, pour se faire catholiques. Plusieurs autres feroient la même démarche, s'ils n'y trouvoient trop d'obstacles qu'ils n'ont pas le courage de vaincre. On a même vu des souverains renoncer à l'erreur, revenir à la foi de leurs pères, et rentrer dans le sein de l'Eglise catholique; mais un peuple, mais un état, mais une nation on n'a point d'exemple qu'aucun se soit jamais converti et soit rentré dans les routes de la vérité. Une telle obstination, comme celle des juifs, est une malédiction de Dieu et une punition visible de l'apostasie. L'état présent de ses rebelles, selon la parole de Notre-Seigneur, est pire que leur premier état, parce que leur mal est plus grand, et qu'il paroît être sans remède et sans espérance. Pour nous, remercions Dieu, prions, craignons. et tenons-nous sur nos gardes.

Defendez-moi par votre grâce, ô Jesus! sauvez-moi, ô mon Dieu! ah! ne permettez pas que je me brise en retombant, et que j'ajoute à mes autres infidélités l'ingratitude

d'une rechute volontaire ! Préservez-moi d'un malheur si funeste dans ses suites ! Faites que je n'aie pas moins de vigilance pour me sauver, que le démon a de fureur pour me perdre ; faites que je vive et meure dans votre sainte grâce et dans votre saint amour ! Ainsi soit-il.

CVIII^e. MÉDITATION.

Exclamation d'une Femme sur le bonheur de Marie.

Considérons Marie bienheureuse par les priviléges dont Dieu l'a prévenue, par les vertus qu'elle a pratiquées, et par la gloire dont Dieu l'a comblée. *Luc.* 11. 27-28.

PREMIER POINT.

Marie bienheureuse par les priviléges dont Dieu l'a prévenue.

Les priviléges de Marie la rendent la plus sublime de toutes les créatures, et par là l'objet singulier de notre culte. Après que Notre-Seigneur eut expliqué comment le démon étoit forcé, par un plus fort que lui, de quitter la place qu'il avoit usurpée, et par quel artifice cet esprit malin trouve quelquefois le moyen d'y rentrer ; après qu'il eut traité cette matière avec cette dignité et cette assurance qui ne pouvoient convenir qu'à

celui qui n'ignore rien de ce qui se passe et dans le secret des cœurs et dans l'empire des esprits. *Comme il disoit ces choses, une femme élevant sa voix du milieu du peuple, lui dit: Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont nourri!* O femme! que vous êtes heureuse vous-même d'avoir prononcé cette parole, qui passera de bouche en bouche, d'âge en âge, et qui sera répétée par toutes les nations de la terre jusqu'à la fin des siècles! Sans le savoir, vous êtes la première qui commencez à accomplir la prophétie de celle que vous préconisez, et dont le bonheur est infiniment au dessus de ce que vous en pouvez penser et exprimer. Pour nous, qui sommes mieux instruits, occupons-nous de ce bonheur de la Mère, fondé sur la grandeur du Fils, et qui ne peut tourner qu'à sa gloire; considérons Marie bienheureuse par les priviléges dont Dieu l'a prévenue.

1°. Privilége d'innocence, qui rend Marie la plus pure de toutes les Vierges. Privilége par lequel, quoique fille d'Adam, elle a été exempte du péché originel; quoique revêtue d'un corps mortel, elle a été exempte de tout péché actuel, même véniel, même indélibéré, d'inadvertence et de surprise; en sorte que depuis le premier instant de sa conception, jusqu'au dernier moment d'une longue vie, il n'y a jamais eu en elle ni tache

ni imperfection : ce qui met sa pureté non-seulement au-dessus de celle de tous les hommes, mais encore au-dessus de celle des Anges, puisque celle des Anges n'a rien eu de privilégié et qui ne fût commun entre eux.

2°. Privilége de grâce, qui rend Marie la plus sainte de toutes les créatures. Marie, dès le premier instant de sa conception, fut remplie de grâces. Marie, toujours fidelle à toute l'étendue de la grâce, en mérita l'augmentation, et la grâce ne cessa chaque jour de s'accroître en elle et de s'y multiplier. L'Ange la saluant, ne lui donna point d'autre nom que celui de *pleine de grâce.* Mais qu'elles grâces lui communiqua le Verbe fait chair, pendant neuf mois qu'il resta dans son sein, pendant les années de son enfance qu'il fut nourri de son lait et porté entre ses bras ! quels accroissemens de grâces ne reçut pas Marie, pendant plus de soixante ans d'une vie toute occupée à faire valoir et à augmenter la grâce !

3°. Privilége de dignité, qui rend Marie la plus éminente de toutes les créatures. Privilége par lequel elle est Vierge, et sans cesser d'être Vierge, elle est mère. Prodige prédit par Isaïe, et qui annonçoit un plus grand prodige encore, celui par lequel elle a été élevée jusqu'à ce point de grandeur, que d'être la Mère de Dieu. Dignité au-dessus de toutes nos pensées, au-dessus de

toute l'intelligence des Anges. Dignité en quelque sorte infinie par le rapport intime qu'elle met entre Dieu et Marie, entre Marie et chacune des trois Personnes de la sainte Trinité ; car étant la Mère du Fils, elle est l'épouse du Saint-Esprit, et partage, en quelque sorte avec le Père, sa divine fécondité. Le Fils de Dieu est Fils de Marie. Le même qui appelle Dieu son Père, appelle Marie sa Mère. Le Fils de Marie est Dieu, et Marie est Mère de Dieu. Les Anges sont les ministres de Jesus-Christ, les Saints sont ses serviteurs, ses amis, ses frères même, mais ses frères par adoption; et Marie est sa Mère, non par adoption dans un sens spirituel et mystique, mais par nature et dans le sens le plus propre. Le même à qui Dieu a dit: Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui; Marie lui dit également: et comme Dieu le Père engendre le verbe en unité de principe, Marie l'a engendré sans le commerce des hommes, par l'opération du Saint-Esprit, et sans communication de son éminente dignité.

SECOND POINT.

Marie bienheureuse par les vertus qu'elle a pratiquées.

Les vertus de Marie la rendent la plus parfaite de toutes les créatures, et par là le digne objet de notre imitation. A l'exclama-

tion de cette femme qui appeloit bienheureuse la Mère du Sauveur, *Jesus répondit : Mais plutôt heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent.* Par-là Jesus nous fait comprendre que si c'est un bonheur pour Marie d'être sa Mère, c'en est un encore d'avoir mérité de l'être par ses vertus ; que si le premier fait son élévation, le second fait son mérite et est la source du premier ; que si le premier exige nos respects et nos hommages, le second demande toute notre attention, parce que nous ne pouvons avoir part au premier, et que nous devons participer au second par l'imitation de ses vertus. C'est notre défaut ordinaire de nous occuper tellement du bonheur des autres, que nous ne songions point au nôtre, nous louons dans les autres ce qui est au dessus de nous, et nous oublions en eux ce qui est à notre portée, et en quoi nous pouvons les imiter. Si les priviléges singuliers de Marie sont sublimes et au dessus de toutes nos pensées, la vie de Marie est toute commune à l'extérieur, et entièrement à notre portée. Vie obscure, vie pénible, vie laborieuse, et souvent traversée par les afflictions, n'est-ce pas la vie ordinaire des hommes ? Mais Marie, dans une vie en apparence si commune, Marie attentive à toutes les voies de la providence, profitant de toutes les occasions de plaire à Dieu, fidelle à remplir tous

les devoirs de son état, animant, par les motifs les plus purs, ces moindres actions, et par-là pratiquant à chaque moment les vertus les plus héroïques; voilà ce qui distingue cette Mère du Sauveur, ce qui la rend la plus parfaite de toutes les créatures, et en quoi, selon la mesure de la grâce, nous devons nous appliquer à l'imiter. Parcourons pour cet effet quelques-unes de ses vertus. Sa virginité : elle la conserva dans le mariage même, et jusqu'au dernier soupir de sa vie, avec un soin qui la porta à craindre les éloges d'un Ange, avec un attachement qui suspendit son consentement à la maternité divine. Son oraison : la prière fut sa plus douce et sa continuelle occupation. Son humilité : elle fut la règle de tous ses sentimens. Qu'un Archange la loue, qu'Elisabeth la félicite, elle n'est que la servante du Seigneur ! Sa reconnoissance : elle l'occupa toute entière, et éclata par le sublime Cantique qu'elle prononça dans la maison d'Elisabeth. Son obéissance : elle fut la règle de toutes ses vertus. Elle obéit aux Edits de César, comme à la Loi de Moïse ; elle obéit à ses parens dans ce qui regardoit ses occupations et le choix d'un époux, et elle obéit à cet époux dans les circonstances les plus critiques et les plus difficiles de la vie. Sa charité envers le prochain : charité prévenante envers Elisabeth, compatissante envers

les époux de Cana. Son attention continuelle à tout ce qui pouvoit lui manifester la volonté de Dieu, et exiger d'elle quelque devoir, à tout ce qui avoit rapport à son Fils, à tout ce qui se disoit de lui, et à tout ce qu'il disoit ou faisoit lui-même; elle en conservoit avec soin le précieux souvenir dans son cœur. Sa foi : elle fut soumise et inébranlable à croire les mystères incompréhensibles que l'Ange lui annonça. Après la mort de son Fils, on ne la vit point inquiète, chercher avec les saintes femmes, parmi les morts, celui qui avoit dit qu'il ressusciteroit. Sa résignation : elle fut entièrement parfaite à la volonté de Dieu et aux ordres de sa providence, quelque rigoureux qu'ils parussent être à son égard; soit dans l'obscure condition où Dieu la tenoit, quoiqu'elle et son époux fussent de la famille royale et eussent droit à la couronne, soit dans les pénibles voyages qu'elle eut à faire, tantôt pour obéir aux ordres d'un Prince, et tantôt pour éviter la fureur d'un autre, soit dans l'exil où elle fut obligée de vivre, éloignée de sa famille et de sa patrie; soit enfin dans la perte qu'elle fit de son époux, qui étoit son soutien et sa consolation, et ce qu'elle avoit, après son Fils, de plus cher au monde. La fermeté de son ame, la force de son esprit, son courage parurent dans toutes les traverses qu'elle eut à essuyer, et que Jesus-Christ semble avoir

voulu lui ménager ; car on ne le vit jamais lui parler avec une tendresse visiblement affectueuse, ni lui donner même le nom de Mère, parce que sa vertu ne devoit avoir rien de foible, rien d'humain, rien qui ne fût infiniment parfait. Sa constance héroïque dans l'épreuve la plus sensible où ait jamais été mise aucune créature. Marie, sur le Calvaire, voit son Fils, l'unique objet de son amour et de sa tendresse, déchiré de plaies, couronné d'épines, couvert de son sang, l'objet de la haine publique, et l'exécration du peuple ; et entend les coups de marteau qui l'attachent à la croix ; elle le voit suspendu par ses plaies, et languir dans cet état affreux. O Mère de douleur ! ô la plus affligée, la plus éprouvée, mais aussi la plus fidelle, la plus soumise, la plus constante de toutes les créatures ! Marie, debout au pied de la croix, voit immoler son Fils, elle le voit expirer, et elle s'immole avec lui à la gloire de ce Dieu devant qui elle reconnoît que tout doit s'anéantir et disparoître. Il n'est pas possible de parcourir toutes les vertus de Marie. Dans tous les endroits de l'Évangile où elle a quelque part, dans tous ses discours, dans toutes ses démarches, on voit par-tout briller l'humilité, la modestie, la candeur, une retenue admirable, une prudence consommée, une sagesse toute divine. Après l'Ascension de son Fils au Ciel, on voit

Marie dans le Cénacle persévérer dans la prière avec les Apôtres; mais depuis la descente du Saint-Esprit le commencement de la prédication apostolique, les livres saints ne parlent plus d'elle; c'est l'éloge de sa discrétion. Tout le reste de sa glorieuse vie se passe dans la retraite, dans la prière, dans la pratique des vertus propres de son état, jusqu'à ce que l'amour divin achève de la consumer, et la réunisse à son bien-aimé. Quel modèle pour nous que la vie de Marie! Modèle parfait pour tous les états, pour la jeunesse et l'âge le plus avancé, pour les Vierges et pour les personnes engagées dans le mariage, pour ceux qui sont dans les grandeurs et l'humiliation, dans la prospérité et dans l'affliction! Heureuse Vierge, d'avoir pratiqué de si sublimes vertus! Heureux nous-mêmes, si nous vous prenons pour modèle, si nous vous imitons.

TROISIÈME POINT.

Marie bienheureuse par la gloire dont Dieu l'a comblée.

La gloire de Marie la rend la plus puissante de toutes les créatures, et par-là l'objet de notre plus tendre confiance.

1°. Gloire de Marie dans les saintes Ecritures, où elle est annoncée; tantôt en termes formels, lorsque Dieu, aussitôt après la chute de l'homme, menace le dragon infernal

de la venue d'une femme qui lui écrasera la tête, ou lorsqu'Isaïe annonce aux Juifs qu'une Vierge enfantera, et que son Fils sera un Dieu avec nous; tantôt par des symboles, comme l'arche de Noé, l'arche d'alliance, la toison de Gédéon, le temple de Salomon, et mille autres qu'on peut trouver, sur-tout dans le Cantique des Cantiques; tantôt par les actions héroïques de ces femmes illustres qui furent le salut du peuple Juif, telle qu'une Débora, une Judith, une Esther.

2°. Gloire de Marie dans l'Eglise, où elle est honorée, non du culte suprême, qui n'est dû qu'à Dieu, mais d'un culte spécial au dessus de celui que nous rendons aux Saints, et tel qu'il convient de le rendre à la Mère de Dieu et à la Reine des Saints. L'Eglise ne célèbre pas seulement la naissance ou la mort de Marie comme celle des autres Saints, mais tous ses pas, toutes ses démarches, toutes ses actions, par des fêtesparticulières. Le nom de Marie est après celui de Jesus dans toutes les liturgies, dans tout l'Office divin. Les chaires sacrées en retentissent, les pères et les docteurs de l'Eglise l'ont exaltée à l'envi. Jetons les yeux sur la face du monde chrétien. Que de Temples et d'Oratoires en l'honneur de Marie! que d'Ordres religieux de l'un et de l'autre sexe! que de Congrégations

dévouées à son culte ! que de pratiques établies pour l'honorer ! Chaque royaume catholique, chaque fidelle en particulier s'empresse de se mettre sous sa protection, et de lui donner des témoignages de son respect et de son amour.

3°. Gloire de Marie dans le Ciel, où elle est couronnée. Marie ressuscitée à l'exemple de son Fils, est élevée au céleste séjour. Jesus-Christ est assis à la droite de Dieu son Pere, et Marie à la droite de Jesus-Christ son Fils. Jesus-Christ est le Roi du Ciel, Marie en est la Reine. Jesus-Christ a reçu tout pouvoir de son Père, et il l'a communiqué à sa Mère. Si Jesus-Christ accorde des graces à l'intercession des Saints, il n'en refuse aucune à celle de Marie. Marie est notre mère, et elle est toute-puissante auprès de son Fils, qui est notre Dieu ; pourrions-nous n'avoir pas en elle une entière confiance ! Par combien de prodiges n'a-t-elle pas signalé sa bonté et son pouvoir ! Invoquons-la donc dans tous nos besoins, imitons-la, honorons-la, et nous ressentirons comme tant d'autres, les effets de sa puissante protection.

O Mère de mon Dieu ! ô Mère de mon Sauveur ! que tout se prosterne devant vous et vous reconnoisse pour la plus pure, la plus sainte et la plus sublime de toutes les créatures ! Comme telle, soyez après votre

Fils, le premier objet de mon culte, de mon amour, de mes louanges! Bien loin de craindre de déplaire à Jesus en vous honorant, je croirois l'offenser, si je refusois de vous rendre mes respects et mes hommages. Peut-on vous connoître telle que vous êtes, sans s'écrier avec la femme de l'Évangile, et avec toute l'Église: Heureuse Mère qui avez porté dans votre sein le Fils du Père Éternel, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort! Ainsi soit-il

---

CIXᵉ. MÉDITATION.

Jonas donné en signe de la Résurrection de Jesus-Christ.

Le miracle de la Résurrection de Jesus-Christ est le plus efficace pour prouver notre sainte Religion; le plus aisé à vérifier, le plus propre à édifier. *Matt.* 12. 38-42. *Luc.* 11. 29-32.

PREMIER POINT.

Miracle le plus efficace pour faire preuve de la Religion.

1°. PAR la nature même du miracle. *Alors quelques-uns des Scribes et des Pharisiens lui dirent: Maître, nous voudrions bien voir quelque chose de vous.* L'exclamation de la femme dont nous avons parlé, et l'impression qu'elle pouvoit faire sur les esprits, furent peut-être

ce qui engagea quelques-uns des Scribes et des Pharisiens à demander à Notre-Seigneur un signe dans le Ciel, quelque nouveau phénomène dans l'air, pour prouver la divinité de sa mission. Ils voyoient bien qu'il ne le leur accorderoit pas, mais ils espéroient tirer avantage de son refus. Ce fut peut-être aussi cette demande qui réveilla la curiosité du peuple, attira un nouveau concours, et fit qu'on se pressa pour entendre la réponse. *Et comme le peuple s'amassoit en foule, il leur répondit : Cette nation méchante et infidelle demande un prodige : il ne lui en sera point donné d'autre que celui du Prophète Jonas. Car de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. Et comme Jonas fut un signe pour les Ninivites, ainsi le Fils de l'Homme en sera un pour ceux de cette nation.* Le miracle d'un homme qui, après avoir été mis à mort, après avoir été enseveli, sort de son sépulcre par sa propre vertu, et plein de vie et de gloire, n'est-il pas un prodige bien plus frappant et plus efficace pour prouver la religion, que celui que demandoient les pharisiens, ou tout autre que l'on pût imaginer ? Si au lieu de nous forger des systêmes de religion, nous méditions bien celle que Dieu nous a donné, nous verrions sans peine qu'elle est d'autant plus grande, d'au-

tant plus sainte, qu'elle est au dessus de nos pensées et de toute notre sagesse.

2°. Par la prédiction du miracle. Isaïe l'avoit célébré, David l'avoit prédit, Jonas l'avoit exprimé dans sa propre personne; mais sur-tout Jesus-Christ l'avoit annoncé en plusieurs occasions et de plusieurs manières: en sorte que ses ennemis, même après l'avoir vu expirer dans les tourmens, craignirent encore les effets de cette prédiction. Or, un homme qui dit: On me mettra à mort, on me descendra dans le tombeau, vous me verrez mort et enseveli; mais trois jours après je ressusciterai, vous me verrez vivant et glorieux: oui si cet homme réalise sa parole, il a droit d'exiger de moi tout ce qu'il voudra, je suis prêt à faire et à croire tout ce qu'il me dira. Pourquoi donc esprits forts, qui vous piquez de méthode et de raisonnement, nous répéter sans cesse vos déclamations surannées contre nos augustes mystères, objets de notre foi! Ignorez-vous que nous croyons aussi que celui qui nous a enseigné ces dogmes, tels qu'ils sont, et non tels que vous les défigurez, est ressuscité trois jours après sa mort comme il l'avoit promis! Commencez donc, si vous raisonnez juste, par détruire ce miracle qui est le fondement de notre foi, et tout le reste tombera de soi-même. Mais tant que la foi de ce miracle subsistera, et que vous ne me

direz rien qui puisse la détruire, vos reproches seront vains, vos raisonnemens exciteront la dérision, vos railleries et vos bons mots prouveront peut-être encore moins la malice de votre cœur, que le peu de justesse de votre esprit.

3°. Par la singularité du miracle. Qu'un homme soit ressuscité lui-même ; que par sa propre vertu il soit sorti triomphant du tombeau, cela ne pouvoit convenir qu'à l'homme-Dieu, qu'au Fils de Dieu, qu'à celui qui est le maître absolu de la vie et de la mort ; qu'après avoir été trois jours dans le tombeau, il passe encore quarante jours sur la terre avec ses Disciples ; que le quarantième jour il s'élève vers le Ciel à leurs yeux, pour leur envoyer l'Esprit saint ; qu'avant ce temps il se soit montré à un Apôtre incrédule pour le rendre fidelle, et après ce temps à un persécuteur pour en faire un Apôtre, c'est un prodige inoui, sans exemple et sans imitation ; la fable n'a pas osé feindre rien de semblable. Que l'impie et l'incrédule de nos jours recherchent donc encore avec soin tout ce que les différentes superstitions de l'Univers ont inventé de plus fabuleux, de plus absurde, et qu'ils osent le comparer avec nos mystères, avec nos dogmes, avec nos Sacremens, avec nos cérémonies ; je leur demanderai toujours : L'auteur de ces superstitions est-il ressuscité ?

a-t-il donné sa résurrection pour preuve de ce qu'il enseigne ? O génération perverse et infidelle ! vous demandez encore un signe ; vous n'êtes pas encore, dites-vous, convaincue : ah ! d'autres miracles vous seroient accordés ; vous les contesteriez les uns après les autres, vous les calomnieriez tous, et vous ne vous rendriez à aucun. Celui que la Résurrection de Jesus-Christ n'a pas convaincu, ne veut pas l'être ; il ne lui reste qu'à continuer de s'endurcir, qu'à multiplier ses crimes ; il ne lui reste qu'à être jugé. Pour nous, remercions Jesus-Christ, et confirmons-nous de plus en plus dans notre foi.

SECOND POINT.

Miracle le plus aisé à vérifier.

1°. Par les témoins du miracle même. Témoins en qui il ne pouvoit y avoir d'illusion, à raison du loisir qu'ils eurent pendant quarante jours de s'assurer de la vérité du fait, à raison des différentes manières dont ils virent Jesus ressuscité, tantôt ensemble, tantôt en particulier, tantôt le jour, tantôt la nuit; parlant, mangeant, se promenant, se laissant toucher, leur faisant des reproches, les instruisant, renouvellant ses promesses, et montant au Ciel; enfin, à raison du changement qu'ils éprouvèrent en eux-mêmes, lorsque le Saint-Esprit, qu'il leur

avoit annoncé, descendit sur eux sous des symboles visibles, et qu'il les éclaira, les anima, et leur communiqua le don des langues et des miracles. Témoins entre lesquels il ne pouvoit y avoir de complot, à raison de leur nombre infini ; car, outre les Apôtres, les Disciples et les saintes femmes qui virent Jesus ressuscité, il faut mettre au nombre des premiers témoins de sa résurrection, ceux qui virent les miracles des Apôtres mêmes et de leurs successeurs; miracles qui n'étoient qu'une suite de celui de la résurrection, et qui ne s'opéroient que pour le confirmer; miracles opérés en public dans différentes villes, et devant des personnes de différentes nations. Quel intérêt d'ailleurs ces témoins n'auroient-ils pas eu à renoncer au maître qui les auroit trompés, de qui ils n'avoient plus rien ni à espérer ni à craindre ! quel intérêt n'auroient-ils pas eu à rejeter une religion qui n'eût été fondée que sur la fraude et le mensonge, et qui ne pouvoit leur procurer que des persécutions, des tourmens et la mort ! Témoins enfin qui ont eu toutes les qualités qu'on peut désirer, probité, sainteté, désintéressement, unanimité de témoignages, hardiesse, force, constance, jusqu'à mourir tous avec joie au milieu des plus affreux supplices. C'est un abus de dire que toutes les religions ont eu leurs martyrs; non, non, aucune autre que la religion

chrétienne n'a eu des martyrs, morts en témoignage de faits miraculeux qu'ils eussent vus de leurs yeux, touchés, pour ainsi dire, de leurs mains, ou qu'ils eussent appris par une tradition constante et vivante de ceux qui les avoient vus.

2°. Miracle le plus aisé à vérifier par les contradicteurs du miracle même. Ceux qui, par orgueil, par haine, par jalousie, avoient fait mourir le Messie, étoient autorisés à contredire sa résurrection, et ce fut la contradiction des juifs; ceux que la doctrine de Jesus-Christ offensoit, parce qu'elle attaquoit leurs préjugés, abolissoit leurs Dieux et condamnoit leurs passions, se trouvoient engagés dans les mêmes intérêts, et ce fut la contradiction des Gentils, mais cette double contradiction est une nouvelle preuve de la vérité de la résurrection, soit parce que les contradicteurs Juifs et Gentils n'opposèrent jamais aucune raison solide ou aucun démenti formel aux témoins qu'ils combattoient, soit parce qu'ils n'y opposèrent que l'autorité, la puissance, les menaces, les exils, la privation des biens, les supplices, la mort, et sur-tout le mensonge et la calomnie; soit enfin, parce que plus la contradiction fut opiniâtre et cruelle, plus l'intérêt dut être vif et l'examen sérieux. Or, ne s'agissant que de faits publics, dont la vérification étoit aisée, qui les eût crus

au péril de sa fortune, de son honneur, de son repos et de sa vie, s'ils eussent été faux, s'ils eussent été douteux, s'ils n'eussent été de la derniere évidence?

3°. Miracle le plus aisé à vérifier par les suites du miracle même. Les suites de la résurrection de Jesus-Christ ont été la conversion du monde. On peut dire que la grande controverse sur la résurrection de Jesus-Christ a été jugée contradictoirement par l'Univers entier, et par le suffrage unanime de toutes les nations qui en ont eu connoissance. Jugement porté, toutes les parties ouïes, toutes les pièces vues et long-temps examinées; jugement non de spéculation et de pensée, mais de pratique et d'engagement. Non-seulement les nations ont reçu la religion de Jesus-Christ, mais pour la recevoir elles ont renoncé à celle qu'elles avoient déjà, et ont foulé aux pieds les Dieux qu'elles adoroient, pour adorer Jesus-Christ, Dieu fait homme pour nous, crucifié et ressuscité; jugement persévérant et subsistant encore, auquel nous adhérons nous-mêmes, que nous confirmons par notre suffrage, et pour la défense duquel nous sommes prêts à donner notre vie. Rome, le centre de l'erreur, est devenue celui de la vérité; et le trône des Césars est actuellement le siége du Chef des chrétiens. Supposez maintenant tout ce qu'il vous plaira; l'enthousiasme dans les Apôtres,

le fanatisme dans le peuple, les prodiges dans le paganisme : citez l'apothéose de Romulus, les merveilles d'Apollonius, de Thiane, et cent autres de cette espèce; le monde a vu cela, et il en a jugé : qu'en a-t-il pensé? qu'en pense-t-il? Le monde s'est fait chrétien, il l'est; il a cru la résurrection de Jesus-Christ, et il l'a croit encore. L'aveuglement des juifs n'a servi qu'à confirmer sa foi et son jugement. Ce peuple errant et vagabond porte témoignage malgré lui, et de l'authenticité des Prophètes, et de la vérité de tout ce que nous croyons de la mort et de de la résurrection de Jesus-Christ. Osez nier, si vous le voulez, l'autorité des livres évangéliques, la vérité de l'histoire et des monumens ecclésiastiques de toutes les nations; cette ressource désespérée ne vous suffira pas encore, et l'incrédulité ne sauroit se soutenir dans ce retranchement. L'Europe entière, pour ne parler que de cette partie du monde que nous habitons, l'Europe entière est chrétienne; elle ne l'a pas toujours été; comment l'est-elle devenue? Si tous les faits sur lesquels porte le christianisme sont faux, comment ne reste-t-il chez tous les peuples de l'Europe qu'une histoire fausse de cette grande révolution, et n'y a-t-il aucun vestige de la vérité? Prétendre que ce sont les chrétiens qui ont falsifié les faits, et substitué de fausses histoires à l'histoire

véritable, ah ! sans examiner ici si une telle falsification est possible, ne peut-on pas dire que ce n'est pas raisonner, mais supposer ce qui est en question ? Car on demande comment les peuples sont devenus chrétiens, et chrétiens en assez grand nombre pour fabriquer ces fausses histoires, les faire croire à leurs contemporains, et abolir toute l'histoire véritable ? L'iniquité est donc forcée de se démentir et de se contredire elle-même, lorsqu'elle s'obstine à nier un fait aussi évident et aussi aisé à vérifier que celui de la résurrection. Ajoutons que tout ce que nous venons de dire avoit été prédit comme il est arrivé, prédit par les anciens Prophètes, et par Notre-Seigneur lui-même : savoir, non-seulement sa résurrection, mais le témoignage que lui rendroient ses Apôtres, les miracles dont ils le confirmeroient, les contradictions qu'ils éprouveroient, la victoire qu'ils remporteroient, la conversion des Gentils, la ruine des juifs, leur endurcissement, leur dispersion telle que nous la voyons de nos yeux. O mon Dieu ! que vos voies sont belles, que vos oracles sont fidelles, que vos témoignages sont convaincans, qu'ils méritent notre foi ! Non-seulement ils l'exigent, mais ils l'enlèvent, ils la ravissent, et un cœur droit ne sauroit y résister.

TROISIÈME POINT.

Miracle le plus propre à édifier.

Des phénomènes extraordinaires dans l'air, tels qu'en demandoient les pharisiens, et tels que les démons en ont quelquefois opérés, ne sont que des prestiges de vanité, sans liaison, sans suite, sans dessein de sagesse. Ce n'est pas ainsi qu'agit le tout-puissant; non, ce n'est pas pour satisfaire la vaine curiosité des hommes, ou pour n'en obtenir qu'une admiration stérile, qu'il prodigue ses merveilles. La résurrection de Notre-Seigneur est non-seulement le miracle le plus éclatant, la preuve la plus solide, la plus complète et la plus aisée à saisir que nous puissions désirer; mais elle a encore des rapports infinis, et elle porte l'empreinte de cette sainteté, de cette bonté, de cette profonde sagesse qui caractérise toutes les œuvres de Dieu.

1°. Caractère de sainteté; parce que Jesus-Christ est ressuscité comme notre modèle, c'est-à-dire, comme le modéle de la vie spirituelle dont nous devons vivre en lui, après être ressuscités avec lui. Jesus-Christ en mourant a fait mourir en nous le péché, il a détruit la vie du péché, et en ressuscitant il nous a donné la vie de la justification, la vie de la grâce; vie nouvelle dans laquelle nous devons marcher. Notre résurrection a

une nouvelle vie doit donc être comme la sienne, une résurrection véritable, réelle, et non fantastique et apparente; une résurrection manifeste, sensible, visible, et non cachée, obscure, timide, dont personne ne s'aperçoive; une résurrection éternelle et pour toujours, et non momentanée et de quelques jours. Est-ce ainsi que nous sommes ressuscités avec Jesus-Christ, et que nous vivons de sa nouvelle vie?

2°. Caractère de bonté; parce que Jesus-Christ est ressuscité comme notre chef. Sa résurrection glorieuse est la récompense de ses mérites et le gage de ses promesses. Il est ressuscité, voilà l'objet de notre foi; nous ressusciterons comme lui, voilà l'objet de notre espérance. Il a repris son corps, mais dans un état bien différent de ce qu'il étoit; il l'a repris glorieux, immortel, impassible, incorruptible, doué des dons d'agilité et de subtilité, et, pour ainsi dire, spirituel. Nous reprendrons le nôtre avec les mêmes qualités, et participans à la même gloire. O douce espérance! ô pensée consolante! ô motif puissant! ô mon corps! ô ma chair! ô mes sens! ne pensez pas que la haine que je vous porte soit éternelle. Si je vous tiens dans la gêne et dans la servitude, si je vous éloigne des plaisirs, si je me réjouis des souffrances qui vous arrivent, si je vous en procure moi-même, si je vous vois avec joie languir, défaillir,

faillir, mourir, ce n'est que par le désir que j'ai de vous soustraire aux supplices éternels, et de vous procurer la gloire, la liberté, les délices d'une vie immortelle. Courage, encore un peu de temps, la vie présente va bientôt finir; bientôt vous reposerez dans le sein de l'espérance, jusqu'à ce qu'enfin le jour désigné, l'heureux jour de la récompense arrive.

3°. Caractère de sagesse; parce que Jesus-Christ est ressuscité comme notre juge. Ce n'est pas seulement pour les vrais Chrétiens que le mystère de la résurrection de Jesus-Christ est intéressant, il l'est encore plus pour les impies et les mauvais Chrétiens; car s'ils peuvent refuser de suivre Jesus-Christ comme leur chef, ils ne peuvent éviter de l'avoir pour leur juge. Ah! les railleries et les bons mots ne sont plus ici de saison. Ce n'est plus notre indignation qu'excite l'aveuglement des pécheurs et des libertins, c'est notre compassion, notre douleur et nos larmes. *La Reine du Midi s'élevera au jour du jugement contre cette nation, et la condamnera; car elle vint des extrémités de la terre pour entendre les sages réponses de Salomon, et voici plus que Salomon. Les Ninivites s'éleveront au jour du jugement contre cette nation, et ils la condamneront; car dès que Jonas prêcha, ils firent pénitence, et voici plus que Jonas.* La Reine du Midi est venue d'un pays éloigné pour enten-

dre la sagesse de Salomon ; et nous, nous fermons l'oreille aux instructions de Jesus-Christ. Les Ninivites, à la prédication de Jonas, ont fait pénitence pour éviter un malheur temporel ; et nous, nous refusons de la faire quand Jesus-Christ nous y invite, et que nous sommes menacés, si nous ne la faisons pas, d'un malheur éternel. La Reine du Midi et les Ninivites s'éleveront contre nous au jour du jugement, c'est-à-dire, des hommes moins favorisés du Ciel que nous, qui, avec moins de lumières, d'instructions et de connoissances, auront cru avec simplicité, et auront vécu dans l'innocence, c'est-à-dire tous ceux dont nous aurons méprisé les instructions, les avis et les exemples ; c'est-à-dire, ces peuples barbares et sauvages, qui auront reçu la foi avec docilité, et y auront conformé leurs mœurs avec fidélité : voilà les accusateurs qui nous condamneront au jour du jugement.

Que de voix, ô mon Dieu ! s'éleveront donc contre moi, si par une prompte pénitence je ne répare l'abus que j'ai fait de vos grâces ! Ah ! Seigneur, je ne vous demande pas de nouveaux prodiges, des secours plus abondans, des lumières, des grâces plus fortes. Hélas ! ce n'est point la grâce, mais la fidélité qui m'a manqué ! La grâce n'a été si foible dans moi, que parce que j'ai été trop lâche. Pourrai-je donc rejeter sur vous

ce qui ne vient que de la perversité de mon cœur ? Non, mon divin Sauveur, je ne désire que de profiter de ce que vous avez fait pour moi, au lieu de vous demander de nouveaux miracles. Non, *point d'autre signe que celui de Jonas.* Faites que j'en tire un saint avantage, en apprenant de votre mort et de votre résurrection à mourir au péché, pour vivre à la justice par une vie nouvelle! Ainsi soit-il.

CXe. MÉDITATION.

De la Mère et des Parens de Jesus.

1o. Marie et les parens de Jesus demandent à lui parler ; 2o. Jesus ne reconnoît ni mère ni frères, selon la chair ; 3o. Jesus contracte avec ses Disciples la liaison la plus intime. *Matt.* 12. 40-50. *Marc.* 3. 31-33. *Luc.* 8. 19-21.

PREMIER POINT.

Marie et les Parens de Jesus demandent à lui parler.

1°. LEUR arrivée. *Jesus parloit encore au peuple, lorsque sa Mère et ses Frères, qui étoient dehors, demandèrent à lui parler.* Ces frères de Jesus étoient des neveux de saint Joseph, enfans de ses sœurs, et réputés les cousins-germains de l'homme-Dieu, parce que Joseph passoit pour son père, et que les juifs donnoient ordinairement aux cousins-

germains le nom de frères. Si ces parens étoient les mêmes qui avoient soupçonné de l'illusion dans la conduite de Jesus, et qui avoient voulu l'arrêter, il est évident qu'en prenant Marie avec eux pour mieux réussir dans leur dessein, ils ne lui auront pas communiqué leurs soupçons, mais seulement leurs alarmes, c'est-à-dire, la crainte qu'ils avoient que la haine des pharisiens ne se portât contre lui à quelque excès. S'il en étoit ainsi, car on ne peut avoir sur les motifs de ce voyage que des conjectures, on peut admirer ici la conduite de Marie. Accoutumée à n'agir que par l'inspiration du Saint-Esprit, lorsque cette voix ne se faisoit pas clairement entendre, elle suivoit les règles ordinaires de sa prudence, et se rendoit volontiers aux avis de ses proches, lorsqu'ils ne lui proposoient rien que de raisonnable. Elle savoit que son Fils devoit mourir pour le salut des hommes; mais elle ne savoit ni le temps précis, ni dans quelles circonstances cette mort devoit arriver. Si cette pensée remplissoit d'amertume tous les instans de sa vie, elle n'en étoit pas moins attentive à ne manquer à rien de ce que Dieu exigeroit d'elle dans cet important mystère, auquel elle devoit avoir tant de part. Elle vient donc pour coopérer aux desseins de Dieu, quels qu'ils puissent être; elle vient pleine de tendresse et de sollicitude, mais en même

temps avec une parfaite résignation, et avec la paix du cœur qui en est le fruit. Modèle admirable que nous devons nous proposer dans les affaires délicates, où d'un côté nous devons faire, selon la prudence, tout ce qui dépend de nous ; et de l'autre, éviter le trouble, l'empressement, et être parfaitement résignés à tout ce qu'il plaira au Seigneur d'exiger de nous.

2°. L'obstacle qu'ils rencontrent. *Et ils ne purent approcher à cause de la foule.* Jesus étoit encore dans le lieu où il avoit guéri le possédé aveugle et muet. Une multitude innombrable assiégeoit tellement l'intérieur et les dehors de la maison où il étoit, que Marie et ses parens ne purent pénétrer jusqu'à lui. Ah ! quel spectacle pour le cœur de cette tendre Mère ! Avec quelle joie vit-elle l'empressement du peuple pour entendre la doctrine céleste que lui annonçoit son Fils ! Quelles actions de grâces n'en rendit-elle pas intérieurement à Dieu ! Réjouissons-nous ainsi de tout ce qui se fait de bien et d'édifiant dans l'Eglise ! Remercions Dieu de ce que tant d'ames fidelles suivent Jesus avec ferveur, et joignons-nous nous-mêmes à cette multitude !

3°. Le message qu'ils envoient à Jesus. *Et se tenant dehors ils l'envoyèrent appeler. Le peuple étoit assis autour de lui ; on vint lui dire : Voilà votre Mère et vos Frères qui demandent à*

parler, et qui désirent de vous voir. Ce furent sans doute les parens de Jesus, qui députèrent ce message pour l'appeler et le tirer du milieu d'une assemblée où ils craignoient tout pour lui. Marie, plus tranquille et mieux instruite, bien sûre qu'il n'arriveroit rien à son Fils que ce qu'il voudroit bien permettre, préparée d'ailleurs à tous les événemens, et disposée à partager avec lui, s'il le falloit, et la haine des pharisiens, et la fureur du peuple, Marie n'eut probablement de part à ce message que par son silence. Elle eut bien mieux aimé entendre son Fils, quoique de loin, que d'interrompre son instruction. Quoi qu'il en fût, celui qu'on avoit chargé d'avertir Jesus, ayant percé la foule, vint lui annoncer l'arrivée de sa Mère et de ses parens. Sans le respect qu'on portoit au maître, le peuple auroit peut-être rompu l'assemblée pour satisfaire sa pieuse curiosité, et pour voir une si heureuse Mère; mais on voulut attendre la réponse du Fils, et elle fut bien différente de ce qu'on l'avoit supposée.

SECOND POINT.

Jesus ne reconnoît ni Mère ni Frères, selon la chair.

Mais il leur répondit : Qui est ma Mère, et qui sont mes Frères ? Et regardant ceux qui étoient assis autour de lui, et étendant la main vers ses Disciples : Voici, dit-il, ma Mère et

mes Frères. Réponse pleine de mystère et d'instruction.

1°. Pour les Juifs. Jesus leur insinuoit par-là qu'ils ne devoient pas le regarder uniquement comme Fils de Marie, et toujours comme un pur homme ; mais élever plus haut leurs pensées, et reconnoître en lui le vrai Fils de Dieu. Il vouloit leur apprendre que les droits de la nature et du sang n'ont rien de commun en sa personne avec les droits de la grâce et de la foi qu'il prêche et qu'il vient établir ; qu'il est l'héritier de la promesse, et le chef du peuple de Dieu, non parce qu'il descend d'Abraham, mais parce qu'il en a la foi, l'esprit, l'obéissance.

2°. Réponse pleine d'instruction pour les ministres de l'Église. Jesus, par son exemple et ses paroles, leur apprend ici, que, dans l'exercice de leur ministère, ils ne doivent reconnoître aucune de ses liaisons qui sont fondées sur la nature ; liaisons passagères et souvent aussi sujettes à s'altérer que le sang qui en est le principe ; mais seulement cette liaison spirituelle que forment l'enseignement et la conduite des ames, qui est infiniment au-dessus de tout autre, et qui doit en absorber tous les sentimens. Il leur apprend qu'ils ne doivent ni se gouverner, ni suspendre ou interrompre leurs fonctions par les mouvemens d'une affection toute humaine; que tous leurs soins et toute leur tendresse

doivent se tourner vers ceux dont Dieu leur a confié le salut; que l'éclat du nom, la noblesse du sang, la puissance de leur maison, ne sont plus rien pour eux; que la qualité qu'ils portent de ministres de Jesus-Christ, est au-dessus de tous les titres, et doit les leur faire oublier; qu'enfin, si on taxe leur détachement d'indifférence, de dureté ou d'ingratitude, ils doivent hautement se déclarer, découvrir les sentimens de leur cœur, et de la voix et du geste répondre, en montrant leur troupeau: *Voilà ma Mère et mes Frères*, mes parens et mes amis.

3°. Réponse pleine d'instruction pour les parens et pour le peuple. Les parens doivent éviter de devenir un sujet de tentation et une occasion de chûte pour les ministres de l'Église, en exigeant d'eux des attentions, des égards, des complaisances, des services, des libéralités incompatibles avec leurs devoirs. Ils doivent, non pas se scandaliser, mais s'édifier au contraire, lorsque dans de pareilles occasions, ils trouvent de la résistance et de la fermeté, des refus même et des rebuts. Le peuple, de son côté, ne doit considérer dans celui qui l'instruit, que le ministre de Jesus-Christ. Quelles que soient d'ailleurs sa naissance et sa famille, les grands doivent le respecter, les petits doivent avoir en lui une confiance entière, et tous doivent avoir pour lui un tendre et sincère attachement.

TROISIÈME POINT.

Des Disciples de Jesus, et de la liaison qu'ils contractent avec lui.

Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les Cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent.

1°. Le caractère de cette liaison : elle est intime. Le nom de père et de mère, de fils et de fille, de frère et de sœur, d'ami et d'amie, d'époux et d'épouse, ne représente qu'en figure la liaison intime et étroite que contracte avec Jesus-Christ une ame qui le sert avec ferveur, et n'exprime que foiblement la douceur, la tendresse, la vivacité de l'amour qui résulte de cette liaison. 2°. Elle est noble : parce qu'en nous unissant avec Jesus-Christ, elle nous unit avec Dieu, avec les Anges, avec les Saints. Qui ne méprisera, en comparaison de celle-ci, toutes les liaisons de la terre ! 3°. Elle est éternelle : la mort anéantira toutes les autres; mais elle mettra le sceau à celle-ci, et lui assurera la perpétuité.

2°. Le fondement de cette liaison, c'est la bonté de Dieu notre Créateur. C'est son amour envers nous qui l'a engagé à nous donner son Fils unique pour Rédempteur; se sont les mérites de Jesus-Christ, sa Passion

et sa Mort, qui nous ont acquis un si grand privilége; c'est la grâce de ce divin Sauveur, qui nous élève, et qui donne le prix à toutes nos actions. Ah! pour tant de bienfaits, quelle doit être notre reconnoissance!

3°. La condition sous laquelle on nous offre cette liaison, c'est d'écouter la parole de Dieu subsistante dans son Eglise, de nous instruire avec soin des vérités et des préceptes qu'elle contient, de ne pas croupir sur ce point dans une honteuse ignorance ou une molle indifférence, de fermer l'oreille à la parole de l'homme séducteur; c'est d'obéir à cette sainte parole, de croire fermement les vérités qu'elle nous enseigne, et de pratiquer fidellement les lois qu'elle nous impose; c'est enfin de ne chercher, de n'aimer en tout que l'accomplissement de la volonté de Dieu, de ce Dieu tout aimable qui est notre Père, de ce Dieu tout-puissant qui règne dans le Ciel.

Ah! Seigneur, une condition si douce auroit-elle de quoi m'effrayer: et quel regret éternel, si je manquois à la remplir, puisqu'il n'y auroit plus de Ciel, plus de Dieu, plus de Sauveur, plus d'espérance pour moi! Je vais donc m'animer à la pratique fidelle et fervente de votre volonté, ô mon Dieu! J'y animerai les autres, et les liaisons que j'aurai avec eux, n'auront point d'autre fondement ni d'autre fin. Quel plus puissant

attrait pour m'attacher à votre loi, que de voir le rang où vous élevez ceux qui l'observent ! Qu'elle soit donc désormais la règle de toutes mes affections et de mes actions, afin de faire ma couronne et ma gloire dans le Ciel. Ainsi soit-il.

CXIe. MÉDITATION.

Jesus dînant chez un Pharisien, reprend les vices des Pharisiens et des Scribes. Luc. 11. 37-54.

PREMIER POINT.

Des vices que Jesus reproche aux Pharisiens.

EXAMINONS si ces vices ne se trouvent pas en nous, et si nous ne méritons pas les reproches que fait ici le Sauveur. Il paroît que Notre-Seigneur continua encore quelque temps son instruction, après qu'on l'eut averti de l'arrivée de sa Mère et de ses parens. *Comme il parloit encore, un pharisien le pria de dîner chez lui ; Jesus y alla et se mit à table.* Ah ! qu'il s'en falloit que ce pharisien fût aussi-bien disposé que celui de Naïm ! Aussi le Sauveur ne le ménage point, non plus que beaucoup d'autres, soit pharisiens, soit scribes, invités à ce repas. Il commence par les pharisiens, et il leur reproche : 1o. Leur folie de ne purifier que l'ex-

térieur, sans purifier l'intérieur. *Car le pharisien, raisonnant en lui-même, se demandoit pourquoi Jesus ne s'étoit point lavé avant le dîner. Mais le Seigneur lui dit: Pour vous, pharisiens, vous nettoyez les dehors de la coupe et du plat; et ce qui est au-dedans de vous est plein de rapines et d'iniquités.* Comme s'il eût dit: Je n'ignore pas ce que vous pensez de moi; mais voici ce que je pense de vous. Avec tout votre zèle et toute votre régularité, vous en imposez au peuple, et vous le séduisez par vos affectations et par vos maximes. Tout consiste chez vous en cérémonies et en pratiques extérieures; vous vous assujettissez jusqu'au scrupule à des ablutions; vous avez grand soin de nettoyer le dehors des coupes et des plats; mais, sous cette apparence qui en impose, vos cœurs et vos esprits, loin d'être purs, sont remplis d'iniquités et de rapines. *Insensés*, ajouta-t-il, *celui qui a fait le dehors, n'a-t-il pas fait aussi le dedans?* Le Dieu souverain, qui a créé ce qui fait l'extérieur de l'homme, ses membres et son corps, n'a-t-il pas fait aussi ce qui est bien plus intime et plus essentiel à l'homme, son ame avec toutes ses puissances? Oui sans doute, le même Dieu qui m'a donné le corps m'a donné l'ame: en vain donc je m'occupe à nettoyer l'extérieur de ce corps, à le laver, à l'orner, à l'embellir, si je laisse mon ame, ma conscience, mon

cœur pleins de souillures et d'iniquités. Ah! c'est de la pureté intérieure dont Dieu est jaloux, et dont il demandera un compte rigoureux!

2°. Jesus-Christ leur reproche leurs larcins et leurs injustices. *Vous êtes pleins de rapines et d'iniquités.* Ces pharisiens en commettoient dans l'exercice de leurs charges, dans l'administration de la justice, dans le maniement des affaires. Que sert de laver les dehors du plat et de la coupe, lorsque l'on se nourrit de la substance et que l'on s'abreuve du sang des peuples? Que sert de laver avec l'eau, des mains pleines de rapines? A quoi servent les ablutions du corps, lorsque le cœur est souillé par des désirs insatiables de s'enrichir à quelque prix que ce soit? *Néanmoins*, continua Jesus-Christ, *donnez l'aumône de ce que vous avez, et alors tout sera pur en vous.* Restituez le bien mal acquis, retranchez de votre luxe pour faire l'aumône aux pauvres; et alors, indépendamment de toutes vos ablutions extérieures, tout sera pur en vous, le corps et l'ame; Dieu sera content, et les hommes seront édifiés. Hélas! combien de Chrétiens ne sont ni mieux fondés dans leurs jugemens, ni plus éclairés dans leur conduite, ni moins superstitieux dans leurs pratiques, que ces pharisiens!

3°. Jesus-Christ leur reproche leur aveu-

glement de se faire gloire des plus petites observances de la loi, et d'en négliger les points fondamentaux et essentiels. *Mais malheur à vous, pharisiens, qui payez la dîme de la menthe, de la rhue et de tous les légumes, et qui négligez la justice et l'amour de Dieu ! C'est-là cependant ce que vous devez pratiquer, sans omettre les autres choses.* C'est-à-dire, vous êtes exacts jusqu'au scrupule à payer la dîme des moindres herbes qui naissent dans vos jardins ; mais la justice et l'équité, l'amour de Dieu et du prochain, les œuvres de miséricorde que Dieu vous recommande préférablement aux observances légales, vous vous en dispensez. Non que vous deviez vous exempter du payement de la dîme, c'est un devoir dont vous devez vous acquitter sans doute, mais sans vous en faire un privilége pour omettre tous les autres. Combien, de nos jours, tombent encore dans un semblable aveuglement ! Ne sommes-nous pas nous-mêmes de ce nombre ? Nous nous acquittons avec soin des devoirs extérieurs de la religion, nous nous ferions même un scrupule de manquer à certaines pratiques de piété établies, ou que nous nous sommes volontairement prescrites, tandis que nous oublions ce que nous devons à des enfans, à des domestiques, à notre emploi ; tandis que nous nous entretenons dans des habitudes vicieuses qui détruisent l'amour de Dieu dans notre cœur.

N'est-ce pas cependant la justice et la charité qui font proprement le chrétien ? Ah ! ne cessons d'inculquer cette maxime dans notre esprit, et dans celui des personnes que nous avons à instruire !

4°. Jesus-Christ leur reproche leur orgueil et leur vanité. *Malheur à vous, pharisiens, qui aimez à tenir les premiers rangs dans les synagogues, et à être salués dans les places publiques !* Ambitionner les premiers rangs dans les assemblées, et rechercher avec affectation les respects et les hommages du peuple, que cet orgueil est vain et méprisable ! qu'il est cependant commun ! Ah ! combien la jalousie du rang et de l'autorité, si contraire à l'esprit de Dieu, a-t-elle causé de désordres et de ravages !

5°. Jesus-Christ leur reproche leur hypocrisie, funeste à eux-mêmes, et dangereuse pour les autres. *Malheur à vous qui ressemblez à des scrupules qu'on ne voit point, et sur lesquels on marche sans s'en apercevoir !* Semblables à des sépulcres cachés à fleur de terre, les pharisiens étoient pleins de corruption, et on ne les en soupçonnoit pas. Hélas ! combien de semblables hypocrites parmi nous, sévères pour les autres, zélés dans leur remontrance, composés dans leur conduite, édifians dans leurs paroles, réglés dans leur extérieur, désintéressés en public, mortifiés dans toutes leurs démarches, qui

ne parlent que de réforme, de pénitence, de charité, mais dont les consciences sont remplies de passions vives et emportées, de désirs déréglés qui déchirent plus leurs ames que les vers ne rongent les corps ! Si on perçoit ces tombeaux, ces sépulcres couverts au dehors, quelle odeur infecte s'en exhaleroit!

SECOND POINT.

Des vices que Jesus reproche aux Scribes.

Examinons encore ici si nous ne sommes pas souillés de quelqu'un de ces vices, et si nous ne méritons pas les mêmes reproches. Jesus parloit avec tant d'autorité, de vérité et de force, que les pharisiens étonnés, confus, déconcertés, et comme foudroyés, n'osoient répliquer un mot. Un seul Scribe ou Docteur de la Loi crut pouvoir hasarder ses remontrances. *Alors un des Docteurs de la Loi prenant la parole, lui dit : Maître vous nous outragez nous-mêmes par ce discours.* Mais Jesus tournant son discours contre les faux docteurs, et ne les épargnant pas plus que les premiers, il leur reproche :

1°. Leur impitoyable sévérité pour les autres. *Or Jesus leur dit : Malheur aussi à vous, Docteurs de la Loi, qui chargez les hommes d'un fardeau qu'ils ne sauroient porter !* Il n'est que trop naturel à l'homme d'être sévère pour les autres, et de leur imposer des fardeaux onéreux. On ne veut pas se tenir

dans les bornes de la Loi de Dieu, on outre la morale, on va au-de là de la vérité, on porte à une perfection imaginaire, aux dépens même des devoirs d'état, on demande des vertus angéliques, on exige l'impossible : le mal qui résulte de cette conduite n'est pas seulement la dureté, l'orgueil, l'amour-propre, l'hypocrisie de ceux qui la tiennent, mais sur-tout le scandale des ames qui s'effrayent et se rebutent, qui tombent dans la langueur et le découragement, qui souvent même abandonnent tout, et se livrent sans remords à tous leurs désordres.

2°. Jesus-Christ leur reproche leur aveugle indulgence pour eux-mêmes. *Vous chargez les hommes de fardeaux qu'ils ne peuvent porter, et que vous ne voudriez pas toucher du bout du doigt.* Combien se font honneur de l'austérité d'une morale dont ils n'ont garde d'essayer ! Ils ajoutent à la loi dont ils rendent le joug intolérable, et cette même loi ils ne la gardent pas. Sous le voile d'une pauvreté extérieure, d'une modestie affectée, d'un air pénitent, d'une sainteté apparente, ils passent leur vie dans la mollesse, la sensualité, l'oisiveté, dans les jeux, les repas, les plaisirs, dans une dissipation continuelle, dans un commerce habituel de vanité et de cupidité. Ah ! si nous avions soin de nous confronter souvent avec les maximes que nous dictons aux autres, que nous aurions honte de nous-

mêmes, et que nous craindrions l'anathème que Jesus-Christ lance ici.

3°. Jesus-Christ leur reproche leur haine cruelle envers les envoyés de Dieu. *Malheur à vous qui bâtissez des tombeaux aux prophètes que vos pères ont mis à mort!* Les Scribes et les Docteurs de la loi ne cherchoient qu'un prétexte et une occasion de faire mourir le Sauveur. Jesus-Christ savoit les complots qu'ils avoient formés contre lui, et c'étoit pour leur faire voir qu'il les savoit, qu'il tourna contre eux-mêmes le soin qu'ils prenoient de bâtir des sépulcres aux prophètes. Ce soin, qui, avec d'autres sentimens, eût été une œuvre de piété, n'est autre chose, leur ajouta le Sauveur (et ainsi que nous le traiterons dans la suite avec plus de détail), que la continuation de la persécution de vos pères. Vous vous accordez avec eux; ils ont donné la mort, et vous donnez la sépulture. Mais bientôt vous les imiterez de plus près encore, bientôt vous donnerez la mort vous-mêmes aux prophètes que la sagesse de Dieu a résolu de vous envoyer. Mais vos cruautés et vos meurtres ne resteront pas impunis. La haine que l'on porte à ceux qui annoncent la Religion, qui la soutiennent et la défendent, est toujours sanguinaire. On a beau se cacher à soi-même les sentimens de son cœur, on a beau parler de douceur, de paix, de charité, et élever des monumens

aux prophètes qui sont morts, on n'est pas moins prêt à tremper ses mains dans le sang de ceux qui vivent; et si on ne le peut, on s'efforce du moins de les persécuter, de les décrier, de les calomnier.

4°. Jesus-Christ leur reproche leur présomptueuse ignorance par rapport à l'Ecriture. *Malheur à vous, Docteurs de la Loi, qui vous êtes saisis de la clef de la scienne, et qui n'y êtes pas entrés vous-mêmes!* Les scribes s'étoient saisis de la clef de la science, et ils n'y entroient pas, c'est-à-dire, qu'ils s'arrogeoient à eux seuls le droit d'enseigner et d'entendre l'Ecriture, et qu'eux-mêmes ne cherchoient pas et ne reconnoissoient pas dans l'Ecriture les caractères du Messie, qu'ils avoient vus réunis dans la personne de Jesus-Christ. Ceux-là dérobent le clef de la science, et usurpent le droit exclusif d'enseigner, qui ont la présomption d'enseigner contre l'enseignement même de l'Eglise; qui osent interpréter l'Ecriture d'une autre manière que l'Eglise; qui prétendent qu'on admette leur interprétation, et qu'on rejette la condamnation qu'en porte l'Eglise; qui croient qu'on est privé de l'Ecriture, si on ne la lit dans leurs versions avec leurs explications, lors même qu'elles sont condamnées par l'Eglise. Et eux-mêmes n'entrent pas, c'est-à-dire, se refusent à la science de Dieu, lorsqu'ils ne voient point dans cette même Ecriture les

caractères de la vraie Eglise, la succession de ces pasteurs, l'assurance de son indéfectibilité, la perpétuité de son pouvoir, l'étendue de la soumission que nous lui devons en tout ce qui regarde la foi et les mœurs.

5°. Jesus-Christ leur reproche leur coupable malice envers le peuple. *Et vous avez empêché d'y entrer ceux qui se présentoient.* Le peuple juif étoit tout disposé à reconnoître Jesus pour le Messie, il entroit sans peine dans les preuves sensibles qu'il donnoit de sa divine mission: pour peu que les Docteurs eussent aidé ces heureuses dispositions, toute la nature eût reconnu son libérateur; mais au contraire ils mirent tous leurs soins à détourner le peuple, à le tromper et à l'aveugler. Ils vinrent à bout, par leur zèle hypocrite, par leurs cris séditieux, par leurs intrigues, leurs calomnies et l'abus de leur autorité, d'entraîner le peuple contre son penchant naturel, et de l'engager à rejeter le Messie et à demander sa mort. Comment une nation chrétienne peut-elle en venir au point de méconnoître l'Eglise, et de s'en séparer, pour embrasser l'hérésie et le schisme? La soumission aux décisions de l'Eglise est si naturelle à tous les chrétiens, l'obligation de s'y soumettre est si bien établie dans l'Ecriture et la Tradition; on en est imbu dès l'enfance: notre première leçon nous apprend que le Baptême nous rend en

même temps enfans de Dieu et de l'Eglise, que celui qui n'a point l'Eglise pour mère, n'a point Dieu pour père: les hérésiarques eux-mêmes pleins de cette heureuse prévention, ont porté au siége apostolique le sujet de leurs premières disputes, et se sont soumis d'avance à son jugement, comment donc arrive-t-il que lorsque ce jugement est prononcé, et que l'Eglise universelle y applaudit, une nation change de règles, de maximes, de langage, et se trouve animée de haine et de fureur contre cette même mere pour qui elle n'avoit eu jusque-là que de l'amour et du respect ? Malheur à vous, peuple insensé, qui vous laissez ainsi séduire! Mais encore plus malheur à vous, ministres de l'erreur, qui vous saisissez de la clef de la science, de la clef de l'Eglise dépositaire de la science, qui n'y entrez pas, qui en faites sortir ceux qui y étoient entrés, qui en fermez la porte, et retenez ceux qui voudroient y entrer.

TROISIÈME POINT.

Des reproches intérieurs que Jesus fait aux pécheurs.

Les reproches que Jesus-Christ fait ici de vive voix aux scribes et aux pharisiens, il les fait encore aux pécheurs impénitens par les remords qui troublent leur conscience.

1°. Reproches divins. Ces reproches inté-

rieurs annoncent un Dieu et un maître qu'on est forcé d'écouter, dont la voix, plus forte que celle du tonnerre, se fait entendre, même malgré nous, nous remplir de frayeur et de respect, nous terrasse, nous accable, nous fait sentir notre néant et nos désordres.

2°. Reproches inévitables. Reproches que rien ne peut appaiser, que la sincère conversion du cœur. En vain voudroit-on, pour ainsi dire, donner le change et entrer en composition, faire quelques bonnes œuvres, pratiquer quelques vertus morales, pousser quelques soupirs, réciter quelques prières, nourrir Jesus-Christ même en faisant quelques aumônes : si tout cela ne se fait pas dans le désir d'obtenir sa conversion ; si, avec tout cela, on ne veut pas renoncer à ses passions et à ses crimes, on n'arrêtera pas cette voix menaçante à qui on n'oseroit faire illusion. En vain voudroit-on l'étouffer par la dissipation, dans les festins et dans les plaisirs, dans les assemblées comme dans la solitude, à l'éclat du grand jour comme dans les ténèbres de la nuit, elle crie, elle perce, elle tonne.

3°. Reproches pleins d'amour. Pourquoi Jesus-Christ parloit-il avec tant de force à ses ennemis, sinon pour dompter ces cœurs indociles ? Ah ! si dans ce moment même ils fussent tombés à ses pieds, repentans et convertis, ils n'en auroient reçu que des

consolations! Pourquoi Dieu nous poursuit-il par des remords si vifs et si cuisans, sinon pour nous faire rentrer en nous-mêmes, nous détacher du crime, et nous faire éviter les derniers malheurs ?

4°. Reproches dont l'abus ne fait que nous rendre plus criminels. *Lorsque Jesus-Christ leur tenoit ces discours, les pharisiens et les docteurs de la Loi se mirent à le presser vivement, et à vouloir lui fermer la bouche en l'accablant de questions, lui tendant des piéges, et cherchant dans ses paroles de quoi l'accuser.* Les scribes et les pharisiens plus endurcis et plus irrités que jamais des reproches que Jesus venoit de leur faire, ne songèrent qu'à lui tendre dès-lors, et en toute occasion pendant le reste de sa vie, des piéges et des embûches ; ils l'accabloient par-tout de questions insidieuses, ils cherchoient sans cesse à l'embarrasser par une multitude d'interrogations plus captieuses les unes que les autres; et ne pouvant plus se flatter d'exciter une émeute populaire contre lui ; ils mirent tout en œuvre pour le surprendre dans ses paroles, et tirer de sa bouche une réponse susceptible d'un sens odieux qu'ils pussent déférer aux Prêtres et aux Magistrats, qui, de leur côté, n'attendoient qu'une délation spécieuse, qu'un prétexte pour le condamner. Image naturelle des impies, qui, irrités contre les remords dont ils se sentent déchirés,

ne cherchent plus qu'à arracher de leur cœur et le Dieu et la religion qui les leur causent.

5°. Reproches que le mépris qu'on en fera rendra éternels. Ah ! si nous ne pouvons souffrir l'inquiétude que nous donne maintenant cette voix secrète et intérieure qui ne nous parle qu'au fond de la conscience, qui ne fait que nous reprocher nos désordres, et qui nous en montre en même temps le moyen de les réparer, comment la supporterons-nous lorsqu'elle éclatera, lorsqu'elle nous accusera à la face de l'Univers, lorsqu'elle nous condamnera aux supplices éternels, et qu'elle nous y suivra sans qu'il nous reste plus aucune ressource !

Où en serois-je, ô Dieu plein de bonté ! si, par un excès de votre amour ineffable, vous ne m'aviez troublé jusqu'à me rendre insupportable à moi-même, si vous ne m'aviez rempli malgré moi de l'idée effrayante de vos jugemens et de votre éternité ! Mais, Seigneur, en vain ces lumières de la foi m'éclairent, si je n'en use pour régler les mouvemens de mon cœur et mes actions ! Faites, ô mon Sauveur, que m'excitant à la pratique de cette humilité, de cette charité, de cette piété et de cet amour de Dieu, qui manquoient aux pharisiens et aux scribes, je puisse éviter les reproches que vous leur fîtes, l'aveuglement et la condamnation qui en furent les suites funestes ! Ainsi soit-il.

CXII^e^.

CXIIe. MÉDITATION.

Parabole de la Semence.

Examinons d'abord la proposition, ensuite la raison, et enfin l'explication de cette parabole. *Matt.* 13. 1-23. *Marc.* 4. 1-25. *Luc.* 8. 4-18.

PREMIER POINT.

Proposition de la Parabole.

1°. A QUI cette parabole est-elle proposée ? à une multitude infinie de peuple, et en leur personne à l'Univers entier, et à moi en particulier. *Ce jour-là même, Jesus étant sorti de la maison, alla s'asseoir au bord de la mer. Et il s'y assembla une si grande multitude de peuple, qu'il monta dans une barque où il s'assit, tout le peuple demeurant sur le rivage.* Jesus ayant quitté la ville, peut-être au sortir de la maison du pharisien, et le même jour qu'il avoit guéri le possédé aveugle et muet, il alla sur le bord de la mer, pour y enseigner le peuple. La foule fut si grande, qu'il fut obligé de monter sur une barque avec ses Disciples, et ce fut de là qu'il prêcha et proposa plusieurs paraboles au peuple, qui se tint sur le rivage. Joignons-nous à ce peuple, et écoutons avec attention.

2°. Quel est le sujet de la parabole. « Et il leur enseignoit beaucoup de choses en para-

boles, et il leur disoit dans ses instructions: « Écoutez. Un jour un homme qui sème, sortit pour semer son grain, et comme il semoit, une partie de la semence tomba sur le bord du chemin, où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel vinrent et la mangèrent. Une autre partie tomba sur des endroits pierreux où elle n'avoit pas beaucoup de terre, et elle leva aussitôt, parce que la terre n'avoit pas beaucoup de profondeur: le soleil s'étant levé, elle en fut brûlée, parce qu'elle n'avoit point d'humidité; et comme elle n'avoit point de racine, elle sécha. Une autre partie tomba parmi des épines, qui venant à croître, l'étouffèrent. Enfin une autre partie tomba dans de bonne terre, et elle porta du fruit, quelques grains rendent cent pour un, d'autres soixante, et d'autres trente. »

3°. Quelle est l'importance de cette parabole. Notre-Seigneur, pour en faire connoître l'importance, l'avoit commencé en demandant de l'attention : *Écoutez;* et il la finit en élevant sa voix, et disant : *Que celui-là entende, qui a des oreilles.* En effet, on peut dire que de l'intelligence de cette parabole dépendent notre salut et notre perfection. Il n'est pas difficile sans doute d'en comprendra le sens littéral, et d'en avoir une connoissance spéculative; mais de l'entendre des oreilles du cœur, et d'en avoir l'intelligence

pratique, c'est ce qui est pour nous également important et difficile.

4°. Le moyen d'entendre utilement cette parabole, c'est la prière. *Lorsque Jesus fut en particulier, les douze Disciples qui étoient avec lui s'étant approchés, lui dirent : Pourquoi leur parlez-vous en paraboles ? Et ils lui demandèrent ce que signifioit cette parabole.* Quittons donc la terre et la multitude, pour nous joindre aux Apôtres et aux Disciples ; approchons de Jesus dans le silence de l'oraison, et demandons-lui, par une humble et fervente prière, pourquoi il nous parle en paraboles, et prions-le de nous découvrir le sens de celle-ci.

SECOND POINT.

Raison de la Parabole.

Avant d'expliquer la parabole à ses Disciples, Jesus répondit à leur première question : *Pourquoi leur parlez-vous en paraboles ?*

1°. En leur découvrant les mauvaises dispositions de ce peuple. « Et il leur répondit : C'est que pour vous il vous a été donné de connoître les mystères du royaume des cieux ; mais pour eux, il ne leur a point été donné. C'est pour cela que je leur parle en paraboles, parce qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en écoutant ils ne comprennent point. Et c'est ainsi que la prophétie d'Isaïe s'accomplit en eux, lorsqu'il dit : Vous entendrez de

vos oreilles, et vous ne comprendrez point; vous verrez de vos yeux, et vous n'appercevrez pas. Car l'esprit de ce peuple s'est appesanti : ils ont prêté l'oreille avec peine, et ils ont fermé leurs yeux de peur qu'un jour leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur esprit ne comprenne; de peur de se convertir, et que je ne les guérisse. ›› Pour vous, dit Jesus à ses Disciples, vous êtes destinés à entrer dans les secrets du royaume de Dieu; et votre cœur n'y met point d'obstacles; mais il n'en est pas ainsi de ce peuple, ils ont endurci leur cœur pour ne point comprendre, bouché leurs oreilles pour ne pas entendre, fermé leurs yeux pour ne point voir, dans la crainte de se convertir et d'être guéris : et moi, de mon côté, je leur parle en paraboles, comme à des étrangers, afin qu'ils ne voient pas, qu'ils ne comprennent pas, qu'ils ne se convertissent pas, et que leurs péchés ne leur soient pas remis. Terrible, mais juste jugement de Dieu, qui règle la communication de la lumière sur la disposition de notre cœur, nous découvre la vérité à mesure que nous l'aimons, et nous la cache à mesure que nous la fuyons! Si donc je comprends si peu les choses de Dieu : si sa divine parole ne me paroît que comme une énigme, où le plus souvent je ne vois rien, je ne comprends rien, c'est qu'appelé à connoître les divins

mystères, je n'ai pas voulu les pénétrer, dans la crainte de me voir obligé à renoncer à des objets que mon cœur chérit.

2°. Jesus répond à leur question, en leur faisant connoître leur propre bonheur. *Mais pour vous, vos yeux sont heureux de voir ce qu'ils voient, et vos oreilles d'entendre ce qu'elles entendent. Car, je vous le dis en vérité: beaucoup de Prophètes et de justes ont souhaité de voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu, d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu.* En effet, les Apôtres étoient heureux d'avoir été appelés à suivre Jesus-Christ, d'avoir été choisis pour être les témoins de ses merveilles, et les confidens de ses secrets. Bien des Prophètes et des justes avoient souhaité de posséder cet avantage. Ils étoient heureux d'avoir obéi à leur vocation; d'avoir suivi Jesus-Christ, et de ne mettre aucun obstacle aux desseins de miséricorde qu'il avoit sur eux. Ah! qu'une ame est heureuse, lorsque, fidelle à la lumière de Dieu, elle jouit du spectacle que lui offre sur la terre la religion de Jesus-Christ, lorsqu'elle entend les paroles de vie qu'il nous a laissées, lorsqu'elle goûte ses mystères, s'enrichit de ses biens, se nourrit de sa foi, se soutient de son espérance, et ne vit que de son amour! Pourquoi ne pas aspirer à ce bonheur, puisqu'il m'est offert, et que je suis appelé par préférence à tant d'autres, qui

L 3

n'ont eu, pour y arriver, ni les mêmes moyens extérieurs, ni les mêmes grâces intérieures que moi !

3°. Jesus-Christ répond à leur question, en les instruisant de leurs obligations. *Et il leur disoit : Fait-on apporter une lampe pour la mettre sous un boisseau ou sous un lit ? N'est-ce pas pour la mettre sur un chandelier ? Car il n'y a rien de caché qui ne doive être un jour manifesté, ni rien de secret qui ne devienne public. Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende.* Si Jesus-Christ explique à ses Apôtres le sens des paraboles, s'il leur met en main le flambeau, ce n'est pas afin qu'ils le cachent, s'il les admet à la connoissance intime de ses mystères, ce n'est pas afin qu'ils les ensevelissent dans le silence. Il a semé le premier la divine parole; leur obligation est, à son exemple, de semer sans épargner leurs peines, sans choisir le champ, sans en négliger aucune portion, sans se rebuter du peu de succès, sans craindre les périls, sans changer ou mêler le grain qui leur a été confié. Après cette instruction, Jesus-Christ lui-même leur en a fait remarquer l'importance, et c'est à nous, chacun selon notre état, à la bien comprendre.

4°. Jesus-Christ répond à leur question, en les animant par les récompenses ou les châtimens que Dieu exerce dès cette vie. *Et il leur disoit : Prenez donc bien garde de quelle*

manière vous écoutez ; faites attention à ce que vous entendez ; car on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers les autres : on vous demandera même davantage à vous qui écoutez ; car on donnera à celui qui a déjà, et il sera dans l'abondance, et pour celui qui n'a rien, on lui ôtera même ce qu'il a, ou ce qu'il croit avoir. Prenons bien garde à la manière dont nous entendons, nous lisons ou méditons la parole de Dieu, et à l'usage que nous en faisons. Voici la récompense. Plus on est libéral envers Dieu, et plus Dieu est libéral envers nous; plus on est attentif à entendre et à méditer la parole, fidelle à l'observer, généreux à tout sacrifier pour elle, et plus on la goûte, plus on l'aime, plus on la comprend, plus on y découvre de trésors de grâces, de lumière et de force: on est dans une abondance de biens surnaturels, dont on jouit avec délices, et que l'on voit s'augmenter tous les jours. Voici au contraire le châtiment. Celui qui néglige la parole de Dieu, qui ne la fait pas fructifier, qui la dément par sa conduite, et en viole les préceptes ; celui-là peu à peu s'en dégoûte, ses lumières s'obscurcissent, sa ferveur diminue de jour en jour; il commence à ne plus rien comprendre dans les voies de Dieu; bientôt il n'y comprend plus rien du tout. Il se flatte d'avoir encore la foi, lorsque souvent elle lui a été enlevée; et quelquefois il en vient

jusqu'à se glorifier de n'en avoir plus, et jusqu'à la persécuter dans ceux qui l'ont. Châtiment redoutable dont nous ne voyons que trop d'exemples ! Hélas ! ô mon Dieu, si, par votre miséricorde, je ne suis pas encore venu à cet excès d'aveuglement ; ne suis-je point dans la voie qui y conduit ? n'exercez-vous pas déjà sur moi votre justice? ne vengez-vous point l'abus que j'ai fait de votre divine parole ? Ah ! je n'ai plus ni les lumières, ni les vertus, ni la ferveur que j'ai eues autrefois : tous ces biens m'ont été ôtés ; il est donc temps que je songe à les recouvrer ! Vous me donnez encore cette espérance, ô mon Dieu ! vous m'animez à y travailler, et je vous demande le secours de votre grâce pour y réussir.

TROISIÈME POINT.

Explication de la parabole.

« Et quoi leur disoit Jesus, vous n'entendez point cette parabole ; et comment donc entendez-vous toutes les autres ? Écoutez donc, et comprenez la parabole de l'homme qui sème. » Jesus-Christ daigne nous expliquer lui-même sa parabole ; sans son secours, comment pourrions-nous entendre celle-là et les autres ! Il nous exhorte à être attentifs ; écoutons-le donc avec respect, et prions-le de nous donner un cœur docile, pour profiter de ses leçons. *Voici l'explication de la*

parabole : La semence, c'est la parole de Dieu. Le reste de la parabole nous présente le caractère de quatre sortes de personnes qui entendent cette divine parole.

1°. Les premiers sont trop dissipés, et c'est ce que signifie le chemin où tombe la semence. « Ceux qui sont le long du chemin où la parole est semée, ce sont ceux qui ne l'ont pas plutôt entendue sans y faire attention, que Satan, l'esprit malin, vient et enlève la parole qui a été semée dans leurs cœurs, de peur qu'en croyant ils ne soient sauvés. » Qu'est-ce qu'être dissipé ? c'est écouter, lire, méditer avec distraction, avec négligence, sans approfondir, sans se faire à soi-même l'application de la divine parole; c'est, après l'avoir entendu, négliger de la mettre en pratique, en perdre le souvenir, n'y plus penser, ouvrir son cœur à tous les objets qui se présentent, y donner accès et consentement à une foule de pensées, désirs, de projets qui se succèdent continuellement les uns aux autres ; c'est se livrer à des amusemens frivoles, à la curiosité, aux nouvelles inutiles, aux joies du siècle, au tumulte du monde. Quel est le mal de cette dissipation ! C'est qu'elle vient du démon, qu'elle est un des artifices les plus dangereux de cet esprit ; car tandis que nous sommes dissipés, le démon, plus prompt que les oiseaux du Ciel, plus attentif à notre perte que nous

ne le sommes à notre salut, enlève de notre cœur, sans que nous nous en apercevions, la divine semence, les salutaires pensées, les saintes inspirations, les bons désirs, les bons propos et les résolutions. Quelle est la suite de ce malheur? C'est que nous perdons bientôt la ferveur, la piété, la foi même, et enfin notre ame. Voilà où nous conduit notre ennemi. Connoissons donc aujourd'hui sa malice et ces artifices, et comprenons combien il nous est important de garder notre cœur, et de commencer une vie sérieuse, réfléchie et recueillie.

2°. Les seconds sont superficiels, et c'est ce que signifie le sol pierreux où il y a peu de terre. *Ceux qui sont marqués par ce qui est semé en des endroits pierreux, ce sont ceux qui ayant entendu la parole, la reçoivent d'abord avec joie; mais n'ayant point en eux-mêmes de racines, ils ne croient que pour un temps, et quand la tentation survient, ils se retirent.* Quels sont les indices d'un caractère superficiel? L'excès de ferveur dans les commencemens, sur-tout lorsqu'il est accompagné d'attachement à son propre jugement, qui fait qu'on ne veut pas se laisser conduire; de vanité, qui fait qu'on veut paroître surpasser les autres; de présomption, qui fait que l'on compte trop sur ses forces, et que l'on ne se défie pas assez de soi-même. Les commençans et ceux qui les conduisent, doi-

vent, dans ces occasions, être sur leur garde. Qu'est-ce qui forme ce caractère superficiel? Un fond de dureté secrète et cachée que l'on n'a pas pris soin de détruire, et qui empêche la divine parole de jeter d'assez profondes racines; un cœur coupable qu'on n'a point brisé de douleur, amolli par les larmes de la pénitence, ni attendri par les flammes de l'amour divin, que l'on n'a pas assez exercé par la méditation, ni assez profondément pénétré des vérités du salut. Quel est le terme où conduit ce caractère? A l'inconstance, à l'infidélité, à l'apostasie. Le moindre objet, la moindre tentation, la première occasion, le plus petit intérêt, un mot de critique ou de raillerie, dessèche en un moment toute cette apparence qui n'avoit point de racines. Ferveur d'un jour, foi du temps et du moment, variations continuelles, inconstance perpétuelle; n'est-ce pas là mon caractère?

3°. Les troisièmes sont trop occupés des embarras du siècle, et c'est ce que signifient les épines au milieu desquelles tombe le grain. « Ce qui tombe dans les épines, marque ceux qui ont écouté la parole, mais en qui elle est étouffée par les embarras de la vie, l'illusion des richesses, les plaisirs du monde et les autres passions, de sorte qu'ils ne produisent aucun fruit. » Quels sont ces embarras du siècle? Les richesses, les volup-

tés, les honneurs ; biens trompeurs, objets séduisans qui allument la cupidité, et pour lesquels on forme des projets ; on se livre à des entreprises, on s'agite sans cesse. Pourquoi ces embarras sont-ils comparés à des épines ? Parce que, comme elles, ils piquent et déchirent le cœur en mille manières par les craintes, les inquiétudes, les peines, les travaux, les concurrences, les jalousies; parce que si on les laisse croître, ils se reproduisent, ils se multiplient sans fin ; parce qu'ils se croisent, s'entrelacent, se fortifient de telle sorte, qu'on ne trouve plus le moyen de s'en retirer et de recouvrer sa liberté. Quel est l'effet des embarras du siècle ? C'est qu'ils étouffent tous les bons sentimens et les désirs de travailler à son salut. On comprend l'importance de cette affaire, on sent le vide et le faux des biens d'ici-bas, on se plaint, on soupire, on voudroit, mais on n'a pas le temps. Ah ! malheureux que je suis, ce n'est pas le temps qui me manque ! Si je voulois arracher ces épines de mon cœur, borner mes occupations aux devoirs de mon état, renoncer à tout ce qui n'est que sollicitude du siècle, j'aurois du temps de reste pour prier, pour méditer, pour travailler à mon salut et à ma perfection.

4°. Les quatrièmes sont bien disposés, et c'est ce que signifie la bonne terre où tombe la semence. « Mais la semence qui tombe

en bonne terre, marque ceux, qui ayant entendu la parole avec un cœur bon et sincère, y font attention, ils la retiennent, la conservent, et portent du fruit par la patience, l'un trente pour un, l'autre soixante, l'autre cent. ›› En quoi consistent ces dispositions? Elles consistent en un cœur bon, droit, sincère, ami du vrai; un cœur sage, judicieux, attentif, réfléchi; un cœur pur, docile, qui n'est point souillé par le crime, ni livré à la violence des passions. Quel est l'effet de ces dispositions? Avec ces dispositions on aime la parole de Dieu, on la lit, on l'écoute avec attention, on la médite, on la pénètre, on la conçoit, on en tire des conséquences pratiques, on la retient, on la conserve, on n'en perd jamais le souvenir. Qu'opère la parole de Dieu, lorsqu'on la reçoit avec ces dispositions? Elle fructifie et ne demeure point oisive; elle porte des fruits de vertus, de zèle, d'édification; elle fructifie avec patience, sans trouble, sans empressement, sans ostentation. Ses fruits souvent cachés, ne se montrent que dans les occasions que Dieu ménage, et où il est nécessaire qu'ils paroissent. Elle fructifie avec diversité, selon les talens, les grâces et la fidélité, mais toujours avec abondance; portant dans les uns cent pour un, dans d'autres soixante, dans d'autres trente. Nous reconnoissons-nous ici? Après tant de grâces, tant d'instructions, tant de Sacremens reçus, où sont les fruits?

O mon Dieu ! dans quelle confusion e me trouve ! Ayez pitié de moi, Seigneur ! changez mon cœur, donnez-m'en un nouveau où votre parole demeure, prenne racine, germe en liberté, et produise les fruits de salut que vous attendez ! Ainsi soit-il.

CXIII[e]. MÉDITATION.

Parabole du Champ ensemencé.

Ce champ ensemencé peut être considéré comme champ matériel, comme champ de l'Eglise, et comme champ de notre cœur. *Marc.* 4. 26-29.

PREMIER POINT.

Du Champ matériel.

JESUS disoit encore à ses Disciples : « Il en est du royaume de Dieu, comme d'un homme qui jette de la semence en terre. Soit qu'il dorme, soit qu'il se lève, de nuit et de jour, la semence germe et croît sans qu'il sache comment. Car la terre produit d'elle-même, premièrement l'herbe, ensuite l'épi, et enfin le blé tout formé dans l'épi. Et quand il est mûr, on y met aussitôt la faucille, parce que c'est le temps de la moisson. » C'est un spectacle bien digne d'admiration, quand on y veut réfléchir, que ce qui se passe sous nos yeux dans les productions de la terre. Un homme cultive un champ, et il n'a besoin

d'y paroître qu'en deux saisons de l'année, au temps de la semence et au temps de la moisson. Tout le reste du temps il ne s'en mêle plus. Il dort la nuit, se lève le jour, il s'occupe de tout autre chose. La terre travaille pour lui; premièrement dans son sein, hors de la portée des regards humains; là elle échauffe la semence, elle l'humecte, elle l'amollit, elle la développe, elle reçoit ses racines et les nourrit. Quelques temps après, elle travaille au dehors, elle réjouit l'esprit et flatte l'espérance du maître. D'abord ce n'est que de l'herbe qu'elle pousse, ensuite l'épi se montre, enfin le grain se forme dans l'épi, il se remplit, il jaunit; alors le blé est dans sa maturité, c'est le temps de la moisson. Le maître reparoît, moissonne et remplit ses greniers. O grand Dieu! qui n'admirera vos œuvres! Quelle bonté, quelle sagesse, quelle puissance dans cet ordre naturel de votre Providence, mais en même temps quelle incompréhensibilité! Non certainement, le laboureur ne sait pas comment tout cela se fait; et que lui importe après tout de le savoir? Mais les plus grands génies, les plus subtils philosophes ne le savent pas non plus. Ils ne connoissent point le rapport de ce grain avec toute la nature, avec la terre qui le reçoit, avec les nuées qui l'arrosent, avec le soleil qui l'échauffe et le mûrit, avec le corps de l'homme qui s'en nourrit et le

change en sa propre substance. Ils ne connoissent point l'intime mécanisme de tant d'opérations différentes, et nous voudrions, après cela, pénétrer dans les voies de Dieu, dans l'ordre surnaturel, comprendre les secrets de son règne, les mystères de la foi, et sonder l'abyme même de son être ! Renonçons à d'inutiles et dangereuses recherches; contentons-nous, comme le laboureur, de semer, pendant cette vie, le germe des bonnes œuvres, comme Dieu nous le commande, pour en recueillir le fruit qu'il nous promet au temps de la moisson.

SECOND POINT.

Du Champ de l'Église.

Appliquons cette parabole à l'Église de Jesus-Christ, qui est le champ du Seigneur, et le règne de Dieu sur la terre. Jesus-Christ ne doit se montrer visiblement et publiquement sur la terre, qu'en deux temps ; dans l'un, pour y jeter la semence de l'Evangile ; et dans l'autre, pour en recueillir la moisson. Le premier est passé. Jesus-Christ a ensemencé la terre ; et avec quels soins et quels travaux, avec quelle abondance et quelle richesse ! A présent, assis à la droite de son Père, il jouit de sa gloire, et sans paroître se mêler de ce qui se passe sur la terre, il attend le fruit de sa parole, de sa grâce, de son esprit, de ses Sacremens, de ses mérites

et de sa mort, qu'il a laissés à son Église. Cette Eglise opère, produit des vertus, forme des Saints ; mais Jesus-Christ ne paroît point. Cette Église est en butte à la persécution, déshonorée par le crime, déchirée par le schisme, méprisée par l'hérésie, blasphémée par l'impiété, et Jesus-Christ ne paroît point. Levez-vous, Seigneur ; pourquoi semblez-vous dormir ? Ignorez-vous ce qui se passe dans le champ de votre Église, ou y êtes-vous insensible ? Vos ennemis se prévalent de votre absence et ravagent tout. Paroissez et ils seront confondus, et tout se remettra dans l'ordre ! Non, il ne paroîtra point ; cela est ainsi prédit et réglé. Gardons-nous d'en murmurer ou de nous scandaliser. Malgré cette sorte d'absence, et au milieu de tous ces désordres, le champ fructifie, il se couvre d'une riche moisson qui mûrit et se perfectionne. Quand le temps de la récolte sera venu, quand le nombre des Elus sera rempli, alors le maître reparoîtra, recueillira sa moisson, vérifiera ses oracles, et récompensera ceux qui lui seront demeurés fidelles. Travaillons, et faisons en sorte de nous trouver de ce nombre.

TROISIÈME POINT.

Du Champ de notre cœur.

Appliquons-nous cette parabole à nous-mêmes, qui sommes le royaume de Dieu.

Nous avons reçu la divine semence dans nos cœurs; nous sommes instruits des lois, des maximes, des mystères de Jesus-Christ; nous avons été prévenus de sa grâce, et les sources nous en sont toujours ouvertes dans les Sacremens. Fut-il jamais terre mieux cultivée et plus richement ensemencée? Le temps de la moisson pour nous en particulier, sera celui de notre mort. Alors le maître paroîtra; et que trouvera-t-il en nous? Une herbe trompeuse, des désirs, des projets sans exécution, un épi stérile, des commencemens sans persévérance, un grain vide, léger, gâté, mêlé, corrompu; des actes de vertus sans perfection, sans esprit intérieur, sans autre motif que le respect humain, le caprice, l'intérêt, la vanité. Hâtons-nous donc de faire fructifier plus heureusement la divine semence. Le temps de la moisson vient, il est proche, et quand il sera venu, nous ne pourrons ni éviter la faux du moissonneur, ni changer la nature de la moisson.

Faites, ô mon Dieu, germer, croître, et mûrir en moi le bon grain que vous y avez semé! Que mon cœur, comme une terre fertile, arrosé des bénédictions de votre droite, échauffé par la chaleur de votre Saint-Esprit, résiste aux vents impétueux, aux orages que le Démon y suscite, c'est-à-dire, aux passions violentes qui le tyrannisent, afin qu'il produise, à l'abri de votre grâce, une moisson pleine et abondante. Ainsi soit-il.

CXIVe. MÉDITATION.

Parabole du grain de sénevé.

Le grain de sénevé est la figure de Jesus-Christ, la figure de l'Eglise, et celle de la Grâce. *Matt.* 13. 31-32. *Marc.* 4. 30-32.

PREMIER POINT.

Le grain de sénevé, figure de Jesus-Christ.

JESUS-CHRIST proposa une autre parabole à ses Disciples, en disant : *A quoi comparerons-nous le Royaume de Dieu, ou sous quelle parabole le représenterons-nous? Le Royaume du ciel est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prit et sema dans son champ. Ce grain est la plus petite des semences; mais lorsqu'il est semé, il croît et devient plus grand que tous les autres légumes. Il devient un arbre, et pousse de grandes branches; en sorte que les oiseaux du ciel viennent s'y reposer.* Si Jesus-Christ demande à quoi il comparera le royaume de Dieu, c'est pour réveiller notre attention, pour nous témoigner le zèle qu'il a de notre salut, et le soin qu'il prend de choisir l'image qui est la plus à notre portée, et la plus propre à notre instruction. *Le Royaume de Dieu est semblable à un grain de sénevé.* Quand on le sème, c'est la plus petite de toutes les graines; mais quand il s'est développé et qu'il a cru,

il devient la plus grande de toutes les plantes. On peut l'appeler un arbre qui pousse des branches si fortes et si touffues, que les oiseaux du ciel viennent s'y percher, et se reposer à son ombre. Appliquons d'abord cette parabole à Jesus - Christ lui - même. L'obscurité de sa naissance, les travaux de sa vie, l'ignominie de sa mort, l'ont fait regarder comme quelque chose de moins qu'un homme, comme un ver de terre, comme l'opprobre des hommes; mais de ce champ où le grain de sénevé a été semé, de ce jardin, de ce tombeau où Jesus a été enseveli; il est sorti triomphant et glorieux, l'espérance des nations, le bonheur des Saints, la gloire des Anges. Cherchons à être avec lui sur la terre ce qu'il y a de plus petit, et dans le ciel nous serons élevés avec lui à ce qu'il y a de plus grand. Heureuses ces ames pures et ferventes, qui, semblables aux oiseaux du ciel, s'élèvent au-dessus de la terre, vont se reposer sur les branches de cet arbre divin, vont se cacher dans les plaies de Jesus, et jusque dans son cœur. Là, inaccessibles aux passions qui agitent la terre, aux désirs insatiables qui brûlent et dessèchent le cœur des mortels, elles goûtent dans l'amour de leur Sauveur, et à l'ombre de son bras tout-puissant, un repos inaltérable, une nourriture délicieuse, et l'assurance d'un bonheur éternel.

SECOND POINT.

Le grain de sénevé, figure de l'Église.

Appliquons maintenant la parabole à l'Église de Jesus-Christ sur la terre. Quoi de plus foible dans ses commencemens, par le nombre et la qualité des personnes qui la composoient, par l'humilité de sa foi, par la douceur de ses maximes, par la sévérité de sa morale, par le mépris qu'en ont fait les hommes, par les persécutions que lui ont suscitées les tyrans, et sous lesquelles elle a été si long-temps comme ensevelie? Cependant ce grain de sénevé a germé, a poussé, s'est accru de siècle en siècle, est devenu un arbre majestueux qui a étendu ses branches jusqu'aux extrémités de la terre, et a couvert le monde entier de son ombre. Sous cette ombre, les plus puissans Monarques ont déposé leur sceptre, leur couronne, et ont trouvé, dans l'humilité de l'Évangile, une gloire plus solide que celle qui environne leur trône. Sous cette ombre, les plus sublimes génies ont abaissé leur esprit et leurs lumières, et ils ont trouvé, dans la soumission de la foi, des vérités plus consolantes que celles qui faisoient l'objet de leurs vaines recherches. Sous cette ombre, les plus insignes pécheurs ont immolé leur cœur et leurs passions, et ils ont trouvé dans les rigueurs de la pénitence, des

délices plus pures que celles qu'ils recherchoient dans les voies de l'iniquité. Retirons-nous donc nous - mêmes à l'ombre de cet arbre divin ! Mettons notre gloire dans la pratique de l'Evangile, notre science dans la soumission à l'Eglise, notre bonheur dans la mortification de la croix ?

TROISIÈME POINT.

Le grain de sénevé, figure de la Grâce.

On peut encore appliquer la parabole à la grâce de Jesus-Christ dans nos cœurs. La première grâce qui commence notre conversion et l'œuvre de notre salut, est quelquefois comme imperceptible. Une bonne pensée, une sainte inspiration, une secrète impulsion, un mot relatif à Dieu ou lu ou entendu, un accident, un saint exemple, une résisatnce à la tentation, la fuite d'une occasion, une démarche vers le bien, un pas dans la bonne voie; il n'en faut pas quelquefois davantage. Quel accroissement ne reçoit pas cette première grâce, quand on y est fidelle ! Elle croît, elle se fortifie, elle s'étend., elle produit des vertus sans nombre, des vertus sublimes, des vertus solides, qui font l'ornement et l'édification de l'Eglise. Combien d'ames viennent se reposer et se nourrir sur les branches de cet arbre fertile ! Elles y trouvent de la consolation, du conseil, de la vigueur, de la force

et du courage. Ah ! si nous savions où peut nous conduire ce bon mouvement qui nous sollicite, cette vocation de Dieu qui nous presse; si nous savions les desseins de Dieu sur nous, tout le bien qu'il veut faire pour nous, et le haut point de sainteté où nous parviendrions si nous voulions écouter sa voix, nous nous garderions bien d'y résister. Mais, hélas! combien de fois nous a-t-il offert sa grâce et l'avons-nous rejetée! Ah! soyons plus sages à l'avenir! Prenons ce précieux grain que sa miséricorde nous offre encore, semons-le dans le champ de notre cœur, cultivons-le avec soin; quelque petite qu'il nous paroisse, il est le germe de ce qu'il peut y avoir au monde de plus grand.

Vos voies, Seigneur, et vos desseins sont souvent cachés; faites donc que je ne méprise plus ni les instructions dont vous vous servez pour mon salut, ni les moyens que vous employez pour ma conversion! Oui! ô mon Dieu, je respecterai tout ce qui me viendra de votre part, et tous ceux qui me parleront en votre nom. Je serai fidelle à faire produire la première semence de votre grâce dans mon cœur. Employez, ô divin Jesus! pour établir solidement en moi votre règne, la même puissance que vous avez employée pour étendre votre Église sur toute la terre. Faites que, semblable à ce grain de sénevé, c'est-à-dire, humble comme vos premiers

Disciples, petit à mes propres yeux, et content de l'être aux yeux des hommes, profondément humilié et anéanti par le plus entier mépris de soi-même, je devienne un arbre enraciné par la charité, par l'humilité, dans le champ de votre Eglise, et digne d'être transplanté un jour dans le séjour de votre gloire. Ainsi soit-il.

CXV^e. MÉDITATION.

Parabole du Levain.

Cette parabole est susceptible de deux sens. Considérons d'abord le premier sens qu'on peut lui donner, ensuite le second qu'on peut lui appliquer; et observons en dernier lieu la prophétie de toutes ces paraboles. *Matt.* 13. 33-35. *Marc.* 4. 33-34.

PREMIER POINT.

Du premier sens de cette Parabole.

« LE Royaume des Cieux est semblable à du levain qu'une femme prend et mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée. » Cette parabole désigne la prédication évangélique accompagnée des dons du Saint-Esprit. La sagesse de Dieu a placé l'Evangile dans la Palestine, cette terre de promesse et de bénédiction. C'est là que ce précieux levain a commencé de fermenter; c'est de là que la fermentation s'est

s'est répandue dans les trois parties du monde que l'on connnoissoit alors, et que Nôtre-Seigneur a peut-être voulu désigner par ces trois mesures dont il a spécifié le nombre. Ce monde appesanti vers la terre, qui ne connoissoit d'autres biens que ceux de la terre, et n'adoroit d'autres Dieux que des idoles de métal ou de pierre, a été agité, remué, élevé au-dessus de lui-même; il a renoncé à ses passions, il a brisé ses Dieux, il a adoré son Créateur, il a reconnu son Sauveur, il a tourné ses regards vers le ciel, et il a travaillé à s'en rendre digne par ses vertus. Quel miracle, quel prodige éclatant de la toute-puissance de Dieu! La fermentation dure encore, elle s'est répandue dans le nouveau monde, et elle durera jusqu'à ce que l'Univers entier en ait senti les salutaires effets, et que le nombre des élus soit rempli. Avancez ce grand ouvrage, Seigneur! Soutenez votre Eglise, qui a reçu de vous ce précieux levain, et qui prend soin de le répandre par-tout! Donnez-lui des ouvriers fidelles, capables de seconder ses charitables soins, et à nous des cœurs dociles qui reçoivent ce levain avec empressement, qui craignent qu'il ne leur soit enlevé, et qui le laissent agir selon toute sa force et son efficace!

SECOND POINT.

D'un autre sens de cette Parabole.

On peut appliquer cette parabole au Pain Eucharistique que l'Eglise nous donne, et qu'elle met en nous comme un levain ou ferment sacré qui doit sanctifier les trois puissances de notre ame, tous les sens de notre corps, toutes les actions de notre vie; qui doit nous pénétrer, nous changer, s'incorporer avec nous, nous transformer en lui; nous faire avec lui une même chair et un même esprit, nous rendre un pain mystique et digne de la table de Dieu. Ah! que je suis éloigné de ressentir en moi ces divins effets! Je suis toujours courbé vers les choses de la terre, toujours tiéde et languissant pour les choses de Dieu. N'y auroit-il point en moi quelque mauvais levain contraire à celui-ci, quelque passion que je n'aie pas mortifiée, quelque habitude que je n'aie pas rompue, quelque péché que je n'aie pas détesté? Otez, ô mon divin Sauveur! tout mauvais levain de mon cœur, afin qu'il se livre entièrement à l'opération divine de votre grâce et de votre Sacrement!

TROISIÈME POINT.

De la Prophétie de toutes ces Paraboles.

« Or Jesus dit au peuple toutes ces choses en paraboles, et il ne leur parloit point sans paraboles, selon qu'ils étoient capables d'en-

tendre, afin d'accomplir ce qui a été dit par le Prophète en ces termes : J'ouvrirai ma bouche pour parler en paraboles, j'en ferai sortir des choses qui ont été cachées depuis la création du monde. Mais en particulier Jesus expliquoit tout à ses Disciples. ›› Les paraboles de Jesus-Christ étoient des prophéties, et par une disposition admirable de la sagesse divine, elles avoient elles-mêmes été prophétisées, afin que par un accord merveilleux des deux Testamens, on vît que la religion étoit l'œuvre de Dieu, qu'elle embrassoit tous les temps, et s'étendoit depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles. Jesus annonçoit sur l'établissement de son Eglise et les progrès de son Evangile, des événemens incroyables, et qui paroissoient destitués de toute vraisemblance. Il parloit à un peuple qui n'étoit certainement pas en état de comprendre ces paraboles, ni disposé à croire les événemens qu'elles annonçoient; d'un autre côté, il falloit que ces événemens eussent été prédits, afin qu'ils ne parussent pas l'effet du hasard. Le Sauveur étoit donc obligé, pour ne pas exposer ces vérités au mépris et au scandale de ses auditeurs, de les envelopper sous des figures et des emblêmes qu'ils ne pénétroient pas, et il se réservoit d'en développer le sens à ses Disciples, mieux disposés et plus dociles. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que cette disposition

même du peuple, ce tempérament dont le Sauveur use à son égard, sa bonté à instruire ses Apôtres, et par eux à son Eglise, pour tous les siècles, tout cela se trouve prédit. Pour nous, qui sommes aujourd'hui placés dans le point de vue le plus favorable, nous voyons l'accomplissement des prophéties de Jesus-Christ, leur connexion avec les anciennes prophéties, la chaîne des événemens qui se sont passés sur la terre, qui y ont signalé la puissance et la sagesse de Dieu, et nous découvrent la profondeur de ses conseils éternels. Peut-il y avoir pour l'esprit de l'homme un spectacle plus ravissant et plus divin ? Ah ! où est notre foi, notre reconnoissance et notre amour ?

Jesus parloit selon la portée du peuple, ce qui ne veut pas dire qu'il leur parlât suivant la capacité de leur esprit, mais suivant la disposition de leur cœur. C'est ainsi qu'il nous parle encore. Si nous ne comprenons rien aux mystères de Dieu et aux vérités de l'Evangile, ce n'est pas par l'esprit que nous manquons, c'est par le cœur. Travaillons à purifier ce cœur, et nous comprendrons, et Jesus-Christ lui-même nous expliquera intimement ce qu'il est nécessaire que nous comprenions !

Ah ! loin de moi, Seigneur de mêler jamais un levain étranger à celui de votre Evangile ! Préservez-moi de l'hypocrisie de

l'amour du monde, de ses maximes funestes, de ses inclinations corrompues, de ses assemblées contagieuses, qui sont un levain qui corrompt le cœur et qui empêche l'effet du levain sacré. Mêlez-le vous-même, ô mon Dieu ! ce précieux levain au fond de mon cœur; qu'il me change, qu'il me sanctifie ! Que tout se sente en moi de la sainteté de la religion que je professe, afin que cette grâce de prédilection, que j'ai reçue de vous, tourne, non à ma condamnation, mais à votre gloire et à mon salut ! Ainsi soit-il.

CXVIe. MÉDITATION.

Parabole de l'Ivraie.

DU MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANS.

D'où vient ce mélange; pourquoi Dieu souffre ce mélange; comment finira-t-il? *Matt.* 13. 30-34. et 36-62.

PREMIER POINT.

D'où vient ce mélange?

1°. IL ne vient pas de Dieu. Jesus leur proposa une autre parabole, disant : « Le royaume des Cieux est semblable à un homme qui sema du bon grain dans son champ. Mais pendant qu'on dormoit, son ennemi vint, sema de l'ivraie parmi le froment, et se retira. Or, l'herbe ayant poussé, et étant

montée en épi, l'ivraie parut aussi. Alors les serviteurs du père de famille vinrent le trouver, et lui dirent : Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? d'où vient qu'il y a de l'ivraie? Il leur répondit : C'est mon ennemi qui l'y a semée. Après cela, ayant renvoyé le peuple, Jesus vint dans la maison ; ses Disciples s'approchèrent de lui, et lui dirent : Expliquez-nous la parabole de l'ivraie semée dans le champ. Jesus prenant la parole, dit : « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'Homme ; le champ, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les enfans du royaume ; et l'ivraie, ce sont les enfans du malin esprit ; l'ennemi qui l'a semé, c'est le Démon. » Joignons nos prières à celles des Apôtres, et prions Notre-Seigneur de nous expliquer cette parabole, qui nous annonce les vérités les plus importantes. Considérons, en premier lieu, ce que Jesus a fait pour former des justes sur la terre, et pour que nous en particulier, nous fussions de ce nombre. Que de Sacremens ! que d'instructions ! que de grâces ! Est-ce à ce divin Sauveur, à ce Dieu de toute miséricorde qu'il faut s'en prendre, s'il y a encore parmi nous des ames lâches, des pécheurs, des impies? Considérons, en second lieu, ce que c'est qu'un juste sur la terre. C'est un enfant du royaume, un enfant de Dieu, un membre vivant de

Jesus-Christ, destiné pour le ciel. Ah! l'heureux état! Voilà ce que nous sommes devenus par le baptême; nous avons été remis dans cet état par la pénitence, nous y avons été fortifiés par l'Eucharistie; maintenons-nous-y donc jusqu'à la mort! Considérons, en troisième lieu, ce que c'est qu'un pécheur sur la terre. C'est un enfant du Démon, exclu, pendant qu'il reste dans cet état, de tout droit au royaume des cieux, l'esclave, l'instrument, le jouet du Démon, complice de sa révolte, et destiné au même supplice que lui. Ah! sortons d'un état si déplorable, et revenons à Jesus qui nous offre encore des moyens assurés pour nous rétablir dans nos premiers droits d'enfans de Dieu.

2°. Ce mélange vient du Démon comme ennemi trompeur. Cet imposteur ne nous séduit qu'en nous flattant, il ne nous sollicite au péché qu'en nous proposant des plaisirs, des richesses, des honneurs et un bonheur parfait; et nous en croyons cet ennemi séducteur, qui ne cherche qu'à nous dépouiller d'un royaume, qu'à nous ravir le sceptre et la couronne pour nous précipiter dans l'enfer. 2°. Ce mélange vient du Démon, comme ennemi vigilant. Tandis que les hommes dorment, le Démon veille; il épie les momens, et sait prendre son temps. Malheur aux Pasteurs endormis, et à tous ceux qui

sont chargés de la conduite des autres, s'ils s'endorment au lieu de veiller ! Mais malheur à nous-mêmes, si nous donnons prise à l'ennemi par notre négligence à prier, à méditer, à fuir les occasions du péché ! 3°. Ce mélange vient du Démon, comme ennemi caché. L'ennemi vint la nuit, et après avoir semé l'ivraie, il se retira et ne parut plus. Qui n'auroit horreur du Démon, si on le voyoit ? Qui ne le repousseroit avec indignation, si on savoit que c'est lui qui nous suggère ces pensées de vengeance, qui nous présente ces images déshonnêtes, qui nous tient ces discours flatteurs, qui écrit ces livres empoisonnés, qui a tracé ces peintures lascives, qui a composé ces airs et ces chansons voluptueuses ? Mais il se cache, et ne fait paroître à sa place que ses suppôts, ceux qu'il a séduits et dont il se sert pour séduire les autres : défions-nous donc des ruses de cet ennemi caché.

SECOND POINT.

Pourquoi Dieu souffre ce mélange.

1°. Pour la perfection des bons. Reprenons la parabole. Lorsque le maître du champ eut appris à ses serviteurs que c'étoit son ennemi qui y avoit semé l'ivraie, *ces serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher ?* Voilà les hommes : tel est leur zèle empressé et indiscret, qui voudroient

tout perdre, tout exterminer. Mais Dieu n'en juge pas ainsi. Le maître *leur répondit: Non, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous n'arrachiez aussi le froment. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson.* Observons ici que les racines de l'ivraie s'entrelacent tellement avec celles du froment, qu'on ne peut presque point arracher l'une sans l'autre. De même, par un profond conseil de la sagesse de Dieu, qui sait tirer le bien du mal, la malice des méchans est tellement liée avec la vertu des bons, que celle-là ôtée, celle-ci perdroit beaucoup de son lustre et de son mérite. En effet, et, 1°. la corruption du monde donne à la vertu une solidité et un éclat que sans cela elle n'auroit pas. Le monde est infidelle à Dieu, il n'offre par-tout que des ames rebelles à leur créateur, qui ont secoué le joug de son obéissance, et foulé aux pieds toutes ses loix: mais quelle gloire n'y a-t-il pas à lui demeurer fidelle au milieu d'une défection si générale, à oser se déclarer pour lui, à faire profession ouverte de lui obéir, et à marcher d'un pas ferme et égal dans la voie étroite de ses commandemens! Voilà le spectacle que nous offre la Religion; nous voyons les exemples d'une piété solide, au milieu d'un monde corrompu, et jusque dans la profession et la licence des armes. 2°. Le scandale du monde fait éclore des vertus sublimes et incon-

nues, qui, sans cela, n'auroient jamais existé. Le monde est rempli de scandale ; il n'offre que des objets séduisans et des exemples contagieux ; tout y est un piége à l'innocence et à la vertu. Mais qu'a produit ce scandale ? Il a peuplé les déserts, il a fait habiter les forêts, les antres les plus obscurs et les plus reculés ; il a fait bâtir d'abord loin des villes, et bientôt après dans les villes mêmes, des asiles à la vertu : et là, dans une heureuse liberté, quelles vertus sublimes n'a-t-on pas pratiquées ! De là sont sortis des Saints sans nombre, qui ont illustré, éclairé et gouverné l'Église. Sans les scandales et les dangers du monde, l'Église n'auroit pas été décorée de tant d'Instituts divers qui en font la gloire et l'ornement, et qui ne cessent de peupler le ciel, en y conduisant tous les jours des ames pures qui ont mené sur la terre une vie toute céleste. 3°. La haine, la persécution du monde a porté la vertu à un point d'héroïsme, où, sans cela, elle ne seroit jamais parvenue. Ce monde est un tyran, qui hait et persécute la vertu. On ne peut y vivre dans sa piété, sans être en butte à ses railleries, à ses mépris, à ses fureurs. Quelle patience héroïque ne faut-il pas, pour conserver la charité et la douceur au milieu de cette vive et opiniâtre persécution ! Les plus beaux siècles de l'Eglise ne sont-ils pas ceux des Martyrs ? Le

Ciel auroit-il des Martyrs, si la terre n'avoit point eu de tyrans ? Adorons cette sagesse infinie de Dieu, qui, d'un si grand mal, sait tirer un si grand bien. Entrons dans ses vues, et profitons, selon notre état, des avantages que ce mélange nous fournit. Il y a des états mixtes, où tous ces avantages semblent réunis. On est assez répandu dans le monde, pour avoir occasion de rendre à Dieu un témoignage éclatant, et pour lui donner des preuves d'une vertu incorruptible : on est assez retiré du monde, pour pouvoir pratiquer les vertus sublimes et cachées de la vie cénobitique ; et enfin, on est peut-être assez haï du monde, pour pouvoir espérer quelque part à la couronne des Martyrs.

2°. Dieu souffre ce mélange pour la conversion des pécheurs. *Et Jesus dit : Non de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le froment.* L'ivraie ressemble assez au froment, et avant la maturité on peut s'y tromper : mais dans le sens moral, il est encore plus aisé de s'y méprendre, parce que l'ivraie ne peut devenir froment ; mais le pécheur peut se convertir, devenir un saint et un élu. C'est pour cela que Dieu le laisse vivre sur la terre ; et ce qui doit l'engager lui-même à changer, c'est, en premier lieu, la bonté de Dieu qui le souffre. *Voulez-vous que nous allions arracher cette ivraie, et il dit : Non ?* Ah ! parabole pleine de douceur et

de tendresse ! Eh ! où en serois-je, Seigneur, si cette parabole de clémence n'étoit pas sortie de votre bouche, pour arrêter toutes les créatures soulevées contre moi ? C'est elle qui m'a sauvé de ce danger où je devois perdre la vie, qui m'a guéri de cette maladie qui pouvoit devenir mortelle, qui m'a préservé de mille accidens que je n'ai pu prévoir, et qui m'a conservé jusqu'à ce moment. Vous me donnez le temps de revenir à vous ; et pour me le donner, vous avez souffert dans le silence ma lâcheté et ma tiédeur à vous servir, vous avez souffert mes crimes, mes scandales, mes infidélités, mes rechutes, mes excès en tout genre. Ah ! c'est assez, c'est trop vous offenser, et abuser de votre bonté ; je reviens à vous, ô mon Dieu ! pénétré de la plus vive douleur, et résolu d'employer le reste de mes jours à vous servir fidellement, et à réparer les désordres de ma vie passée ! En second lieu, l'exemple des bons qui le sollicite ? Qu'est-ce qu'un pécheur ? Il est l'ivraie du champ du Seigneur, l'opprobre de la nature, la honte de la religion, l'enfant du Démon, l'ennemi de Dieu et du Sauveur, et un objet d'horreur pour les Anges. Ah ! si Dieu n'avoit arrêté mille fois le courroux et l'indignation de ces esprits bienheureux, il y a long-temps qu'ils l'auroient arraché de la terre qu'il déshonore. Les justes au contraire sont le froment pré-

cieux, la gloire et les délices du maître du champ. Ils sont les enfans de Dieu destinés à régner éternellement avec lui dans le Ciel. Le monde lui-même ne peut leur refuser son approbation, son estime, et s'empêcher quelquefois d'envier leur sort. Et pourquoi l'envier ? Nous pouvons être ce qu'ils sont, profitons de leur exemple : c'est pour cela que Dieu nous laisse encore sur la terre. En troisième lieu, la justice de Dieu qui le menace. *Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson.* Ame lâche et dissipée, pécheur impénitent et obstiné, ne vous y trompez pas ; la patience de Dieu a des bornes ; vos plaisirs, vos injustices, vos blasphèmes, vos scandales en auront aussi, au delà desquelles il ne vous sera pas permis de continuer vos désordres. Multipliez donc vos péchés autant que vous le pourrez, on vous laissera faire, mais jusqu'à la moisson et non au-delà, jusqu'à la mort, après laquelle tout sera fini pour vous ; mais alors plus de pénitence, plus de conversion, plus de grâce, plus de miséricorde. Ah ! plutôt, ne poussez pas la fureur jusque-là, prévenez ce moment terrible, qui seroit suivi d'un désespoir éternel !

TROISIÈME POINT.

Comment finira ce mélange ?

Par le châtiment des méchans et la récompense des bons. *Au temps de la moisson, je*

dirai aux moissonneurs : Arrachez premièrement l'ivraie, et liez-la en botte pour la brûler ; mais amassez le blé dans mon grenier.

1°. Du châtiment des méchans. Les termes de la parabole suffiroient pour nous faire comprendre la rigueur de ce châtiment : mais voyons comment Notre - Seigneur l'explique. *Le temps de la moisson, c'est la fin du monde : et les moissonneurs, ce sont les Anges. Comme donc, au temps de la moisson, on amasse l'ivraie et on la brûle dans le feu, il en sera de même à la fin du monde. Le Fils de l'Homme enverra ses Anges, qui enleveront de son Royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise du feu. Là il y aura des pleurs et des grincemens de dents.* C'est Jesus-Christ lui-même qui nous explique ainsi sa parabole ; il ne peut donc y avoir dans cette explication, ni erreur, ni exagération : ainsi examinons dans le châtiment des méchans, 1°. L'endroit du supplice ; une fournaise. Est-il de retraite, de solitude, d'esclavage, d'assujettissement, qui puissent me paroître durs, pour me garantir d'être renfermé éternellement dans une prison aussi affreuse et un cachot aussi épouvantable que c'est une fournaise ? 2°. L'instrument du supplice ; le feu. Est-il plaisirs, sensualité, délices, auxquels je ne doive renoncer ; est-il genre de pénitence, de mortification, de crucifiement, que je

ne doive embrasser volontiers, pour éviter ce feu dévorant? 3°. L'effet du supplice : la la rage et le désespoir. Crier, pleurer, grincer des dents, se désespérer, maudire Dieu, se maudire soi-même, se livrer aux transports d'une rage et d'une fureur éternelle; voilà quels seront l'état et l'occupation des réprouvés. Quel chaos! quelle horreur! quel séjour! Est-il rien que je ne doive souffrir ici-bas, pour l'éviter? Contradictions, querelles injustes, humeur fâcheuse, dureté impérieuse, sévérité outrée, mauvais traitemens, rien de tout cela peut-il me paroître insupportable, en comparaison de ces pleurs et de ces grincemens de dents qui seront le partage des réprouvés? Or, qui sera ainsi jeté dans cette fournaise ardente? Tous les pécheurs, sans qu'un seul puisse en échapper ou résister; tous sans distinction d'état ou de rang : Rois, Monarques, grands, nobles, puissans, riches, savans, vous n'êtes plus rien! Êtes-vous justes ou pécheurs? c'est un point qui, sur la terre, vous paroissoit de légère ou de nulle conséquence; mais ici, c'est le seul point qui décide de tout. Si vous êtes pécheurs, vous n'êtes que de l'ivraie condamnée au feu. Prêtres, Religieux, Solitaires, pauvres, foibles, affligés, êtes-vous justes ou pécheurs? C'est un point auquel vous n'avez peut-être pas fait sur la terre toute l'attention que vous deviez; mais si vous

n'avez pas rempli les devoirs de votre état, et profité de vos souffrances ; si, en un mot, vous êtes pécheurs, vous n'êtes que de l'ivraie condamnée au feu.

2°. De la récompense des bons. *Alors les Justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père.* Considérons leur récompense, 1°. dans leur personne. Qu'ils seront différens de ce qu'ils étoient sur la terre ! Il ne se trouvera pas en eux la moindre imperfection, ni de corps ni d'esprit ; il n'y aura rien en eux que d'aimable, que de ravissant. La splendeur du soleil n'est qu'une foible figure pour exprimer l'éclat dont ils brilleront, et la gloire dont chacun d'eux sera environné. 2°. Dans leur séjour ; ce sera le royaume de Dieu leur Père, c'est-à-dire, le Ciel. Si la terre, quoique maudite, offre encore aux heureux du siècle tant de charmes divers, que sera-ce du Ciel, que la sagesse de Dieu a formé à dessein pour être la demeure éternelle de ses enfans chéris, où rien ne manque, où tout abonde ? 3°. Dans l'objet de leur béatitude, qui sera Dieu même, l'Être infini et la source de tous les biens. Ils jouiront de lui, ils le verront, ils l'aimeront, ils participeront à sa félicité dans les délices ineffables d'un amour éternel. Mais pour qui sera un sort si digne d'envie ? Pour les justes, à ce titre seul on peut l'obtenir. De quelque rang, de quelque condition que nous soyons,

vivons dans la justice, remplissons les devoirs de notre état, observons la loi de Dieu, pratiquons les vertus chrétiennes, persévérons dans la piété, mourons dans l'amour de Dieu, et le Ciel nous est assuré. Et quel autre intérêt ai-je donc dans ce monde, et que m'importe tout le reste, pourvu que je vive et que je meure dans la grâce de mon Dieu ? Voilà donc le dénouement de cette scène étonnante qui se passe sur la terre, et de ce mélange des bons avec les méchans ; scène qui a causé tant de scandale aux esprits foibles, qui a fait proférer tant de blasphèmes aux esprits forts, et qui a sanctifié les esprits raisonnables et les cœurs dociles ! En voilà le dénouement vraiment digne de la majesté, de la grandeur, de la sagesse, de la justice et de la magnificence de Dieu !

Vous ajoutez, Seigneur, en finissant : *Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre.* Ah ! qui pourroit n'être pas réveillé de son assoupissement, par l'explication que vous nous donnez vous-même de la parabole que vous nous proposez ! Que l'impie se bouche les oreilles pour ne pas l'entendre, que le libertin se dissipe pour n'y pas réfléchir ; pour moi, ô mon Dieu ! je vous demande un cœur docile, pour profiter d'une leçon si importante, d'une vérité tout à la fois et si terrible et si consolante ! Détachez mon cœur de tout ce qui passe avec le temps,

afin que je comprenne et que je goûte ce qui est éternel ! Ah ! Seigneur, que votre justice m'effraie, que votre bonté me rassure, que votre loi me serve de règle, afin que marchant dans la lumière, je parvienne à votre gloire. Ainsi soit-il.

CXVII^e. MÉDITATION.

Parabole du Trésor caché et de la Perle précieuse.

Après que Notre-Seigneur eut expliqué à ses Apôtres la parabole de l'ivraie, il continua de les instruire par plusieurs autres paraboles qui feront le sujet de cette Méditation et de la suivante. *Marc.* 13. 44-46.

PREMIER POINT.

Parabole du Trésor caché.

JESUS dit à ses Apôtres : *Le royaume des Cieux est encore semblable à un trésor caché dans un champ : l'homme qui le trouve, l'y cache* de nouveau : *plein de joie, il va vendre tout ce qu'il a, et achète ce champ.*

1°. On peut appliquer cette parabole au trésor du salut, caché dans l'Eglise de Jesus-Christ. Qu'il en a coûté aux premiers fidelles, pour acquérir ce champ et s'en conserver la possession, pour devenir membres de cette Eglise et en conserver la foi ! Il leur a fallu renoncer non-seulement à leurs biens, à

leur repos, à leur réputation, mais souvent à leur vie même; et ils n'ont pas craint de sacrifier tout, pour se maintenir dans cette foi sans laquelle on ne peut plaire à Dieu, dans cette Eglise hors de laquelle il n'y a point de salut. Ceux qui n'y sont pas doivent imiter leur générosité pour y entrer; pour nous qui y sommes nés, quelle est notre ingratitude, si nous n'en sommes pas pénétrés de reconnoissance, et si nous n'en remercions pas Dieu tous les jours de notre vie! Mais quelle est notre stupidité, si nous négligeons ce trésor, qui est en notre possession, et qui nous appartient; si nous ne pouvons pas nous donner la peine de le chercher, de fouiller pour le déterrer et nous l'approprier! Qu'arrive-t-il cependant? Semblables au premier maître du champ de la parabole, et moins excusables que lui, nous n'avons pas même l'idée de ce trésor, nous n'y pensons pas, nous sommes peu attachés au champ où il est caché, à l'Eglise et à la foi; prêts à abandonner l'une et l'autre, et le salut qui en dépend, dès que le plaisir, le respect humain, la fortune ou l'ambition l'exigeront. Combien de fois peut-être même n'avons-nous pas vendu ce trésor à un si vil prix!

2°. On peut appliquer cette parabole à la perfection cachée dans l'état religieux, et dans l'éloignement du monde. Celui que

Dieu appelle à la perfection, soit par une vocation particulière à quelque ordre religieux, ou à l'état ecclésiastique, soit par un attrait puissant à la vie intérieure, et aux exercices de piété et de la pénitence, au milieu du monde même, celui-là comprend que c'est un trésor qu'il a trouvé. Or, quelle est sa joie pour une si heureuse découverte ! Il évite de la manifester, de la faire éclater ; il la cache dans son sein, ou ne la communique qu'à des personnes discrètes et éclairées, qui peuvent l'aider, par leur crédit et par leurs conseils, à faire l'acquisition du champ où désormais est son trésor. Quelle ardeur, quel empressement, quelle vive et sainte impatience de terminer toutes les affaires temporelles, de voir arriver l'heureux moment où l'on pourra se donner à Dieu, et le servir en pleine liberté ! rappelons-nous cet heureux temps, si jamais nous avons eu ce bonheur ! Trouvâmes-nous alors quelque difficulté à nous séparer de ce que nous avions de plus cher, et à faire les sacrifices qu'exigeoient notre vocation ? Non, sans doute ; nous aurions sacrifié mille mondes, pour obtenir le trésor désiré depuis long-temps. Nous avions raison ; le trésor que nous acquérions valoit plus que mille mondes, plus que toutes les créatures réunies. Mais avons-nous conservé ces sentimens, cette estime de notre état, cette joie de

l'avoir obtenu, cette générosité à sacrifier tout pour en remplir dignement les devoirs? Le trésor n'a pas changé, il est le même, et toujours il est capable de nous enrichir et de rassasier tous les désirs de notre cœur. Quel malheur, si ce trésor étoit encore devenu pour nous un trésor caché! Ah! si cela est, rentrons en nous-mêmes, n'abandonnons pas le champ que nous possédons; le trésor y est, nous le savons; cherchons, fouillons, prions, méditons, travaillons, nous le retrouverons, et une sainte joie reprendra dans notre cœur la place de l'ennui et du dégoût.

3°. Nous pouvons nous appliquer cette parabole à nous-mêmes, en considérant dans cet homme de l'Evangile, 1°. son bonheur. Il trouve un trésor, et un trésor qu'il ne cherchoit point, auquel il ne pensoit même pas; et tel est notre propre bonheur. Sans que nous l'ayons cherché, sans que nous y ayons même pensé, nous nous trouvons Chrétiens et Catholiques, nous avons la foi, et nous connoissons tous les biens qu'elle renferme. De combien de grâces Dieu ne nous prévient-il pas! que de saints désirs ne nous inspire-t-il pas! Concevons notre bonheur, et pénétrons-nous de reconnoissance. 2°. La prudence de cet homme. Ayant découvert ce trésor dans un champ qui n'étoit pas à lui, il le remet à sa place, il le cache de nouveau, et le couvre de

terre. C'est ce que l'humilité doit faire en nous ; elle doit cacher les grâces, les dons de Dieu et les bonnes œuvres. Celui-là s'expose à être volé, qui est assez imprudent pour ne pas cacher son trésor. 3°. Sa joie. Livrons-nous aux sentimens de joie que méritent les biens dont la foi nous fait jouir, et ceux qu'elle nous donne le droit d'espérer. 4°. Son courage. Il vend tout ce qu'il a, et il achète le champ. La connoissance du trésor ne s'achète point. La foi, la grâce nous sont données gratuitement; mais la possession du trésor, du champ où il est, du royaume des cieux, de la vie éternelle, de la couronne de justice, doit être achetée. Ne nous flattons pas, il doit nous en coûter. Ce seroit nous tromper grossièrement, que de nous persuader que le Ciel nous sera donné gratuitement. Il faut l'acheter au prix de toutes nos passions, de toutes nos inclinations vicieuses dont il faut nous défaire, au prix de tous les sentimens de notre cœur, de toutes les actions de notre vie qu'il faut consacrer à Dieu et à son amour. A ce prix, le ciel est à nous. O l'heureux commerce! l'heureux échange! l'heureuse acquisition!

SECOND POINT.

Parabole de la Perle précieuse.

Le Royaume des Cieux est encore semblable à un Marchand qui cherche de belles perles,

et qui en ayant trouvé une précieuse, s'en va, vend tout ce qu'il a, et l'achète.

1°. Appliquons cette parabole à l'Eglise de Jesus-Christ, à la religion, à la Foi chrétienne et catholique. Considérons, en premier lieu, quelle doit être la recherche de la vraie religion. Quand on n'est pas né dans la vraie religion, on ne peut s'empêcher de sentir bien des inquiétudes, pour qu'on réfléchisse sur un point qui est d'une si grande importance pour l'éternité. Au commencement du christianisme, plusieurs grands philosophes et beaux-esprits ayant essayé de plusieurs Sectes, et ne trouvant rien qui les satisfît, furent enchantés de la doctrine chrétienne et catholique, l'embrassèrent, s'y fixèrent, et ont été, par leurs ouvrages, la gloire et l'ornement de l'Eglise. Il en seroit de même des schismatiques, des hérétiques, et de nos philosophes impies, s'ils cherchoient la vérité avec un cœur aussi droit et des vues aussi pures que ces premiers philosophes. Mais on ne cherche pas la vérité, parce qu'on la hait et qu'on en craint les conséquences, parce qu'on chérit l'erreur et qu'on en aime les illusions. Considérons, en second lieu, la vérité de la religion chrétienne et de la foi catholique. Dès qu'on connoît la religion chrétienne et l'Eglise catholique, tous les doutes cessent. La vérité s'y montre avec un éclat qui dis-

sipe toutes les ténèbres, et tranquillise parfaitement le cœur et l'esprit. Tout y est prouvé, tout y est conséquent, tout y est raisonnable, tout y est proportionné, d'un côté, aux besoins, aux foiblesses de l'homme, et de l'autre, à la noblesse de ses sentimens, à l'étendue de ses désirs. En fait de perles précieuses, si on n'est pas connoisseur, on peut se tromper sur leurs beautés respectives, tandis qu'on n'en voit que de communes, mais que parmi celles-là il y en ait une d'une beauté parfaite, quiconque la considérera attentivement, la distinguera aussi-tôt de toutes les autres. Le malheur de l'homme est de n'avoir d'attention et d'activité que pour les biens de la terre, de ne craindre de se tromper que dans ce qui touche ses intérêts temporels, et d'être tiéde et indifférent pour tout ce qui regarde Dieu et son propre salut. Indifférence qui va jusqu'à faire dire à tant d'impies, que toutes les religions sont bonnes, et qu'on peut se sauver dans toutes. Ah! qui parle ainsi, ne s'y connoît pas; qui parle ainsi n'a pas la véritable religion! Quand on l'a, on sent qu'on a la vérité, et la vérité est une. *Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Baptême, et qu'une Foi.* Pour nous qui y sommes nés, aimons-la, étudions-la, et attachons-nous-y de plus en plus. Considérons, en troisième lieu, quel est le prix de la vraie religion et de la vraie Foi.

Foi. Si plusieurs ne connoissent pas la vérité, faute de recherches et d'attention, plusieurs aussi ne l'embrassent pas, faute de générosité et de courage. La vérité de la religion et de la foi est une vérité de pratique qui exige les plus grands sacrifices. Il faut soumettre les préjugés de son esprit aux décisions de l'Eglise, les penchans de son cœur aux préceptes de la morale, son orgueil à l'humble confession de ses fautes, sa chair à la pénitence, aux jeunes et aux abstinences. Il faut vaincre le respect humain qui nous retient, rompre des liens qui nous attachent, quelquefois même renoncer à ses biens et à sa fortune. Ah! malheur à celui qui hésite de faire à ce prix l'acquisition de cette perle précieuse qui l'enrichiroit pour l'éternité! Pour nous qui sommes nés dans la vraie foi, aimons-la, conservons-la; mais sur-tout joignons-y les œuvres qu'elle commande; sans quoi ce seroit une foi morte, une perle perdue pour nous, et dont la perte nous rendroit encore plus coupables.

2°. Appliquons cette parabole au vrai bonheur de l'homme, qui consiste dans l'amour de Dieu et l'état de grâce. Considérons, en premier lieu, quelle doit être la recherche du vrai bonheur. Tout le monde veut être heureux. L'Evangile même nous exhorte à le devenir; mais il nous avertit de chercher le vrai bonheur où il est. Un

homme qui cherche des perles et qui en trafique, n'en cherche que de bonnes et de fines; pourquoi donc ne rechercherions-nous qu'un bonheur que nous avons tant de fois éprouvé être faux, souillé, impur, incapable de satisfaire notre cœur, et qui ne peut que nous causer de la honte, du trouble et des remords! Rejetons, en hommes qui s'y connoissent et qui ne veulent pas être trompés, ces perles factices, ces faux brillans qui ne méritent que du mépris, et dont l'acquisition, loin de nous enrichir, ne pourroit que nous ruiner. Considérons, en second lieu, où se rencontre le vrai bonheur. Le bonheur véritable ne se trouve que dans l'amour et dans la grâce de Dieu. Ah! mille fois heureux celui qui fait la découverte de cette perle précieuse, qui en connoît la beauté et la richesse! Nos cœurs ne sont faits que pour Dieu; c'est en Dieu, dans sa grâce et dans son amour, qu'ils trouvent le repos qu'ils cherchent en vain dans l'amour des créatures: c'est trop peu dire, ils y trouvent des charmes, des douceurs, des délices, en un mot une félicité au-dessus de toute expression, avec la douce espérance que la mort ne la leur enlevera pas, qu'elle la consommera au contraire, et qu'elle en rendra la durée éternelle. Considérons, en troisième lieu, le prix du vrai bonheur. L'amour de Dieu, dans lequel seul consiste le vrai

bonheur, ne s'acquiert qu'au prix de tous les autres amours, qu'au prix de tout ce qu'on possède, et de tout ce dont on peut espérer la possession, qu'au prix de toutes les affections du cœur pour les choses créées. Nous cherchons en vain à composer, en vain voudrions-nous retenir quelque chose : le prix en est fixé. Nous n'aurons jamais cette perle inestimable, que nous n'ayons tout donné. Pendant que nous disputons et que nous nous tourmentons nous-mêmes, nous perdons des momens précieux, nous diminuons d'autant la durée de la possession, et peut-être le temps va-t-il finir, et perdrons-nous tous les autres biens que nous voulons obtenir, sans avoir acquis celui qui seul pourroit nous rester et nous satisfaire ! Ah ! ne craignons rien ! quand on nous demande tout, ce n'est pas pour nous appauvrir, c'est pour nous enrichir ; ce n'est pas pour nous priver de quelque bonheur, c'est pour nous ôter ce qui nous empêche de jouir du bonheur parfait, souverain et infini.

Donnez-moi, ô mon Dieu, cette vraie sagesse qui fait estimer et rechercher les choses selon leur prix, cette vraie prudence qui préfère le salut à tout, cette véritable générosité qui sacrifie toutes choses à votre amour ! C'est à la foi et à la confiance, à la prière et à la fidélité, que vous accordez et la perle précieuse et le trésor caché, c'est-à-

dire votre royaume : faites que je ne néglige aucun de ces moyens pour me le procurer ! Ainsi soit-il.

CXVIII^e. MÉDITATION.

Parabole du Filet.

Cette parabole nous présente l'état de l'Eglise dans le siècle présent; l'état de l'Eglise à la consommation du siècle, et l'état de l'Eglise dans le siècle futur. *Matt.* 12. 47-52.

PREMIER POINT.

De l'état de l'Église dans le siècle présent.

LE *Royaume des Cieux est encore semblable à un grand filet qu'on jette dans la mer, et qui prend toutes sortes de poissons. Lorsqu'il est plein, les pêcheurs le tirent sur le bord du rivage, où, s'étant assis, ils choisissent les bons poissons pour les mettre dans des vaisseaux, et jettent dehors les mauvais.* Ce vaste filet, c'est l'Église, qui, par la prédication de l'Evangile rassemble dans son sein des hommes de toute sorte, des bons et des méchans. Ici-bas tout est mélangé, tout est caché ; on ne peut distinguer avec certitude qui sont les bons, et quel est le degré de leur bonté ; qui sont les méchans, et quel est le degré de leur méchanceté ! et encore moins ceux qui persévéreront dans leur bonté ou dans leur

méchanceté. Ce qui est dit de l'Eglise en général est vrai encore de chaque ordre et de chaque profession en particulier. De là tirons trois conjectures.

1°. Une vérité qu'il faut savoir, c'est qu'on n'est pas hors de l'Eglise, quoiqu'on soit pécheur. L'Eglise sur la terre n'est pas composée des seuls justes ou des seuls prédestinés. Quelque pécheur que je sois, je suis encore dans l'Eglise, et je peux encore me convertir et me sauver. On ne peut se sauver hors de l'Eglise ; mais quoiqu'on soit dans l'Eglise, quoique dans l'Eglise on ait embrassé un état saint, un état de perfection, on n'est pas sauvé pour cela. On peut se perdre dans tous les états.

2°. Un défaut qu'il faut éviter. Le mal qui paroît dans l'Eglise, ne doit ni me surprendre ni me scandaliser puisqu'il est prédit. L'Eglise n'en est pas moins sainte en elle-même ; les différens ordres de l'Eglise n'en sont pas moins saints en eux-mêmes, pour quelques désordres et quelques scandales qui s'y trouvent. C'est le triste apanage de l'humanité, c'est un malheur inévitable parmi des créatures qui sont dans la voie et qui ont la liberté. Je ne dois pas me mêler de juger personne, ou de faire un discernement qui n'appartient qu'à Dieu, et qui n'est pas de l'état présent de l'Eglise, tandis qu'elle est encore sur la terre.

3°. Un seul point important auquel il faut s'attacher. Ce qui m'importe uniquement, c'est de voir qui je suis dans l'Eglise et dans mon état, c'est de me mettre du nombre des bons, de devenir bon ou meilleur, tandis qu'il est encore temps; parce que ce qui est caché et mêlé maintenant, ne le sera pas toujours, et bientôt le filet sera tiré, c'est-à-dire, le discernement des justes et des pécheurs fait sans retour.

SECOND POINT.

De l'état de l'Église à la consommation du siècle.

Il en sera de même à la fin du monde. Les Anges viendront, et sépareront les méchans du milieu des justes : et ils les jetteront dans la fournaise de feu. Là il y aura des pleurs et des grincemens des dents. Lorsque le filet sera rempli, on le tirera. Quand Dieu aura exécuté tous ses desseins sur la terre en faveur de ses élus, le monde qui ne subsistoit que pour eux, finira. Jesus-Christ, assis avec ses Apôtres qui avoient jeté le filet, jugera, prononcera, et un nouvel ordre de choses commencera.

1°. Ce qui étoit caché sera manifesté. Ni l'hypocrisie, ni la charité même ne pourront plus rien voiler, rien déguiser. La vérité toute entière paroîtra, et avec elle, d'un côté, que de monstres, que d'abominations, que

d'horreurs paroîtront ! et de l'autre que de beautés, que de merveilles, que d'objets ravissans ! Que paroîtrai-je alors moi-même ? Ce que je suis maintenant, et ce que je prends un si grand soin de ne pas paroître.

2°. Ce qui étoit mêlé sera séparé. Les Anges viendront et sépareront les pécheurs du milieu des justes ; du milieu des Prêtres saints, les Prêtres sacriléges ; du milieu des Religieux mortifiés, pénitens, les Religieux sensuels ; du milieu des Magistrats intègres, les Magistrats injustes ; du milieu des Chrétiens fervens, les Chrétiens corrompus ; du milieu des Vierges sages, les Vierges insensées ; du milieu des épouses fidelles, les épouses adultères ; du milieu des femmes chrétiennes, les femmes mondaines ; enfin du milieu des élus, les réprouvés. Ah ! qui pourra soutenir la honte d'une telle séparation ? Séparons-nous maintenant des pécheurs, pour n'être pas alors séparés des justes !

3°. Ce qui étoit réuni dans un centre commun, sera divisé et placé aux deux extrémités opposées. Les bons et les méchans, les biens et les maux étoient réunis sur la terre ; alors la division se fera, et chaque chose sera mise à sa place dans une opposition infinie et éternelle ; les pécheurs dans la fournaise ardente, dans l'Enfer ; les justes dans le Ciel, dans les délices du Paradis : d'un côté, l'assemblage de tous les maux

pour les pécheurs ; de l'autre, l'assemblage de tous les biens pour les justes.

TROISIÈME POINT.

De l'état de l'Eglise dans le siècle futur.

1°. Considérons quel sera alors le malheur des pécheurs. Les pécheurs qui auront méconnu l'Eglise, ou qui l'auront déshonorée, en seront exclus pour jamais, et livrés pour toujours aux tourmens, aux pleurs, aux regrets, à la rage, au désespoir. Voilà quelle sera leur occupation éternelle.

2°. Examinons quel sera le bonheur des justes. Les justes, qui alors composeront seuls l'Eglise triomphante de Jesus-Christ, vivront dans les délices de l'amour divin et d'une vie bienheureuse et glorifiée, qui n'aura jamais de fin. Voilà leur sort éternel.

3°. Concluons de ces deux vérités, quel est l'intérêt de ceux qui vivent encore sur la terre. Leur intérêt, c'est de bien comprendre ces vérités. *Jesus-Christ ajouta, en parlant à ses Apôtres : Avez-vous bien compris toutes ces choses ? Oui, lui dirent-ils.* Notre-Seigneur nous fait encore la même demande. Or les avons-nous assez comprises ces vérités, pour voir que c'est de nous dont il s'agit ici, que nous sommes dans le premier état de l'Eglise, que nous paroîtrons au second, et que nous serons éternellement dans le troisième ? Les avons-nous assez

comprises, pour sentir que nous n'avons pour nous préparer à ce terrible dénouement, que le temps incertain et le court espace de notre vie ? Les avons-nous assez comprises, pour ne les oublier jamais, pour en tirer des conséquences de pratique, pour en faire la règle de toutes nos pensées et de toutes nos actions; assez, pour en être pénétrés; assez, pour en instruire les autres et tous ceux dont nous sommes chargés; assez, pour rapporter à ce but tous nos soins, tout notre savoir, toute notre industrie ? *Et Jesus-Christ leur dit : C'est pour cela que tout Docteur, instruit de ce qui regarde le royaume du ciel, est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et anciennes.* C'est-à-dire, apprenez, par mon exemple, quel est le docteur propre à enseigner dans l'Eglise du Christ, et à devenir un guide utile à ses frères. Il doit ressembler à un père de famille qui tire de son trésor l'ancien et le nouveau. Chargé du soin de nourrir sa maison, cet homme a toujours ses provisions; les unes sont faites long-temps avant qu'il en ait besoin; il y en a d'autres qu'il fait tous les jours. Voilà le modèle d'un ministre de l'Eglise, habile et zélé. Il faut qu'on ne puisse jamais le surprendre. Il doit avoir un trésor et un fonds, d'où il tire les vérités nécessaires à la subsistance de son peuple. Il doit posséder les vérités anciennes, et se remplir

tous les jours de nouvelles, tantôt se servir de ce qu'il a recueilli dans l'Ancien Testament, tantôt de ce qu'il médite et apprend chaque jour dans le Nouveau. Ce pére tendre, après avoir puisé dans ces sources divines, doit présenter avec bonté et sans intérêt, à ses enfans, le lait et le vin de la sagesse, selon leur portée, selon leurs besoins, selon les diverses dispositions de leurs cœurs. Il doit employer à leur instruction toutes ses lumières, toutes ses études, tout ce qu'il a lu dans les livres anciens et modernes, dans les auteurs sacrés et profanes, tout son talent et toute industrie; mettre en usage tous les styles, tout ce qu'il y a de plus fort et de plus doux, de plus sublime et de plus familier, de plus terrible, et de plus insinuant, pour inculquer les vérités importantes du salut.

O mon Dieu! que ne puis-je vous répondre comme les Apôtres : *Oui*, *Seigneur*, je les ai compriṣes ces vérités que vous m'avez enseignées pour mon salut! Mais si je les ai comprises, pourquoi donc ne les ai-je pas pratiquées? O mon ame! tu es convaincue de ces grandes vérités, et comment pourrois-tu en douter? c'est Jesus-Christ lui-même qui te les explique de la manière la plus claire et la plus précise; mais si tu n'en doutes pas, quelle est ton insensibilité de n'y pas conformer ta conduite! O divin Jesus!

éclairez mon esprit, ou plutôt échauffez mon cœur, gravez-y si profondément votre parole sainte, daignez lui en communiquer un tel amour et un tel goût, que je me le rappelle et que je la pratique dans toutes les occasions, afin que, vivant en véritable chrétien, je ne sois pas rejeté au jour de votre jugement ! Ainsi soit-il.

CXIXe. MÉDITATION.

Jesus fait un second voyage à Nazareth.

Considérons ici l'admiration des Nazaréens; leur scandale, et la douceur de Jesus au milieu d'eux. *Matt.* 13. 51-58. *Marc.* 6. 1-6.

PREMIER POINT.

Admiration des Nazaréens.

1°. ADMIRATION forcée, qui ne détruit pas la haine. *Jesus ayant achevé ces paraboles, partit de là, et étant venu dans son pays (à Nazareth, où il avoit été élevé), ses Disciples le suivirent, et il instruisoit ses concitoyens dans leurs synagogues le jour du Sabbat. Ceux qui l'écoutoient étoient étonnés de l'entendre. Tous lui rendoient témoignage, et dans l'admiration où ils étoient des paroles de grâce qui sortoient de sa bouche, ils disoient : D'où est venu à cet homme cette sagesse et cette puissance ? D'où lui viennent toutes ces choses ;*

et pourquoi tant de miracles se font-ils par ses mains? Jesus, accompagné de ses Disciples, se rendit de Capharnaum à Nazareth, sa patrie, non pour se délasser de ses travaux, mais pour les continuer. Aux jours d'assemblée, il se trouvoit à la synagogue, et il y enseignoit le peuple avec cette sagesse, cette autorité, cette majesté pleine de douceur, qui par-tout lui gagnoient les cœurs. Les Nazaréens savoient les merveilles qu'on publioit de lui, ils lui avoient même vu opérer quelques miracles au milieu d'eux, et ils ne pouvoient lui refuser leur admiration; mais leurs cœurs étoient aliénés, et ils ne pouvoient voir, sans une secrète jalousie, un de leurs concitoyens si distingué et si élevé au-dessus d'eux. L'impie ne peut s'empêcher encore aujourd'hui d'admirer la doctrine et la morale de Jésus-Christ; mais il la hait. L'état où se trouvent aujourd'hui et depuis dix-huit siècles, d'un côté le christianisme, et de l'autre le judaïsme; les victoires que la religion chrétienne a remportées sur l'idolâtrie jusqu'à l'anéantir, sont pour l'impie même, et malgré lui, un objet d'admiration; mais il hait cette même religion qu'il est forcé d'admirer. Pour nous, admirons et aimons la sagesse de Dieu et ses œuvres, sa loi et sa religion, seules dignes de notre admiration et de notre amour, hors desquelles il n'y a que folie, foiblesse et vanité.

2°. Admiration stérile, qui ne change point les mœurs. Les Nazaréens admiroient et ne se convertissoient pas; ils admiroient et se bornoient à discourir. Nous ne les imitons que trop. Tout le monde s'entretient d'un Prédicateur célèbre, de son talent, de son érudition, de son éloquence, et personne ne songe à profiter des vérités qu'il annonce. On loue un livre bien écrit, on en admire les pensées et le style; mais on ne change, on ne réforme rien dans sa conduite, on n'en devient pas meilleur. Admiration vaine, qui ne fait que nous rendre plus coupables et plus inexcusables! Est-ce avec une admiration aussi stérile que nous écouterions un homme, ou que nous lirions un auteur qui nous enseigneroit les moyens de nous agrandir ou de nous enrichir?

3°. Admiration maligne, qui dégénère en mépris. Les Nazaréens s'écrioient avec une espèce de transport: Où cet homme a-t-il pris cette science profonde, cette sagesse extraordinaire qui accompagne ses paroles et qui règle ses mouvemens? Tout est grand dans lui, son air, son maintien, ses discours, ses actions. D'ailleurs il fait par-tout une infinité de miracles. *Et d'où lui vient*, de qui a-t-il reçu cette doctrine, cette sagesse, ce pouvoir d'opérer, à son gré, tant et de si étonnans prodiges? Ils savoient sans doute ce qu'en pensoient les scribes et les pharisiens,

ils leur avoient souvent entendu dire que tout cela venoit du Démon ; et s'ils n'osoient encore s'expliquer aussi ouvertement qu'eux, peut-être n'étoient-ils pas éloignés de penser comme eux ; du moins cet air d'étonnement qu'ils montroient, ces exclamations qu'ils réitéroient, ne provenoient que d'un fond de jalousie, de malignité, et n'avoient d'autre but que de faire mépriser celui dont tout un peuple, dont eux-mêmes admiroient les merveilles. N'est-ce pas par un semblable artifice que les impies exaltent quelquefois la grandeur de nos miracles ou la sublimité de nos mystères, uniquement dans la vue de les rendre incroyables ou méprisables ? N'est-ce pas par le même artifice qu'on loue quelquefois avec exagération ceux qu'on veut détruire dans l'estime des autres, qu'on vante avec un air d'étonnement et de surprise, la force, l'éloquence qu'un Ministre de l'Eglise fait paroître ou dans ses discours, ou dans ses écrits, uniquement pour lui enlever le mérite, et pour lui insinuer que la gloire en appartient à un autre ? Pour nous, admirons, adorons la doctrine de Jesus-Christ, et faisons-en la règle de notre foi et de notre conduite.

SECOND POINT.

Scandale des Nazaréens.

1°. Scandale d'orgueil. *N'est-ce pas là*, dirent-ils, *ce Charpentier, ce fils de Charpen-*

tier? N'est-ce pas là le fils de Joseph? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères, Jacques, Joseph, Simon et Jude? Ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous? D'où lui vient donc tout cela? Et ainsi ils se scandalisoient à son sujet. Et comment l'orgueil du monde auroit-il pu estimer celui dont la famille étoit si peu distinguée selon le monde? Mais, ô sagesse éternelle, c'étoit pour confondre cet orgueil même du monde, que vous avez choisi une telle famille, et que vous n'avez pas rougi d'y paroître avec vos Disciples! Cet orgueil règne encore en moi, si je règle mon estime sur l'éclat de la naissance ou sur les avantages de la fortune; si je me glorifie d'une naissance illustre, ou si je rougis d'une naissance obscure; si je méconnois mes proches, parce qu'ils sont pauvres, ou si je souffre impatiemment qu'on en rappelle le souvenir; si j'aime à rechercher l'origine des autres pour les égaler à moi, ou pour m'élever au-dessus d'eux, si je cherche à me faire honneur du commerce des grands, et si je crains de me déshonorer par celui des petits. Que la famille de Jesus est heureuse dans sa médiocrité! Oui, ô Marie! vous êtes sa Mère, votre humilité vous a attiré cet honneur, et cette dignité vous a élevée au-dessus des Anges! O heureux Joseph! qui, au milieu de vos travaux pénibles et innocens, avez mérité,

par vos vertus, d'être l'époux de Marie, et de passer pour le père de Jesus! O heureuse toute famille chrétienne, où le travail entretient l'innocence, et qui, sans distinction dans le monde, se distingue devant Dieu par sa foi et sa piété!

2°. Scandale des Nazaréens, scandale d'indocilité. La doctrine de Jesus étoit sublime, sa morale pure, sa sagesse admirable, sa mission autorisée : mais qu'il falloit peu de choses pour scandaliser des cœurs indociles! Le prétexte le plus frivole suffit pour secouer le joug de l'obéissance, et résister à l'autorité la plus légitime. Si dans ce supérieur qui nous gouverne, si dans ce prédicateur qui nous parle, nous ne considérions que la personne de Jesus-Christ, et l'autorité de Dieu dont il est revêtu, que nous nous épargnerions de questions, de recherches qui sont moins l'effet d'une vaine curiosité, que d'une coupable indocilité! Obéissons, soyons dociles, c'est à Dieu même que nous obéissons.

3°. Scandale des Nazaréens, scandale d'incrédulité. Ce scandale est le plus criminel, parce qu'il est le plus déraisonnable. Les Nazaréens admirent la doctrine de Jesus-Christ, ils conviennent de la grandeur de ses miracles, et ils refusent de croire en lui, parce qu'ils connoissent sa famille, et qu'ils voient ses parens au milieu d'eux dans une

fortune médiocre. Mais n'étoit-ce pas cela même qui prouvoit évidemment que sa sagesse et la vertu des miracles qu'ils reconnoissoient en lui, ne pouvoit lui venir que de Dieu, et qu'il falloit croire en lui? Qui est-ce qui scandalise encore aujourd'hui les incrédules? La pauvreté de Jesus, l'humilité de sa vie, la honte de sa mort, la sévérité de sa morale, qu'ils croyoient mpraticable, la sublimité des mystères qu'il a enseignés, et qui sont incompréhensibles; la grandeur et le nombre des miracles qu'il a opérés, et qui leur paroissent incroyables. Mais si tout cela a été cru du monde entier, si, malgré tout cela, le monde reconnoît Jesus-Christ pour son Dieu, si, avec tout cela, sa religion a triomphé de toutes les puissances de la terre; ce qu'on prend pour un sujet de scandale, n'est-ce pas précisément ce qui établit la vérité de la foi, et ce qui en rend les fondemens inébranlables? Mais l'incrédule ne raisonne pas; il saisit l'objet qui le scandalise, il y fixe ses regards, il ne l'abandonne pas, il y revient sans cesse, sans vouloir rien écouter, rien confronter, rien peser; et c'est ainsi, ô sagesse adorable! que vos merveilles aveuglent les orgueilleux, et remplissent les humbles de lumière et de consolation!

Troisième Point.

Douceur de Jesus au milieu des Nazaréens.

1°. Dans ses paroles. *Mais Jesus leur dit : Un Prophète n'est sans estime que dans sa patrie, dans sa maison, et dans sa parenté.* Jesus ne leur répondit que par ce proverbe. Le reproche étoit sans doute bien doux pour une incrédulité aussi coupable et des mépris aussi outrageans ; cependant ne semble-t-il pas que Notre-Seigneur cherche encore à l'adoucir, en le rendant général, et en évitant de le leur appliquer ? Quel exemple pour nous de patience et de douceur ! Quelle leçon importante pour les ouvriers évangéliques ! S'ils ne cherchent que la gloire de Dieu et le salut des ames, ce n'est pas dans leur patrie qu'ils doivent souhaiter d'exercer leur zèle, le succès n'est nulle part aussi incertain ; mais si la Providence les y fixe, et s'ils éprouvent dans l'exercice de leur ministère, des persécutions, des injustices, qu'ils se consolent par la vue de ce qu'éprouva le Fils de Dieu de la part des hommes, qui en général n'ont d'empressement que pour ce qu'ils ne trouvent point chez eux.

2°. Dans ses actions. *Et il ne fit pas là beaucoup de miracles, à cause de leur incrédulité. Il n'y put en faire d'autres que de guérir un petit nombre de malades en leur imposant les mains.* Si l'incrédulité des Nazaréens arrêta

le cours de la puissance de Jesus-Christ, contraignit sa miséricorde, lia, pour ainsi dire, ses mains, et l'empêcha d'opérer parmi eux beaucoup de miracles et de guérisons, elle ne l'empêcha point de guérir le petit nombre de ceux qui se présentèrent à lui avec foi et docilité. Si parmi les chrétiens il y a tant de pécheurs qui croupissent dans leurs désordres, qui y vivent et meurent sans obtenir du Sauveur la guérison de leurs ames, ce n'est que leur peu de foi, que leur incrédulité qui arrête le cours de ses bienfaits et les opérations de sa grâce toute-puissante. Mais que le grand nombre de ceux qui manquent de foi ne diminue pas la nôtre, qu'il l'augmente au contraire ! Soyons de ce petit nombre qui sait profiter de la bonté et de la puissance du Sauveur. Plaignons le sort de ces malades volontaires; mais pour nous, adressons-nous au céleste Médecin de nos ames, pour en obtenir la guérison. Que de merveilles n'opéreroit-il pas en notre faveur, sans ce fond d'incrédulité que nous entretenons en nous-mêmes, et qui arrête l'effusion de son esprit et l'abondance de ses grâces !

3°. Dans ses sentimens. *Et il s'étonnoit de leur incrédulité, et il alloit enseigner dans les villages voisins.* Quels furent les sentimens de Jesus en sortant de l'infidelle Nazareth? Des sentimens d'indignation, de mépris,

de vengeance? non; mais d'étonnement, de compassion et de douleur, de se voir obligé de la laisser dans son incrédulité, pour aller porter l'Evangile ailleurs.

Hélas! Seigneur, ne suis-je pas pour vous un sujet d'étonnement, n'en dois-je pas être un pour moi-même? n'en serai-je pas un pour l'univers entier au jour de votre jugement? Comment moi, avec tant de secours, tant d'instructions, tant de graces, tant de Sacremens, tant de moyens, tant de facilités, je suis encore si foible, si imparfait, si éloigné de la sainteté! En moi encore tant de défauts! en moi encore si peu de vertus! Ah! c'est la foi qui me manque, c'est mon peu de foi qui me rend tous les remèdes inutiles, et tous les moyens de salut inefficaces! Guérissez-moi donc, ô mon Dieu! éclairez-moi, rompez mes liens, remplissez-moi de cette foi qui obtient de vous les guérisons les plus miraculeuses! Rendez-moi docile en me rendant humble; ne permettez point que j'abuse encore de vos dons, qui ne serviroient qu'à me rendre plus coupable; mais faites qu'uniquement appliqué à en faire un saint usage, j'en recueille le fruit, c'est-à-dire, mon salut et votre gloire! Ainsi soit-il.



CXXe. MÉDITATION.

Décolation de Saint Jean-Baptiste.

De l'Impureté.

Considérons d'abord les premiers effets de l'impureté dans Hérode, ensuite les derniers excès ou ce vice le porte, et enfin le trouble et les remords que cette passion lui suscite.. *Matt.* 14. 1-11. *Marc.* 6. 11-28. *Luc.* 9. 7. 9.

PREMIER POINT.

Premiers effets de l'impureté dans Hérode.

1°. UNE incontinence effrénée, que rien ne peut arrêter. *Hérode ayant épousé Hérodias, quoiqu'elle fût femme de Philippe son frère, avoit envoyé prendre Jean, l'avoit fait lier et mettre en prison, à cause d'elle.* Hérode, Tétrarque de la Galilée, aime la femme de son frère Philippe, Tétrarque de l'Iturée, et il en est aimé. Il se livre à cet amour honteux; bientôt il enlève la femme de son propre frère, il l'épouse publiquement, et on le voit tout à la fois ravisseur, adultère et incestueux, sans que la pudeur, la voix du sang, le cri public puissent mettre un frein à la passion de ce monstre d'impureté, dont le nom même est encore aujourd'hui en horreur. Ah! redoutons les premières et les plus légères atteintes d'un feu si dangereux, dont

la violence surmonte tout, et ne trouve point d'obstacle qui soit capable de l'arrêter !

2°. Un endurcissement obstiné, que rien ne peut vaincre. *Parce que Jean disoit à Hérode : Il ne vous est pas permis d'avoir pour femme celle de votre frère. Hérode auroit bien voulu le faire mourir ; mais il appréhendoit le peuple, parce que Jean en étoit regardé comme un Prophète.* Un Prophète, un homme au-dessus des Prophètes, le plus grand et le plus saint des hommes, Jean-Baptiste, en un mot, reprend Hérode de son impureté, il lui fait entendre ce mot décisif : Prince, il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. Le reproche du Prophète ne le touche point, et sa hardiesse l'irrite. Hérode forme le dessein de le faire mourir, pour se délivrer de son importunité ; mais il sent qu'un attentat sur la vie de ce saint homme, est capable d'exciter une sédition populaire. Il n'est point de passion plus intraitable que l'impureté ; elle s'emporte, elle persécute, elle hait et poursuit jusqu'à la mort le médecin charitable et zélé qui veut la guérir. Si encore aujourd'hui les pécheurs livrés à cette passion, n'étoient retenus par la crainte, ils tremperoient leurs mains dans le sang de ceux qui s'opposent à leurs désordres. Mais ni la haine, ni les menaces des pécheurs ne doivent point arrêter ceux

qui, par leur état, sont obligés de les reprendre. Le rang, la dignité, le caractère ne peuvent les en dispenser. Leur silence seroit une lâcheté. Hérode, dans l'excès de sa passion, eût voulu être délivré d'un censeur si zélé; mais revenu de son emportement, il ne pouvoit refuser son estime à Jean-Baptiste; il respectoit sa vertu, il admiroit l'intrépidité de son courage, il l'écoutoit même volontiers, et en bien des choses il suivoit ses avis. Mais sur le point essentiel il n'écoutoit rien, la passion détruisoit l'estime, ou suspendoit son action et sa force; l'impureté étouffoit la voix de la conscience, et le Prince continuoit des désordres sans lesquels il croyoit ne pouvoir vivre heureux. Tel est l'endurcissement que produit ce vice honteux, et que n'éprouvent que trop ceux qui ont le malheur de s'y livrer.

3°. Un aveuglement profond, que rien ne peut dissiper. *Or Hérodias lui tendoit des embûches, et cherchoit l'occasion de le faire mourir; mais elle n'avoit pu encore exécuter son dessein, parce qu'Hérode craignoit Jean: sachant qu'il étoit un homme juste et saint, il avoit du recpect pour lui, il faisoit beaucoup de choses selon ses avis, et il l'écoutoit volontiers.* Si les fureurs d'Hérode contre Jean-Baptiste étoient passagères, celle d'Hérodias ne l'étoient pas. Plus la douceur est naturelle à une personne du sexe qui a su se conserver dans

l'innocence, plus l'emportement est furieux et la vengeance cruelle dans celle qui a une fois franchi les bornes de la pudeur. Les serviteurs de Dieu n'ont point de plus dangereux ennemi qu'une femme prostituée, puissante et offensée. Hérodias n'ayant pu obtenir du Roi qu'il fît mourir Jean-Baptiste, cette femme audacieuse résolut d'exécuter, pour ainsi dire, elle-même; indépendamment de l'autorité royale, et même contre son gré, le plan de vengeance qu'elle avoit projeté. Elle dressoit des embûches au saint Précurseur. Hérode ne l'ignoroit pas, et ce Prince, timide quoiqu'entreprenant, vicieux quoiqu'équitable, ce prince efféminé, au lieu de chasser loin de lui cette femme qui, d'un côté, le couvroit d'opprobre, et de l'autre lui manquoit de respect, il se contentoit de rompre ses mesures, d'arrêter les effets de sa violence, et de veiller à la sûreté du prophète. Mais enfin à quoi aboutirent ces honteux ménagemens? à ajouter enfin le sacrilége à ses autres crimes, à attenter à la liberté de l'homme de Dieu: à le faire arrêter, charger de fers, et renfermer dans une étroite prison: encore peut-être se flattoit-il de n'en agir de la sorte qu'en faveur même du prisonnier, pour le soustraire aux fureurs d'Hérodias. C'est ainsi que la passion aveugle, et que, sans s'en apercevoir, on court à grands pas vers le précipice dont on croit s'éloigner.

s'éloigner. Préservez-moi, Seigneur, d'un aveuglement si déplorable et de l'infame passion qui le produit!

SECOND POINT.

Derniers excès de l'impureté dans Hérode.

Le dernier excès où se porte Hérode, est le meurtre de Jean-Baptiste, accompagné de circonstances qu'on ne peut encore se rappeler sans horreur.

1°. Quelle en fut l'occasion? *Mais enfin il arriva un jour favorable* au dessein d'Hérodias, *ce fut le jour de la naissance d'Hérode, auquel il fit un festin aux grands de sa cour, aux premiers Officiers de ses Troupes, et aux principaux de la Galilée. Or la fille d'Hérodias y étant entrée, et y ayant dansé, plut à Hérode et à ceux qui étoient à table avec lui. Le Roi lui dit : Demandez-moi ce qu'il vous plaira, et je vous le donnerai. Il ajouta même avec serment : Oui, je vous donnerai tout ce que vous me demanderez, quand ce seroit la moitié de mon royaume.* Qui eût pu penser que ce jour de fête dût être une occasion favorable à la fureur et à la vengeance, une occasion qui entraîneroit Hérode dans le plus grand de tous les crimes, l'engageroit à verser le sang innocent, qu'il avoit respecté jusqu'alors? Mais qui peut répondre de soi, et de quoi ne devient-on pas coupable, lorsqu'à la folle joie d'une fête mondaine, à

l'abondance des mets, à la magnificence du spectacle, se joignent les piéges d'un sexe sans pudeur, qui sait relever ses attraits par des parures aussi immodestes que brillantes, et s'aider encore, pour séduire, de tout ce que la symphonie a de plus enchanteur, et la danse de plus voluptueux? La fille d'Hérodias entra dans la salle du festin, et y dansa avec tant de grâces, qu'elle reçut des applaudissemens de tous les conviés. Hérode surtout en fut charmé. A son jugement, le mérite d'une pareille danse est au-dessus de tout, et il ne sauroit trop récompenser celle qui l'a exécutée. Dans le premier moment d'une folle joie, il lui laisse à elle-même le choix de la récompense, et il lui promet, avec serment, qu'elle obtiendra tout ce qu'elle demandera, fût-ce la moitié de son royaume. Hérode, où est votre raison? Songez-vous au personnage que vous faites, et à quoi vous vous engagez? Mais dans l'ivresse du plaisir et de la passion on ne songe à rien, et la raison ne se fait plus entendre. Mères chrétiennes, craignez ces assemblées profanes où les promesses et les sermens ont été plus d'une fois la ruine de l'innocence, la source des larmes amères, et l'opprobre de toute une famille !

2°. Quelle en fut la proposition? Observons d'abord comment la demande fut suggérée par la mère et proposée par la fille.

La fille étant sortie, dit à sa mère : Que demanderai-je ? Sa mère lui répondit : La tête de Jean-Baptiste. Et étant rentrée aussitôt à grande hâte, elle s'adressa au Roi : Je veux, lui dit-elle, que vous me donniez à l'heure même, dans un bassin, la tête de Jean-Baptiste. La fille d'Hérodias, assurée par le serment du Roi d'obtenir tout ce qu'elle demandera, ne prend que quelques momens pour délibérer sur le choix. De la salle du festin elle passe dans l'appartement de sa mère, pour la consulter et savoir ce qu'elle doit demander. Celle-ci répond en deux mots et sans hésiter: La tête de Jean-Baptiste. Hérodias, osez-vous faire à votre fille une pareille proposition ? votre fille aura-t-elle la hardiesse de la répéter ? Hérode aura-t-il la patience de l'entendre, et pourra-t-elle s'exécuter dans un jour destiné à des réjouissances publiques ? Quoi ! vous préférez la mort d'un homme juste et innocent, à la moitié d'un royaume ! Est-ce là le soin que vous prenez des intérêts de votre fille ? Qu'avez-vous donc à craindre de cet homme ; il est dans les fers. Mais le Roi le respecte, et ne devez-vous pas craindre de lui déplaire ? Ah ! tandis qu'Hérode veut vous combler de ses bienfaits, vous vous servez de ses engagemens contre lui-même, pour l'affliger ? Ne craignez-vous point son indignation ? Ne craignez-vous pas que son amour pour vous ne se change

en haine, et sa complaisance en fureur ? Et vous, ô fille de la plus cruelle des femmes ! ne frémissez-vous point d'une demande si sanguinaire ? Oserez-vous en faire au Roi l'affreuse proposition ! Ne craignez-vous point de vous déshonorer aux yeux d'une cour si nombreuse ? Laisserez-vous échapper une si belle occasion de vous élever, de vous enrichir ? Et que vous reviendra-t-il de la mort injuste d'un innocent opprimé ? Ne ferez-vous du moins à votre mère aucune représentation ? Non, la fille déjà trop semblable à la mère, livrée aux mêmes excès et agitée des mêmes fureurs, rentre subitement dans l'assemblée, s'y présente avec effronterie, et dit au Roi avec audace : *Je veux tout à l'heure, dans un bassin, la tête de Jean-Baptiste.* Quelle expression ! quelle horreur ! quelle famille ! quels monstres ! Mais suivons ce tissu d'iniquités, et voyons comment cette proposition est reçue par Hérode. « Le Roi fut fort fâché de cette demande ; néanmoins, à cause du serment qu'il avoit fait, et de ceux qui étoient à table avec lui, il ne voulut pas la contrister. » Hérode auroit dû frémir de colère et d'indignation, il fut seulement affligé. Étoit-ce donc là le sentiment que devoit exciter dans son cœur une demande si barbare, si injuste, si indécente, et si peu convenable aux circonstances du jour et du lieu ? Il auroit bien voulu, par des raisons

de politique et un reste d'équité, sauver Jean-Baptiste; mais sa passion lui ôta la force de contrister la mère et la fille. D'ailleurs la honte de se dédire après un serment public, et la crainte qu'on ne regardât son refus comme timidité, se joignirent à sa complaisance, pour triompher de sa foiblesse. Quelle idée se formoit-il donc de la religion, pour croire qu'un serment pût l'obliger à un crime ? Quel scrupule de craindre de violer un serment indiscret et injuste, de ne pas craindre de faire mourir un innocent, un saint ? Il craignit les discours des assistans; mais des courtisans qui approuvent tout dans les Princes jusqu'à leurs désordres, ne se seroient-ils pas empressés de louer sa sagesse et son équité, s'ils l'avoient vu ferme dans son refus ? Ne lui auroient-ils pas dit qu'un serment ne peut obliger à ce qui est injuste en soi, à ce que la raison, la nature et la loi défendent; que sa promesse étoit générale, qu'il n'avoit juré de faire que ce qu'il pouvoit faire selon les lois de la justice et de la conscience ? Mais non, la raison décisive et la vraie cause de la folle superstition d'Hérode, de sa ridicule crainte, de tant de foiblesse et de tant de lâcheté, c'est l'amour impur qui règne dans son cœur. Emporté par la passion, il craint de contrister celle qui en est l'objet: ainsi ce vice honteux, qui dégrade tout

cœur qui s'y abandonne, rend-il ce Prince imprudent et aveugle, lâche et méprisable, injuste et timide, inhumain et barbare; ainsi le conduit-il à des excès dont il se croyoit incapable, et qui, peu auparavant, lui eussent fait horreur à lui-même.

3°. Quelle en fut l'exécution ? « Ainsi il envoya un de ses gardes, avec ordre d'apporter la tête de Jean dans un bassin. Et ce garde étant allé dans la prison, lui coupa la tête, l'apporta dans un bassin, et la donna à la fille, et la fille la donna à la mère. » Voilà donc l'impudicité triomphante dans la personne d'Hérodias, si l'on peut appeler triomphe de l'impudicité, ce qui n'est propre qu'à en donner le plus d'horreur, et ce qui en donnera à Hérode lui-même. Toutes les volontés de cette femme impudique sont ponctuellement exécutées. La tête sanglante du Prophète est mise dans un bassin. Là on y voit tout à la fois la cruauté d'Hérode, la rage d'Hérodias, et l'impudence de sa fille. Hérode et ses courtisans ne peuvent en soutenir le spectacle. La tête de Jean est remise aussitôt entre les mains de cette fille, qui porte ce barbare présent à sa mère; celle-ci en repaît ces yeux avec intrépidité et contentement. Quel objet de complaisance pour une femme ! combien d'horreurs en peu d'instans ! Ainsi meurt le Précurseur du Messie, victime de l'impureté ! ainsi meurt

l'homme de Dieu, l'envoyé du Ciel pour préparer les voies du Seigneur, rétablir la piété et la religion en Israël. O profondeur ! ô abîme ! ô conduite impénétrable de la Providence ! que notre bouche se taise, que notre raison se soumette, que notre cœur adore ! Toutes les lois sont violées dans cette mort. Le Prédicateur de la pénitence est sacrifié à l'impureté. Un Prince, enivré de plaisirs et livré à la passion la plus honteuse, fait périr, de la manière la plus indigne, l'ennemi déclaré des plaisirs et du vice. Il le fait mourir en prison, ce qui étoit contraire à la loi de Moïse, qui ordonnoit que les coupables seroient exécutés en présence du peuple ; il le fait mourir sans lui avoir fait son procès, sans l'avoir jugé. Tout est barbare dans cet ordre du Prince; tout est barbare dans ce que la passion fait faire. Le propre jour qu'Hérode a reçu la vie, il l'ôte à Jean-Baptiste, il célèbre l'anniversaire de sa naissance par la mort du plus innocent des hommes. O jour à jamais mémorable, que l'Univers célébrera jusqu'à la fin des siècles, mais en exécration du cruel Hérode et de ses complices, et en l'honneur du glorieux et saint Précurseur.

TROISIÈME POINT.

Trouble et remords de l'impureté dans Hérode.

1°. Sa crainte que Jean ne soit ressuscité.

Or la réputation de Jesus s'étant beaucoup répandue, le roi Hérode entendit parler de lui, ce qui lui faisoit dire : Jean-Baptiste est ressuscité après sa mort, et c'est pour cela qu'il se fait par lui tant de miracles. Les uns disoient : C'est Elie ; d'autres disoient : C'est un Prophète égal à l'un des anciens Prophètes. Hérode entendant ces bruits différens, s'écrioit : Jean, à qui j'ai fait trancher la tête, est celui-là même qui est ressuscité d'entre les morts. Hérode a voulu étouffer une voix qui lui reprochoit son inceste, et maintenant mille voix s'élèvent au fond de son cœur, et lui reprochent son parricide. Saint Jean est jour et nuit présent à ses yeux, et il le croit voir partout. Le bruit des miracles que Jesus opère étant venu jusqu'à lui, il s'écrie, saisi de frayeur : C'est Jean-Baptiste que j'ai fait mourir, c'est lui-même, dit-il à ses courtisans, qui est ressuscité d'entre les morts, et c'est pour cela qu'il opère tous ces miracles. C'est une seconde vie que Dieu lui a donné, avec un pouvoir qu'il n'avoit pas eu dans la première. Ainsi les Saints, même après leur mort, font-ils trembler les méchans. Dieu venge l'innocence de ses serviteurs injustement opprimés. Il les justifie par la bouche même de leurs persécuteurs. Si Dieu récompense ainsi la vertu de Jean-Baptiste, reprenoit Hérode, quelle punition réserve-t-il à mes crimes ? Ses courtisans

cherchoient à le rassurer. Les uns disoient que c'étoit Élie ; les autres, que c'étoit un Prophète qui opéroit des merveilles comme en avoient opéré quelques-uns des anciens, et qu'en cela il n'y avoit rien qui dût surprendre ou alarmer. Mais rien ne calme les frayeurs d'Hérode. *Non*, dit-il, *Jean*, *à qui j'ai fait trancher la tête est celui-là même qui est ressuscité.* Un cœur coupable ne sauroit être tranquille et sans remords ; il prend toujours contre lui-même le parti de la justice divine. Il peut se tromper dans l'objet de ses frayeurs, mais il ne peut se rassurer. En vain l'impudique s'arme d'impiété, en vain l'impie désavoue son impudicité, les miracles de Jesus feront toujours le tourment de son cœur. Ce n'est plus seulement la réputation de Jesus, c'est sa religion, son culte, sa divinité reconnue de tout l'Univers, dont le poids l'accable et trouble la tranquillité qui l'affecte. Dans la cour d'Hérode, personne ne songe au Messie, l'idée en eût été encore plus effrayante que celle de Jean ressuscité. Ah ! n'imitons pas ces aveugles endurcis, reconnoissons notre Sauveur aux œuvres de sa puissance. Si nous sommes dans le crime, cédons à nos remords, récourons à sa miséricorde ; si sa grâce nous a préservés ou délivrés, remercions-le, et prions-le de continuer à nous soutenir dans les voies de l'innocence ou de la pénitence.

2°. Son embarras de savoir qui est Jesus. Saint Luc rapporte le trait précédent d'une manière différente. Il nous dit que ce ne fut qu'en doutant, qu'Hérode dit à ses courtisans que Jean-Baptiste étoit ressuscité; mais cette version de saint Luc n'en est pas moins instructive pour nous. « Cependant, dit cet Evangéliste, » « Hérode le Tétrarque ayant appris tout ce que faisoit Jesus, étoit fort en peine, parce que quelques-uns disoient : Jean-Baptiste est ressuscité des morts; les autres : Elie est venu paroître au monde; et d'autres : Un des anciens Prophètes est ressuscité. Et Hérode disoit : J'ai fait décapiter Jean; qui est donc celui de qui j'entends dire tant de choses? ». Hérode étoit tour à tour le jouet de ses propres pensées, et des différentes opinions de ses courtisans. Quelques-uns pensoient, comme lui, que c'étoit Jean-Baptiste qui étoit ressuscité. D'autres disoient qu'Élie étoit attendu, et que c'étoit apparemment lui qui commençoit à paroître. D'autres enfin pensoient qu'en général ce pouvoit être quelqu'un des anciens Prophètes. Hérode, surmontant quelquefois la crainte qu'il avoit de Jean-Baptiste, revenoit au systême impie des Sadducéens, que les morts ne peuvent ressusciter, que l'ame est matérielle, et que tout meurt avec le corps. J'ai fait décapiter Jean-Baptiste, se disoit-il à lui même; j'ai vu sa tête séparée de son

corps ; il est mort ; ce ne peut donc pas être lui. Mais après s'être ainsi rassuré contre la résurrection de Jean, il n'en étoit pas plus tranquille ; les miracles s'opéroient, ils subsistoient, ils se publioient : qui est donc celui, ajoutoit ce Prince, de qui j'entends dire des choses si étonnantes ? Voilà ce qu'il désiroit savoir ; voilà ce qui faisoit son embarras, et ce qui fera l'embarras de tous les impies jusqu'à la fin des siècles, et les tourmentera jusqu'à la mort. Oui, impies, niez tout ce qu'il vous plaira, étouffez les sentimens intérieurs de votre conscience, et renoncez aux plus pures lumières de votre raison ; restera toujours à savoir qui est celui dont on raconte tant de merveilles, qui est celui qui a fondé la religion chrétienne, qui a banni l'idolâtrie de la terre, qui a fait goûter aux hommes une morale si pure, et qui leur a persuadé des vérités si sublimes ? Ah ! Seigneur, qui êtes-vous ? Vous êtes mon Dieu et mon Sauveur, en qui seul se trouvent la sainteté et la paix, la vérité et la vie ; et hors de vous il n'y a que crime et corruption, trouble et désespoir.

3°. Son envie de voir Jesus. *Et il cherchoit à le voir.* Qu'étoit-ce que ce désir dans Hérode ? Cette envie n'étoit pas un désir de connoître la vérité, de s'instruire de ses devoirs, de se corriger de ses crimes, mais de satisfaire sa curiosité, d'appaiser les troubles de sa conscience,

et de se rassurer dans ses désordres. Le temps vint où il vit Jesus, non tel qu'il le demandoit, étonnant les hommes par les prodiges de sa puissance, mais tel qu'il le méritoit, aveuglant les juifs orgueilleux par le mystère caché de ses humiliations. Il le vit, et par un jugement digne de lui et une punition digne de Dieu, dans la sagesse incarnée il ne reconnut que de la folie. Helas ! qu'est-ce encore que ce desir dans les impies ? Ils nous disent qu'ils voudroient voir Jesus et ses miracles. Désir hypocrite et plein d'impiété ! S'ils vouloient, ils le verroient avec nous dans son Evangile, dans sa morale dans ses promesses, dans ses menaces, dans sa religion, dans son Eglise, dans le sacrement de son corps, dans la Foi, dans l'oraison, dans le recueillement, dans la pureté du cœur. C'est là que le fidelle, que l'ame pure cherche à voir Jesus, et qu'elle le voit en effet tel que Jesus veut que nous le voyions. Là nous le voyons d'une vue proportionnée à notre état, mais pleine de lumière, de paix et de consolation ; nous le voyons d'une manière qui l'honore, qui attire ses grâces et mérite ses récompences. Un jour viendra où nous le verrons tous, non plus faisant des miracles pour prouver son Evangile, mais exerçant sa justice, pour récompenser ceux qui y auront été fidelles, et punir ceux qui n'y auront pas cru.

Ne vous vengez pas ainsi, Seigneur, de mes résistances et de mon peu de foi ! triomphez-en plutôt par votre grâce ! Faites-moi goûter les vérités que l'homme charnel ne goûte point, afin que je ne sois jamais ni scandalisé des souffrances de vos serviteurs, ni intimidé, s'il faut m'exposer moi-même à souffrir pour votre nom ! Et vous, ô Jean-Baptiste ! le plus grand et le plus saint des hommes, l'ami de l'Epoux, le martyr de la pureté, soyez mon protecteur contre les passions qui vous ont causé la mort ; obtenez-moi la grâce de me souvenir, dans les tentations, de ce mot salutaire que votre bouche sacrée a si souvent, mais si inutilement répété à Hérode : *Il n'est pas permis* ; afin que, me représentant mes devoirs à moi-même, je puisse triompher de l'ennemi de mon salut, et participer à la gloire qui vous couronne dans le Ciel. Ainsi soit-il.



CXXI^e. MÉDITATION.

Première multiplication des Pains.

Cette multiplication des pains peut être regardée comme une figure de la Communion Pascale. On peut y considérer la ferveur avec laquelle il faut se préparer à la Communion ; la foi avec laquelle il faut la recevoir, et le fruit qu'il faut en retirer. *Matt.* 34. 12-21. *Marc.* 6. 29-44. *Luc.* 9. 10-17. *Jean.* 6. 1-13.

PREMIER POINT.

De la ferveur avec laquelle il faut se préparer à la Communion.

Les Disciples de saint Jean ayant enseveli le corps de leur maître, vinrent trouver Jesus à Capharnaum, où il étoit retourné, et ils lui firent part de ce qu'il savoit par lui-même. Ce divin Sauveur écouta avec bonté et attendrissement les circonstances tragiques de la mort de son Précurseur, et consola les Disciples affligés. Les Apôtres, de leur côté, vinrent lui rendre compte des travaux et des succès d'une mission qu'ils venoient de faire: il les instruisit et il les encouragea. Il voulut leur procurer quelques moyens de relâche ; mais ce court intervalle ne fut pour lui qu'une continuation de travaux. Capharnaum n'étoit pas un lieu propre au repos. La maison où demeuroit Jesus étoit toujours si remplie,

que ni lui ni ses Disciples n'avoient pas même le temps de prendre quelque nourriture. *Venez*, leur dit ce divin Maître, *venez à l'écart dans quelque lieu retiré, afin d'y prendre un peu de repos.* Ils s'embarquèrent donc, et le désert que Jesus choisit, fut celui de Bethsaïde au-delà de la mer de Galilée ou de Tybériade, appelée aussi lac de Génésareth. Bethsaïde étoit située à l'orient du lac, tirant vers le septentrion, et le désert étoit à quelque distance de la ville, à son midi. Jesus, dans ce voyage, avoit un autre dessein plus profond, qu'il ne découvroit pas à ses Apôtres. *La fête de Pâque étoit proche*, et on peut croire qu'il voulut dans cette occasion, leur donner une image de la Pâque chrétienne, où l'Agneau de Dieu immolé seroit mangé sous la figure du pain. Profitons de ce qui va se passer ici pour notre instruction, et observons d'abord la ferveur du peuple.

1°. Cette ferveur consiste à désirer et à chercher Jesus. Le peuple s'aperçut que Jesus s'étoit embarqué, et vit la route qu'il tenoit; le bruit s'en répandit dans les villes voisines, et aussitôt une foule immense de peuple, hommes, femmes, enfans, infirmes, tous résolurent de le joindre en passant le Jourdain à la pointe du lac. Quelques-uns firent tant de diligence, qu'ils le devancèrent. Jesus vit avec joie cette multitude qui l'avoit prévenu; il sortit de la barque, et en atten-

dant que le reste du peuple qui accouroit se fût rassemblé, *il conduisit ses Disciples sur une montagne voisine, où il s'assit avec eux quelque temps*, et ce fut là tout le repos qu'ils prirent. Jesus ne tarda pas à descendre dans la plaine, où l'attendoit, avec une sorte d'impatience, cette multitude innombrable.... Avons-nous la même ferveur que ce peuple à chercher Jesus, et à nous disposer à le recevoir pour notre nourriture? Quelle négligence! quelle lâcheté! Combien le reçoivent sans goût, sans désir, sans préparation? Combien, sous le moindre prétexte, se dispensent de le recevoir! Ah! la ferveur surmonte tous les obstacles, elle ne trouve rien de pénible, rien d'impossible!

2°. Cette ferveur consiste à avoir une entière confiance en Jesus. Quand tout ce peuple fut arrivé dans la plaine du désert, il s'y trouva un nombre *d'environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfans.* Ce qui les attiroit, c'étoit la confiance qu'ils avoient en la puissance et en la bonté de Jesus, à qui ils voyoient faire tant de miracles pour le soulagement des malades. Et où pouvoient-ils mieux la placer? La confiance en ce divin Sauveur est un sûr moyen d'en obtenir des grâces. *Jesus ayant levé les yeux sur la multitude de ceux qui l'avoient suivi, il fut ému de compassion, parce qu'ils étoient comme des brebis destituées de leur Pasteur, et*

qui le cherchent. Il s'en falloit bien que ces peuples eussent de Jesus-Christ toute l'idée qu'ils auroient dû en avoir, et que le motif qui les attiroit fût aussi parfait qu'il eût dû l'être : mais que Jesus sait pardonner de choses dans ceux qui le cherchent avec soin et avec confiance !

3°. Cette ferveur consiste à entendre les instructions de Jesus. Ce tendre Pasteur étant descendu vers le peuple, *il commença à l'instruire.* Il parla successivement aux différentes troupes qui s'assembloient autour de lui, les unes après les autres, afin d'être à portée d'entendre ses leçons. L'instruction fut longue, et roula sur plusieurs matières qui regardoient *le Royaume de Dieu*, c'est-à-dire la pénitence, la foi au Messie, et l'établissement de l'Eglise. Avec quelle attention, avec quelle avidité écouta-t-on Jesus-Christ? Hélas! dans le saint temps qui précède la Pâque chrétienne, l'Eglise multiplie les instructions; comment en profitons-nous? Nous devons vaquer à la lecture spirituelle, à la méditation, à l'oraison, avec plus de soin pendant ce saint temps; et toutes les fois que nous nous disposons à recevoir la sainte Eucharistie, comment nous en acquittons-nous?

4°. Cette ferveur consiste à demander et à recevoir sa guérison de Jesus. A l'instruction succéda, selon la coutume, *la guérison des*

malades. Tel doit être le fruit de l'instruction ; chacun doit, avant de manger le Pain céleste, s'éprouver soi-même, examiner l'état de son ame, se présenter à Jesus dans la personne de ses Ministres, lui exposer son infirmité, pour en obtenir la guérison.

SECOND POINT.

De la foi avec laquelle il faut recevoir la Communion.

1°. Ses difficultés. Si aucun mystère ne demande plus de foi que celui de la divine Eucharistie, jamais aussi Notre-Seigneur ne mit la foi de ses Apôtres à plus d'épreuves, que lorsqu'il voulut leur donner une image sensible de cet adorable Sacrement. Depuis le matin qu'on étoit arrivé au désert, Jesus avoit été occupé à instruire le peuple et à guérir les malades. Ces exercices de charité et de zèle le conduisirent presque jusqu'à la nuit ; le soleil baissoit déjà beaucoup, sans que le Sauveur parlât de renvoyer tout ce monde, et sans que ce peuple, ravi de l'entendre et de le voir, parût songer à la retraite. Non-seulement on étoit à jeun, mais encore on étoit assez éloigné de tout endroit où l'on pût trouver des vivres. « Les Apôtres s'approchèrent donc de Jesus, et lui dirent : Nous sommes ici dans un désert, et il est déjà bien tard ; renvoyez ce peuple, afin que, se dispersant dans les bourgs et dans les villages

des environs, il puisse acheter de quoi se nourrir. » Plus les représentations des Apôtres leur paroissoient raisonnables, plus la réponse de Jesus dut les étonner. « Il leur répondit : *Il n'est pas nécessaire qu'ils y aillent; donnez-leur vous-mêmes à manger.* Jamais les Apôtres n'avoient rien entendu de la bouche de leur Maître, qui combattît plus directement les lumières de leur raison ; mais ils lui dirent : *Nous qui n'avons rien, irons-nous acheter pour deux cents deniers* (1) *de pain, pour leur donner à manger ?* Notre-Seigneur voyoit leur embarras, et il ne vouloit pas encore les en tirer. Ce fut même pour les y entretenir, qu'*élevant les yeux sur cette immense multitude, et adressant la parole à Philippe*, qui étoit de Bethsaïde ainsi que Pierre et André, il lui dit : « En quel endroit pourrons-nous acheter assez du pain, pour donner à manger à tout ce monde ? Mais il disoit ceci pour l'éprouver, car il savoit bien ce qu'il devoit faire. Philippe lui répondit : Quand nous aurions pour deux cents deniers de pain, cela ne suffiroit pas pour en distribuer à chacun une très-médiocre portion. » De cet embarras, Notre-Seigneur les jeta dans un autre encore plus grand, mais qui les rapprochoit du but où il vouloit les conduire. Laissant là le projet d'acheter des

(1) Cent francs.

vivres, que les Apôtres avoient proposé comme l'unique moyen de pourvoir à la subsistance du peuple, Jesus leur demanda: *Combien avez-vous de pains? Allez*, ajouta-t-il, *et voyez parmi ce peuple combien il pourra s'en trouver.* Ces paroles durent leur paroître aussi inconcevables que les premières : ils obéirent sans réplique ; et si leur recherche ne les tira pas d'embarras, elle servit à avertir le peuple du dessein que Jesus avoit de le nourrir, et à le préparer à reconnoître la grandeur du miracle qui devoit bientôt s'opérer. Les Apôtres retournèrent vers Jesus, et lui dirent : *On n'a trouvé que cinq pains et deux poissons ;* et André, frère de Simon-Pierre, expliqua comment on les avoit trouvés : « C'est un jeune homme, » dit-il, « qui a ici cinq pains d'orge et deux poissons. Mais, ajouta-t-il tout de suite à Jesus-Christ, quel usage en pourriez-vous faire? Le moyen de distribuer si peu de chose à tant de monde? « Qu'est-ce que cela pour tant de personnes? » Ainsi, plus on y réfléchissoit, plus on trouvoit de difficultés, plus la chose paroissoit impossible. Ainsi, sur le grand mystère de nos Autels, doit-on ne point réfléchir, mais croire la puissance de Jesus, à qui rien n'est impossible.

2°. Les consolations de la foi. Alors Jesus dit à ses Disciples : « Apportez-moi ici ces cinq pains et ces deux poissons, et faites

asseoir tout le monde sur l'herbe, par troupes de cent ou de cinquante personnes chacune. » Cet ordre étant exécuté, Jesus leva les yeux au Ciel, fit sa prière, rendit grâces à Dieu son Père, du pouvoir qu'il lui avoit accordé, et bénit les pains et les poissons; ensuite il rompit les pains, coupa les poissons, et les donna à ses Apôtres, afin qu'ils les distribuassent. C'est ainsi que Notre-Seigneur affermissoit la foi de ses Disciples et de son Église; qu'il leur donnoit l'idée de sa toute-puissance, et les préparoit, par la ressemblance des cérémonies, au grand mystère qu'il devoit instituer pour être la nourriture du peuple chrétien. Nous qui voyons aujourd'hui l'Église répandue dans l'Univers, et partagée en grandes troupes, chacune sous ses pasteurs particuliers, de qui elle reçoit le pain céleste, pouvons-nous ne pas voir ici avec admiration l'image et la prophétie de ce grand événement, et n'en pas ressentir une douce consolation, qui nous fasse aimer et estimer notre sainte religion?

3°. Les assurances de la foi. Les Apôtres distribuèrent les dons de Dieu; et entre leurs mains, sans qu'ils sussent comment cela s'opéroit, cette miraculeuse nourriture se multiplia par la bénédiction du Seigneur, de telle sorte qu'ils eurent de quoi donner à cinq milles hommes, sans compter les femmes et les enfans, du pain et du poisson autant

que chacun en voulut, et qu'à la fin il se trouva encore de quoi remplir *douze grands paniers*, des restes que l'on ramassa. Si cette image de l'Eucharistie fut un miracle si éclatant, nous persuaderons-nous que l'Eucharistie elle-même n'en contienne aucun? Et lorsque Notre-Seigneur nous dit que ce qu'il nous donne est son corps et son sang, irons-nous, faute de foi, ou pour satisfaire notre imagination aux dépens de notre foi, éluder le sens de ses paroles, et croire qu'il ne nous donne que la figure de son corps et de son sang? Non, Seigneur; instruit à votre école, à celle de vos Apôtres et de votre Eglise, ma foi est plus forte; elle est au-dessus de mes sens et de ma raison, et leur impose silence. Je crois les choses telles que vous les avez dites, telles que votre Eglise me les enseigne, quelque incompréhensibles qu'elles me paroissent, et je suis prêt à signer de mon sang ces précieuses vérités.

TROISIÈME POINT.

De la réfection spirituelle, et du fruit qu'il faut retirer de la Communion,

1°. *Tous mangèrent*, parce qu'ils sentoient leurs besoins et connoissoient l'excellence du pain qu'on leur présentoit. Placés dans le désert de cette vie, quelles sortes de besoins n'éprouvons-nous pas! éloignement de Dieu, sécheresse dans la dévotion, inconstance dans

la pratique du bien, chutes fréquentes dans les moindres occasions. Le pain qu'on nous présente est infiniment supérieur à celui que ce peuple mangea. Et de combien de miracles n'est-il pas l'assemblage! de combien de mystères n'est-il pas l'abrégé! de combien de grâces n'est-il pas la source! Avec quelle avidité, quelle ardeur, quel empressement ne devons-nous donc pas le désirer, le demander, le recevoir! Verrons-nous les autres s'en nourrir, sans souhaiter d'y avoir part?

2°. Avec quels sentimens ils mangèrent. Si jamais une joie pure et modeste a régné dans un repas, si jamais des convives ont été pénétrés de reconnoissance et d'amour pour un hôte libéral et bienfaisant, ce fut sans doute dans cette occasion que tous ces sentimens éclatèrent; et combien plus doivent éclater les nôtres dans le banquet Eucharistique! Quelle agréable surprise, quel sujet d'étonnement et de joie, que sur la terre nous possédions notre Dieu qui est dans le Ciel, qu'au milieu de ce désert nous recevions notre Sauveur qui est assis à la droite de Dieu son Père, que sa chair et son sang deviennent notre nourriture, et que nos ames deviennent le sanctuaire de sa divinité! Eh! qui suis-je, ô mon Dieu! pour que vous opériez pour moi tant de merveilles? Vous employez toute votre puissance, vous

accumulez miracles sur miracles, vous renversez toutes les lois de la nature, pour franchir l'espace qui est entre vous et moi, pour venir et vous donner tout entier à moi. Quelle reconnoissance peut égaler vos bienfaits, et par quel amour puis-je répondre à un tel amour ?

3°. *Tous furent rassasiés.* Tous sortirent de ce repas rassasiés, contens et fortifiés. Si ce sont-là les effets que produisit le pain miraculeux, combien le pain eucharistique a-t-il plus de vertu ! On ne se rassasie pas, on ne se nourrit pas en mangeant la divine Eucharistie, quand on la mange avec dégoût, par contrainte, et en se faisant violence, quand on la mange sans acquérir des forces pour faire le bien et éviter le mal ; quand on reste toujours dans la même foiblesse, dans les mêmes imperfections, dans les mêmes habitudes ; quand on la mange, et qu'on soupire après les mets empoisonnés qu'offrent le monde, le Démon et le péché ; quand on la mange sans concevoir un ardent désir de s'en nourrir souvent pour renouveler son bonheur, entretenir ses forces, et augmenter ses mérites. Dans la vie de l'ame comme dans celle du corps, il n'est point d'état ni si triste, ni si dangereux que celui d'une personne qui ne mange point ; qui ne mange qu'avec dégoût, à qui la nourriture répugne, et à qui elle ne profite point.

Hélas !

Hélas ! ne suis-je pas, ô mon Dieu ! dans cet état funeste ; et, ce qui seroit plus redoutable encore, n'y suis-je pas sans m'en apercevoir, sans y penser, sans en avoir de sollicitude ? Seigneur, daignez d'abord m'instruire et m'éclairer, ensuite me guérir, et enfin me nourrir et me rassasier tellement de vous, que je sois dégoûté de tout ce qui est de ce monde ! Ainsi soit-il.

CXXIIe. MÉDITATION.

Jesus évite qu'on le fasse Roi.

Considérons l'erreur du peuple sur la royauté de Jesus-Christ ; le danger que coururent les Apôtres, et auquel nous sommes nous-mêmes exposés de donner dans l'erreur du peuple ; et le moyen de se délivrer de ce danger. *Matt.* 14 22-23. *Marc.* 6. 45-46. *Jean.* 6 15-16.

PREMIER POINT.

Erreur du Peuple sur la Royauté de Jesus-Christ.

« CE peuple ayant donc vu le miracle qu'avoit fait Jesus, disoit : C'est-là vraiment le Prophète qui doit venir dans le monde. Mais Jesus sachant qu'ils avoient résolu de le prendre et de l'enlever pour le faire Roi, se retira encore seul sur la montagne pour prier. » Ces hommes nourris dans le désert

d'une manière si miraculeuse, et voyant tous les miracles que Jesus opéroit, se dirent entre eux : C'est-là véritablement le Prophète qui doit venir, le Christ, le Messie attendu. Jusque-là leur raisonnement étoit juste ; mais le Messie devoit être Roi d'Israël, et c'est sur ce point qu'ils prirent le change. C'étoit un royaume temporel, un royaume terrestre qu'ils croyoient devoir convenir au Messie. Pleins de cette idée, ils résolurent d'élever Jesus sur le trône, de le proclamer Roi ; et ils l'eussent exécuté sans délai, si Jesus n'eût su à temps déconcerter leurs mesures. Que les idées des hommes sont foibles et bornées ! ils ne voient jamais que la terre. C'est encore un Roi terrestre que les juifs aveugles se promettent, et qu'ils attendent. Un tel Roi seroit encore aujourd'hui du goût du monde, et tous s'empresseroient à le reconnoître et à le suivre. Mais votre trône, ô mon Dieu ! est à la droite de votre Père ; votre royaume est dans le Ciel, votre règne n'aura point de fin. Voilà le royaume que je désire, et pour lequel mon cœur soupire. Nul autre ne sauroit me contenter. Vous ne devez porter sur la terre, ô mon divin Jesus ! qu'une couronne d'épines, n'avoir d'autre sceptre qu'un roseau, ni d'autre trône que la Croix ; c'est par cette voie d'humiliations et de souffrances, que vous devez entrer dans votre gloire. Je veux

vous suivre, ô mon glorieux Rédempteur ! mille fois trop heureux de souffrir quelques instans sur la terre, pour régner éternellement avec vous dans le Ciel.

SECOND POINT.

Danger pour les Apôtres et pour nous, de donner dans l'erreur du peuple.

Les Apôtres avoient bien pu entendre les discours du peuple, mais ils ne savoient pas, comme Jesus, quel étoit leur projet. S'ils l'eussent su, ils n'étoient point assez spirituels pour reconnoître l'erreur, ni assez dépouillés d'eux-mêmes, pour n'être pas tentés par l'appât d'une fortune présente, et d'un rang distingué auprès du nouveau Roi. Ils se seroient infailliblement joints au peuple, et auroient augmenté le tumulte. Ce fut pour l'éviter, que, dès qu'ils eurent ramassé les restes du repas, « Jesus les obligea de se rembarquer sur-le-champ, d'aller avant lui au delà du détroit, » et de côtoyer le rivage » « à la hauteur de Bethsaïde pendant qu'il renverroit le peuple. » Ce ne fut pas sans répugnance que les Disciples obéirent ; ils avoient peine à se séparer de leur Maître, et il étoit déjà fort tard. Cependant l'ordre étoit absolu, ils s'y conformèrent sans retardement et sans réplique. Jesus leur ordonna de le dévancer seulement jusqu'au delà du détroit, qui étoit au bas du lac entre le désert et

Bethsaïde, et d'aller à la hauteur de cette ville, où il iroit les rejoindre. Le danger que Jesus craignoit pour ses Apôtres est encore à craindre pour nous. Quoique Disciples de Jesus-Christ, quoiqu'instruits que nous devons régner avec lui dans le Ciel, nous sommes toujours tentés d'établir notre règne sur la terre; nous sentons que nous sommes faits pour être heureux, et notre cœur, avide de toute sorte de bonheur, n'ambitionne que richesses, plaisirs, repos, estime, élévation. La Foi nous dit que nous aurons tout cela dans le Ciel; mais notre impatience nous précipite, les biens de ce monde nous éblouissent, l'exemple des mondains nous séduit; ainsi chacun de nous cherche-t-il, à sa manière, à se faire sur la terre son bonheur, et, pour ainsi dire, son royaume, souvent au risque de perdre celui du Ciel. N'ai-je pas donné moi-même dans cette erreur? Ah! Seigneur, délivrez-moi d'une illusion si funeste, arrachez-moi aux douceurs séduisantes de la terre, jettez-moi au milieu des flots, exposez-moi sur la mer des tribulations; que ma vie soit agitée d'orages violens et de continuelles tempêtes, qui me dégoûtent de ce monde, me fassent soupirer vers le Ciel, mettre en vous toute mon espérance et tout mon bonheur!

TROISIÈME POINT.

Moyen de se délivrer de ce danger.

Nous trouvons ce moyen dans l'exemple de Jesus-Christ. « Après avoir renvoyé le peuple, il se retira seul sur la montagne pour prier; et la nuit étant venue, il se trouva seul en ce lieu-là. » Lorsqu'il eut fait embarquer ses Apôtres, il donna ordre aux cinq mille Galiléens de se retirer. Ceux-ci ayant observé ses démarches, et ayant vu que ses Apôtres étoient partis, qu'il restoit seul, et qu'il ne pouvoit pas leur échapper, se retirèrent en remettant l'exécution de leur projet au lendemain. Mais Jesus s'éloigna d'eux, et s'enfuit sur la montagne, où il passa seul la nuit en oraison. Admirons cette conduite de notre divin Maître, et prenons-la pour notre modèle. Écartons de nous tout ce qui peut nous flatter, nous séduire et attacher notre cœur. Éloignons-nous du tumulte du monde et des passions; tenons-nous dans la retraite, où, seuls avec Dieu, nous puissions implorer son secours, et méditer à loisir la vanité des choses de ce monde, nous pénétrer des vérités éternelles, tourner tous nos regards et toutes nos espérances vers la céleste patrie.

Inspirez-moi vous-même, Seigneur, cet amour de la retraite et celui de la prière. Détachez-moi du monde et de tout ce qui y

captive mon cœur. Attirez-moi, afin que méprisant tout ce qui n'est pas vous, je n'aspire et je ne travaille qu'à m'assurer le séjour de votre gloire et du repos éternel! Ainsi soit-il.

CXXIII^e. MÉDITATION.

Jesus marche sur l'eau.

1°. Jesus permet que ses Disciples soient dans la peine, et par-là il nous annonce les contradictions auxquelles nous devons nous attendre à son service; 2°. Jesus marchant sur l'eau, vient trouver ses Disciples, et par-là il nous instruit du progrès que nous devons faire dans sa connoissance; 3°. Jesus guérit les malades du pays de Génésareth, et par-là il nous propose un modèle de la foi que nous devons avoir en lui. *Matt.* 14. 24-36. *Marc.* 6. 47-56. *Jean.* 6. 16-21.

PREMIER POINT.

Jesus permet que ses Disciples soient dans la peine, et par-là il nous annonce les contradictions auxquelles nous devons nous attendre à son service.

1°. NÉCESSITÉ des contradictions. Qui se seroit jamais imaginé, en voyant les Apôtres s'embarquer par l'ordre exprès de Jesus, qu'ils allassent trouver une mer orageuse et courroucée, des vents impétueux et toujours contraires? C'est cependant ce qui arriva.

Lorsque Jesus-Christ leur avoit dit de le devancer jusqu'au delà du détroit, à la hauteur de Bethsaïde, ils avoient compris qu'après avoir congédié le peuple, il feroit ce petit trajet par terre; qu'ils le prendroient sur la côte de Bethsaïde, et qu'ils traverseroient le lac avec lui, pour se rendre à Capharnaum; mais il n'en devoit pas être ainsi. Les Disciples s'étant embarqués, voulurent côtoyer le rivage, mais le vent contraire les en empêcha, et les jeta toujours en haute mer. A l'absence de Jesus et à l'horreur de la nuit se joignit une violente tempête; la mer devint furieuse. Ils eussent pu trouver leur sûreté dans le port de Bethsaïde; mais ils eurent beau ramer et lutter contre les flots, ils ne purent gagner la terre, et après un travail opiniâtre pendant toute la nuit, ils se trouvèrent, au point du jour, n'avoir fait qu'environ une lieue. Jesus voyoit leur embarras, et lisoit dans leurs cœurs; il ne tarda pas de venir à eux et de les délivrer de leur peine. Ainsi, ô ame fidelle! mais tentée, vous croyez-vous dans de momens d'orages et d'épreuves, ou près de périr, ou déjà perdue: mais prenez courage, le calme reviendra; Jesus est présent, quoique caché; il va reparoître, et jamais vous n'aurez fait dans les voies de Dieu une course plus rapide, plus sûre et plus heureuse.

2°. Dessein de Dieu dans les contradic-

tions. Qui eût pu penser, en voyant, pendant toute la nuit, la peine des Apôtres, leurs travaux, leur danger, et l'inutilité de leurs efforts, que c'étoit là le moyen que Dieu avoit choisi pour l'exécution de ses volontés, pour faire éclater sa puissance et sa gloire, pour fortifier la foi de ses Disciples, augmenter leurs mérites et les combler de consolations? O mon Dieu! que vous êtes grand, que nous sommes aveugles, et que vos pensées sont au-dessus des nôtres! C'est ainsi que, sur la mer orageuse du monde, votre Église est exposée aux persécutions, que le juste se trouve environné de périls, que l'homme Apostolique est en butte aux contradictions. C'est ainsi que notre propre cœur, enveloppé de ténèbres, agité par les tentations extérieures et par ses propres passions, s'oppose sans cesse au désir que nous avons de vous servir et d'être entièrement à vous. Mais vous le voulez ainsi pour les intérêts de votre gloire et pour l'avantage de vos serviteurs : que votre saint Nom soit béni!

3°. Devoir de l'homme dans les contradictions. Il doit redoubler ses efforts, travailler sans relâche et sans se décourager, quelques grandes, quelque longues que soient les épreuves. Il doit penser que Jesus voit ses peines, qu'il saura les faire cesser dans le temps et de la manière qu'il conviendra. Il doit reconnoître que, par son travail,

il ne fait que remplir son obligation, quoiqu'il ne puisse se procurer le succès qu'il désire. Il doit se tenir assuré que, s'il est fidelle à ce que Dieu demande de lui, Jesus, dans quelques momens calmera tout, et couronnera ses travaux et sa patience. Est-ce avec ce courage, ô mon ame! est-ce avec ses sentimens que vous vous soutenez au milieu des flots dont vous êtes agitée, que vous luttez contre les vents qui s'opposent à votre course vers le ciel, à votre salut, à votre sanctification?

SECOND POINT.

Jesus marchant sur l'eau, vient trouver ses Disciples, et par-là il nous instruit du progrès que nous devons faire dans sa connoissance.

1°. Le premier degré de la connoissance de Jesus, est celui de la conversion: connoissance d'abord foible et souvent remplie de frayeur. « Jesus vint trouver ses Apôtres au delà du détroit, à la hauteur de Bethsaïde, » ainsi qu'il leur avoit fait entendre, mais non à l'heure qu'ils avoient cru, et beaucoup moins de la manière dont ils l'avoient entendu. Il prit sa route par mer, comme il l'eût prise par terre; *il marcha à pied sec sur les flots.* Maître de la nature entière, l'élément liquide et agité devint pour lui solide et immobile. Les Apôtres, à la faveur de la foible lueur du jour qui commençoit à dis-

siper l'ombre de la nuit, s'aperçurent de quelque chose qui paroissoit sur l'eau et qui marchoit. Tous vinrent voir ce que c'étoit; mais ils étoient bien éloignés de penser que ce fût leur Maître, qu'ils avoient si long-temps attendu, et qu'ils désiroient si ardemment posséder. Ils jugèrent tous que « c'étoit un fantôme, » un spectre, « et la frayeur s'empara de leurs cœurs. » Il parut d'abord que le prétendu « fantôme se disposoit à passer au delà du lieu où ils étoient; » mais lorsqu'ils virent qu'il venoit droit à eux, « et qu'il étoit déjà proche de leur barque, » la frayeur redoubla, « et ils jetèrent un grand cri. » Jesus eut pitié de leur foiblesse: *C'est moi*, leur dit-il, *ayez confiance*, *ne craignez point.* On peut appliquer ceci aux frayeurs qu'éprouve une ame qui veut se convertir, qui commence à sortir des ténèbres de l'infidélité, de l'hérésie, du péché, du monde, d'une vie tiède et dissipée. A la foible lueur qui frappe ses yeux, elle distingue mal les objets, elle s'effraie de tout, et s'imagine ne voir par-tout que des fantômes et des illusions. Rassurez-vous, ame timide, c'est Jesus-Christ qui vient à vous!

2°. Le second degré est celui des commençans, c'est le degré de la ferveur. Pierre, toujours plein d'ardeur, entendant la voix de son Maître, signala son tendre amour pour lui. *Ah! Seigneur*, s'écria-t-il, *si c'est*

vous, ordonnez que j'aille à vous en marchant sur les eaux. Jesus lui dit : *Venez.* Pierre aussitôt, animé d'une foi vive, « descendit de la barque, et marchoit sur l'eau pour aller à Jesus. » Heureuse ferveur, par laquelle on s'offre généreusement à tout ce que Dieu veut de nous ; par laquelle, dès que le Seigneur parle on ne voit rien d'impossible, et on entreprend tout. Pierre avançoit heureusement vers Jesus ; « mais voyant que le vent étoit grand, il eut peur ; et comme il commençoit à s'enfoncer, il s'écria en disant : Seigneur, sauvez-moi. A l'instant Jesus étendant la main, le prit, et lui dit » : *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?* Ce ne fut ni la violence du vent, ni la nature de l'eau qui firent enfoncer saint Pierre ; la mer ne commença à se dérober sous ses pieds, qu'aussitôt que sa confiance se fut affoiblie, et qu'oubliant qu'il étoit auprès de Jesus, il eut peur. La ferveur n'est pas long-temps sans être éprouvée ; mais si nous venons à oublier que tout ce que nous avons vient de Dieu, si nous cessons de nous appuyer sur son bras tout-puissant qui nous soutient, à la moindre tentation nous nous découragerons, nous succomberons sous le poids de notre propre corruption, et nous périrons infailliblement, si par nos cris nous n'attirons promptement le secours de celui qui peut seul nous sauver.

3°. Le troisième degré est celui des parfaits ; c'est le degré de la jouissance et du repos. Jesus eut pu fai[illegible]este du voyage avec saint Pierre en [illegible]ant sur la mer ; mais, « à la prière de ses autres Disciples, » il le reconduisit jusqu'au navire, où il entra avec lui. Dès que ce divin Maître fut réuni à ses Apôtres, « le vent contraire étant tombé tout-à-coup, » la mer devint parfaitement calme, et ce fut pour ses Disciples un nouveau sujet d'étonnement. Comme si tous ces nouveaux miracles eussent dû les étonner, après celui de la multiplication des pains dont ils venoient d'être les témoins ; mais leur esprit étoit si borné, et leur cœur si aveuglé, qu'ils ne tiroient aucune conséquence d'un fait à l'autre, et qu'ils étoient toujours surpris de ce que Jesus-Christ faisoit d'extraordinaire. C'est le défaut de ceux qui, se laissant conduire plutôt par les sens et l'imagination, que par la foi et la raison, croient un mystère parce qu'il est révélé, et ne peuvent se résoudre à en croire un autre quoiqu'également révélé. Les Apôtres, frappés de tant de merveilles, vinrent se prosterner aux pieds de Jesus, l'adorèrent avec le plus profond respect et la plus vive reconnoissance, en disant : *Vous êtes véritablement le Fils de Dieu.* On ne s'approche point de Jesus avec foi et avec amour, sans éprouver bientôt les effets de

sa bonté. Par une nouvelle merveille, la barque, comme guidée par Jesus-Christ, et presque sans effort, avança avec une telle promptitude, « qu'en un instant elle se trouva sur la côte occidentale de Génésareth, où Jesus vouloit se rendre. » On peut voir ici les avantages que goûtent ceux qui ont soutenu avec fidélité les épreuves par lesquelles Dieu les a fait passer; ces avantages sont la présence de Jesus-Christ, le calme et la paix, la lumière d'un jour pur et serein, des sentimens vifs de foi, de confiance, et enfin le progrès dans la vertu, prompt et facile. On avance alors non-seulement sans effort, mais sans aucune peine, et avec des consolations inexprimables. Pourquoi en est-il si peu qui arrivent à cet heureux état? C'est qu'il en est peu qui en veuillent soutenir les épreuves. On en soutient de plus rudes pour se procurer les avantages du monde; mais on est lâche et indifférent pour les avantages qui se trouvent dans la sainteté et la perfection. Un jour, mais trop tard, on verra la différence du prix des uns et des autres.

TROISIÈME POINT.

Jesus guérit les malades du pays de Génésareth, et par-là il nous propose un modèle de la foi que nous devons avoir en lui.

1°. Foi prompte et entière. Jesus aborda

de grand matin, non à Capharnaum, mais plus loin, au pays de Génésar ou Génésareth, d'où il se rendit le même jour, par terre, à Capharnaum. Il ne lui fut pas possible de paroître sur cette plage sans y être reconnu. « Dès qu'il fut sorti de la barque, » les Génésariens « le reconnurent » pour le grand Prophète, pour l'envoyé de Dieu et le Thaumaturge de la Galilée, et ils coururent au-devant de lui. Que notre cœur ne vole-t-il ainsi vers Jesus, dès que nous entrons dans le lieu saint où il habite, dès qu'à la voix du Prêtre il descend sur l'Autel, dès que, pour nous combler de ses bénédictions, il sort de son Tabernacle et se présente à nos regards ! Animons notre foi dans ces heureux momens, reconnoissons, adorons, aimons un Dieu si grand, un Sauveur si puissant, si libéral et si bienfaisant.

2°. Foi agissante et charitable. « Aussitôt que les habitans de ce lieu eurent reconnu Jesus, ils envoyèrent dans tout le pays, » pour avertir qu'il étoit arrive à Génésareth, pour se rendre de là à Capharnaum. Ce fut par-tout un mouvement général ; « tous les malades se rendoient dans tous les endroits où il devoit passer, et on portoit sur leurs lits ceux qui n'avoient pas la force de marcher. » Que cette charité pour les malades étoit louable, et qu'elle dut toucher le cœur

de Jesus ! Ah ! si nous avions le même zèle pour le salut de nos frères, si nous profitions de toutes les occasions pour les faire rentrer en eux-mêmes, leur faire connoître leurs maladies, et les engager à recourir à celui qui peut les guérir, que notre charité leur seroit utile, et qu'elle seroit méritoire pour nous !

3°. Foi respectueuse et pleine de confiance, mais de cette confiance qui obtient des miracles. « Dans les villages, dans les bourgs, dans les villes où passoit Jesus, les malades se tenoient dans les places » et imploroient son secours. Voyant qu'il ne faisoit que passer, « ils le prioient de souffrir qu'ils pussent seulement toucher la frange de sa robe. » Jesus-Christ le leur permettoit avec une bonté ineffable ; il se laissoit approcher et presque accabler, tant sa douceur inspiroit à tout le monde de confiance et de liberté. Le succès des uns animoit les autres, et aucun n'usoit de sa condescendance, sans obtenir l'accomplissement de ses désirs, *et tous furent guéris.* Telle fut la marche triomphante de Jesus retournant à Capharnaum, triomphe auquel ne peuvent être comparés ceux des plus fameux conquérans de la terre, triomphe vraiment divin et sur mer et sur terre, par lequel ce divin Sauveur affermissoit la foi de ses Apôtres pour les mettre en état d'entendre, sans s'effrayer,

les mystères sublimes et inouis qu'il alloit annoncer à Capharnaum. Pour nous, qui croyons ces mystères, qui les avons, pour ainsi dire, en notre possession, qui touchons non pas la robe, mais la chair de Jesus-Christ, et qui nous en nourrissons, combien notre bonheur est-il plus grand, combien notre amour doit-il être plus parfait ?

O mon Dieu ! remplissez mon cœur de ce divin amour, afin qu'il puisse obtenir de vous son entière guérison ! *Vous êtes vraiment le Fils de Dieu*, oui, Seigneur, vous l'êtes, je le confesse avec vos Apôtres, et je vous adore avec eux ! Ayez pitié de moi, tendez-moi une main secourable comme à saint Pierre : *Seigneur, sauvez-moi*, vous dirai-je sans cesse comme lui ! Faites entendre au fond de mon ame ces paroles consolantes que vous lui adressâtes : *C'est moi, ne craignez rien;* daignez me les faire entendre ces paroles dans les épreuves où vous me mettrez, dans les occasions de pratiquer la vertu que vous me fournirez, dans l'oraison, dans la Communion, et sur-tout à l'heure de ma mort ! Ainsi soit-il.

CXXIVe. MÉDITATION.

Discours de Jesus dans la Synagogue de Capharnaum.

Sur le futur établissement de l'Eucharistie.

Considérons la promesse que fait ici Jesus-Christ d'un pain céleste qui donne la vie éternelle; la foi requise pour recevoir ce pain céleste, et la manne des Hébreux, figure de ce pain céleste. *Jean.* 6. 22-34.

PREMIER POINT.

Promesse du Pain céleste.

1°. Du lieu où se fit cette promesse. Ce fut dans la synagogue de Capharnaum, à l'assemblée qui se tint aux premières Vêpres du Sabbat, c'est-à-dire, le Vendredi au soir. Jesus avoit multiplié les pains le Jeudi au soir; le Vendredi matin il guérit les malades du pays de Génésareth, et se rendit le même jour à Capharnaum avant le Sabbat commencé. Dès qu'il fut arrivé, il alla à l'assemblée pour y enseigner. Ainsi Jesus-Christ, employant au soulagement des malheureux, ou à l'instruction des peuples, tous les instans de sa vie, apprend-il aux ouvriers évangéliques, qu'il ne doit point y avoir de vide dans leurs jours.

2°. De ceux devant qui Jesus-Christ fit cette promesse. Ce fut du moins en grande partie devant ceux-là même en faveur de qui il avoit multiplié les pains. Peut-être même n'avoit-il opéré ce miracle en leur présence, que pour les disposer à l'instruction qu'il alloit leur faire. Il les avoit laissés la veille *au delà du lac* dans la disposition de le proclamer Roi; et en effet, *le lendemain*, dès qu'il fut jour, ils s'assemblèrent pour exécuter leur dessein. « Ils avoient bien vu qu'il n'y avoit point eu de ce côté-là d'autre barque, et que Jesus n'y étoit point entré avec ses Disciples, mais qu'eux seuls s'en étoient allés; » et ils conçurent que Jesus-Christ devoit être au delà du lac. Cependant comme, malgré toutes leurs recherches, ils ne purent le trouver, ils se déterminèrent au retour. « Il étoit arrivé » le matin même « un grand nombre de barques qui étoient parties de Tibériade. » Plusieurs s'en servirent pour repasser le lac : les autres prirent leur route par terre, pour regagner leur demeure; et outre ceux qui étoient de Capharnaum, plusieurs autres se « rendirent donc dans cette ville, pour voir s'ils n'y trouveroient pas leur bienfaiteur. » Jesus étoit dans la synagogue au moment de leur arrivée; et quelle fut leur surprise en le voyant! Si Jesus-Christ n'eût parlé à ce peuple que de dépouillement, que de porter

sa croix, qui d'entr'eux se seroit mis en peine de le chercher et de le suivre?

3°. D'où Jesus prit occasion de faire cette promesse. Ce fut de l'empressement que les Capharnaïtes avoient à le trouver. Ceux-ci l'ayant vu dans l'assemblée, lui dirent : *Maître, quand êtes-vous venu ici?* Jesus, sans satisfaire leur inutile curiosité, et s'arrêtant aux dispositions de leur cœur, leur répondit : *En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas pour avoir vu des miracles que vous me cherchez, mais à cause des pains dont vous avez mangé, et parce que vous avez été rassasiés.* C'est-à-dire, au lieu de regarder mes miracles comme les ouvrages d'un Dieu, et comme la preuve que je suis le Messie, vous n'y envisagés que le profit temporel qui peut vous en revenir; vous ne me suivez que par des vues grossières et charnelles. Et en effet telle étoit la disposition trop humaine où étoit encore, à l'égard de Jesus-Christ, une partie de ces peuples de la Galilée, à qui, depuis si long-temps, il annonçoit l'Evangile et prodiguoit ses miracles. Ces hommes charnels ne rapportoient pas ces mêmes miracles à leur véritable fin, qui étoit de les faire croire en celui qui les opéroit comme au Fils de Dieu, en sorte que sur sa parole ils reçussent de lui les préceptes de la foi et des mœurs qu'il leur donnoit; ils n'y envisageoient au contraire

que leur utilité temporelle. En les voyant, ils se promettoient dans Jesus-Christ qui les faisoit, un Roi puissant, qui les rendroit heureux sur la terre, et qui releveroit la gloire de leur nation au-dessus de toutes les nations du monde. C'étoit pour les retirer d'une erreur si dangereuse, que Jesus leur reprochoit, d'une manière si sévère, les vues basses et intéressées qui les faisoient agir. Prenons garde nous-mêmes aux motifs qui nous font suivre Jesus-Christ, qui nous font embrasser un état de sainteté, et pratiquer les œuvres de piété.

4°. En quels termes Jesus-Christ leur fait cette promesse. Il ajouta : *Travaillez, pour avoir non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie eternelle, et que le Fils de l'Homme vous donnera, parce que c'est en lui que Dieu son Père a imprimé son sceau et son caractère.* C'est-à-dire, hommes charnels et grossiers, peu sensibles aux avantages de vos ames, vous n'êtes touchés que de la nourriture de vos corps, de la fécondité de vos troupeaux, de la fertilité de vos campagnes, de la prospérité de vos familles, et de la splendeur de votre nation ! Mais ce n'est pas là le fruit que j'attends de mes travaux. Si vous voulez me plaire, élevez vos esprits à de plus hautes idées, travaillez à vous procurer non pas cette nourriture matérielle qui périt, mais une nourriture

spirituelle dont les fruits se conservent dans l'éternité. C'est moi, le Fils de l'Homme, qui vous donnerai cette excellente nourriture, moi qui suis marqué au sceau de Dieu le Père. Ce sceau de Dieu, c'est l'Esprit saint, c'est la voix du Père, qui a déclaré que Jesus étoit son Fils bien-aimé, à qui les hommes doivent une entière obéissance ; ce sont les prophéties qui caractérisent le Messie ; ce sont enfin les œuvres miraculeuses que le Père a donné à son Fils le pouvoir d'opérer. Sceau vraiment divin, qu'on ne peut méconnoître, et sur lequel on ne peut pas se tromper ! L'aliment permanent qui nous conduit à la vie éternelle, et que Jesus assure ici qu'il donnera, c'est la divine Eucharistie, à laquelle ce divin Sauveur prépare peu à peu les esprits, dont il développe insensiblement la nature et les effets, et qu'il déclare, à la fin de ce discours être sa chair et son sang. Travaillons donc à nous procurer cet aliment céleste qui donne la vie éternelle. Hélas ! nous prenons tant de peine à nous procurer des biens périssables, et nous ne voulons rien faire pour des biens éternels ! Qu'est-ce que cette fortune, ce bonheur, cette gloire dont nous nous repaissons, et que nous recherchons avec tant de fatigues ; et si on parle de nous disposer à recevoir la divine Eucharistie, source de tous les biens, nous disons n'en avoir ni le temps ni la volonté ? Quelle folie ! quel aveuglement !

SECOND POINT.

Foi requise pour recevoir le Pain céleste.

1°. Nécessité de cette foi. Les Capharnaïtes ne voyoient point encore en quoi devoit consister cette nourriture permanente que Jesus leur promettoit; mais ce qu'il leur en avoit dit, suffisoit pour la leur faire désirer; il ne s'agissoit plus que de savoir ce qu'il falloit faire pour l'obtenir. Ils lui dirent donc : *Que ferons-nous pour opérer les œuvres de Dieu?* c'est-à-dire, des œuvres agréables à Dieu, par lesquelles nous puissions mériter cette nourriture? Jesus leur répondit : *L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.* En effet, il n'y a point de mystère qui exige tant de foi que celui de l'Eucharistie. Les autres mystères offrent peut-être moins de difficultés, parce qu'ils ont pour objet des choses spirituelles, parce qu'ils sont, pour ainsi dire, éloignés de nous et hors de notre portée, mais celui-ci est entre nos mains et sous nos yeux, il s'y agit d'un corps humain contenu sous les apparences d'un peu de pain. Non-seulement il faut soumettre notre raison, faire taire notre imagination, mais encore contredire le témoignage de tous nos sens. Cependant si la foi en Jesus-Christ est nécessaire pour croire ce mystère, il faut reconnoître aussi qu'elle suffit. Dès que je crois que Jesus-

Christ est le Fils de Dieu, le verbe incarné, Dieu lui-même, il a droit de me dire tout ce qu'il voudra, je le croirai sans aucune difficulté et sans aucun doute. Mes sens, mon imagination, ma raison ne sont rien en comparaison de sa parole et de l'enseignement de son Eglise. Affermissons-nous donc, et soyons inébranlables dans cette foi; sans elle on n'a rien, et avec elle, lorsqu'elle est vive, on a tout.

2°. Motifs de cette foi. Croire à quelqu'un, croire à quelque chose sans un motif suffisant, c'est le propre de la superstition, des fausses religions, de l'hérésie, de l'incrédulité même; mais la foi chrétienne a des motifs victorieux, auxquels un homme raisonnable ne peut se refuser. Parmi les Capharnaïtes, il y avoit beaucoup de gens incrédules, et qui cherchoient encore à justifier leur incrédulité. Leurs préjugés les portèrent même à demander à Jesus quels miracles il faisoit pour qu'ils crussent en lui. Ils lui dirent: *Quels miracles faites-vous donc, afin que nous les voyons et que nous croyons en vous: Quelles sont vos œuvres?* Mais comme le miracle de la multiplication des pains étoit trop récent pour le nier, ils crurent en éluder la preuve, en y opposant le miracle de la manne sous Moïse. *Nos pères*, dirent-ils, *ont mangé la manne dans le désert, comme il est écrit: Il leur a donné un pain céleste à*

manger. La comparaison de ces deux miracles étoit, selon eux, décisive en faveur de Moïse. Jesus n'avoit nourri que cinq mille hommes, et Moïse plus de soixante mille. Jesus ne les nourrit qu'un jour, et Moïse pendant quarante ans. Jesus ne leur donna qu'un pain terrestre et humain, du pain d'orge, et Moïse du pain du Ciel, du pain des Anges. Ces incrédules, ainsi que ceux de nos jours, raisonnoient mal, et prenoient le change en deux manières. 1°. S'il eût été question de faire comparaison des pains, il eût fallu comparer le pain de Moïse, non avec celui que Jesus avoit multiplié, mais avec celui qu'il promettoit de donner; c'est ce qu'ils ne pouvoient faire, puisqu'ils ne le connoissoient pas encore, et c'est ce que Notre-Seigneur fait lui-même dans sa réponse, ainsi que nous allons le voir. 2°. S'il s'agissoit, ainsi qu'il en étoit en effet question, des miracles que faisoit Jesus-Christ pour mériter la foi qu'il exigeoit qu'on eût en lui, il étoit inutile de comparer les miracles de Moïse avec ceux de Jesus; les uns et les autres étoient constans et avérés, ils avoient également le sceau de Dieu, ils étoient une preuve incontestable de la vérité. Leur différence consistoit, 1°. dans la fin pour laquelle ils se faisoient. Ceux de Jesus s'opéroient en preuve de sa divinité, afin qu'on crût qu'il étoit le Messie promis, le

Sauveur

Sauveur des hommes, le Fils de Dieu; ceux de Moïse, afin que les Égyptiens et les Israélites sussent que c'étoit le Seigneur qui tiroit son peuple de l'Égypte et qui le conduisoit. 2°. Dans l'autorité avec laquelle ils se faisoient. Quel titre prenoit Moïse au milieu des prodiges qu'il opéroit? *Et qui sommes-nous*, disoit-il ainsi qu'Aaron aux Israélites, *pour que vous nous portiez vos plaintes et vos menaces? Nous ne sommes rien, c'est contre le Seigneur même que vous murmurez.* Mais Jesus prend par-tout le titre de Fils de Dieu, de Juge des vivans et des morts, le titre de Fils de l'Homme, chef de tous les hommes, réparateur des maux qu'a causés le péché du premier homme. 3°. Dans la manière dont ces miracles se faisoient, Moïse gémissoit devant le Seigneur, et le Seigneur l'avertissoit des prodiges qu'il vouloit opérer par son ministère; Moïse exécutoit les ordres du Seigneur, et le Seigneur opéroit les prodiges qu'il avoit promis: mais Jesus a reçu de son Père tout pouvoir pour faire les œuvres qu'il fait; aussi use-t-il de ce pouvoir avec une entière liberté en toutes sortes de rencontres, et sur toutes sortes de matières. Un mot, un geste lui suffit, les malades sont guéris, les Démons fuient, les vents s'appaisent, l'eau se change en vin, les pains se multiplient, la mer se calme et devient solide; et lorsqu'il ressuscite les morts, il

leur dit : Levez-vous, c'est moi qui vous l'ordonne. Non-seulement Jesus use de ce pouvoir, il le communique encore à qui il lui plaît; et lorsque ses Disciples opèrent les mêmes prodiges que lui, ils déclarent que c'est en son nom et par sa vertu qu'ils les opèrent. Quelle comparaison de Moïse avec Jesus, du serviteur avec le Fils unique, de l'homme simplement dit avec l'Homme-Dieu, de la créature avec le Créateur! Je vous adore, ô Jesus! ô Fils de Dieu! ô mon Sauveur! je vous adore, et je reconnois votre souverain pouvoir. Eh quoi! à Capharnaum même, on ose encore demander quels miracles vous faites! Disons plus, hélas! dans le christianisme même, depuis que vous êtes ressuscité, que votre Eglise est établie sur les ruines de l'idolâtrie et du judaïsme, et qu'elle subsiste depuis plus de dix-sept siècles, il s'en trouve encore qui demandent des miracles, ou qui osent comparer ceux que vous avez faits avec ceux du paganisme, qui ne présentent rien que de fabuleux! Ah! si vous vouliez être Roi sur la terre, dispenser à vos sujets les richesses et les plaisirs, on ne vous disputeroit point vos miracles; mais vous êtes le Dieu de la sainteté, le Roi du siècle à venir, vous exigez qu'on se soumette à une doctrine qui gêne le cœur ou qui humilie l'esprit; voilà ce qui cause l'incrédulité.

TROISIÈME POINT.

Manne des Hébreux, figure du Pain céleste.

Or Jesus leur répondit : *En vérité, en vérité, je vous le dis; ce n'est point Moïse qui vous a donné le Pain céleste, mais c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du Ciel; car le pain de Dieu est celui qui vient du Ciel, et qui donne la vie au monde.* La figure doit avoir quelque rapport avec la réalité, mais la réalité doit être au-dessus de la figure.

1°. La manne venoit du ciel, mais du ciel inférieur et aérien, du ciel des nuées, comme la pluie, mais non du ciel suprême où Dieu réside et communique sa gloire aux Bienheureux. Or c'est de ce véritable ciel, du sein de Dieu même, que nous vient le pain Eucharistique que Dieu nous donne et que Jesus promet ici, en nous disant qu'il est *le vrai pain du Ciel.*

2°. La manne est appelée le pain des Anges, parce qu'elle n'étoit pas faite de la main des hommes. Le pain Eucharistique est le pain de Dieu, sorti de Dieu, formé par la parole du Verbe incarné et par l'opération du Saint-Esprit, contenant Dieu lui-même, l'humanité de Jesus-Christ avec sa divinité. Il est le pain des Anges, parce que, comme les Bienheureux, ils s'en nourrissent dans le ciel par la vision intuitive et l'amour béatifique, tandis que nous nous en nourrissons

sur la terre par la foi, en le recevant sous les espèces du Sacrement.

3°. La manne tomboit du ciel par son propre poids, comme un corps inanimé, comme tombe la pluie, et elle ne tomboit que le matin en même temps que la rosée; mais le pain céleste est un pain vivant, qui est descendu du ciel par son propre mouvement, et par sa propre volonté, dans le sein d'une Vierge, et qui descend de même tous les jours entre les mains du Prêtre.

4°. La manne entretenoit la vie, et ne la donnoit pas : elle étoit d'un goût délicieux, et on y trouvoit même tous les goûts que l'on vouloit, mais tout cela ne regardoit que la vie du corps et le goût des sens, et par conséquent étoit périssable. Mais le pain du ciel donne à l'ame une vie céleste et divine, et la remplit de saintes délices qui sont l'avant-goût de la bienheureuse éternité.

5°. La manne n'étoit que pour un peuple et pour un temps; le pain céleste est pour le monde entier et sera jusqu'à la fin des siècles. Depuis dix-sept siècles, ce pain adorable se distribue dans l'Eglise à tous les fidelles répandus sur la terre, et il se distribuera ainsi jusqu'à la fin du monde. Quoique les Capharnaïtes ne se fissent encore qu'une idée grossière de cette divine nourriture, ils ne laissèrent pas de s'écrier : *Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain.* Faisons la même

prière qu'eux, mais avec plus de foi et d'ardeur. Malheur à nous, si nous venions jamais à nous dégoûter de ce pain céleste, à ne le manger qu'avec ennui, ou à nous en priver pour nous nourrir des objets des sens et de nos passions ! Les Hébreux se dégoûtèrent de la manne, ils désirèrent une autre nourriture, et ils satisfirent leurs désirs ; mais une mort prompte et cruelle fut tout à la fois la punition et de leur injuste dégoût, et de leurs désirs dépravés.

O Jesus ! je vous le demande, mais dans de plus saintes dispositions que les Juifs ; donnez-le moi, ce pain si excellent et si nécessaire, ce pain qui n'est autre que vous-même, donnez-le moi toujours, et que je ne mette jamais d'obstacle à votre libéralité ! Accordez-moi, pour m'en rendre digne, une foi vive et agissante, ferme et éclairée, humble et respectueuse, animée de confiance et d'amour, soumise à vos volontés et zélée pour votre gloire, reconnoissante de vos bienfaits et persévérante dans l'accomplissement de votre loi ! Ainsi soit-il.



CXXV^e. MÉDITATION.

Première suite du Discours de Jesus-Christ sur l'Eucharistie.

Jesus déclare qu'il est lui-même l'aliment qu'il a promis, et le pain de vie descendu du Ciel. Considérons l'incrédulité des Juifs, la conduite de Jesus-Christ pour vaincre leur incrédulité; les murmures qu'ils font contre le Sauveur; et la réponse de ce divin Sauveur à leurs murmures.

PREMIER POINT.

Incrédulité des Juifs.

1°. JESUS la leur reproche. Après que les Juifs eurent demandé à avoir toujours ce pain céleste qui donne la vie, « Jesus-Christ leur dit: » *Je suis le pain de vie; celui qui vient à moi, n'aura point de faim; et celui qui croit en moi, n'aura jamais de soif.* A cette déclaration du Sauveur, les Juifs mal disposés, comme ils l'étoient, durent être étonnés; aussi n'y ajoutèrent-ils aucune foi. Peut-être même, par leur air et leur contenance, donnèrent-ils à l'extérieur des marques de leur incrédulité. Quoi qu'il en fût, Jesus-Christ, qui voyoit leurs cœurs, ajouta: *Je vous l'ai déjà dit, vous m'avez vu, et cependant vous ne croyez pas.* Quel aveuglement plus déplorable! Quelle incrédulité plus criminelle que d'avoir eu si long-temps

Jesus-Christ sous les yeux, que d'avoir été témoin de tant d'œuvres miraculeuses, et de n'avoir pas cru en lui ! Pour moi ! ô mon Sauveur ! je ne vous ai jamais vu, et je crois en vous de tout mon cœur ; je ne vous ai vu que sous la forme du pain, où, pour mon bonheur, vous avez caché tout ce que vous êtes ; c'en est assez pour cette vie mortelle, assez pour mon salut, assez pour ma consolation, assez pour exercer ma foi, pour nourrir mon espérance, et pour m'embraser de votre amour.

2°. Jesus découvre aux juifs la source de leur incrédulité. Ce qui les éloignoit de croire en Jesus-Christ, c'étoit le motif bas et interessé pour lequel ils le suivoient, et auquel ils ne vouloient pas renoncer. Ils ne cherchoient en lui qu'un Roi temporel qui les rendît heureux sur la terre, et c'étoit à cette espérance qu'ils rapportoient les miracles qu'ils lui voyoient opérer. Ils auroient dû, en voyant ses miracles, se rendre dociles à la voix extérieure de sa personne et à la voix intérieure de la grâce : mais l'intérêt, la cupidité, l'ambition étoufférent en eux toute docilité ; et ces mêmes Capharnaïtes, qui, sur la conviction de la multiplication miraculeuse des pains dont ils avoient été rassasiés, cherchoient Jesus-Christ le matin de ce jour-là même pour lui mettre la couronne sur la tête, se montrèrent le soir

invincibles à la persuasion, parce qu'il ne s'agissoit plus de se donner un Roi libéral et magnifique, mais de croire à la parole d'un homme qui, sans vouloir se faire Roi, prétendoit être regardé comme le Messie et le Fils de Dieu. Ce ne sont cependant que ceux qui cherchent Jesus-Christ avec une foi entière et une docilité parfaite, que ce Dieu Sauveur appelle donnés par son Pére, conduits et amenés à lui par son Père, et ceux-là seuls trouvent en lui ce qu'ils y cherchent. Ils croient d'une foi inébranlable tout ce qu'il leur dit, ils ne sont rebutés ni par la pureté de sa morale, ni par l'incompréhensibilité de ces mystères. Il suffit qu'il ait parlé, pour qu'ils croient, et ils trouvent dans leur foi le repos, la consolation et la vie. *Tous ceux que mon Père me donne*, ajoute Jesus-Christ, *viendront à moi ; et celui qui vient à moi, je ne le rejetterai pas.* Examinons souvent ce qui nous mène à Jesus, si c'est le Père qui nous y conduit ; si les motifs qui nous font professer le christianisme, recevoir les Sacremens, pratiquer les œuvres de la religion, écouter, lire, méditer la sainte parole, viennent de Dieu, et si ce ne sont point l'habitude, la coutume, le respect humain, la curiosité, l'esprit de critique, le soin de notre intérêt et de notre réputation.

3°. Jesus suggère aux Juifs le remède à

leur incrédulité. Ce remède étoit de changer d'idées, et de prier le Père des lumières de les éclairer. La foi est un don que Dieu n'accorde qu'aux esprits humbles et dociles, un don qu'il faut demander avec confiance et humilité. Les miracles et les preuves les plus incontestables de la religion, ne font aucune impression sur un cœur superbe, attaché à la terre, et qui se ferme obstinément aux grâces intérieures qui le préviennent et le sollicitent.

SECOND POINT.

Jesus encourage les Juifs à sortir de leur incrédulité.

1°. Jesus les encourage à croire en lui, en les assurant de sa bonté. *Je ne rejetterai point celui qui vient à moi.* Non, Seigneur, vous ne rebutez point, vous ne rejetez point ceux qui viennent à vous présentés par votre Père, conduits par des motifs purs et dans le dessein de recevoir vos instructions et d'en profiter; vous les recevez, au contraire, avec amour et complaisance, vous les introduisez dans le secret de vos mystères, vous leur faites goûter des vérités qui les comblent de délices, et vous leur donnez des espérances qui les transportent hors d'eux-mêmes. Ah! que ne vais-je à vous avec confiance et docilité! Que ne suis-je assidu auprès de vous! Faut-il que tant d'objets,

et la dissipation de mon propre cœur, m'éloignent si souvent de vous !

2°. Jesus encourage les Juifs à croire en lui, en leur manifestant les intentions de Dieu son Père. *Je suis descendu du Ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.* C'est le devoir d'un envoyé, de se conformer en tout à la volonté et aux intentions de celui qui l'envoie. La volonté humaine de Jesus-Christ ne pouvoit se soustraire à ce devoir, et n'être point entièrement conforme à la volonté divine, puisqu'en lui la volonté divine et la volonté humaine appartiennent à la même personne. *Or, la volonté de mon Père qui m'a envoyé, est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour.* La volonté de Dieu sur les hommes, c'est que tous reconnoissent celui qu'il leur a envoyé, qu'ils s'adressent à lui et l'écoutent comme son Fils bien-aimé et leur unique médiateur. C'est pour cela qu'il a autorisé sa mission d'une manière si éclatante et si indubitable. La volonté de Dieu sur son Fils qu'il nous a envoyé, de laquelle parle ici Notre-Seigneur, c'est que tous ceux qui, convaincus par le témoignage du Père, dociles à la voix extérieure et intérieure du Père, viendront de sa part, et seront ainsi présentés au Fils par le Père, le Fils les reçoive, les instruise, les forme, les nour-

risse, les conserve, n'en néglige aucun, n'en abandonne aucun, n'en laisse périr aucun, et qu'il les ressuscite au dernier jour, pour les remettre entre les mains du Père : voilà l'économie de notre salut. Ainsi la volonté de Dieu le Père, et la volonté humaine de Dieu notre Sauveur, se réunissent en ce point, de vouloir que tous les hommes soient sauvés, et parviennent à la connoissance de la vérité, qu'aucun ne périsse, mais que tous se convertissent et fassent pénitence. Si nous périssons, c'est donc par notre faute, et notre perte ne vient que de nous. L'imputer à Dieu, insinuer que même les Chrétiens, s'ils viennent à se perdre, n'ont pas eu de Dieu les moyens suffisans pour se sauver, c'est un blasphème. Si on nous propose cette erreur comme un mystère, c'est un mystère d'iniquité que l'Eglise rejette et que nous devons abhorrer. Le vrai et le grand mystère digne de nos adorations, c'est la bonté de notre Dieu et de notre Sauveur Jesus-Christ son Fils, qui nous presse de nous sauver, et qui nous en donne les moyens les plus abondans.

2°. Jesus encourage les Juifs à croire en lui, en leur faisant envisager les récompenses de la foi. Jesus-Christ le répète : *Voici la volonté de mon Père qui m'a envoyé : c'est que celui qui voit le Fils*, c'est-à-dire, à qui

le Fils a été annoncé, qui a eu connoissance du Fils, *et qui croit en lui, ait la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.* Ai-je bien compris ces augustes paroles ? Est-ce bien à moi qu'elles s'adressent ? Une vie éternelle, une résurrection glorieuse pour quiconque croit en Jesus-Chrit ! Réjouissez-vous, ô mon ame ! mon corps, tressaillez d'alégresse, votre bonheur est assuré ! O douce espérance ! vous serez ma force et ma consolation dans toutes les tentations de la vie, et vous ne m'abandonnerez pas lors même que je serai entre les bras de la mort ! A ce dernier moment, j'espère encore vous recevoir, ô pain céleste ! comme le dernier gage de l'accomplissement de vos promesses ; après quoi, me reposant en vous, mon âme, séparée de mon corps, se réunira en vous jusqu'à ce que vous l'y réunissiez, et que l'un et l'autre, après vous avoir servi sur la terre, règnent éternellement avec vous dans le Ciel.

TROISIÈME POINT.

Murmure des Juifs, caractère de l'incrédulité.

1°. L'incrédulité est audacieuse dans ses discours. « Les Juifs donc murmuroient contre lui. » L'incrédulité et l'indocilité élèvent leurs voix, tandis que les enfans soumis gardent le silence. Les murmures, les plaintes, les cris sont les premières ar-

mes de l'erreur contre l'autorité qui la condamne. Elle voudroit, par le ton altier qu'elle prend, et par le bruit qu'elle excite, faire croire que le bon droit et le grand nombre sont de son côté; mais la voix de l'autorité légitime, plus simple et plus majestueuse, se distingue aisément de toutes ces clameurs insensées, et on sait le respect qui lui est dû.

2°. L'incrédulité est maligne dans ses observations. Dans cet admirable discours de Notre-Seigneur, les Juifs ne s'attachèrent qu'à un mot qui leur parut susceptible de critique. « Ils murmuroient contre lui, parce qu'il avoit dit » : *Je suis le pain vivant descendu du Ciel.* Ils ne font attention ni à ses miracles précédens qu'il leur rappeloit, ni au reproche d'incrédulité qu'il leur faisoit, ni à la volonté de Dieu qu'il leur expliquoit, ni aux grandes récompenses qu'il leur promettoit; un seul mot les arrête: il a dit qu'il est *descendu du Ciel.* Ce mot les offense; ils y croient voir de l'absurdité; ce n'est qu'à ce mot qu'ils s'attachent; en voilà assez pour exciter leur murmure, et leur faire oublier tout le reste. Ah! ne les imitons pas! Attachons-nous, dans l'Ecriture-Sainte, dans la Religion, à ce qui nous édifie, et faisons-en notre profit. S'il s'y rencontre quelque chose que nous ne comprenions pas, ou passons-le avec humilité,

ou faisons-nous-en instruire avec docilité.

3°. L'incrédulité est fausse dans ses raisonnemens. Ils disoient : *N'est-ce pas là Jesus, le fils de Joseph? Nous connoissons son père et sa mère; comment donc dit-il : Je suis descendu du Ciel?* Voilà ce qui paroissoit aux Juifs une démonstration invincible ; et jamais les incrédules , les impies, les hérétiques n'en ont fait contre nos mystères de plus plausible. Ainsi un faux supposé , un seul point qu'on ignore , renverse tout. Eh ! combien en ignorons-nous ! Quoi ! toujours des raisonnemens sur des matières qui sont au-dessus de nous, tandis que des faits incontestables et à notre portée , prouvent évidemment la vérité qu'on nous annonce , et l'infaillibilité de l'autorité qui nous enseigne !

Quatrième Point.

Réponse de Jesus au murmure des Juifs.

Jesus leur répondit : *Ne murmurez point entre vous.* Jesus ne réfuta point le faux raisonnement des Juifs ; il eût fallu pour cela leur découvrir un autre mystère , qu'ils étoient encore moins capables d'entendre , et moins disposés à croire ; il se contenta d'arrêter le murmure , et il continua son discours.

1°. Sur la nécessité de la grâce pour parvenir à la foi. *Personne ne peut venir à moi , si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire , et celui-*

là je le ressusciterai au dernier jour. Nous ne pouvons aller à Jesus-Christ et croire en lui, si Dieu son Père ne nous attire. Dieu nous attire à Jesus-Christ par la voix extérieure des prophéties et des miracles, et par la voix intérieure de sa grâce. Reconnoissons que nous sommes redevables à Dieu de notre foi, méditons de plus en plus les saintes Ecritures, demandons de nouveaux secours de la grâce, afin de croître dans la foi, et de nous y affermir de plus en plus.

2°. Sur la nécessité de notre correspondance à la grâce, pour parvenir à la foi. Il est écrit dans les Prophètes : *Ils seront tous enseignés de Dieu ; ainsi quiconque a entendu le Père et a été enseigné de lui, vient à moi. Ce n'est pas que personne ait vu le Père, si ce n'est celui qui est né de Dieu, car c'est lui qui a vu Dieu.* La loi de Jesus-Christ, la loi Evangélique n'est pas comme la loi de Moïse, pour un seul peuple, pour un seul canton de la terre La voix de Dieu s'adresse à tous les hommes, et les enseigne tous; c'est ce que les Prophètes ont annoncé en plus d'un endroit et en plus d'une manière : mais tous ne se rendent pas à cette voix ; les uns ne veulent pas l'entendre ; les autres ne veulent pas apprendre, comprendre, retenir, suivre ce qu'elle leur dit ; mais ceux qui l'entendent et qui la suivent, viennent infailliblement à Jesus-Christ, à qui elle les conduit.

Dieu n'a pas besoin de se montrer aux hommes, pour leur faire entendre sa voix ; quand on a le cœur droit, on l'entend ; quand on y est docile, elle nous conduit à celui - là seul qui a vu le Père, qui en sait tous les secrets, et qui peut nous en instruire. En vain le Déiste se glorifie de connoître Dieu et de suivre la Religion naturelle ; s'il écoutoit Dieu avec un cœur sincère, il croiroit bientôt en Jesus-Christ.

3°. Sur la récompense de la foi. *En vérité, en vérité, je vous le dis : Qui croit en moi, a la vie éternelle, je le ressusciterai au dernier jour.* La récompense de la foi est donc une résurrection glorieuse au dernier jour, et une vie éternellement bienheureuse dans le Ciel. Notre-Seigneur ne se lasse point de le répéter; pourrions-nous nous lasser de l'entendre, d'y penser, de nous en entretenir; de travailler pour nous en rendre dignes ? Prétendus partisans de la raison et de la nature, qui osez traiter de superstition la religion chrétienne, quelle récompense promettez-vous à vos prétendus sectateurs ? Un anéantissement total à la mort ; encore cette affreuse promesse n'est-elle fondée sur aucune autre preuve que sur le désir que vous en avez. Mais ce désir est-il donc plus conforme à la nature, que le désir d'une vie éternellement heureuse ? Ah ! ce désir d'être anéanti ne peut être que le désir d'un ennemi

de Dieu, qui hait Dieu et qui craint ses vengeances ? mais désir aussi inefficace, que la haine contre Dieu est impuissante. Rentrez en vous-mêmes ; revenez à Dieu, à l'Eglise, la voie à la vie éternelle vous est encore ouverte ; si vous refusez d'y entrer ; attendez-vous à être les victimes d'un supplice et d'un désespoir éternels.

O mon Sauveur ! je crois que vous êtes ce pain descendu du Ciel, ce pain vivant, le principe et le gage de la vie éternelle pour celui qui croit en vous, ce pain céleste qui est tout à la fois nourriture et breuvage, et qui seul peut toujours rassasier la faim et étancher la soif de ceux qui le reçoivent dignement ! Quel bonheur pour mon ame, de pouvoir se nourrir de cet aliment divin ! Faites-m'en goûter les fruits, ô mon Dieu ! ne venez dans mon cœur que pour vous y établir, que pour en régler tous les mouvemens, que pour m'attirer de plus en plus à votre suite, à votre Croix et à votre royaume ! Ainsi soit-il.



CXXVIe. MÉDITATION.

Seconde suite du Discours de Jesus-Christ sur l'Eucharistie.

Jesus découvre la manière de prendre l'aliment qu'il a promis, qui consiste à manger sa chair et à boire son sang, et il nous instruit successivement de la réalité, de la nécessité et de l'efficacité de la Communion.

PREMIER POINT.

De la réalité de la Communion.

1°. RÉALITÉ clairement proposée. Après que Jesus-Christ eut expliqué quelle étoit la foi qu'il exigeoit des Juifs, pour recevoir le pain qu'il leur avoit promis, et qui devoit donner la vie au monde, il reprend ce qu'il avoit ajouté, qu'il étoit lui-même ce pain vivant venu du Ciel : *Je suis le pain de vie*; et afin de les convaincre qu'il s'agissoit ici d'une manducation réelle, il leur rappelle ce qu'eux-mêmes avoient dit, que leurs pères avoient mangé la manne dans le désert. *Oui*, ajoute Jesus-Christ, *vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Mais c'est ici le pain descendu du Ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui suis descendu du Ciel. Quiconque mangera de ce pain, vivra éternellement.* La

différence qu'il met ici, n'est point que la manne se mangeoit, et que le pain qu'il promet doit se prendre par l'esprit et par la foi ; au contraire, en parlant du second pain, il se sert toujours du terme de manger, et il le répète deux fois. Toute la différence donc qu'il met entre l'un et l'autre pain, c'est que ceux qui ont mangé le premier, sont morts, et que celui qui mangera le second, ne mourra point, mais vivra éternellement. Après ce préliminaire, si on peut parler de la sorte, Notre-Seigneur achève de découvrir la nature du pain qu'il doit nous donner à manger, et qui donnera la vie au monde, en ajoutant : *Et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.* Cette chair adorable doit être sans doute sacrifiée sur la croix pour le salut du monde, et la divine Eucharistie, est essentiellement liée avec ce sacrifice ; mais la mort du Fils de Dieu est un autre mystère dont Notre-Seigneur ne parle pas ici. Il ne s'agit maintenant que du pain qu'il doit nous donner à manger, au lieu de la manne que les Hébreux avoient mangée dans le désert ; et il nous assure que ce pain vivant est sa propre chair. Oui, ô mon Dieu ! vous l'avez dit, votre Eglise me l'enseigne, et je le crois d'une foi ferme et que rien ne sera jamais capable d'ébranler !

2°. Réalité témérairement combattue.

« Sur cela les Juifs disputoient entre eux, et disoient : » *Comment cet homme-ci peut-il donner sa chair à manger* ? Comment peut-il ? Question téméraire, quand Dieu parle, quand son Fils enseigne, quand son Eglise décide ! Mais, hélas ! quels sont les effets de cette témérité ? Le premier, c'est l'erreur. Celui qui, au lieu de croire, cherche dans son esprit comment le mystère proposé à la foi peut s'accomplir, ne rencontre qu'erreur et qu'absurdité. Eh ! comment l'esprit humain peut-il pénétrer les voies de Dieu ? Les Capharnaïtes ne purent imaginer d'autre manière de manger la chair de Jesus-Christ, que celle dont on mange la chair des animaux, et une telle idée les révoltoit. Si nous, qui voyons comment, sous l'espèce et la figure du pain, Jesus-Christ nous donne sa chair à manger, nous éprouvons quelquefois, et malgré nous, des doutes sur ce grand mystère, cela ne vient encore que de ce que nous voulons imaginer comment la chose s'exécute. Chassons de nous ces folles pensées, croyons tout, et n'imaginons rien. Le second effet de cette témérité, c'est la division dans les sentimens, « Les juifs disputoient. » Les uns disoient une chose, les autres une autre. Nous avons vu cette division de sentimens entre les deux principaux chefs de la prétendue réforme. Après quinze siècles d'une foi unanime parmi les

chrétiens sur cet auguste mystère, Luther et Calvin se présentent pour réformer la foi de l'Eglise; tous deux se disent envoyés de Dieu par une mission extraordinaire, et remplis de l'Esprit saint pour expliquer les Écritures, et tous deux se contredisent formellement sur ce point. Luther, contre la foi de l'Eglise, assure que dans l'Eucharistie le pain reste, et contre Calvin, que le corps de Jesus-Christ est réellement présent. Calvin, contre l'Eglise et Luther, assure que le pain n'est qu'une figure et une représentation du corps de Jesus-Christ, qui en est absent et aussi éloigné que le ciel l'est de la terre. C'est ainsi que Calvin, d'un seul mot, prétend détruire le mystère qu'il a voulu, mais qu'il n'a pu comprendre. Comment les anathèmes dont ces deux réformateurs se sont mutuellement chargés, les invectives et les injures dont ils se sont mutuellement déchirés, n'ont-ils pas dessillé les yeux de leurs sectateurs? Comment ces deux partis ont-ils pu se réunir sans changer de sentimens? Comment, en se réunissant de la sorte, ont-ils pu se flatter qu'ils avoient la foi de Jesus-Christ, qui est une et indivisible? O aveuglement incompréhensible! incrédulité bien plus absurde et criminelle que celle des Capharnaïtes! Le troisième effet de cette témérité, c'est l'apostasie. La dispute des juifs termina par se séparer tous également

de Jesus-Christ, qu'ils suivoient auparavant avec tant d'ardeur : ils se réunirent dans ce point. Et c'est là encore où se réunissent tous les hérétiques, à se séparer de l'Eglise leur mère, à la haïr et à la combattre de toutes leurs forces ; mais efforts impuissans et qui confirment les droits de cette Épouse de Jesus-Christ, seule dépositaire des vérités et des mystéres de son divin Époux ?

3°. Réalité authentiquement confirmée. Si la dispute des Capharnaïtes fût venue seulement de quelque erreur, par exemple, comme le veut Calvin, de ce qu'ils prenoient mal la pensée du Sauveur, de ce qu'ils pensoient qu'il leur donneroit réellement sa chair à manger, au lieu qu'il ne vouloit parler que d'une manducation métaphorique qui se fait par la foi ; Notre-Seigneur, dans sa réponse, eût dû les désabuser, et les tirer d'une erreur à laquelle, après tout, ses expressions avoient donné lieu : et sa charité étoit si grande, qu'on ne peut pas douter qu'il ne l'eût fait. Mais si la question qu'ils faisoient venoit de leur incrédulité, et de ce qu'ils ne vouloient pas croire une manducation réelle, parce qu'ils ne pouvoient la comprendre, il ne restoit à Notre-Seigneur que de confirmer ce qu'il avoit déjà dit, et d'exiger une foi soumise à sa parole ; et c'est ce qu'il fait dans toute la suite du discours, avec une force que

l'hérésie ne peut éluder. Il emploie le serment, pour certifier ce qu'il a dit. Il met en œuvre les menaces et les promesses, pour se faire croire. A sa chair que l'on doit manger, il ajoute son sang que l'on doit boire, et il déclare que sa chair est véritablement une nourriture qui se mange, et son sang véritablement un breuvage qui se boit. Manger sa chair, boire son sang, sont des expressions qu'il n'abandonne plus, qu'il emploie à chaque période, et qu'il répète jusqu'à cinq fois, rappelant encore la manducation de la manne, comme figure de la manducation dont il parle. Mais Jesus leur répondit: *En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle; je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Comme mon Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est ici le pain qui est descendu du Ciel. Il n'en sera pas comme de vos pères, qui ont mangé la manne et qui sont morts; celui qui mange de ce pain-ci, vivra éternellement.* Qui peut se défendre de voir ici la communion réelle des catholiques,

prouvée invinciblement par des expressions si énergiques, employées si souvent et dans une pareille circonstance ? Qui pourra se persuader que ces expressions ne sont employées que pour exprimer la foi qu'on doit avoir au mystère de l'Incarnation, ou à celui de la mort de Jesus-Christ ? Quel rapport d'expression y a-t-il entre manger la chair de Jesus-Christ et croire son Incarnation, entre manger la manne et croire sa mort ? Ah ! ce n'est que par un défaut de foi, ce n'est que parce qu'on ne veut pas soumettre son esprit à un mystère incompréhensible, que l'on préfère une explication si forcée à des expressions si claires et si naturelles ! Je crois, ô mon Dieu ! je crois à votre parole, je crois avec toute votre Eglise, et avec tous les siècles écoulés depuis que vous l'avez fondée, et je déteste tous ces ménagemens que l'esprit humain n'a inventés que pour cacher sa foiblesse, son orgueil et son indocilité !

SECOND POINT.

De la nécessité de la Communion.

En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Sur ces paroles de Notre-Seigneur, on peut faire trois questions.

1°. Sur qui tombe cette menace de Notre-Seigneur ?

Seigneur ? Elle tombe directement sur ceux qui, ne croyant pas ce mystère, refuseroient d'y participer par la Communion ; et telle étoit la disposition présente des Capharnaïtes ; ou sur ceux qui, ne le croyant pas, recevroient une Communion vide, stérile, qui ne contiendroit pas la chair et le sang de Jesus-Christ ; et telle est la Communion des Calvinistes. Elle tombe encore sur ceux qui négligent de se faire instruire, et qui différent trop leur première Communion ; mais elle ne tombe pas sur ceux qui, par accident, n'auroient pu la faire : la volonté en eux supplée à ce Sacrement, ainsi qu'au Baptême. Elle ne tombe pas non plus sur ceux qui, ayant reçu le Baptême, ne seroient pas parvenus à l'âge suffisant pour communier. C'est l'Eglise qui nous instruit de toutes ces règles ; comme c'est elle qui nous propose ces mystéres qu'elle a reçus de Jesus-Christ, c'est à elle à nous apprendre tout ce qui regarde leur perception. Cette menace tombe encore sur ceux qui n'approchent pas de la Communion par leur faute, au temps que l'Eglise l'ordonne, et aussi souvent que le besoin de leur ame l'exige. Sur ce point, il ne faut ni paresse ni précipitation, mais se conformer en tout aux règles et à la pratique de l'Eglise. Ah ! si nous aimions Jesus-Christ comme nous le devons, ou à proportion que nous ai-

mons la vie, il ne faudroit pas nous solliciter pour en approcher souvent.

2°. Pourquoi Notre-Seigneur distingue-t-il ici sa chair et son sang ? C'est parce que la nourriture qu'il nous promet, est une nourriture complète qui contient le manger et le boire; et parce qu'en même temps cette nourriture doit être une participation au sacrifice qu'il fera de sa vie sur la croix, par une mort violente et l'effusion de son sang. La consécration de l'Eucharistie est un vrai sacrifice, qui renouvelle d'une manière mystique et non sanglante celui de la croix, par la séparation des symboles, dont l'un, qui est l'espèce du pain, contient, en vertu des paroles, le corps de Jesus-Christ, et l'autre, qui est l'espèce du vin, contient son sang. Cette consécration ne se peut faire légitimement que dans l'action même du sacrifice; et la Communion est une participation à l'hostie immolée dans ce sacrifice, qui n'est autre que Jesus-Christ même; et c'est surtout par cette participation à l'hostie, que nous avons part au sacrifice. Ce qui ne put se faire au sacrifice de la croix, s'étoit fait à la sainte Cène, et se fait au sacrifice de la Messe. Il n'est pas nécessaire, ce qui seroit cependant bien à souhaiter, que les fidelles communient sacramentalement tous les jours qu'ils assistent au sacrifice : ils peuvent se contenter quelquefois de communier spiri-

tuellement par les dispositions de leur cœur ; mais toutes les fois qu'ils communient, soit dans l'action, soit hors de l'action du sacrifice, c'est toujours par rapport au sacrifice ; c'est une participation à l'hostie immolée dans le sacrifice. O ! que la Religion Chrétienne est grande ! Quel sacrifice que celui d'un Dieu à un Dieu, et quel bonheur pour un chrétien de se nourrir de cette divine victime, d'en manger la chair et d'en boire le sang sous des symboles simples, mais remplis de grâce et de vérité !

3°. Tous les fidelles ne sont-ils pas obligés de communier sous les deux espèces, pour manger la chair et boire le sang de Jesus-Christ ? Non : les deux espèces sont établies pour une plus parfaite représentation, et du sacrifice de la croix, et de la réfection spirituelle de l'ame. La loi de recevoir les deux espèces regarde l'Eglise en général ; en sorte que dans l'Eglise il doit y en avoir qui soient obligés à les recevoir toutes les deux, et ce sont les Prêtres, quand ils consacrent et offrent le saint Sacrifice. Pour les autres fidelles, en ne recevant qu'une seule espèce, ils participent également au sacrifice, et ils reçoivent une réfection aussi entière que s'ils recevoient les deux espèces. La raison est que la victime de ce sacrifice, est la source de notre réfection spirituelle dans ce Sacrement, c'est Jesus-Christ vivant : or,

Jesus-Christ vivant se trouve également sous chaque espèce; ainsi celui qui ne reçoit, par exemple, que l'espèce du pain, reçoit tout Jesus-Christ, son corps, son sang, son ame et sa divinité; il mange sa chair et boit son sang, et satisfait tout à la fois à sa faim et à sa soif spirituelle. C'est pour nous faire entendre cette vérité que Notre-Seigneur dit bientôt après : *Celui qui me mange, vivra par moi.* C'est pour la même raison qu'il compare l'Eucharistie à la manne, et qu'il ajoute : *Celui qui mangera de ce pain, vivra éternellement.*

TROISIÈME POINT.

De l'efficacité de la Communion.

1°. La communion nous confère l'immortalité; non une immortalité naturelle, car elle n'empêche pas nos corps de mourir, et nos ames ne peuvent mourir dans l'ordre naturel que Dieu a établi ; mais une immortalité surnaturelle, par laquelle nos ames vivront heureuses, et se réuniront à leurs corps pour jouir d'une félicité éternelle. La manne, qui n'étoit qu'une nourriture corporelle, n'a point donné l'immortalité naturelle ; beaucoup moins pouvoit-elle donner l'immortalité surnaturelle, qui est d'un ordre supérieur à la manne. Tous ressusciteront, à la vérité, par un effet de la toute-puissance de Dieu, les méchans pour être

condamnés, les Saints pour être récompensés ; mais ceux qui auront dignement communié, et qui n'auront pas perdu par le péché le fruit de leur communion, auront un titre spécial à la résurrection, en vertu de leur communion. Ce sera la chair de Jesus-Christ unie à leur chair ; ce sera Jesus-Christ lui-même dont ils se seront nourris, qui les ressuscitera et les vivifiera. Dès-à-présent par la communion ils reçoivent cette vie, ils ont en eux la semence, le germe, que la mort, que la pourriture du tombeau ne sauront détruire, et qui ne fera, au dernier jour, que se developper par une résurrection glorieuse et une vie éternellement heureuse.

2°. La communion nous donne la nourriture. Les effets de la nourriture sont d'appaiser les désirs et le tourment que causent la faim et la soif; de guérir la langueur et la foiblesse présente ; de fortifier pour l'avenir contre la langueur et les foiblesses ; de nous mettre dans un état de santé ; de vigueur, d'action et d'alégresse ; enfin de nous faire croître, et d'augmenter, pour ainsi dire, notre vie jusqu'à ce que nous soyons parvenus à l'âge parfait. Tels sont les effets de la divine nourriture de l'Eucharistie pour la vie surnaturelle de l'ame, pourvu que nous ayons soin de la prendre comme il faut et au temps qu'il faut. Suivons en cela

les avis d'un sage Directeur; travaillons à nous rendre dignes de la recevoir le plus souvent que nous pourrons, et n'attendons pas que nous ayons acquis la perfection, pour nous en approcher. Ce seroit confondre le moyen avec la fin, et renverser l'ordre que Jesus-Christ a établi.

3°. La communion nous unit à Jesus-Christ. Union physique et réelle. Ce n'est pas seulement par une union morale, par la charité; mais par une union physique et réelle, par la nourriture. Union ineffable, effet du plus grand amour et de la plus grande charité. Union dont aucune union naturelle ne peut nous donner l'idée. L'union des créatures, l'union des cœurs, l'union des esprits, l'union des volontés, n'approche pas de cette union qui se fait par la communion. Jesus-Christ, après nous avoir aimé jusqu'à souffrir la mort pour nous, trouve encore le moyen de nous témoigner son amour en s'unissant intimement à nous, et il nous donne le moyen de lui témoigner notre amour en nous unissant intimement à lui, en l'incorporant en nous, et nous incorporant en lui. Union continuelle, qui n'est pas de quelques momens, et de l'instant même de la communion, mais qui est permanente, et toujours subsistante. Comme les alimens que nous convertissons en notre propre substance, demeurent en nous, sub-

sistent en nous et deviennent en nous; de même et infiniment plus encore cet aliment divin qui nous change en lui, fait que nous lui restons unis, qu'il demeure en nous, et que nous demeurons en lui, pour ne faire qu'un avec lui. Si cette union est l'effet de l'amour, combien aussi doit-elle augmenter l'amour ! O chaste Epoux de nos ames ! quelles délices ne faites-vous pas sentir à celles qui, fidelles à cette sainte union, évitent tout ce qui pourroit non-seulement la rompre, mais l'altérer tant soit peu, et vous déplaire ! Enfin union éternelle. Toute autre union se dissoudra du moins à la mort : mais celle-ci, victorieuse du trépas, subsistera avec éclat dans la gloire de l'éternité.

4°. La communion nous communique la vie de Dieu même. De toute éternité le Verbe étoit en Dieu et il étoit Dieu, la vie étoit en lui. Vie commune aux trois adorables Personnes de la Très-Sainte-Trinité, vie de Dieu, vie divine, essentielle, incréée, éternelle. Le Verbe s'est fait chair, s'est fait homme, et a communiqué à la chair et à l'humanité sainte dont il s'est revêtu, la vie divine qui étoit en lui. Comme Dieu le Père a la vie en lui-même, de même il a donné à son Fils d'avoir la vie en lui-même. Pour ce qui nous regarde, Dieu nous a donné aussi la vie éternelle,

cette vie qui est dans son Fils ; nous avons cette vie éternelle, parce que nous avons le Fils, que nous croyons au nom du Fils, et que, suivant l'ordre que le Fils nous en a donné, nous le mangeons, et qu'en le mangeant avec foi, nous sommes dans le vrai Fils de Dieu, qui est vrai Dieu et la vie éternelle. C'est ainsi que Dieu nous communique sa vie par son Fils. Si cette communication que Dieu nous donne de la vie divine, est au-dessus de nos sens et de notre intelligence, elle n'en est pas moins réelle, elle n'en est que plus admirable, plus estimable et plus désirable. O amateurs de la vie, qui voudriez vivre éternellement, en voici le vrai et l'unique moyen ! Non, il n'est point de manne sur la terre qui puisse vous donner une vie éternelle ; votre nom vécût-il sur la terre jusqu'à la fin du monde, ce ne seroit point vous qui vivriez, et cette vie imaginaire finiroit avec le monde : il n'y a que le pain descendu du Ciel qui puisse vous donner une vie qui se soutienne après votre trépas, et qui, après la chute de l'Univers, dure encore pendant toute l'éternité.

O Mystère incompréhensible ! ô prodige d'amour, que le seul amour peut comprendre ! ô Pain céleste ! source de grâce et de vie, gage assuré du salut de l'immortalité ; ô divine Communion ! que vos avantages sont précieux, que vous renfermez de béné-

dictions et de faveurs ! Quelle gloire, ô Jesus ! pour l'ame fidelle qui s'unit à vous ! Par votre chair adorable nous vous sommes unis, et au Père qui vous a envoyé. La divinité a vivifié votre chair sacrée ; et votre chair vivifiée, sanctifiée, consacre, divinise notre chair et nos ames. Avec quelle ardeur ne m'approcherai-je donc pas de vous, Seigneur ! Vous serez le pain de mon ame, vous serez la vie de mes membres. Ah ! les grâces et les biens infinis que vous communiqués, seront pour moi de puissans motifs pour m'approcher souvent et toujours dignement de vous ! O Jesus ! ne permettez pas que par un prodige d'insensibilité ; je demeure froid et languissant en recevant le Sacrement de votre amour ! Ainsi soit-il.



CXXVII^e. MÉDITATION.

Des suites qu'eut le Discours de Notre-Seigneur sur l'Eucharistie.

1o. Les Disciples murmurèrent, et Jesus-Christ répondit à leurs murmures; 2o. Jesus, à sa réponse, ajouta des reproches, et ses Disciples l'abandonnèrent; 3o. les Apôtres lui demeurèrent fidelles, et Jesus-Christ leur annonça la trahison de Judas. *Jean.* 6. 60-72.

PREMIER POINT.

Murmures des Disciples, et réponse de Jesus.

MURMURE des Disciples. «Jesus dit ces choses, enseignant dans la Synagogue à Capharnaum. Or plusieurs de ses Disciples qui l'avoient entendu, dirent: » *Ce discours est dur, et qui peut l'ecouter?* Si notre bouche n'a pas proféré ce blasphême contre la divine Eucharistie, combien de fois notre cœur ne s'est-il pas rendu coupable du même murmure, tantôt contre une maxime du Sauveur, lorsqu'il a été question de nous faire violence, de combattre une passion, de souffrir une injure!

Réponse de Jesus. «Mais Jesus, connoissant par lui-même que ses Disciples murmuroient, leur dit »: *Cela vous scandalise. Si donc vous voyiez le Fils de l'homme monter où il*

étoit auparavant ? C'est l'esprit qui vivifie; la chair n'est d'aucun usage. Les paroles que je vous ai dites, sont esprit et vie. Cette réponse de Jesus-Christ a deux parties ; la première propose un nouveau mystère, qui contient une preuve, une difficulté, et une explication de ce qu'il avoit dit, qu'il étoit le pain vivant descendu du Ciel, et que ce pain étoit sa chair qu'il falloit manger. *Cela vous scandalise*, dit-il : *Si donc vous voyiez le Fils de l'Homme monter où il étoit auparavant ?* Notre-Seigneur n'en dit pas davantage à ses Disciples ; mais par ses paroles, 1°. il leur présentoit une preuve de sa Divinité. Et en effet, l'Ascension de Jesus-Christ au Ciel, faite en présence de ses Apôtres et de ses Disciples, fut pour eux et pour toute l'Eglise une preuve bien solide et bien consolante qu'il étoit descendu du Ciel, qu'il étoit le Fils de Dieu, et que tout ce qu'il avoit révélé et enseigné étoit d'une vérité incontestable. Ayons souvent recours à cette preuve, pour nous soutenir dans les tentations contre la foi. 2°. Jesus-Christ leur annonçoit une nouvelle difficulté. C'étoit en effet comme s'il leur eût dit : Maintenant que vous me voyez présent, vous ne pouvez croire que je puisse vous donner ma chair à manger ; comment donc le croirez-vous, lorsque je serai monté au Ciel et que j'aurai quitté le séjour de la terre ? Pour ceux qui veulent

croire, l'Ascension de Jesus-Christ est une preuve de tous les mystères de la Religion, et par conséquent de celui de l'Eucharistie ; mais pour ceux qui veulent raisonner, elle est une nouvelle difficulté qui accable leur foible raison. C'est ainsi que d'un même trait la sagesse de Dieu console l'humble fidelle, et aveugle l'orgueilleux scrutateur de ses mystères. Calvin s'est trouvé accablé sous cette difficulté qu'il lui a fait proférer ce blasphème, que Jesus-Christ étoit aussi éloigné de l'Eucharistie, que le Ciel l'est de la terre. Ses sectateurs ne cessent d'objecter la même difficulté, ne prenant pas garde qu'ayant été prédite par Notre-Seigneur, elle se tourne en preuve contre eux, et qu'ils sont par-là convaincus d'être du nombre des Disciples murmurateurs et incrédules. 3°. Jesus-Christ leur donnoit une explication. Ses Disciples, ainsi que les Capharnaïtes, ne pouvoient concevoir une manducation réelle telle que Jesus l'enseignoit, sans se représenter en même temps une manducation sanglante et cruelle d'une chair divisée et coupée en morceaux ; et c'étoit ce qui les scandalisoit. Notre-Seigneur, par le mystère de son Ascension, les détourne d'une idée si grossière, et le sens de ses paroles est : Croyez sans hésiter ce que je viens de vous dire ; si les preuves que vous avez de mes miracles ne vous suffisent pas encore, vous en aurez

un jour une complète dans mon Ascension. Croyez sans raisonner; autrement, ce qui vous paroît difficile à croire aujourd'hui, le deviendra encore davantage pour vous après mon Ascension. Croyez sans rien imaginer: un temps viendra, savoir, après mon Ascension, que ces imaginations grossières ne pourront plus avoir lieu. Croyons nous-mêmes de la sorte, et jouissons du bonheur que notre foi nous procure !

La seconde partie de la réponse de Notre-Seigneur, fait voir comment il faut expliquer ce qu'il a dit de la nécessité de manger sa chair : *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien.* On peut donner à ces paroles deux sens qui, quoique différens, conduisent au même but. 1°. Par ces paroles, *la chair ne sert de rien*, on peut entendre que l'intelligence charnelle, la lumière des sens, et la manière heureuse et naturelle de concevoir les choses, ne servent de rien; que dans les mystères de Dieu, la chair et le sang, la raison humaine, et les lumières naturelles ne voient rien; que c'est l'Esprit de Dieu qui vivifie, qui fait croire ces mystères, qui en donne l'intelligence et les fait goûter. Demandons à Dieu cet esprit vivifiant, cet esprit de pureté et de foi, et ne nous conduisons que par ses lumières. 2°. Par ce mot, *la chair*, on peut entendre une vraie chair, un vrai corps. Notre-Seigneur avoit

dit aux juifs que sa chair donnoit la vie, que celui qui la mangeroit auroit la vie éternelle, et ils entendirent ces paroles d'une chair morte et coupée par morceaux, telle qu'on la mange ordinairement. Il les avertit ici, que cela ne se doit ni ne se peut entendre de la sorte. Une chair morte n'a pas la vie; comment pourroit-elle la donner? L'homme qui jouit de la vie, ne tire pas cette vie de la chair, mais de l'esprit qui vivifie la chair. La chair ne contribue en rien à la vie; l'esprit a en lui la vie indépendamment de la chair. Si donc nous recevons la vie en mangeant la chair de Jesus-Christ, c'est parce qu'en la mangeant nous participons à la vie dont elle est animée, et qu'elle reçoit non d'elle-même, mais de son union avec l'ame de Jesus-Christ et avec la personne du Verbe qui est la vie increéée, éternelle et essentielle. O! quel bonheur pour nous, et quelle gloire! Notre-Seigneur ajouta dans le même sens : *Les paroles que je vous ai dites, sont esprit et vie;* c'est-à-dire, doivent s'entendre selon l'esprit de Dieu et de la Foi, & non selon la chair et le sang, et suivant les lumières trop bornées de la raison humaine : alors on y trouve la vie qu'elles promettent. C'est-à-dire encore, mes discours ne roulent que sur la vie, toutes mes paroles vous promettent la vie éternelle; elles vous promettent donc aussi l'esprit, qui est le prin-

cipe de la vie, vous ne devez donc pas les entendre, comme vous faites, de la seule chair, d'une chair morte, coupée, d'une chair séparée de l'esprit. La réponse de Notre-Seigneur ne peut pas s'entendre de la figure de son corps, au sens des Calvinistes. 1°. Parce qu'en ce cas la réponse de Jesus-Christ ne seroit plus une explication, mais une rétractation formelle de ce qu'il avoit dit; ce qu'on ne peut penser sans impiété. 2°. Si dans ce qui a précédé, Jesus-Christ n'eût voulu parler que de la figure de son corps, il pouvoit le dire ici clairement, puisque dans ce cas l'erreur des Disciples étant innocente, elle eût mérité de la bonté du Sauveur, une explication précise qui les auroit empêché de l'abandonner et de se perdre. 3°. Dans le sentiment des catholiques, au contraire, la réponse de Notre-Seigneur convient parfaitement à l'erreur et aux dispositions des Disciples. Ils avoient fort bien compris qu'il parloit de sa chair réelle, qu'il falloit véritablement manger; et en cela, ils ne se trompoient pas: mais ils ne croyoient point ce qu'il leur en disoit; ils le rejettoient même avec horreur, parce qu'ils pensoient qu'on mangeroit sa chair comme celle des animaux, et en cela ils se trompoient grossièrement. Ils auroient dû croire qu'on mangeroit sa chair, puisqu'il le disoit, et suspendre au moins leur jugement sur la manière

de la manger, dont il ne leur parloit pas. C'est ce que firent les Apôtres et les autres Disciples plus fidelles. L'erreur de ceux-là venoit donc d'un fonds d'incrédulité. Notre-Seigneur leur dit ce qu'il y avoit de plus propre pour les guérir de leur erreur, et pour leur ôter l'idée d'une manducation ordinaire; mais il ne pouvoit pas leur expliquer le mystère plus clairement, ni leur dire qu'il donneroit sa chair à manger sous l'espèce et l'apparence du pain. Car, sous cette expression, où ils n'eussent compris qu'une simple figure, telle que se l'imaginent les Calvinistes, et cette idée qui détruit tout le mystère, Notre-Seigneur vouloit l'éviter; où ils eussent compris que la réalité de la chair se trouveroit sous l'apparence du pain, comme cela est en effet: mais pour des esprits aussi mal disposés, c'eût été un nouveau mystère plus difficile à croire que le premier, dont ils auroient été encore plus scandalisés, et contre lequel ils auroient plus hautement murmuré. Que vos paroles, ô Jesus! sont pleines de sagesse et de vérité! Que les fidelles qui les reçoivent de votre Église, ainsi que l'explication qu'elle leur en donne, y trouvent de grandeur et de force, de bonheur et de gloire, de douceur et de consolation!

SECOND POINT.

Reproches de Jesus, et abandon des Disciples.

Les paroles que Jesus-Christ va ajouter, et la conduite des Disciples, nous prouvent clairement que la foi est rare, qu'elle est un don de Dieu, et qu'elle est indivisible.

1°. La foi est rare. *Mais il y en a parmi vous*, continue Jesus-Christ, *qui ne croient pas. Car il savoit dès le commencement qui étoient ceux qui ne croiroient pas, et qui étoit celui qui devoit le trahir.* Quel sujet de crainte et d'examen s'offre ici pour nous! Nous faisons tous profession d'être chrétiens, d'être disciples de Jesus-Christ; mais combien parmi nous qui n'ont point de foi, qui n'ont pas une foi ferme et inébranlable, une foi vive qui règle leur esprit, leur cœur et leurs actions, une foi qu'ils aiment, pour laquelle ils s'intéressent, qu'ils osent défendre et soutenir dans l'occasion, et pour laquelle ils soient prêts à souffrir et à mourir? Suis-je du nombre de ceux qui croient? ne suis-je pas du nombre de ceux qui ne croient point? Vous le savez, ô mon Dieu! vous savez tout, le présent, le passé et l'avenir. Vous savez qui sont ceux qui persévéreront, et ceux qui ne persévèreront pas. Vous connoissez celui qui vous restera fidelle, et celui qui vous trahira; celui qui reviendra à vous après son égarement, et celui qui sera surpris dans

le péché, ou qui y mourra obstiné, mais votre divine science ne nuit en rien à la liberté de l'homme : elle ne vous empêche pas de lui fournir tous les moyens de croire et de se sauver, comme elle ne l'empêche pas de se servir de ces moyens. Ce n'est donc pas ce que vous savez, qui doit m'alarmer ; mais ce que je suis et ce que je fais. Je dois savoir que vous savez tout, qu'avec votre grâce je puis tout, que vous la donnez avec abondance, et que vous ne la refusez jamais à qui vous la demande. Oui, Seigneur, ce n'est pas votre grâce qui nous manque, c'est nous qui manquons à votre grâce ; c'est sur votre grâce seule qu'est fondée notre espérance ; c'est notre malice seule qui fait notre frayeur. Triomphez de l'une par l'autre ; donnez-nous la foi, la persévérance dans l'observation de vos commandemens, et la pratique de votre saint amour.

2°. La foi est un don de Dieu. Notre-Seigneur l'avoit déjà dit, et il le répète ici. Et il ajouta : *C'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne lui a été donné par mon Père.* Don précieux de la foi, don qui n'est dû à personne, don offert à tous, et reçu d'un petit nombre. Plusieurs suivent Jesus-Christ comme ses Disciples infidelles, par l'espérance des avantages temporels qui se trouvent à son service ; mais peu par le don du Père, et dans l'esprit d'une

vraie foi, qui nous fasse envisager Jesus-Christ comme le Fils de Dieu, envoyé pour nous délivrer de nos péchés, pour nous révéler la conduite et les desseins de Dieu, pour nous apprendre ce que nous devons faire et éviter, aimer et haïr, espérer et craindre. O Père céleste ! donnez-moi ce don inestimable de la foi, qui me conduise à votre Fils bien-aimé, qui lui soumette mon esprit, mon cœur, et qui m'attache à lui pour n'en être jamais séparé !

3°. La foi est indivisible. *Depuis ce moment-là, plusieurs de ses Disciples se retirèrent, et ne le suivirent plus.* Un seul point dans la doctrine de Jesus-Christ et de son Eglise, qui nous scandalise, qui excite nos murmures, et que nous refusons de croire, suffit pour nous faire perdre la Foi. En vain alors on se dit Chrétien, en vain même on se dit catholique; ce n'est plus Jesus-Christ qu'on suit, c'est un chef qu'on s'est donné à soi-même, conformément à ses inclinations ou à ses préjugés, un chef que Jesus-Christ n'a point établi son Vicaire sur la terre pour nous gouverner, et sur lequel il n'a point bâti son Eglise à laquelle il nous a ordonné d'obéir.

TROISIÈME POINT.

Fidélité des Apôtres, et prédiction de la trahison de Judas.

Ce qui va suivre nous instruira des motifs

qui doivent nous empêcher d'abandonner Jesus-Christ.

1°. Le grand nombre de ceux qui l'abandonnent. « Sur cela, Jesus dit aux douze Apôtres : » *Et vous, ne voulez-vous pas aussi me quitter ?* Jesus-Christ nous adresse aussi les mêmes paroles. Pensons avec douleur combien il y en a tous les jours qui l'abandonnent. Sans parler de la multitude de ceux qui ne l'ont jamais voulu ni suivre ni connoître, combien de chrétiens se sont séparés de lui par le schisme ou l'hérésie ; combien de catholiques par le péché et le libertinage ; combien dans tous les états ; parmi le peuple et les Disciples ! Combien, après l'avoir suivi avec ferveur, abandonnent lâchement son service ! Mais Jesus n'a besoin de personne. Le nombre des déserteurs fût-il encore plus grand, il ne changera rien à sa doctrine, à sa morale, à ses mystères, parce que tout cet édifice est fondé sur la vérité immuable, sur la sainteté incorruptible, sur la sagesse essentielle de Dieu même. Mais ce grand nombre de déserteurs doit nous rendre plus fervens, et nous attacher davantage à notre divin Maître. Leur désertion doit rendre notre fidélité plus glorieuse et plus méritoire. Voudrions-nous nous confondre avec cette multitude d'ames lâches, d'hommes corrompus, plongés dans le crime, esclaves honteux de leurs passions,

sans foi, sans loi, sans espérance ? Non ; Seigneur, plus le nombre de ceux qui vous abandonnent est grand, plus leur perte est assurée, et plus leur parti me fait horreur. Ah ! loin de les suivre, que ne puis-je, par ma fidélité et ma ferveur, réparer les outrages qu'ils vous font ! Que ne puis-je les ramener à vous, ou empêcher du moins que d'autres à leur suite ne vous abandonnent.

2°. Second motif : la comparaison des maîtres que l'on peut suivre. Simon - Pierre répondit au nom de tous : *Seigneur : à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle.* Dans les affaires temporelles, on ne se détermine point sans réflexion ; on compare les profits, on suppute, on calcule, et l'on choisit ce qui paroît le plus avantageux. N'y aura-t-il donc que dans l'affaire du salut où l'on fera en aveugle les démarches les plus décisives, sans s'embarrasser des suites qu'elles peuvent avoir ? Mais quels sont ces maîtres que nous pouvons suivre ? Le démon, le monde, la chair, l'intérêt, l'ambition, nos passions, le péché, ce libertin, cet athée, ce débauché. Or, que nous promettent-ils, et quelle promesse sont - ils en état de nous tenir ? Si nous ne l'avons pas éprouvé nous-mêmes, demandons-le à ceux qui les suivent. Mais Jesus nous promet une vie éternelle ; lui seul a pu faire une promesse si magnifique, et lui seul peut

l'exécuter. Disons donc avec saint Pierre, et sans jamais nous séparer de la chaire et de la foi de ce Prince des Apôtres : *Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Pour nous, nous croyons, et nous reconnoissons que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu.* Oui, nous sommes nés dans cette foi de l'Eglise catholique, apostolique et romaine; nous y avons été élevés et instruits. Tout ce que nous avons vu, lu et entendu, nous y a confirmés et nous attendons l'accomplissement des promesses faites à cette foi, après avoir été fidelles à pratiquer les saintes lois qu'elle nous impose.

3°. Troisième motif : les grâces particulières qne nous avons reçues de Dieu. « Jesus lui répondit » : *Ne vous ai-je pas choisis vous douze ?* Ce choix d'une prédilection gratuite, méritoit bien que les Apôtres lui demeurassent fidellement attachés. Mais ce motif de reconnoissance nous manque-t-il à nous-mêmes ? Ah ! songeons à toutes les grâces spéciales que Dieu nous a faites, en commençant par notre naissance et notre baptême dans l'Eglise catholique ! Combien de fois, depuis ces premiers bienfaits, nous a-t-il encore choisis parmi les autres, pour nous prodiguer des faveurs qu'il ne leur a pas accordées ? Il nous a choisis pour vivre, tandis que plusieurs ont été enlevés de ce monde ; il nous a choisis pour recevoir dans

la retraite une éducation plus chrétienne et des instructions plus particulières, tandis que d'autres sont restés exposés à l'ignorance et aux erreurs du monde; il nous a choisis pour le servir d'une manière distinguée, d'une manière plus parfaite, plus intime, plus unie à lui, tandis que tant d'autres ont été laissés dans l'ordre d'une vie commune. Ah ! que tant de grâces si singulières doivent exciter notre reconnoissance et ranimer notre ferveur ! Mais prenons bien garde de nous en faire un motif de vanité ou de relâchement. Quelque grâce de choix que nous ayons reçue, nous pouvons en abuser, y être infidelles; et si nous le sommes, notre crime en sera plus grand, et notre damnation plus terrible. Et en effet, écoutons ce que Jesus-Christ ajoute : *N'est-ce pas moi qui vous ai choisis vous douze ? et l'un de vous est un démon.* Qui ne tremblera à cette parole ? « Or, il parloit de Judas Iscariote, fils de Simon; car c'étoit lui qui devoit le trahir, quoiqu'il fût un des douze. » Judas, vous reconnoissez-vous à ce trait ? Vous, un Apôtre, vous, un des douze que Jesus a choisis, vous le trahirez, vous serez la honte du collége Apostolique, l'opprobre de l'Eglise, et une victime de l'enfer : vous vous croyez bien éloigné de cet excès; mais déjà votre foi chancelle, votre ferveur diminue, vos vues se portent vers les biens de la

terre. Ah ! l'année ne sera pas révolue, que votre crime sera consommé ! Le jour où Jesus promet le pain du Ciel, il prédit votre trahison; et le jour où il accomplira sa promesse, vous accomplirez sa prédiction.

Hélas ! ô mon Dieu ! ne voyez-vous point en moi des dispositions aussi funestes ! Je vis avec de saintes ames; vous m'avez choisi et appelé comme elles; je me trouve avec elles à votre table; je mange avec elles le pain du Ciel; mais parmi elles, ne suis-je point un démon ? Détournez de moi ce malheur, ô mon Dieu ! et faites que je meure plutôt que de vous être jamais infidelle ! Ainsi soit-il.

CXXVIII^e. MÉDITATION.

Superstition Pharisaïque.

L'Évangile nous offre ici à considérer, la malice des Pharisiens; la réponse que Jesus-Christ leur fit; l'avertissement qu'il donna au peuple, et son instruction à ses Disciples. *Matt.* 15. 1-20. *Marc.* 7. 1-23.

PREMIER POINT.

Malice des Pharisiens.

1°. ILS cherchent à critiquer. « Alors des Scribes et des Pharisiens, venus de Jérusalem, abordèrent Jesus. » Jesus n'avoit point été cette année à Jérusalem pour la fête de Pâque ;

Pâque ; mais sa réputation s'y étant augmentée, sur le rapport des Galiléens qui y avoient été, quelques Pharisiens et quelques Scribes de Jérusalem, peut-être députés par les autres, se détachèrent et se rendirent en Galilée pour examiner de près sa doctrine et sa conduite, et pour tâcher du moins de le décrier auprès du peuple. Ne sommes-nous point du nombre de ces Pharisiens ? Le bien qu'on dit d'autrui ne devient-il pas pour nous un motif d'examiner sa conduite avec un œil malin et jaloux ?

2°. D'une bagatelle ils font un grand crime. « Et ayant vû que quelques-uns des Disciples de Jesus prenoient leur repas avec les mains immondes, c'est-à-dire, sans les avoir lavées, il les blâmèrent ; car les Pharisiens et tous les Juifs ne mangent point sans avoir lavé plusieurs fois leurs mains, observant en cela la tradition des anciens : et lorsqu'ils reviennent des places publiques, ils ne mangent point qu'ils ne se lavent. Il y encore beaucoup d'autres pratiques qu'ils observent selon l'usage reçu, comme de laver les coupes, les pots, les vaisseaux d'airain, et les lits. » Voilà donc tout ce que les Pharisiens et les Scribes de Jérusalem, après avoir bien examiné, aperçurent dans les Disciples de Jesus ; c'en fut assez pour se déchaîner contre eux, contre leur maître, et pour faire retomber sur le Sauveur une accu-

sation grave. Quelles couleurs ne surent-ils pas donner à une omission aussi innocente? A qui n'en parlèrent-ils pas, comme du renversement de l'ancienne discipline et de toute la tradition? N'est-ce pas ainsi qu'on exagère les défauts d'autrui, réels ou imaginaires, sur-tout quand il s'agit de personnes qui font une profession particulière de suivre Jesus-Christ?

3°. Ils font en public leurs reproches et leur accusation. Et ils lui dirent: *Pourquoi vos Disciples transgressent-ils la tradition des anciens? Pourquoi mangent-ils avec des mains impures?* Les Pharisiens et les Scribes, non contens d'avoir, dans des discours particuliers, blâmé la conduite des Disciples, et décrié le Maître, voulurent rendre leur accusation publique, jeter Jesus dans l'embarras, et le couvrir de confusion en présence de toute l'assemblée. Ce fut donc un jour qu'il instruisoit publiquement le peuple, qu'ils s'approchèrent de lui, et lui firent cette question avec un air et un ton d'autorité usurpée qu'ils croyoient tenir de leur réputation, et qu'ils exerçoient sur tous les Disciples de Moïse. N'entend-on pas faire tous les jours de questions aussi téméraires et des interrogations aussi déplacées? Si on n'interrogeoit que pour s'instruire, rien de mieux; mais on n'interroge le plus souvent que pour insulter, pour décrier.

SECOND POINT.

Réponse de Jesus-Christ aux Pharisiens.

1°. Jesus-Christ leur reproche la transgression et l'anéantissement de la loi de Dieu. *Mais Jesus leur répondit :* « Et vous, „ pourquoi violez-vous les commandemens „ de Dieu pour suivre votre tradition ? Car „ Dieu a fait ce commandement : Honorez „ votre père et votre mère. Et cet autre : „ Celui qui outragera de paroles son père „ ou sa mère, sera pûni de mort. Cependant „ vous dites : Quiconque aura dit à son père „ ou à sa mère : Quelqu'offrande que je „ fasse à Dieu, elle sera pour vous comme „ pour moi ; *il satisfera à la loi*, quand „ même il n'honoreroit pas son père et sa „ mère. Vous ne lui permettez pas de rien „ faire davantage pour son père et sa mère. „ Ainsi vous rendez inutile le commande- „ ment de Dieu, par la tradition que vous- „ mêmes avez établie, et vous faites beau- „ coup d'autres choses semblables. „ Une des lois que Dieu avoit portées par la bouche de Moïse, loi écrite dans les cœurs par le doigt de la Nature, prescrivoit aux enfans d'honorer leur père et leur mère, de les respecter, de leur obéir, de les nourrir, s'il étoit nécessaire, et de les assister dans leurs besoins. La loi même ajoutoit, que celui qui maudiroit son père ou sa mère,

qui les outrageroit de paroles, qui leur donneroit des signes de mépris, qui les abandonneroit avec insultes dans leurs nécessités, seroit mis à mort.. Mais ces faux docteurs au contraire enseignoient qu'on satisfaisoit à la loi en donnant au Temple, et qu'on en étoit quitte ensuite, en souhaitant à son père ou à sa mère que ce don leur profitât, qu'il leur rendît le Seigneur propice et favorable. Ainsi ces Docteurs, au lieu d'animer le peuple à l'observance de la loi, les en détournoient par l'interprétation qu'ils en faisoient. Ce n'étoit-là qu'un exemple que Notre-Seigneur citoit de leur fausse doctrine ; car ajoute-t-il, *vous faites beaucoup d'autres choses semblables.* Combien, parmi les chrétiens, tombent dans ce défaut des pharisiens ; combien s'occupent tellement de certaines pratiques de dévotion, qu'ils négligent la loi de Dieu dans les points essentiels, qui règlent leurs devoirs et leurs obligations ! On est modeste au-dehors, mais on est au-dedans plein d'orgueil ; on traite durement son corps, mais on accorde tout à son humeur ; on a des heures réglées pour la prière, mais on n'a ni douceur, ni charité, ni obéissance ; on s'assujettit régulièrement aux pratiques extérieures de dévotion qu'on s'est prescrites, et on viole dans le principe cette même loi dont on veut passer pour le rigide observateur : piété fausse et pharisaïque !

2°. Jesus-Christ leur reproche leur hypocrisie. « Hypocrites, qu'Isaïe a bien prophétisé de vous, lorsqu'il a dit : » *Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi !* Lorsque je me considère moi-même, hélas ! ne puis-je pas bien dire que c'est de moi que le Prophète a parlé ? Quel extérieur ! quelle apparence ! que de belles paroles ! que de beaux dehors ! Mais le cœur, ah, qu'il est loin de Dieu ! Que je me demande cent fois le jour : Mon cœur où est-il ? cent fois je trouverai mon cœur loin de Dieu. Que je me le demande dans mes prières, dans mes dévotions, dans tout ce que je fais, et toujours je trouverai mon cœur loin de Dieu. Ah ! que d'œuvres dénuées de l'esprit intérieur qui devroit les animer ! Hypocrite que je suis, ne penserai-je jamais que Dieu voit mon cœur, et que sans l'hommage de ce cœur, rien ne sauroit lui plaire ?

3°. Jesus-Christ leur reproche leur superstition. Notre-Seigneur ajoute avec le même Prophète : « C'est en vain qu'ils m'honorent, » puisqu'ils enseignent des maximes et des » ordonnances humaines. Car, abandon- » nant le commandement de Dieu, vous ob- » servez avec soin la tradition des hommes ; » vous lavez les pôts et les coupes, et vous » faites beaucoup d'autres choses sembla- » bles. N'êtes-vous donc pas, *leur ajoutoit-*

,, *il*; des gens bien religieux, de détruire le ,, commandement de Dieu pour garder ,, votre tradition ? ,, Le culte des Pharisiens se réduisoit à de fréquentes ablutions de leurs vases, de leurs coupes, et autres semblables pratiques; ils préféroient ces œuvres de surérogation aux préceptes de Dieu ; ou plutôt, en enchérissant sur les unes, ils dégradoient et anéantissoient les autres. L'Evangile nous a délivrés des superstitions judaïques comme des superstitions païennes. L'Eglise offre à Dieu un culte pur, sans souffrir aucune altération dans ce qui regarde la foi ou les mœurs. Si quelques Docteurs veulent innover dans l'un ou dans l'autre point, elle réprime aussitôt leur audace, elle condamne leur témérité ; et s'ils n'acquiescent pas à ses décisions, elle les rejette de son sein. Mais au milieu d'un culte si pur, examinons si nous n'avons pas nos superstitions particulières à peu-près semblables à celles des Pharisiens, si nous ne nous faisons pas des scrupules de rien, et si nous ne violons pas sans remords les préceptes de la loi, les devoirs du christianisme, les obligations de notre état, les règles de la subordination, de la charité et de l'humilité. Prenons-y garde cependant; nos dévotions particulières sont de nous, mais la loi est de Dieu.

TROISIÈME POINT.

Avertissement de Jesus-Christ au Peuple.

« Ayant ensuite appelé le peuple de nouveau, il leur dit » : *Ecoutez-moi tous, et comprenez ce que je vous dis ; ce n'est pas ce qui entre dans la bouche, qui souille l'homme, mais ce qui sort de la bouche, c est-là ce qui souille. Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende.* Lorsque Jesus eut humilié l'orgueil des Pharisiens et des Scribes de Jérusalem, et qu'il les eut réduits au silence, il rappela le peuple auprès de lui, et il leur dit, en présence de leurs maîtres : Rien de ce qui est hors de l'homme, et de ce qui entre dans l'homme par la bouche, ne souille sa conscience; ce qui la souille, c'est ce qui est en lui ; ce qui en sort, ce qui etant conçu dans son cœur corrompu, s'exprime au-dehors. Après ce court avertissement, Jesus congédia ses auditeurs, laissant à méditer le sens de ces paroles à ceux qui, comme il le disoit, souvent, avoient des oreilles pour entendre. Il ne nous est pas difficile de comprendre aujourd'hui que les choses que nous mangeons ne sauroient par elles-mêmes nous souiller; mais, comme le Sauveur ajoute, que ce qui souille l'homme, est ce qui sort de son cœur, tels que sont les mauvais désirs, et tous les excès dont l'intempérance est une des plus condamnables, il s'ensuit

que les choses que nous mangeons peuvent nous souiller, 1°. si nous les prenons sans reconnoissance pour celui qui nous les donne, sans amour pour lui, et sans respect pour sa présence. 2°. Si nous les prenons, non pour soulager notre besoin et réparer nos forces, mais pour satisfaire notre sensualité, surtout si cette sensualité nous jette dans des dépenses et des profusions scandaleuses et au-dessus de nos forces; si, lorsque cette sensualité n'est pas satisfaite, elle nous cause des mouvemens d'impatience et de colère, nous fait éclater en plaintes et en murmures; si cette sensualité nous rend durs pour les pauvres, en sorte que nous refusions même de les soulager du reste de ces biens dont Dieu nous a rassasiés. 3°. Si nous les prenons avec excès, contre l'ordre de Dieu. 4°. Si nous les prenons sans nécessité, contre le commandement de l'Eglise, dans les jours où elle nous impose le jeûne ou l'abstinence, comme une légère pénitence de nos péchés. En vain l'hérésie a-t-elle abusé de ce passage de l'Evangile, pour attaquer l'abstinence qui s'observe dans l'Eglise catholique : ce n'est pas à la vérité l'usage des viandes indifférentes par elles-mêmes, qui souille le corps, mais c'est la désobéissance à une autorité légitime, qui souille l'ame.

QUATRIÈME POINT.

Instruction de Jesus-Christ à ses Disciples.

1°. Sur le scandale des Pharisiens. 1°. Scandale hypocrite et injuste, auquel on ne doit avoir aucun égard. « Jesus étant entré dans la maison, après s'être retiré de la foule, ses Disciples s'approchèrent, et lui dirent : *Savez-vous bien que les Pharisiens ayant entendu ce que vous venez de dire, s'en sont scandalisés ?* Il n'en est pas qui se scandalisent plus facilement, et qui éclatent en plaintes plus amères, que les hérétiques que l'on reprend des erreurs qu'ils débitent. Démasquer leur hypocrisie, c'est, selon eux, violer la charité : combattre leur doctrine, c'est contredire l'Ecriture et détruire la tradition. Vaines clameurs ! scandale pharisaïque, qui ne doit pas ralentir le zèle de ceux qui sont chargés du soin de conduire les peuples et de veiller au dépôt de la foi. 2°. Scandale vain, et que l'on ne doit pas craindre. « Mais il leur répondit » : *Toute plante que mon Père céleste n'a point plantée, sera arrachée.* Quelque irrités que puissent être les ennemis de la foi, et à quelque excès de vengeance qu'ils soient capables de se porter, il ne faut pas les craindre. Ils peuvent calomnier, déchirer, persécuter, ôter la vie. Ils ont mis à mort le Fils de Dieu, ses Apôtres et leurs successeurs; mais l'Eglise du Fils de Dieu, fondée

par les Apôtres, continuée par leurs successeurs, est cette plante que le Père céleste a lui-même plantée, et qui durera autant que le monde subsistera. Pour ces plantes que Dieu n'a point plantées, elles seront arrachées et déracinées, elles disparoîtront de dessus la terre, où elles ne subsisteront que hors du champ du Seigneur. Où sont maintenant les Scribes et les Pharisiens, avec toutes leurs traditions ? Où sont tant de sectes hérétiques qui ont autrefois régné, et qui ont troublé l'Eglise ? Elles ne sont plus, et celles qui troublent aujourd'hui, ou qui troubleront un jour cette Eglise sainte, auront le même sort. 3°. Scandale aveugle, et qu'il faut abandonner à son aveuglement volontaire. *Laissez-le faire, ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles : si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous deux dans la fosse.* Il faut que les hérétiques veuillent bien s'aveugler, pour ne pas reconnoître la voix de l'Eglise qui les condamne ; mais il faut que ceux qui les écoutent veuillent bien s'aveugler aussi, pour préférer la voix des hérétiques, à celle des Pasteurs légitimes, et à l'enseignement universel de l'Eglise catholique. Que faire à un si grand mal ? Après que l'on a discuté les matières, qu'on a répondu à tout, qu'on a parlé, exhorté, écrit, il ne reste plus qu'à se soumettre à la providence de Dieu qui per-

met le scandale, et laisser périr ses aveugles, puisqu'ils le veulent.

2°. Instruction de Jesus-Christ sur l'intelligence des paraboles. Ses Disciples lui demandèrent le sens de cette parabole. « Pierre prenant la parole, lui dit,» : *Expliquez-nous cette parabole.* Jesus lui répondit : *Etes-vous encore aussi vous autres sans intelligence* ? Hélas ! ce reproche ne nous convient-il pas à nous-mêmes ? Depuis le temps que nous sommes à l'école de Jesus-Christ, ne sommes-nous pas encore dans l'ignorance et sans intelligence ? Nous comprenons dans la spéculation la signification des mots ; mais nous n'avons pas une science pratique du sens qu'ils renferment. Ce que nous en savons est superficiel, ne va pas jusqu'à pénétrer notre cœur, et à bannir de notre esprit les fausses maximes du monde et les illusions de l'amour-propre. Reconnoissons du moins notre ignorance, et demandons avec saint Pierre la lumière qui nous est nécessaire.

3°. Instruction de Jesus-Christ sur ce qui souille l'homme. « Ne comprenez-vous pas » que tout ce qui entre du dehors dans » l'homme, ne peut pas le souiller, parce » que cela n'entre pas dans son cœur, mais » descend dans le ventre, d'où ce qui est » impur dans les alimens est jeté dans le lieu » secret ? Mais ce qui souille l'homme, *leur*

„ *disoit-il*, c'est ce qui sort de l'homme „ même ! car c'est du cœur des hommes que „ sortent les mauvaises pensées ; les adul- „ tères, les fornications, les homicides, les „ faux témoignages, les larcins, l'avarice ; „ les méchancetés, les fourberies, les impu- „ dicités, les jalousies, les médisances, les „ blasphèmes, l'orgueil, et les différens „ égaremens de l'esprit. Tous ces maux „ viennent du dedans, et souillent l'homme ; „ mais manger sans avoir lavé ses mains, „ ne rend pas l'homme impur. „ Nous comprenons bien que la nourriture que prend l'homme ne le souille pas, qu'elle n'entre pas dans son cœur et ne pénètre pas dans la substance de son ame ; mais il nous importe extrêmement de considérer le détail que fait ici Notre-Seigneur, de ce qui souille l'homme, et le rend impur aux yeux de Dieu. *Les mauvaises pensées*, elles souillent l'homme ; si elles ne sont désavouées aussitôt que conçues, rejetées avec horreur, et chassées par la prière et par des pensées contraires. *L'œil malin*, les mauvais regards ; regards de colère et d'indignation, d'envie et de jalousie, de dédain et de mépris, de curiosité et de dissipation, de sensualité et d'impureté. *Les blasphèmes*, les paroles injurieuses à Dieu, nuisibles au prochain. *L'orgueil* et ses suites, qui sont la présomption, la vanité, la désobéissance, l'indépendance. *La folie*, c'est-

à-dire, l'impiété, l'idolâtrie, l'incrédulité, l'hérésie, et tous les autres déréglemens de l'esprit humain. Voilà quelques exemples de ce qui sort du cœur de l'homme, et de ce qui le souille.

O mon Dieu ! qu'est-ce que le cœur de l'homme, et quel est le mien en particulier ! De combien d impuretés n'est-il pas souillé à vos yeux ! Qui pourra le laver de tant d'iniquités, sinon votre sang adorable, répandu pour moi ? Qui pourra le purifier, sinon le feu de votre Esprit saint et de votre divin amour ! O cœur de Jesus ! purifiez mon cœur ! O Père céleste ! detournez vos yeux de dessus mon cœur, pour ne voir en moi que le cœur de Jesus, votre Fils bien-aimé, auquel je m'unis et je m'attache pour ne m'en séparer jamais ! Ainsi soit-il.

CXXIXe. MÉDITATION.

De la foi de la Chananéenne.

Admirons sa ferveur, sa constance et sa récompense.

PREMIER POINT.

Ferveur de sa foi.

1°. Foi généreuse, qui adore le vrai Dieu au milieu de la Gentilité. « Jesus étant » parti de ce lieu, s'en alla du côté de Tyr

» et de Sidon; et étant entré dans une » maison, il ne vouloit pas que personne le » sût; mais il ne put demeurer caché. Car » une femme Chananéenne, dont la fille étoit » possédée d'un esprit impur, n'eut pas plutôt entendu dire qu'il étoit là, qu'elle se » mit à crier; et elle le prioit de chasser le » démon du corps de sa fille. Cette femme » étoit une païenne, originaire de Syrophé» nicie. » Jesus n'avoit plus qu'un an environ à rester sur la terre. Il voulut, avant d'aller consommer son sacrifice à Jérusalem, parcourir plusieurs cantons où il ne s'étoit pas encore montré. Nous supposons que ce fut de Naïm que Jesus partit, et que remontant vers le nord, il vint dans la tribu d'Azer, jusqu'aux confins de la Phénicie. Tyr et Sidon étoient les deux principales villes de cette province; et leurs habitans, qui étoient Gentils et idolâtres, s'appeloient tantôt Chananéens, parce qu'ils descendoient des nations Chananéennes, et tantôt Phéniciens ou Syrophéniciens, parce que la Phénicie qu'ils habitoient étoit une province de l'ancien royaume de Syrie. La femme dont il s'agit ici, étoit de ce pays, et par conséquent Chananéenne, originaire de Phénicie ou Syrophénicie, et issue de parens païens et idolâtres. Il est à présumer que cette femme adoroit le vrai Dieu, qu'elle avoit renoncé au culte des idoles, et qu'elle attendoit le

Sauveur promis à Israël. Qu'une pareille foi, au milieu de la Gentilité et de l'idolâtrie, est estimable ! qu'elle est héroïque ! qu'elle est précieuse aux yeux du Seigneur ! C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous savez vous ménager par-tout des ames fidelles ! Au milieu de la plus grande corruption du monde, au milieu de la licence de armes, vous avez des cœurs droits et sincères, que la contagion du mauvais exemple n'a point gagnés, et qui vous servent avec ferveur. Quelle gloire et quel bonheur pour eux ! Mais quelle honte pour moi, si, au milieu du christianisme, de la sainteté et de la ferveur, je vis en païen, ou si je vous y sers avec lâcheté !

2°. Foi solide, qui se soutient dans les afflictions. Cette femme avoit une fille, l'objet de sa tendresse, qui étoit possédée du démon. Quel spectacle renaissant tous les jours, et aussi affreux que douloureux pour cette tendre mère, de voir sa fille cruellement tourmentée par cet esprit impur ! Hélas ! cette mère affligée n'ignoroit pas que le Fils de David étoit dans la Galilée, qu'il y guérissoit les malades et chassoit les démons : elle eût désiré y pouvoir transporter sa fille, ou y aller elle-même, pour solliciter sa guérison ; mais l'éloignement ne lui permettoit pas d'y conduire la malade ; et le mal étoit trop violent pour qu'elle pût l'abandonner si

long-temps. A quelle dure extrémité n'est-elle donc pas réduite ! Mais que vos voies sont profondes et adorables, ô mon Dieu ! Qui eût jamais pensé qu'une affliction si cruelle et si humiliante, qu'une situation si pénible et si désespérante dussent être pour elle la source du bonheur, quelle dût la rendre une des femmes les plus célèbres de l'univers, et dont l'Eglise ne cessera de célébrer la gloire jusqu'à la fin des siècles?

3°. Foi attentive, qui reconnoît Jesus lorsqu'il veut être caché. Le Sauveur ne voulut pas sans doute qu'on publiât son arrivée, ni qu'on sût qu'il étoit en ce lieu habité par des Gentils, parce qu'il ne se manifestoit pas encore à eux, et qu'il ne communiquoit pas aux étrangers des soins que sa miséricorde ne devoit qu'aux enfans d'Israël. Mais si les ordres qu'il a reçus de son Père ne lui permettent pas d'aller chercher les Gentils, sa bonté ne lui permet pas non plus de les rebuter. Courant après ceux qui le fuient, comment fuiroit-il ceux qui viennent à lui ! O Jesus ! ce n'étoit point votre intention que tout le monde ignorât votre passage; vous saviez qu'il y avoit là une ame fidelle qui avoit besoin de votre secours, et qui vous découvriroit ! Peut-être, helas ! n'y veniez-vous que pour elle, et régliez-vous vos pas en sa faveur ! Ainsi vous cachez-vous souvent aux ames tièdes, lâches et indifférentes :

mais vous allez au-devant des ames attentives, et ferventes, afin que leur foi vous découvre et les conduise à vous. O Jesus! vous êtes encore dans votre tabernacle un Dieu caché; mais la foi qui vous y découvre, vous y reconnoît, et se prosternant à vos pieds, les embrasse, obtient tout de vous.

4°. Foi agissante, qui trouve Jesus lorsqu'il ne fait que passer. Avec quel empressement cette femme court-elle à Jesus-Christ, dès qu'elle entend parler de son arrivée! Ah! que notre foi est différente! Quelle est languissante! Un pas pour sortir de notre maison nous coûte, et souvent on ne le fait pas. Les occasions de salut se présentent, on sent le besoin qu'on en a, et on les laisse échapper; on attend des conjectures plus favorables; mais pendant ce délai, les momens de la grâce disparoissent, le temps des visites du Seigneur suit, nos projets de conversion s'évanouissent, notre guerison ne s'opère point, et nous restons jusqu'à la mort esclaves du démon, pour devenir éternellement ses victimes dans l'enfer.

SECOND POINT.

Constance de sa foi.

Jamais personne ne trouva auprès de Jesus tant de rigueur et tant d'obstacles à vaincre que la Chananéenne.

1°. Premier obstacle, la difficulté d'abor-

der Jesus : elle surmonta cet obstacle par ses cris. « Elle se mit à crier en disant » : *Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi : ma fille est fort tourmentée du démon.* Prière bien touchante, et que nous devons souvent nous-mêmes répéter : Ayez pitié de moi, Seigneur, Fils de David, mon ame est cruellement tourmentée.

2°. Second obstacle, la rigueur du silence de Jesus : elle le surmonta par sa persévérance. « Mais Jesus ne lui répondit pas un seul mot, et ses Disciples s'approchant de lui, lui dirent en le priant » : *Accordez-lui ce qu'elle demande, afin qu'elle se retire, parce qu'elle crie après nous.* Jesus paroît insensible à une prière si touchante, il n'y répond pas ; il ne tourne pas même les yeux vers celle qui l'invoque à grands cris ; il oppose à sa ferveur une indifférence apparente, plus capable de rebuter qu'un refus. Cependant cette mère affligée ne se décourage pas, elle continue de crier, et elle répète sans cesse : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de ma fille et de moi. Les Apôtres fatigués des cris de cette femme, touchés de sa constance et de son malheur, se font ses intercesseurs, et s'approchant de Jesus, ils le prient de se rendre à ses instances, d'exaucer ses vœux, de céder du moins à ses importunités, parce qu'elle ne cesse, disent-ils, de crier après nous. En effet, ses cris, d'un côté, marquoient

la grandeur de sa peine, la vivacité de sa foi, signaloient sa constance; et de l'autre, ils pouvoient décéler l'arrivée du Sauveur dans ce lieu, où il vouloit passer sans qu'on le sût : il falloit arrêter les cris de cette femme, ce qui ne pouvoit se faire qu'en l'exauçant.

3°. Troisième obstacle pris de la mission de Jesus : elle le surmonta par de nouvelles instances. Mais il leur répondit : *Je ne suis envoyé que pour les brébis perdues de la Maison d'Israël.* Lorsque la Chananéenne vit que les Apôtres se faisoient ses protecteurs auprès de Jesus, quelle espérance n'en conçut-elle pas ! Avec quelle attention écouta-t-elle la réponse du Sauveur ! Mais quelles durent être sa surprise et sa douleur, lorsqu'elle lui entendit prononcer ces foudroyantes paroles : *Je ne suis envoyé qu'aux brébis perdues de la Maison d'Israël !* Mère infortunée, avez-vous bien entendu Jesus-Christ? Ce n'est plus par son silence qu'il s'explique, ses paroles sont claires et précises; quel espoir peut-il vous rester ? Retirez-vous, allez pleurer sur votre sort et sur celui de votre fille ; il ne vous reste plus d'autre consolation que vos larmes et votre désespoir. Ah ! il n'en faudroit pas tant pour nous faire prendre ce funeste parti. Mais la Chananéenne n'en juge pas ainsi. La vivacité de ses désirs et de sa foi se ranime par les obstacles, elle écarte ce qui l'empêche de pénétrer jusqu'à Jesus, elle se préci-

pite à ses pieds, et elle ne les quittera pas qu'elle n'ait obtenu l'effet de sa demande. Elle lui renouvelle sa prière avec plus d'instances que jamais, et lui dit : Seigneur, vous connoissez ma peine, vous voyez ma confiance, *ne refusez pas de me secourir.* Ah ! si nous savions prier de la sorte, avec cette foi, cette ferveur, cette confiance, cette persévérance, pourrions-nous ne pas tout obtenir !

Quatrième obstacle, les paroles dures et rebutantes que lui dit Jesus : elle les surmonta par son humilité. « Jesus lui répondit » : *Laissez premièrement rassasier les enfans ; car il n'est pas juste de prendre le pain des enfans, pour le jeter aux chiens.* Quelle réponse dans la bouche du meilleur de tous les Maîtres, du plus tendre de tous les Pères ! cependant Notre-Seigneur, en la proférant, ne laissoit pas de souffrir la Chananéenne à ses pieds, c'étoit pour elle une faveur inestimable, qu'elle regardoit comme le gage assuré du miracle qu'elle sollicitoit. Les termes de Jesus-Christ ne l'offensèrent point ; la vraie humilité ne s'offense de rien : elle ne les trouva point trop forts, elle reconnut qu'ils lui convenoient, et elle y aperçut même un motif pour être exaucée. Dans les voies de Dieu, il n'y a rien de si aveugle que l'orgueil, rien de si clairvoyant que l'humilité. Peut-être même comprit-elle dès-lors que Notre-Seigneur, sous ces expressions, si dures en

apparence, lui fournissoit exprès une ouverture, et lui suggéroit lui-même un moyen sûr de le désarmer. Et en effet, la grâce de ce Dieu Sauveur, en portant l'onction dans le cœur qu'il sembloit vouloir blesser, lui fournissoit une occasion favorable ; l'humble Chananéenne la saisit : *Vous avez raison, Seigneur*, « lui dit-elle, » il n'est pas juste de donner aux chiens le pain des enfans ; *mais les petits chiens se nourrissent de ce qui tombe de la table de leur maître*, on ne leur envie point *quelques miettes qui échappent aux enfans.* Or voilà mon état, voilà ma situation, voilà tout l'objet de ma demande ; répandez avec profusion vos faveurs sur les descendans d'Abraham, pour moi je n'aspire qu'à la plus petite des grâces que vous leur prodiguez. Qu'une telle réponse sut plaire au cœur de Jesus ! Ah ! si nous le connoissions bien ce divin cœur, que nous l'aimerions ! que nous aurions de confiance en lui ! C'est à l'humilité à nous le faire connoître. Je me tiendrai donc aux pieds de mon Sauveur dans sa sainte maison, et là je lui demanderai le salut de mon ame. S'il ne m'écoute pas, j'éléverai la voix ; s'il me rebute, je persévérerai : s'il me reproche mes crimes et mes perfidies, j'en conviendrai ; s'il me dit que le Paradis n'est pas pour un pécheur comme moi, je répondrai : Vous avez raison, Seigneur ; mais vous êtes venu

appeler les pécheurs, vous êtes venus guérir les malades, délivrer les possédés, sanctifier et sauver ceux qui croient en vous, qui reconnoissent le besoin qu'ils ont de vous, qui mettent leur confiance en vous, qui implorent votre secours, et qui l'espèrent. Voilà mon état, voilà ma situation et l'unique objet de ma demande. Prodiguez vos faveurs à ces ames fidelles qui les méritent, je ne prétends pas à de tels bienfaits; mais quand vous aurez rassasié ces enfans de la maison, ne restera-t-il point quelques miettes dont vous daignerez me faire part?

TROISIÈME POINT.

Récompense de la foi.

1°. Jesus en fait l'éloge. Alors Jesus lui dit: *O femme! que votre foi est grande!* O divin Sauveur! que ce fut pour votre cœur divin une grande satisfaction, de pouvoir louer la foi de cette femme, que vous aviez mise vous-mêmes à de si rudes épreuves! O femme! que votre bonheur est grand, d'entendre louer votre foi par celui qui l'a éprouvée et qui connoît le fond des cœurs! Vous aviez bien jugé de lui, lorsque vous ne vous laissiez rebuter de rien, et que vous ne craigniez ni d'être importune, ni d'être indiscrette! Ah! il n'en est pas ainsi de moi, tout me rebute, je cède à la moindre difficulté, je me décourage à la moindre séche-

resse que j'éprouve ; aussi, au lieu de l'éloge que vous avez mérité, je ne mérite que des reproches sur mon peu de foi. Ah ! que ma foi est timide, foible et languissante !

2°. Jesus abandonne à sa volonté la grâce qu'elle demande. *Qu'il vous soit fait selon que vous souhaitez ; et sa fille fut guérie à l'heure même.* Elle vouloit la délivrance de sa fille, et dans ce même moment sa fille fut délivrée. Notre volonté est ordinairement la mesure des grâces que le Seigneur nous fait pour le salut de notre ame : nous demandons l'acquisition des vertus et la victoire de nos passions ; mais nous ne voulons ni l'une ni l'autre, et il nous est fait selon que nous le voulons. La première condition d'une sainte prière, et qui nous manque le plus souvent, c'est de vouloir obtenir ce que nous demandons.

3°. Jesus l'assure de la délivrance de sa fille. *Allez, et à cause de cette parole*, parce que vous avez prié avec humilité et persévéré avec constance, vous êtes exaucée, *le démon est sorti du corps de votre fille.* Le démon, cet esprit d'orgueil, pouvoit-il lutter contre une réponse si humble ? C'est l'humilité qui commence, qui soutient et qui couronne la prière ; sans elle on commence mal, on ne persévère point, et on n'obtient rien.

4°. Jesus la congédie, et elle trouva chez elle sa fille délivrée. *Allez ; et s'en étant retour-*

née dans sa maison, elle trouva sa fille couchée sur son lit, et le démon l'avoit quittée. Souvent l'impatience ou l'ennui nous fait quitter brusquement la prière, sans que l'obéissance, la charité envers le prochain, ou l'esprit intérieur, nous aient pour ainsi dire, congédiés, c'est-à-dire, nous en aient retirés; aussi ne trouvons-nous aucun changement, aucune guerison opérée dans nous, et le démon y domine-t-il toujours. La Chananéenne, en rentrant chez elle, trouva sa fille tranquillement couchée sur son lit, et jouissant du plus grand calme. Tel est l'heureux état d'une ame délivrée du démon par une conversion et une confession sincère. Quelle fut la joie de la mère et de la fille! Avec quels sentimens de reconnoissance la mère raconta-t-elle et la fille entendit-elle tout ce qui s'étoit passé à ce sujet! Quelles actions de grâces! quelle nouvelle ferveur! quels transports d'alégresse! Oublieront-elles jamais une faveur si signalée? Et nous, ingrats, si souvent délivrés du péché et du démon, rien ne nous touche, rien n'excite notre reconnoissance et notre ferveur, rien ne peut nous retirer de l'oubli de Dieu et de la langueur avec laquelle nous le servons.

O Jesus! faites que ma reconnoissance soit plus grande, ma foi plus vive, mes désirs plus légitimes, plus saints, plus ardens, plus constans, afin que je reçoive de vous les

les bienfaits précieux de votre miséricorde dans le temps et dans l'éternité ! Ainsi soit-il.

CXXXe. MÉDITATION.

Jesus guérit un homme sourd et muet, et plusieurs autres infirmes.

Considérons la guérison de cet homme sourd et muet ; la guérison de plusieurs autres infirmes, et les applaudissemens donnés à Jesus. *Matt.* 15. 29-31. *Marc.* 7. 31-37.

PREMIER POINT.

Guérison du sourd et muet.

1°. QUELLE étoit l'infirmité de cet homme ? « Jesus s'en retournant du pays de Tyr, alla par Sidon vers la mer de Galilée, au travers du pays de la Décapole. Et on lui amena un homme qui étoit sourd et muet. » Considérons dans cet homme trois infirmités, et dans ces infirmités, considérons les nôtres. 1°. Il étoit sourd : et nous, ne le sommes-nous pas à tout ce qui regarde notre salut ? sourds à la loi de Dieu et aux maximes de l'Evangile, sourds à la voix de la conscience et aux inspirations divines, sourds aux instructions et aux remontrances, aux reproches des hommes et aux menaces de Dieu ? Hélas ! n'avons-nous pas souvent les oreilles ouvertes au vice et à l'erreur ! n'écou-

tons-nous pas avec plaisir ce qui blesse la charité, offense la pudeur, attaque la religion, flatte notre amour-propre et notre vanité ! 2°. Il étoit muet. Et nous, quel usage faisons-nous de la parole! Ne sommes-nous pas muets, quand il s'agit de découvrir nos péchés et le fond de notre conscience au Ministre de la pénitence ? muets quand il s'agit de parler de Dieu, de le prier, de le bénir, de le remercier, de chanter ses louanges ? muets pour soutenir les intérêts de la vertu, de la piété, de la foi, de la charité, lorsqu'on les attaque devant nous ; en un mot, ne sommes-nous pas muets par-tout où nous devrions parler, et ne nous répandons-nous pas en paroles dans les occasions où nous devrions être muets ? 3°. On peut bien supposer que cet homme sourd et muet étoit livré à l'ennui que lui causoit son état, et que sa famille en concevoit un chagrin amer. Pour nous, nous ne pouvons nier l'ennui que nous cause l'état de tiédeur où nous vivons ; mais si nous connoissions combien l'Eglise, que nous pourrions servir et édifier, souffre de notre état ; si nous savions la douleur que nous causons à tous ceux qui prennent intérêt à ce qui nous regarde, nous nous jetterions aux pieds de Jesus pour le prier d'avoir compassion de nous.

2°. Que fait Jesus pour guérir cet homme?

Et ils le prioient de lui imposer les mains. Cette imposition des mains eût suffi sans doute pour la guérison de l'affligé, mais non pour l'instruction que vouloit donner ici le Sauveur. *Jesus le prenant à l'écart hors de la foule, lui mit ses doigts dans les oreilles, et de sa salive sur la langue. Et levant les yeux au Ciel, il poussa un soupir, et dit : Ephphета,* c'est-à-dire, *ouvrez-vous.* Notre-Seigneur ne fit pas toutes ces choses sans raison et sans mystère, et on peut penser qu'il en agit ainsi, 1°. pour l'instruction des spectateurs. Les juifs se familiarisoient peut-être trop avec les miracles qu'ils lui voyoient faire; ils n'envisageoient en lui que l'humanité, et ils ne s'élevoient point jusqu'à Dieu. Jesus-Christ voulut peut-être tempérer l'éclat de sa puissance, et faire comprendre aux spectateurs qu'il ne la tenoit que de Dieu son Père, et qu'elle lui coûtoit à lui-même des gémissemens et des soupirs, sans parler de ce qu'il devoit lui en coûter bientôt. Ne nous familiarisons-nous pas trop nous-mêmes avec les Sacremens et les saints mystères ? N'oublions-nous pas trop aisément ce qu'ils ont coûté à Jesus-Christ, et qu'ils sont le prix de tout son sang ? 2°. Pour l'instruction de son Eglise. Jesus voulut qu'elle comprît que tout ce qui étoit de lui étoit divin, et d'une vertu efficace pour le salut de nos ames. Il voulut qu'un jour elle l'imitât, et

qu'elle usât, dans l'administration des choses saintes, de cérémonies propres à instruire les peuples, à signifier les effets de sa grâce, et que dans ces augustes cérémonies on respectât les actions de ses Ministres comme les siennes propres. C'est ainsi que le ministre du baptême touche de sa salive les oreilles et les narrines de celui qu'on va baptiser, et qu'il se sert du même terme syriaque dont Notre-Seigneur se servit en cette occasion. Quel est notre respect pour les cérémonies de l'Eglise, et dans quel esprit y assistons-nous ? 3°. Pour notre propre instruction, et pour nous faire comprendre que celui qui, pour les choses du salut, est sourd et muet, est plus difficile à guérir qu'on ne pense ; qu'il faut qu'il s'écarte de la foule, qu'il recherche la retraite, et qu'il se recueille profondément en lui-même ; qu'il faut qu'il bouche ses oreilles aux suggestions de la chair, du monde et du démon, pour se les remplir de Jesus-Christ, de sa doctrine, de ses maximes, et des vérités du salut; qu'il faut qu'il change de goût, qu'il n'en ait plus pour les choses de la terre, mais uniquement pour celles de Dieu ; qu'il faut qu'il élève ses yeux vers le Ciel, d'où il doit attendre son secours, qu'il pleure, qu'il gémisse, qu'il soupire avec Jesus-Christ pour pouvoir être exaucé ; qu'il faut enfin que Jesus-Christ parle, commande, et lui applique la vertu de ses mérites.

3°. Quelles furent les preuves de la guérison de cet homme ? *Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parla librement.* On vit revenir cet homme ; il entendoit, il répondoit, et il parloit avec une entière facilité ; il étoit parfaitement guéri. On nous voit revenir du tribunal de la pénitence, de la Table de la communion, d'une retraite ou d'une mission : mais quel changement s'est opéré en nous ? sommes-nous guéris, ou ne sommes-nous pas les mêmes ? Ce n'est que par nos paroles, nos discours, qu'on en peut juger. Si nous ne parlons pas mieux qu'auparavant, dès-là nous n'entendons pas mieux; si nous ne parlons encore que le langage de la frivolité et de la bagatelle, de la critique et de la médisance, de la mauvaise humeur et de la colère, du monde et des passions, et jamais le langage de la piété, de la vertu, de l'édification, nous ne sommes pas guéris, nous sommes sourds et muets, aussi infirmes qu'auparavant : et l'inutilité du remède que nous avons pris, semble donner sujet de craindre que notre mal soit désormais incurable, et que nous n'en guérissions jamais.

SECOND POINT.

Guérison de plusieurs autres infirmes.

Jesus, après la guérison du sourd et du muet, rejoignit le peuple. « Et étant monté

sur un lieu fort élevé, il s'y assit, et de grandes troupes de peuples vinrent à lui, ayant avec eux des muets, des aveugles, des boiteux, des gens perclus de leurs membres, et quantité d'autres malades qu'ils mirent à ses pieds, et il les guérit. » Trois objets exigent ici notre admiration.

1°. Jesus-Christ assis à terre sur cette montagne, comme sur le trône de sa miséricorde, plein de charmes et de douceur, plein de puissance et de bonté. Là il invite tous les hommes, il leur permet d'approcher de lui, il leur offre le remède à tous leurs maux. Tel il est encore parmi nous sur l'Autel; profitons du séjour qu'il y fait, et recourons à lui avec ardeur et confiance. Un jour viendra qu'il se montrera sur le trône de sa justice, assis sur les nuées du Ciel, plein de majesté et de gloire, armé pour punir les méchans qui auront refusé de le reconnoître ou abusé de ses faveurs; préparons-nous à ce grand jour, par le saint usage de ceux qui nous restent à passer sur la terre.

2°. Admirons cette multitude d'infirmes qui l'environnent. O digne cortège du Sauveur des hommes! Les Rois de la terre n'en sauroient soutenir un pareil; ils en seroient déshonorés, parce qu'il feroit connoître leur foiblesse et leur impuissance: il n'y a que Jesus qui en puisse être honoré, parce qu'il

n'y a que lui dont il puisse faire éclater la gloire. Que ces malades qu'il guérit en foule augmentent notre confiance, et nous pressent de recourir à lui, afin qu'il fasse sur nous les miracles qu'il a faits sur tant de pécheurs !

3°. Admirons cette même multitude d'infirmes parfaitement guéris. « En sorte que tout le monde étoit étonné de voir que les muets parloient, que les boiteux marchoient, que les aveugles voyoient. » Quel spectacle en effet ! Jamais la terre n'en vit de si magnifique. Tous ces aveugles voient, ces boiteux marchent, ces muets parlent, ces malades sont en pleine santé et ne se ressentent plus d'aucune foiblesse ni d'aucune langueur. O Roi de gloire ! ô Sauveur des hommes ! qui n'admirera l'étendue de votre charité et de votre pouvoir ! Donnez souvent à votre Eglise de semblables spectacles, ou même encore de plus touchans, par la guérison des ames et la conversion des pécheurs ! Faites-moi la grâce de le donner moi-même ce spectacle, et que ma conversion édifie autant l'Eglise, que mes péchés l'ont scandalisée !

TROISIÈME POINT.

Applaudissemens donnés à Jesus.

1°. Applaudissemens refusés. « Et il leur défendit d'en parler à qui que ce fût; mais

plus il le leur défendoit, plus ils en parloient hautement. » Jesus refuse les applaudissemens, et nous, nous les recherchons. Le refus qu'en fait Jesus, les augmente, et devient un nouveau sujet d'admiration et de louanges; la recherche que nous en faisons, les diminue, est souvent cause qu'on nous les refuse; elle tourne à notre confusion, découvre notre vanité, et suffit même, aux yeux des hommes, pour effacer le mérite de nos meilleures actions. Le refus de Jesus étoit sincère, et les nôtres ne sont souvent qu'artifice et hypocrisie.

2°. Applaudissemens mérités. Et plus il le leur défendoit, *plus ils étoient dans l'admiration.* « Il a bien fait toutes choses, *disoient-ils;* il a fait entendre les sourds et parler les muets. » Ce n'est qu'en faisant bien, qu'on peut mériter des applaudissemens et des louanges. Dieu n'en donnera au dernier jour qu'aux bonnes œuvres. On ne les mérite donc pas par la beauté, la noblesse et les richesses; on ne les mérite pas par l'esprit, la science et les talens: on les mérite encore bien moins en faisant le mal, en médisant du prochain avec esprit, en le mortifiant, en le décriant par quelque bon mot ou par quelque ouvrage bien écrit, en désobéissant avec hauteur, en répondant avec mépris, en se montrant plus hardi que les autres à commettre le péché et à violer la loi. D'après

ces principes, que de mensonges, que de bassesse et de flatterie, que d'injustice et de folie dans les applaudissemens que nous donnons et dans ceux que nous recevons ?

3°. Applaudissemens glorieux à Dieu. Les peuples, en admirant et en publiant les merveilles que Jesus opéroit, *glorifioient le Dieu d'Israël.* La louange qui se donne aux actions de vertu, est un acte de religion agréable à Dieu, lorsque celui qui la donne et celui qui la reçoit, la rapportent entièrement à sa gloire. Mais, hélas ! trop souvent le défaut de celui qui loue, c'est de s'arrêter à la créature sans s'élever au Créateur; c'est d'admirer les dons de Dieu, et de ne pas penser à celui qui en est l'auteur; et le défaut de celui qui est loué, c'est de se complaire en soi-même, comme si ce qu'on loue lui appartenoit; c'est d'usurper la gloire de Dieu, ou du moins de s'en approprier une partie, au lieu de la renvoyer toute entière au Seigneur. Ah ! n'ayons que Dieu en vue, louons-le de tout, glorifions-le en tout, remercions-le de tout, et reconnoissons qu'à lui seul appartiennent tout honneur et toute gloire !

Faites, Seigneur, que je ne sois point muet quand il s'agit de vous prier, de vous remercier, de vous louer, de confesser en votre présence mes misères et mes péchés, d'édifier mes frères, de les reprendre avec

douceur, et de les consoler avec bonté ! O Jesus ! dites fortement à toutes les puissances de mon ame : *Ouvrez-vous* ; afin qu'uniquement ouvertes pour vous, elles se remplissent de vous, et demeurent pour toujours fermées à tout ce qui est terrestre ! Ainsi soit-il.

CXXXI^e. MÉDITATION.

Seconde multiplication des Pains.

De la confiance en Dieu.

La science, la bonté et la puissance de Dieu, tels sont les fondemens de notre confiance en lui. *Matt.* 15. 32-39. *Marc.* 8. 1-10.

PREMIER POINT.

De la science de Dieu, premier fondement de notre confiance en lui.

« EN ces jours-là, comme le peuple étoit en grand nombre et n'avoit pas de quoi manger, Jesus appela ses Disciples, et leur dit : » *J'ai pitié de ce peuple, car il y a déjà trois jours qu'ils me suivent, et ils n'ont rien à manger. Je ne veux pas les renvoyer sans rien prendre. Si je les renvoie chez eux sans avoir mangé, ils tomberont en défaillance dans le chemin ; car quelques-uns d'eux sont venus de loin.* Depuis trois jours que Jesus étoit de retour des confins de Tyr et de Sidon », et

qu'il se tenoit aux environs du lac de Génésareth, le peuple qui l'y avoit été trouver ne l'avoit point abandonné. Ce fut sans doute vers la fin du troisième jour que Jesus rassembla autour de lui ses Disciples, et leur exposa l'état où se trouvoit ce peuple ; état qu'il connoissoit parfaitement. Le passé, le présent et l'avenir, rien ne pouvoit échapper à sa divine connoissance.

1°. Pour le passé. Jesus rappelle à ses Disciples qu'*il y a déjà trois jours* que ce peuple le suit. Il sait combien il y a de temps que nous le servons, et les momens en sont comptés. Ce divin Sauveur ajouta : *Quelques-uns d'entre eux sont venus de loin.* Non-seulement il compte le temps, mais il connoît encore le mérite de nos services ; il sait tout ce qu'il nous en a coûté pour venir à lui, les tentations auxquelles nous avons résisté, les obstacles que nous avons surmontés, les sacrifices que nous lui avons faits. Pas une démarche faite pour lui, qu'il ne l'ait vue et qu'il n'en conserve le souvenir ! Ah ! qu'il est doux de servir un tel Maître ! et que le monde est un maître bien différent ! Cependant nous nous confions au monde, et nous n'avons dans le Seigneur notre Dieu qu'une confiance timide !

2°. Pour le présent. Jesus avertit ses Disciples que ce peuple est dans un besoin extrême, et qu'il n'a pas de quoi manger.

Dans quelque situation que nous nous trouvions, Dieu nous voit et connoît tous nos besoins; il connoît notre misère et notre indigence, nos pertes et nos malheurs, nos afflictions et nos peines, nos maladies et nos douleurs, nos tentations et notre foiblesse, nos besoins temporels et spirituels. Les hommes ne les connoissent pas, ils ne peuvent en voir toute l'étendue; souvent même ils ne les veulent pas croire. Pourquoi donc mettre toujours notre confiance dans les hommes, et non pas en Dieu seul, puisque lui seul connoît toute la rigueur de nôtre état? Pourquoi ne pas chercher nôtre consolation auprès de lui? Pourquoi ne pas la trouver dans notre confiance même, et dans cette pensée, que Dieu sait tout, et voit tout?

3°. Pour l'avenir. Jesus fait remarquer à ses Apôtres le danger qu'il y auroit à renvoyer ce peuple sans lui avoir donné à manger. C'est ordinairement l'avenir qui nous cause le plus d'inquiétude; c'est de l'avenir dont le démon se sert le plus souvent pour nous troubler et nous décourager : mais pourquoi nous inquiéter d'un avenir que nous ignorons? Dieu seul le connoît, laissons-lui-en le soin. Non-seulement il voit l'avenir, mais il le voit par rapport à nous; il voit ce qui peut nous y arriver d'heureux ou de malheureux, et il sait le moyen d'éloi-

gner de nous ce qui peut nous être nuisible, pour nous procurer ce qui peut nous être avantageux. Mettons donc en lui toute notre confiance; par-là nous l'honorerons, et nous trouverons le calme. La confiance en Dieu est le culte le plus glorieux que nous puissions lui rendre, et dont il est le plus jaloux, et elle est pour nous la source du bonheur le plus solide, par la paix qu'elle nous procure et les biens qu'elle nous attire.

SECOND POINT.

De la bonté de Dieu, second fondement de notre confiance en lui.

1°. Bonté compatissante, qui est touchée de nos besoins. Les hommes voient souvent nos besoins, et ils y sont insensibles; il n'en est pas ainsi du cœur de Dieu. Jesus ayant appelé auprès de lui ses Disciples, il leur dit: *J'ai pitié de ce peuple*, son état me touche de compassion. O aimable Sauveur! dont le cœur est sensible à toutes les misères, verrez-vous les miennes sans en être touché!

2°. Bonté judicieuse, qui discerne nos besoins. Qu'est-ce qui touche le cœur de Jesus et attire sa compassion? C'est le besoin, et non la cupidité, l'avarice ou l'ambition. En vain implorons-nous son secours, pour satisfaire notre luxe, notre sensualité, nos projets de fortune et d'élévation; cette disposition de notre cœur peut bien plutôt

allumer sa colère contre nous, qu'exciter sa compassion sur nous. Mais lorsque, selon notre état, nous serons véritablement dans le besoin et dans la peine, ne doutons pas qu'il n'y soit sensible. Qu'est-ce encore qui touche le cœur de Jesus ? Le besoin souffert pour son amour, pour avoir voulu rester avec lui, et demeurer fidelle à sa sainte loi. Car si pour éviter de tomber dans le besoin, nous violons sa loi, si nous travaillons les jours défendus, ou avec tant de cupidité que nous ne prenions pas le temps de vaquer à la prière, au sacrifice, aux bonnes œuvres, à la fréquentation des Sacremens ; si nous nous permettons des gains sordides et illicites, et si nous employons le vol, la fraude et semblables artifices ; si nous venons à nous soustraire à la conduite de Dieu, en préférant notre volonté à celle de ceux qu'il a établis pour nous conduire, dès-lors nous ne sommes plus avec lui, et si nous souffrons, nous ne souffrons plus pour lui. Si le besoin où nous nous trouvons, vient de notre négligence et de notre paresse, de notre jeu, de notre luxe, de nos débauches, de nos passions, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes, et nous ne pouvons espérer d'exciter la compassion de notre Dieu, qu'en revenant à lui par une sincère pénitence. Enfin, qu'est-ce qui touche le cœur de Jesus ? Le besoin souffert avec

constance et persévérance. Car si nous nous inquiétons pour des besoins qui ne sont pas encore venus, si nous murmurons dès les premiers momens de la tribulation, nous ne sommes pas dignes des miséricordes de notre Dieu. C'est une constance et une persévérance sans bornes, qui toucheront son cœur, et attireront sur nous les tendres sentimens de sa commisération.

3°. Bonté efficace, qui veut absolument nous secourir dans nos besoins. Jesus ayant représenté à ses Apôtres, que les peuples qui le suivoient depuis trois jours, n'avoient rien à manger, après leur avoir dit qu'il en étoit touché, il ajouta : Or, les renvoyer à jeun, *c'est ce que je ne veux pas*, de peur que les forces ne leur manquent en chemin. Entendez cette parole, vous tous qui suivez Jesus, et qui lui êtes fidellement attachés! Oui, à son service, vous aurez à souffrir, il éprouvera jusqu'à un certain point votre ferveur et votre constance; mais il sait jusqu'où vont vos forces; et permettre que vous soyez tentés au-delà, c'est ce qu'il ne veut point. Tout parût-il vous manquer, votre état vous semblât-il désespéré, parens, amis, protecteurs, tout vous eût-il abandonnés, votre Dieu ne vous abandonnera pas, et il veut que vous soyez secourus. Mais d'où viendra ce secours? C'est la réplique que firent les Apôtres à Jesus. Dans le désert

où nous sommes, d'où tirer assez de pain pour tant de monde? D'où vous viendra le secours, vous ne le savez pas, vous ne pouvez le prévoir; mais ne vous suffit-il pas que vous sachiez que Dieu veut qu'il vous vienne, que Dieu ne veut pas que vous soyez abandonnés dans votre besoin? Reposez-vous donc tranquillement dans le sein de sa bonté infinie, persévérez dans les sentimens d'une entière confiance, et vous ne serez pas trompés.

TROISIÈME POINT.

De la puissance de Dieu, troisième fondement de notre confiance en lui.

Ses Disciples lui répondirent: «Comment pourroit-on trouver dans ce désert assez de pain pour les rassasier? Jesus leur demanda: *Combien avez-vous de pains?* « Ils lui répondirent, *sept.* « Alors il commanda au peuple de s'asseoir sur la terre, et prenant les sept pains, et rendant grâces à Dieu, il les rompit, les donna à ses Disciples, et ils les distribuèrent au peuple. Ils avoient encore quelques petits poissons, qu'il bénit aussi, et il commanda qu'on les leur distribuât de même. Tous en mangèrent, et ils furent rassasiés, et on emporta sept corbeilles pleines de morceaux qui étoient restés. Or ceux qui en mangèrent étoient au nombre de quatre mille hommes, sans compter les

petits enfans et les femmes; ensuite Jesus les congédia. » Quel prodige ! quelle libéralité ! quelle abondance ! Mais ce prodige de puissance, Dieu le renouvelle encore tous les jours en trois manières.

2°. Dans l'ordre général de la nature. Tous les ans la terre se couvre de nouvelles productions pour fournir à tous nos besoins; les plantes se renouvellent, les animaux se reproduisent, les grains se multiplient. Prodige d'autant plus admirable, qu'il est plus constant; prodige qui devroit nous pénétrer de la plus haute idée de la puissance de Dieu, et nous remplir de la plus tendre reconnoissance. Mais ingrats et infidelles que nous sommes, nous n'envisageons dans ce prodige que notre intérêt, et comblés des biens du Seigneur, nous oublions la main puissante qui nous les prodigue. Dans l'attente de ce bienfait annuel, nous sommes inquiets, défians, murmurateurs; dans la jouissance, nous sommes ingrats envers Dieu, durs envers les pauvres, injustes envers ceux qui ont droit à une portion des biens que nous recueillons. Croyons-nous donc par-là attirer les bénédictions de Dieu sur nos travaux et nos moissons? N'avons-nous pas, au contraire, sujet de craindre que notre cupidité et notre ingratitude n'attirent sur nous sa malédiction?

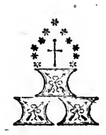
2°. Ce prodige de puissance se renou-

velle tous les jours dans l'ordre particulier de la providence. Dieu a des ressources secrètes en faveur de ceux qui se confient en lui ? il n'emploie pas toujours les miracles pour nous secourir, ou plutôt les miracles qu'il emploie n'ont pas toujours cet éclat qui frappe les yeux, ce sont des miracles d'une Providence attentive, et d'autant plus admirable, qu'elle est plus cachée. On trouve encore de ces ames droites et charitables qui donnent aux pauvres, soulagent les malheureux, contribuent à la décoration des Temples, se prêtent à toutes les bonnes œuvres, et qui cependant ne manquent jamais. Plus elles donnent, plus elles ont, sans savoir ni comment ni par où ; tout leur prospère ; les biens semblent se multiplier entre leurs mains. Ce qu'elles donnent est comme une semence qui produit au centuple : c'est l'effet de la confiance qu'elles ont en celui qui est tout-puissant, et dont la Providence gouverne tout, pourvoit à tout.

3°. Ce prodige de puissance se renouvelle tous les jours dans l'ordre de la grâce. Le miracle de la multiplication des pains étoit la figure du pain de l'Eucharistie. Avec quelle profusion le Seigneur a-t-il pourvu à la nourriture de notre ame? Non-seulement il nous donne sa grâce, mais il se donne lui-même, qui est l'auteur de toute grâce. Si nous manquons, si nous sommes foibles et

languissans, c'est notre propre faute ; le pain céleste nous manque-t-il, ou ce pain des forts manque-t-il de force ? C'est nous qui lui manquons, qui nous manquons à nous-mêmes, qui nous laissons mourir de faim au milieu de l'abondance, soit parce que nous refusons de manger ce pain qu'on nous offre, soit parce que nous ne le mangeons pas avec les dispositions nécessaires.

O mon Dieu ! vous voyez tous mes besoins temporels et spirituels, votre bonté en est touchée et veut me soulager ; votre puissance est infinie, et rien ne peut vous résister. En qui espérerai-je donc, sinon en vous ? Ah ! Seigneur, plus mes besoins seront pressans, plus mon ame sera languissante, et plus j'établirai en vous ma confiance ! Ainsi soit-il.



CXXXII^e. MÉDITATION.

Les Pharisiens demandent un signe.

Jesus ayant renvoyé le peuple, monta sur une barque avec ses Disciples, et s'avança vers le nord du lac, *au pays de Magedan et de Dalmanutha*, deux villes voisines, situées sur le même lac. A peine fut-il arrivé à bord, que les Pharisiens vinrent le trouver. Considérons la conduite de ces Pharisiens à l'égard de Jesus, et celle de Jesus à leur égard. *Matt.* 16. 1-4. *Marc.* 12-13 *Marc.* 10.

PREMIER POINT.

Conduite des Pharisiens à l'égard de Jesus.

1°. LEUR acharnement à le poursuivre. Dès que Jesus fut arrivé au pays de Magedan, *les Pharisiens vinrent à lui*, *et commencèrent à disputer avec lui.* Pourquoi cet empressement des Pharisiens à se rendre partout où est Jesus-Christ, si ce n'est pour le contredire et chercher à le surprendre ? Ils ne craignent pas pour cela de s'associer avec *les Saducéens* ; ils s'accordent en ce point avec ceux qui ont les sentimens les plus opposés aux leurs, et qu'ils détestent le plus. Dans cette réunion de l'hypocrite avec l'impie, pour combattre Jesus - Christ, n'est-il pas aisé de reconnoître la conduite des libertins et des hérétiques de tout les temps, leur

liaison, leur cabale et leur acharnement pour combattre sans relâche l'Eglise de Jesus-Christ et sa morale, la vertu et la piété ? Ainsi arriva-t-il sans cesse qu'une passion commune réunit contre un homme de bien les méchans, quelques divisés qu'ils soient entre eux, et que, pour perdre un rival, on mendie le secours d'un scélérat qu'on déteste.

2°. La folie de leur demande : *Et ils le prièrent de leur faire voir quelque prodige dans le ciel.* Pour quelle fin demandent-ils un signe dans le ciel ? Quelle utilité, quelle sagesse, quelle vertu y auroit-il dans ce signe ! Ah ! que la sagesse de Dieu est au-dessus de celle des hommes ! Que les moyens qu'elle emploie sont au-dessus de ce que notre témérité ose lui suggérer ou lui demander ! *Cette génération perverse et infidelle*, dit Jesus-Christ, *demande un signe ; mais il ne lui en fera point d'autre que celui du Prophète Jonas.* Le signe placé dans la personne de Jonas, Jesus-Christ mort et ressuscité, voilà le signe digne de la sagesse de Dieu, qui mérite toute notre foi, qui ravit tout notre amour, qui remédie à tous nos maux et pourvoit à tous nos besoins. Je l'accepte, ô mon Sauveur ! ce signe sacré, ce signe adorable de votre croix, ce signe de votre ignominie et de votre gloire, de ma rédemption et de mon salut. Que ce signe soit empreint sur

mon front et gravé dans mon cœur ; qu'il soit à la tête de toutes mes entreprises, au commencement et à la fin de toutes mes actions !

3°. La malignité de leur intention. Pourquoi abordent-ils Jesus, disputent-ils avec lui, lui demandent-ils un signe ? *Pour le tenter*, pour contredire ce signe, s'il l'accorde, pour le décrier lui-même, s'il le refuse. Et en effet, n'auroient-ils pas dit en voyant ce prodige, ce qu'ils disoient en voyant les autres miracles de Jesus-Christ, qu'il n'agissoit qu'au nom du prince des démons ? C'étoit pour la seconde fois qu'ils demandoient un prodige dans le ciel. Ils savoient bien qu'il seroit refusé, et ils n'avoient pas oublié la réponse que Jesus avoit déjà faite à une pareille demande. Mais les ennemis de Jesus et de son Eglise ne se lassent point de répéter les mêmes objections, les mêmes calomnies, les mêmes blasphêmes. Malheur à ceux qui ne lisent, qui n'étudient, qui ne parlent de la Religion que pour se scandaliser et s'aveugler ! Pour nous, ne cherchons qu'à nous affermir dans la foi, et nous trouverons de quoi nous rendre inébranlables.

4°. Leur ignorance volontaire. « Jesus leur répondit » : *Le soir vous dites, le temps sera beau, car le ciel est rouge ; et le matin, il y aura aujourd'hui de l'orage, car le ciel est rouge et chargé. Ainsi vous savez juger de ce*

qui paroît au ciel, et vous ne sauriez connoître quels sont les signes des temps. C'est-à-dire, il est bien surprenant que vous sachiez juger du temps qu'il doit faire, par certaines marques que vous voyez dans le ciel, et que vous ne puissiez connoître que le temps du Messie est arrivé, par les marques certaines que vous en avez dans la prédication de Jean-Baptiste, par les miracles dont je vous ai faits les témoins, par le détail des prophéties qui s'accomplissent en moi, et singulièrement par le calcul exact des temps marqués par le Prophète Daniel. Voilà ce que les juifs et les impies ne peuvent encore apercevoir. On sait toutes les sciences, excepté la science de Dieu, la science de Jesus-Christ et de son Eglise, la science du salut et de la félicité éternelle. O génération maudite et adultère! Combien n'ai-je pas moi-même de part à ces reproches! Combien de choses inutiles que je me glorifie de savoir! Combien de choses nécessaires que je refuse d'apprendre!

SECOND POINT.

Conduite de Jesus à l'égard des Pharisiens.

1°. Il gémit sur leur état. « Mais Jesus poussant un soupir du fond du cœur, leur dit » : *Pourquoi cette génération demande-t-elle un signe?* La demande des Pharisiens est pleine d'injustice et de malignité. Jesus-

Christ, en la rejetant, ne peut s'empêcher de les plaindre et de gémir sur eux. Telle est, ô mon Sauveur! la bonté de votre cœur; vous êtes fâché de trouver dans vos ennemis même des obstacles à vos bienfaits. Combien de fois, ô Jesus! vous ai-je donné occasion de gémir! Que du moins à présent je gémisse avec vous, et sur moi, et sur ceux qui vous offensent!

2°. Jesus leur refuse le signe qu'ils demandent. *Je vous le dis en vérité : il ne sera point fait de prodige pour cette nation.* Elle demande un signe dans le ciel; elle veut le choisir à son gré, et m'assujettir à ses caprices; mais elle aura beau demander et se plaindre, elle n'aura point de signe. Quelle différence entre un peuple qui cherche Jesus-Christ par estime et par attachement, et les Pharisiens qui le cherchent pour le tenter et le confondre! Aussi accorde-t-il aux besoins de ce peuple un miracle qu'il ne lui demande pas, et il refuse à l'incrédulité des Pharisiens le prodige qu'ils lui demandent. L'incrédule désire de nouvelles preuves pour croire; c'est un nouveau cœur qu'il devroit demander, et il seroit exaucé. Dieu ne change pas l'ordre de ses décrets, suivant les désirs des méchans, et selon le caprice des hommes; c'est à nous à nous conformer à ses vues, et à entrer dans ses desseins, qui, si nous voulons, tourneront tous

tous à notre avantage, mais ne nous attendons pas qu'il les plie au gré de notre orgueil et de nos passions.

3°. Jesus leur fait de vifs reproches. *Génération maudite et adultère !* Heureux encore dans son malheur, celui qui entend les reproches que sa conscience lui fait, qui ne s'en irrite pas et ne cherche point à les étouffer ! Le remords est la dernière ressource du pécheur, et le dernier trait de la miséricorde de Dieu sur lui.

4°. Jesus les quitte et se retire. *Les ayant laissés là, il se retira, il remonta dans la barque, et passa à l'autre bord.* Ce divin Sauveur ayant fait parmi ces Pharisiens ce qui convenoit à son ministère, les quitta avec précipitation. Funeste sort d'un pécheur aveugle et endurci, qui par ses mépris et ses résistances, force Jesus-Christ à l'abandonner!

Où en serai-je, ô mon Dieu ! si vous m'aviez abandonné aussitôt que je l'ai mérité ? Ah ! mon divin Rédempteur, ne me punissez pas d'une manière si terrible ! Restez avec moi, ou ordonnez que j'aille à vous; mais ne permettez pas que j'aie jamais le malheur de vous perdre ! Faites que je gémisse avec vous sur la dureté de mon cœur, que je profite des signes, des prodiges, des miracles éclatans de votre Divinité, et que j'accomplisse avec fidélité tout ce que vous demandez de moi ! Ainsi soit-il.

CXXXIII^e. MÉDITATION.

Jesus passe le détroit de Magedan à Bethsaïde.

Considérons ici la méprise des Apôtres ; les reproches que Jesus-Christ leur fait ; l'avertissement qu'il leur donne. *Matt.* 16. 5-12. *Marc.* 8. 14-21.

PREMIER POINT.

Méprise des Apôtres.

1°. CETTE méprise les jette dans la crainte. « Les Disciples passant au-delà du détroit, oublièrent de prendre des pains. Et ils n'en avoient qu'un avec eux dans la barque. Jesus leur dit » : *Ayez soin de vous garder du levain des Pharisiens et du levain d'Hérode. Et ils pensoient en eux-mêmes et se disoient entre eux : C'est parce que nous n'avons pas de pain qu'il parle ainsi.* A ce mot de levain, les Apôtres furent consternés, ils se souvinrent qu'ils avoient oublié de prendre du pain ; et sans faire attention à l'instruction que Jesus leur donnoit, ils ne s'arrêtèrent qu'aux reproches qu'ils s'imaginoient leur être faits par ce divin Maître. Ne tombe-t-on pas à peu-près dans la même faute, lorsqu'au lieu de se préparer à la communion par des actes fervens, ou de goûter délicieusement la présence de Jesus après la communion,

on ne s'occupe qu'à examiner, qu'à se rappeler les péchés qu'on craint d'avoir oubliés, on s'imagine que Notre-Seigneur nous en fait des reproches, on se trouble, et on perd par-là une partie des fruits qu'on auroit retirés des Sacremens ?

2°. Cette méprise les jette dans l'embarras. Prenant toujours le mot de levain dans le sens naturel, ils s'imaginèrent que Jesus leur défendoit d'acheter du pain de quelqu'un qui fût de la secte des Pharisiens, des Saducéens ou des Hérodiens, et ils ne savoient comment ils pourroient faire ce discernement. Tels sont assez souvent les scrupules de certaines ames, qui, ne découvrant pas leur peine, ou n'acquiesçant pas avec docilité aux décisions qu'on leur donne, s'imaginent voir des préceptes par-tout, et des péchés où il n'y en a pas l'ombre.

3°. Cette méprise les jette dans la défiance. Ils craignirent que, restreints par la défense qu'ils croyoient avoir reçue, ils ne pussent trouver du pain à acheter, et qu'ils n'en manquassent. Voilà la source ordinaire de nos distractions, les besoins de la vie, le soin des affaires, la crainte de manquer. Ah? que nous sommes encore grossiers et peu spirituels ! Nos défiances et nos craintes ne nous procurent pas le succès de nos affaires, et elles nous ôtent l'esprit de dévotion avec lequel tout le reste réussiroit.

Second Point.

Reproches que Jesus fait aux Apôtres.

1°. Il leur reproche leur peu de pénétration et d'intelligence. « Mais Jesus connoissant leur pensée, leur dit » : *Hommes de peu de foi, pourquoi vous entretenir entre vous de ce que vous n'avez point pris de pain? Pourquoi êtes-vous sans discernement et sans intelligence? Pourquoi votre cœur est-il encore dans l'aveuglement? Aurez-vous toujours des yeux sans voir, et des oreilles sans entendre?* Les objets se présentent à vous, et vous les voyez sans y faire aucune réflexion. Mes paroles frappent vos oreilles, et vous les prenez toujours dans un sens grossier et matériel. Vous ne vous élevez jamais jusqu'au sens spirituel qu'elles renferment. Nous comprenons, il est vrai, le sens métaphorique des expressions de Notre-Seigneur; mais le pénétrons-nous bien ce sens que nous comprenons, nous l'appliquons-nous, y réfléchissons-nous, le goûtons-nous? Notre cœur ne demeure-t-il pas toujours dans l'aveuglement, quoique notre esprit soit éclairé? N'avons-nous pas encore des yeux sans voir, et des oreilles sans entendre?

2°. Jesus-Christ leur reproche leur peu de foi et de confiance. *Hommes de peu de foi!* Il est aisé de voir que tous les reproches que Notre-Seigneur fait ici à ses Apôtres, tom-

bent principalement sur leur manque de foi et de confiance. C'est presque toujours par-là que nous manquons. Nous perdons de vue sans cesse la bonté et la puissance de notre Sauveur, et nous nous laissons aller au dégoût, à l'ennui, au découragement. Que ces sentimens lui déplaisent et qu'ils blessent son amour.

3°. Jesus leur reproche leur peu de mémoire et le prompt oubli du passé. *Avez-vous perdu la mémoire? Ne vous souvient-il plus des cinq pains qui ont suffi à cinq mille hommes? combien avez-vous remporté de paniers pleins de morceaux? Douze, lui dirent-ils.* Ne vous souvient-il plus *des sept pains dont j'ai nourri quatre mille hommes? combien de corbeilles en avez-vous remportées? Ils lui répondirent, sept. Comment donc,* ajouta Jesus, *êtes-vous encore sans intelligence? Comment ne comprenez-vous pas que je ne veux pas vous parler de pain, lorsque je vous dis : Gardez-vous du levain des Pharisiens et des Saducéens?* Le souvenir du passé, si nous ne le perdions pas, ou que nous eussions soin de le rappeler souvent, seroit pour nous une source de lumière, et un motif pressant d'éviter le mal et de pratiquer le bien. Si nous nous souvenions du nombre et de la grièveté de nos péchés, nous n'aurions pas de peine à souffrir en esprit de pénitence. Si nous nous souvenions du trouble et des remords que

nous a causés le péché, et de tout ce qu'il nous en a coûté pour en sortir, nous ne nous y rengagerions jamais. Si nous nous souvenions des dangers que nous avons courus, des accidens qui nous sont arrivés, ou qui, arrivés à d'autres, nous ont frappés et effrayés; si nous nous souvenions des vérités dont nous avons été pénétrés, de la paix et de la douceur que nous avons goûtées au service de Dieu, de tous les bienfaits dont il nous a comblés, jamais rien ne seroit capable de ralentir notre ferveur, et ce souvenir suffiroit seul pour la ranimer. Les reproches de Jesus furent efficaces, parce que, quoiqu'animés du zèle, ils étoient justes, pleins de charité et d'instruction. Si ceux que nous faisons aux autres n'ont pas le même succès, c'est qu'ils n'ont pas les mêmes qualités.

TROISIÈME POINT.

Avertissement que Jesus donne à ses Apôtres.

« Alors ils comprirent que Jesus ne leur avoit pas dit de se garder du levain qui se met dans le pain, mais de la doctrine des Pharisiens et des Saducéens. » Profitons nous-même de cette instruction, qui est pour tout le monde et pour tous les siècles. Soyons attentifs, précautionnous-nous, et tenons-nous sur nos gardes.

1°. Contre la doctrine des Pharisiens,

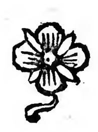
c'est-à-dire, de ces hypocrites qui, pour se faire honneur, outrent la morale de l'Evangile, qui font une profession extérieure de sévérité, tandis qu'ils osent ouvertement combattre les décisions de l'Eglise, outrager ses Pasteurs, et décrier ses défenseurs, de ces hommes qui n'ont qu'une piété fausse, superstitieuse, et dépourvue de cet esprit de charité, qui est la base de la religion.

2°. Contre la doctrine des Saducéens, c'est-à-dire, de ces hommes impies, qui donnent dans un excès opposé à celui des Pharisiens, qui ne distinguent point la vertu du vice, ne reconnoissent d'autres substances que le corps, d'autre vie que la vie présente, d'autre bonheur que la volupté, d'autre fin qu'eux-mêmes.

3°. Contre la doctrine des Hérodiens, qui, peu différens des Saducéens, ne reconnoissent d'autre Dieu que la fortune, d'autre Messie que le Souverain, d'autre loi que le respect humain, d'autres maximes que celles du monde, d'autre mérite que la faveur. Les noms de ces hommes que désigne ici le Sauveur, sont changés, mais leurs mœurs ne le sont pas. Ces acteurs sont passés, mais les personnages restent; et leurs passions, sous des noms différens, jouent les mêmes rôles. Le monde est rempli de personnes semblables à celles dont Notre-Seigneur nous avertit ici de nous défier. Que

deviendrons-nous, si nous vivons sans précaution, si nous lisons, si nous écoutons tout sans discernement et sans défiance ? Chacune de ces trois sectes est dangereuse ; mais toutes trois sont toujours prêtes à se réunir contre Jesus - Christ et son Eglise, contre la piété et les gens de bien.

Inspirez-moi, Seigneur, cette piété véritable et solide, qui ne peut venir que de vous et ne conduire qu'à vous ! Préservez-moi du levain des Pharisiens, des Saducéens et des Hérodiens, en mettant dans mon esprit votre vérité, et dans mon cœur votre divine charité ! Que votre doctrine soit en moi comme un levain sacré, qui me change entièrement, et qui, élevant mon esprit et mon cœur au-dessus des choses de la terre, les rende dignes de votre grâce dans le temps, et de votre gloire dans l'éternité ! Ainsi soit-il.



CXXXIVe. MÉDITATION.

Guérison d'un Aveugle à Bethsaïde.

De la vie spirituelle.

La guérison de cet Aveugle et les circonstances qui l'accompagnent nous fournissent les traits, les caractères et les conditions que doivent avoir la vie purgative, la vie illuminative, et la vie unitive. *Matt.* 8. 22-26.

PREMIER POINT.

De la vie purgative.

TROIS choses sont nécessaires dans la vie purgative.

1°. Il faut la prière pour y entrer. « Etant arrivé à Bethsaïde, on amena à Jesus un aveugle, qu'on le pria de toucher. » On est aveugle dans le péché, on l'est dans une vie lâche et tiède, on l'est dans une vie dissipée et mondaine ; on ne connoît comme il faut dans ces états, ni Dieu, ni Jesus-Christ, ni la fin pour laquelle on est créé, ni les devoirs de chrétien qu'on a à remplir. Jesus-Christ seul peut guérir cet aveuglement; mais comment l'aveugle ira-t-il à lui ? Il faut qu'on l'y conduise, il faut qu'on prie pour lui. Priez donc pères et mères, pour vos enfans; priez, parens, amis ; priez, ames ferventes et zélées; parlez même, exhortez, conduisez

à Jesus-Christ ces ames aveugles, et engagez-les à prier elles-mêmes. Ah! que les pières des ames justes et ferventes ont converti de pécheurs et ont fait des Saints! On a prié pour nous, prions pour les autres.

2°. Il faut la séparation du monde, pour y persévérer. *Jesus ayant pris l'aveugle par la main, le mena hors du bourg* ou de la ville, ainsi que l'appelle saint Jean. Quiconque est vraiment touché du désir de revenir à Dieu, de se purifier de ses péchés, d'être éclairé et de se sanctifier, doit commencer par sortir de la ville, c'est-à-dire qu'il doit se séparer du monde, et renoncer aux jòies, aux plaisirs, au tumulte du siècle. On est hors de la ville et séparé du monde, lorsque retiré dans l'etat religieux pour y finir ses jours, on a fait un entier divorce avec le monde, avec les usages et les lois du monde. Heureux sont ceux que Dieu conduit dans ce port tranquille, où ils peuvent sans peine pratiquer la pénitence et travailler à leur perfection! On est hors de la ville et séparé du monde, lorsque retiré dans sa maison, occupé des devoirs de son état, on n'a de communication avec le monde, que par charité ou par nécessité, demeurant toujours de cœur separé de lui, separé de ses plaisirs, de ses pompes, de ses maximes et de ses vices. On est hors de la ville et séparé du monde, lorsque retiré dans son cœur,

éloigné du bruit des affaires et des passions, on gémit sur ses désordres passés, on en demande pardon à Dieu, et on se dispose au compte qu'il faudra lui rendre de toutes les actions de sa vie.

3°. Il faut la main du Sauveur pour y avancer. *Jesus ayant pris l'aveugle par la main.* Si Jesus lui-même ne nous prend par la main et ne nous conduit, où irons-nous, et quel progrès pourrons-nous faire dans la vertu ? Comment viendrons-nous à bout de vaincre nos propres répugnances, et de surmonter les obstacles que le monde et le démon opposent sans cesse à notre bonheur ? Que de grâces puissantes, que d'événemens singuliers, que de traits d'une aimable providence concourent à détacher une ame du monde ; et à l'attacher uniquement à Jesus-Christ ! Rappelons-nous avec reconnoissance et confusion tout ce que Dieu a fait en ce genre. Heureux ceux qui se laissent ainsi conduire ! Qu'ils goûtent de délices, qu'ils acquièrent de vertus, qu'ils font de progrès dans la vie de l'esprit ! Ah ! quand pourrai-je jouir d'un si doux repos dans le silence et l'éloignement du monde !

SECOND POINT.

De la vie illuminative.

Trois vertus sont sur-tout recommandées dans la vie illuminative.

1°. L'observance exacte des pratiques de piété. Jesus étant sorti de la ville, et se trouvant seul dans la campagne avec ses Disciples et l'aveugle qu'il conduisoit par la main, *il lui mit de la salive sur les yeux, et le toucha de ses mains.* Jesus applique sa vertu aux signes qu'il juge à propos d'établir ; c'est à nous de les respecter, d'admirer sa puissance, et de le remercier de sa bonté. Il y a pour l'acquisition de la perfection, de pieuses pratiques établies et usitées parmi les Saints, mais qui paroissent aux yeux de la chair petites et méprisables; gardons-nous d'en juger d'après les mondains, soumettons-nous-y, pratiquons-les avec fidélité, si nous voulons être éclairés. Elles sont plus efficaces qu'on ne pense pour soumettre la chair, pour dompter les sens et humilier l'esprit. Si cet aveugle n'eût voulu souffrir sur les yeux ni la salive ni les mains du Sauveur, que penserions-nous de lui, sinon qu'il eût été un insensé, et qu'il seroit toujours demeuré aveugle ? Il n'y a que trop de ces insensés, qui, méprisant les pieuses pratiques des Saints, et négligeant de les remplir, restent dans leur aveuglement, en punition de leur orgueil.

2°. La candeur dans la reddition de compte de sa conscience. *Jesus ayant retiré ses mains de dessus les yeux de l'aveugle, lui demanda s'il voyoit quelque chose. L'aveugle re-*

gardant, *lui dit* : *Je vois marcher des hommes qui me paroissent comme des arbres.* Jesus ne voulut pas guérir cet aveugle tout d'un coup, comme il en avoit guéri tant d'autres, pour nous faire connoître qu'il est le maître de ses grâces, et qu'il les communique dans la proportion qu'il lui plaît. Peut-être aussi se conformoit-il en cela à la foiblesse de la foi du malade, qui n'avoit pas demandé lui-même sa guérison; et nous l'avons dit souvent, la foi est la mesure des dons de Dieu. Quoi qu'il en soit, Notre-Seigneur voulut qu'il déclarât lui-même jusqu à quel point il voyoit, afin qu'il comprît d'un côté ce qu'il avoit déjà reçu, et de l'autre, ce qui lui manquoit encore, afin que la reconnoissance animant sa foi, et allumant ses désirs, il se rendît capable d'une guerison entière. C'est le fruit que l'on tire de la candeur avec laquelle on decouvre ses pensées et tout son intérieur à celui qui nous conduit. On est encouragé, parce qu'on commence à connoître bien de vérités auparavant inconnues, et que l'on commence à les goûter. On est humilié de ce qu'on ne voit encore ces vérités que d'une manière confuse, dans l'ombre, dans le lointain, et mêlées avec les chimères que notre esprit produit, et que notre ignorance ne peut dissiper. Alors on prie pour les mieux connoître, on désire, on espère, on se met en état d'être éclairé

sur ses fausses idées, et d'être rassuré contre les fantômes qui fatiguent encore l'imagination.

3°. La persévérance dans les exercices de piété. Après la réponse de l'aveugle, Notre-Seigneur lui mit une seconde fois les mains sur les yeux; et les ayant ôtées, l'aveugle *commença à mieux voir, et sa vue fut rétablie de manière qu'il voyoit distinctement toutes choses.* Il y a cette différence entre les yeux du corps et ceux de l'ame, que les premiers ont une sphère d'activité naturelle et bornée, au-delà de laquelle ils ne peuvent plus agir ni acquérir aucun degré de perfection; mais les yeux de l'ame peuvent se perfectionner à l'infini, et acquérir tous les jours de nouveaux degrés de clarté et de pénétration. Les mêmes vérités du salut et de la foi sont vues par un homme intérieur, par un Saint, d'une manière bien plus élevée et plus parfaite qu'elles ne le sont par le commun des Fidelles. Le moyen d'acquérir cette augmentation de lumières, c'est de bien profiter de celles que l'on a, de reconnoître que Jesus-Christ seul est la source et de celles qu'on possède, et de celles qu'on espère; c'est de penser que celles que nous avons, sont peu de choses en comparaison de celles qui nous manquent, de celles que nous aurions, si nous avions eu plus de fidélité, en comparaison de celles dont jouissent une infinité

d'ames peut-être moins favorisées que nous, mais plus fidelles. Enfin le moyen d'acquérir cette augmentation de lumières ; c'est de persévérer avec ferveur dans les exercices de piété, de continuer à nous appliquer les Sacremens et les mérites de Jesus - Christ dans le seul désir de lui plaire, et de parvenir avant notre mort au degré de perfection qu'il nous a destiné.

TROISIÈME POINT.

De la vie unitive.

Trois points sont à observer dans la vie unitive.

1°. L'amour de la retraite. Après que Jesus eut guéri l'aveugle, *il le renvoya chez lui. Allez-vous-en chez vous*, lui dit-il, *et si vous entrez dans le bourg, ne parlez de ceci à personne.* Quiconque veut s'unir à Dieu et y demeurer uni, doit se retirer chez lui, dans sa maison, dans son oratoire, dans son cœur ; là il doit s'occuper de la présence de Dieu, de la prière, de la méditation, de la lecture, et de tous les devoirs de son état. Ah ! combien de fois aurions-nous besoin qu'on nous répétât ces paroles : *Allez dans votre maison !* Mais nous la haïssons, peut-être nous y ennuyons-nous, et ne savons-nous à quoi nous occuper; peut-être aussi n'y sommes-nous que pour en faire le malheur et le désagrément, pour y mettre le désor-

dre et en troublerla paix ! Hélas ! si nous aimions notre ame, si nous cherchions à plaire à Dieu, notre maison feroit nos délices, et nous ferions les délices de notre maison.

2°. La fréquentation rare de monde. *Si vous entrez dans le bourg.* Notre-Seigneur ne nous interdit pas tout commerce avec le monde. Quelque retiré qu'on en soit, on ne peut se dispenser de communiquer quelquefois avec lui, soit qu'on alle à lui, soit qu'il vienne à nous. On y est quelquefois obligé par nécessité, porté par la charité, engagé par des devoirs de bienséance, auxquels la piété même nous défend de manquer; mais hors de ces occasions, tenons-nous chez nous occupés de Dieu et de nos devoirs. Quiconque aime à fréquenter le monde pour le voir et pour en être vu, pour briguer son amitié ou son estime, pour participer à ses plaisirs et à sa dissipation, ne sauroit être uni à Dieu, ni éviter un grand nombre de fautes : il court même un danger évident de penser bientôt comme le monde, de prendre les vices du monde, et de se perdre avec le monde.

3°. La discrétion dans les paroles en fréquentant le monde. *Ne dites rien de ceci à personne.* Notre-Seigneur ordonne à l'aveugle guéri, s'il rentre à Bethsaïde, de ne dire rien de ce qui s'est passé. Mais, Seigneur, sans qu'il le dise, ne suffit-il pas qu'il entre

dans le bourg, pour qu'on voie qu'il n'est plus aveugle, et que c'est vous qui l'avez guéri ? Sans doute, mais votre intention est qu'il ne dise pas comment il a été guéri. Et c'est en cela qu'il doit être notre modèle. Laissons, à la bonne heure, apercevoir dans nos œuvres le changement que la grâce a fait en nous; mais il y auroit communément de l'orgueil ou de l'imprudence à le publier. Si nous sommes obligés de rentrer dans le monde, que toute notre conduite lui apprenne que nous sommes guéris de l'ambition, de la vaine gloire, de l'amour de nous-mêmes et des plaisirs; que nous voyons les écueils dont il est rempli, le danger des objets qu'il nous présente, et que nous les évitons; qu'il comprenne que ce n'est point la crainte ou l'hypocrisie, l'affectation ou l'humeur, mais la grâce de Jesus-Christ qui nous a changés et guéris. Pour ce qui regarde la manière dont nous avons été guéris, nous n'en devons point parler devant le monde, qui n'est que trop porté à se moquer de tout ce qui n'est pas conforme à ses idées. Les personnes pieuses ou consacrées à Dieu, ne doivent découvrir qu'avec une discrétion infinie les saints exercices qui les sanctifient. Les mondains n'en sont curieux que pour les mépriser, et les tourner en ridicule. Il suffit donc de les édifier, et de les porter à la vertu par de

saints discours, et encore plus par de bons exemples. Mais quel scandale ne seroit-ce pas, si on paroissoit parmi eux aussi aveugle qu'eux, et sujet aux mêmes foiblesses ! Quelque aveugles qu'ils soient pour eux-mêmes, ils sont très-clairvoyans sur les personnes de qui ils ont droit d'attendre de l'édification.

Rendez-moi docile à ces vérités saintes, ô mon Dieu ! dissipés toutes mes ténèbres par l'opération de votre grâce, afin que je marche avec joie dans la voie des préceptes que vous me donnez ici ! Prenez-moi vous-même par la main, ô Jesus ! et me conduisez hors de la ville ! Hélas ! malheureux que je suis, combien de fois avez-vous voulu m'y conduire, et ne l'ai-je pas voulu ! Combien de fois m'avez-vous voulu prendre par la main, et l'ai-je retirée pour me dérober à vos tendres poursuites, ô mon Sauveur ! et l'ai-je tendue vers un monde trompeur ! Aujourd'hui je la tends vers vous, ô Médecin charitable et puissant ! Conduisez-moi, éclairez-moi, afin que je vous voie, que je vous connoisse, et que je n'aime que vous ! Ainsi soit-il.



CXXXVe. MÉDITATION.

Confession de Saint Pierre.

Examinons comment elle se fait ; quelle en est la récompense ; pourquoi Jesus-Christ défend qu'on la rende publique. *Matt.* 16. 13-20. *Marc.* 8. 19-70. *Luc.* 9. 18-21.

PREMIER POINT.

Comment elle se fait.

1°. CE qui la précède c'est la prière. « Jesus partit ensuite *de Bethsaïde* avec ses Disciples, pour aller dans les villages voisins de Césarée de Philippe ; et dans le chemin, comme il prioit en particulier, ayant ses Disciples avec lui, il les interrogea. » Après que Jesus eut renvoyé l'aveugle guéri, il continua son chemin avec ses Apôtres, parcourant les bourgs et les villages jusqu'aux environs de Césarée de Philippe, ville située au nord de la Palestine, vers la source du Jourdain, et différente de Césarée de Palestine, située sur la mer Méditerranée. A l'approche de ce lieu, il se retira dans un lieu écarté, où il ne conduisit avec lui que ses seuls Apôtres ; il se sépara même d'eux, pour se mettre en oraison. Le peuple qui l'avoit joint sur la route, l'attendoit dans la campagne, et les Disciples, plus près de lui,

l'observoient dans le silence, pendant qu'il prioit. Lorsque Jesus-Christ voulut choisir ses Apôtres, il commença par prier. Dans cette circonstance-ci, où il veut désigner le chef de ses Apôtres et son Vicaire sur la terre, il commence encore par prier. C'est dans la prière que Jesus a formé le plan de son Eglise, et de tout l'ordre hiérarchique qu'il y a établi; c'étoit de quoi il s'entretenoit avec son Père, c'étoit pour cette Eglise chérie qu'il prioit et dont il s'occupoit jusqu'à ce qu'il l'eût acquise par l'effusion de son sang; c'est aussi par la prière que cette Epouse sainte s'unit à son céleste Epoux; c'est par la prière qu'elle devient féconde, qu'elle nous donne la vie et la nourriture, et qu'elle nous enrichit de tous ses trésors. Enfans de la prière, quelle ardeur avons-nous pour prier!

2°. Ce qui y donne occasion, c'est une conférence particulière. Sa prière finie, Jesus vint retrouver ses Disciples, et en marchant avec eux, le peuple ne les suivant que d'un peu loin, il commença à s'entretenir avec eux, et à les interroger, *en leur disant: Qui dit-on que soit le Fils de l'Homme? Qui dit-on que je suis?* Que nos conversations seroient utiles et touchantes, si nous ne nous entretenions que de Jesus-Christ, de ses mystères, de sa doctrine, et des intérêts de sa gloire! Les Apôtres lui répondirent:

Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Élie, d'autres, Jérémie, et d'autres, un des anciens Prophètes, qui est ressuscité. Hélas ! que l'esprit de l'homme est enclin à l'erreur, et naturellement opposé aux vérités du salut ! Comment se peut-il que parmi ce peuple assidu à entendre Jesus-Christ, et spectateur de ses miracles, l'opinion la plus commune ne soit pas qu'il est le Messie qu'on attend ? Quelques-uns, en bien petit nombre, l'ont reconnu ; mais le grand nombre aime mieux donner dans toutes sortes de chimères et d'extravagances, que de reconnoître un Messie qui n'est pas selon ses désirs. L'humilité et la sainteté de Jesus-Christ, voilà ce qui, encore aujourd'hui, empêche le monde de le reconnoître ; mais laissons le monde s'égarer dans ses systêmes et dans ses chimères, cherchons la vérité dans le corps Apostolique, écoutons son chef, et ne nous séparons jamais de la foi des premiers Pasteurs, elle seule peut dissiper nos erreurs et fixer nos inquiétudes.

3°. Ce qui l'accompagne, c'est une foi vive et réfléchie. Jesus demande ensuite à ses Apôtres : *Et vous, qui croyez-vous que je suis ? Simon-Pierre prenant la parole, dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant*, c'est-à-dire, le Messie. Cette confession de saint Pierre fut remarquable par la foi qui l'accompagna, et qui mérita d'être louée et

récompensée par le Sauveur. Ce n'étoit pas la première fois que Jesus avoit été appelé Fils de Dieu. Outre que les démons l'appeloient communément ainsi, Nathanaël lui avoit donné ce nom dans un premier mouvement d'admiration. Les Apôtres tous ensemble, à peine revenus de leur frayeur sur la mer de Tibériade, le lui avoient aussi donné. Le lendemain de la première multiplication des pains, après les merveilles de la mer de Tibériade et du pays de Génésar, saint Pierre, encore pénétré des événemens qui avoient précédé, fit, au nom de tous, la même confession qu'il fait ici. Mais peut-être que les mouvemens de surprise, de joie, d'admiration, de crainte, qui, dans ces différentes occasions, avoient comme arraché cette confession, en avoient aussi diminué le prix. Ici, il n'y a rien de semblable, les esprits sont tranquilles, et la foi seule agit. Je me joins à ce bienheureux Apôtre, ô Jesus ! et prosterné à vos pieds, je vous reconnois pour le Messie, le Christ, l'Oingt de Dieu, pour le Fils de Dieu, non par adoption, mais par nature. Je reconnois en vous le Verbe incarné, la Nature divine et la Nature humaine, subsistantes en une seule personne, la seconde de la Très-Sainte-Trinité. Je reconnois que, selon votre Nature humaine, vous êtes vraiment Homme semblable à moi, et selon votre

Natnre divine, vraiment Dieu égal au Père, et un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Je vous reconnois pour mon Roi, pour mon Sauveur, pour mon Médiateur et pour mon Dieu, en qui je mets toute mon espérance, et à qui je consacre tout mcn amour!

SECOND POINT.

Quelle en est la récompense?

La récompense de la confession de saint Pierre fut la déclaration que Jesus lui fit de toute l'économie de l'Eglise, et de la part honorable et singulière qu'il y devoit avoir.

1°. Jesus lui apprend quelle est la source de la foi et de la doctrine de l'Eglise, et que cette source vient de lui être ouverte. Jesus lui répondit : *Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est ni le sang ni la chair qui vous ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les Cieux.* La foi chrétienne a sa source dans la Divinité : ce qu'elle nous enseigne a été révélé par Dieu même. Le Fils de Dieu, envoyé du Père, nous a annoncé les vérités de la révélation ; le Saint-Esprit, envoyé du Père et du Fils, nous a développé et confirmé ces vérités, et en conserve dans l'Eglise le précieux dépôt. Les dogmes de la foi ne doivent rien à l'industrie humaine ; ce ne sont point des systêmes de Philosophes, ou les productions informes et timides de la méditation des Savans ; c'est

un corps des vérités essentielles, qui nous font connoître Jesus-Christ, et par lui Dieu son Père, qui nous découvre nos devoirs et le bonheur de notre destinée éternelle, avec les moyens d'y parvenir. O divine science! en comparaison de laquelle toutes les autres sciences ne sont que ténèbres! O bienheureux Apôtres! à qui le Père céleste a fait une révélation si importante, et qui avez été le premier à confesser le Fils de Dieu d'une manière qui a mérité ses éloges, et qui vous a procuré les illustres prérogatives dont il veut vous honorer, et qu'il va vous annoncer! O heureux les autres Apôtres, d'avoir pensé comme vous, et de ne s'être jamais séparés de vous! Heureux nous-mêmes, qui tenons encore aujourd'hui la même doctrine, la même foi, le même langage que vous.

2°. Jesus lui annonce quelle sera la stabilité de son Eglise, et que lui-même en sera le fondement. Dès la première fois que Jesus avoit vu Simon, il avoit changé son nom en celui de Pierre; depuis ce temps, on l'appeloit indistinctement Simon ou Pierre, et quelquefois Simon-Pierre; mais personne, ni lui-même, ne savoit encore le mystère de ce nom. C'est ce que Jesus-Christ lui développe ici. Simon avoit dit à Jesus: Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, et Jesus lui répondit: *Et moi je vous*

dis

dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle. Les hérétiques ont beau employer tout leur art et leurs savantes recherches pour éluder la force de ces divines paroles, elles feront toujours la consolation et le triomphe des catholiques Romains. Le nom de pierre fondamentale ou de fondement, est une expression métaphorique qui a diverses significations, selon les personnes auxquelles on l'applique. Jesus-Christ est la pierre angulaire et le fondement de l'Eglise; les Apôtres et les Prophètes sont le fondement de l'Eglise. Jesus-Christ dit à Pierre, parlant à lui seul, en présence des autres Apôtres, qu'il sera le fondement de l'Eglise. Un Catholique conçoit sans effort, qu'en conservant toutes ces expressions, Pierre est infiniment moins que Jesus-Christ, et quelque chose de plus que les Apôtres et les Prophètes. L'Eglise, cette société de Fidelles, représentée ici sous la figure d'un édifice qui appartient à Jesus-Christ, et dont il est l'architecte, ne devoit donc proprement commencer à se former qu'après la descente du Saint-Esprit, et lorsque Jesus-Christ ne seroit plus sur la terre. Il falloit donc qu'il laissât à cette Société un Chef visible, qui tînt sa place, et qui fût son Vicaire sur la terre, sur qui, pour ainsi dire, portât tout ce grand édifice; et c'est à

quoi il déclare ici qu'il destine saint Pierre. Cette société devoit durer toujours, et saint Pierre devoit mourir : il faut donc, avec saint Pierre, entendre aussi ses successeurs, les Pontifes Romains ; et c'est ainsi que l'a toujours entendu l'Eglise, et que l'ont compris les hérésiarques, même avant leur apostasie. L'Eglise bâtie sur cette pierre, cette Eglise qui reconnoît le Pontife Romain pour son chef visible, et l'Eglise Romaine pour le centre de sa foi, subsiste depuis dix-huit siècles. Contre cette pierre se sont brisés tous les efforts de l'enfer. Cette pierre a résisté à tout, et elle écrase tout ; elle a mis en poudre les Dieux factices de l'idolâtrie, et renversé les tyrans qui la protégeoient ; elle a dissipé et écarté les hérésies, qui ne restent éparses sur la terre, et comme resserrées chacune dans quelque lieu particulier, que pour servir de monumens aux victoires de l'Eglise bâtie sur cette pierre. Cette Eglise est la seule Catholique, la seule qui est répandue, et ne formant qu'un corps dont tous les membres sont unis ensemble sous l'autorité d'un même chef visible. Quel malheur d'être hors de cette Eglise ! Quelle folie de l'attaquer ! Quel aveuglement de ne la pas reconnoître, et de la chercher où elle n'est pas ! Mais quel bonheur pour nous d'en être membres ! Remercions-en Dieu ! Attachons-nous de plus en plus à cette pierre inébranlable ! Ne nous écartons jamais de la

foi de Pierre, et vivons d'une manière digne de notre foi !

3°. Jesus lui déclare quelle sera la forme de son Eglise, et quelle autorité il y exercera. Jesus-Christ a toujours appelé son Eglise le royaume des Cieux, et c'est ainsi qu'il l'appelle encore ici. C'est un royaume que Dieu son Père lui a donné, et qu'il a acquis au prix de son sang ; lui seul en est le Roi et le Monarque absolu. C'est le royaume des Cieux essentiellement lié avec ce royaume éternel préparé pour les justes dans le Ciel, et entièrement séparé et indépendant des royaumes de ce monde, dont Dieu a donné l'administration aux Rois de la terre. Ce royaume des Cieux ne regarde l'homme que comme destiné à servir Dieu à se sanctifier, et à mériter de jouir de Dieu dans l'éternité. Mais ce royaume des Cieux, comment se gouvernera-t-il sur la terre, lorsque son Roi sera monté au Ciel ? Qui est-ce qui gouvernera à sa place jusqu'à la fin des siècles que durera ce royaume, et avec quel pouvoir gouvernera-t-il ? C'est ce que Notre-Seigneur nous découvre ici sous deux autres métaphores. Continuant de parler à saint Pierre, il lui dit : *Je vous donnerai les clefs du royaume des Cieux.* C'est donc à saint Pierre que Jesus-Christ, quittant le séjour de la terre pour retourner au sein de son Père, remettra les clefs de son Eglise ; c'est donc lui qui tiendra la place de Jesus-

Christ, et à qui appartiendra le soin universel de toute l'Église. Quelle dignité sur la terre ! Doit-on s'étonner que les fidelles, que les Rois et les Empereurs Chrétiens se soient toujours empressés à l'honorer par les marques les plus éclatantes du respect le plus profond et le plus religieux ! Mais qui ne s'étonnera des blasphèmes et des horreurs qu'ont vomi les hérétiques contre une dignité si sublime, établie par Jesus-Christ même ? Qui ne gémira de voir encore des enfans de l'Eglise prendre un plaisir malin à tout ce qui peut diminuer le respect qui est dû à ce rang suprême, et à ceux qui y sont élevés ? Croient-ils que Jesus-Christ ne s'en tienne pas offensé ? Mais quel est le pouvoir que Jesus-Christ lui confère ? Ce divin Sauveur ajoute : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le Ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le Ciel.* Ce pouvoir de lier et de délier s'appelle quelquefois le pouvoir des clefs ; mais il y a cependant cette différence, que les clefs, qui sont le symbole de la suprême Puissance, n'ont été promises qu'à saint Pierre ; au lieu que le pouvoir de lier et de délier, qui a été singulièrement promis à saint Pierre, a été accordé aussi à tous les Apôtres. Ce pouvoir de lier et de délier s'exerce dans l'Eglise par le Pape, successeur de saint Pierre, par les évêques, successeurs des Apôtres, et par les autres ministres du second ordre,

suivant qu'il a été réglé par les Canons. Le pouvoir de lier s'exerce par les censures, par le délai de l'absolution, par la réserve de certains cas, par la pénitence qu'on impose aux pécheurs, et par tout ce que l'Eglise fait pour humilier l'ame pécheresse, et la préparer à revenir sincèrement à Dieu. Le pouvoir de délier s'exerce par l'absolution des censures et des péchés, par la rémission de la pénitence, par les indulgences, par les dispenses, et par tout ce que l'Eglise fait en faveur des foibles et des pénitens, pour les aider et les soulager. Tout ce que les ministres font en ce genre, selon les canons et les règles de l'Eglise, est ratifié dans le Ciel; c'est la parole de Jesus-Christ même. Il n'y a donc que l'impiété et l'endurcissement qui peuvent faire mépriser ces liens spirituels, qui, pour être invisibles, n'en sont pas moins redoutables. Mais quelle est la fureur de l'hérésie de se déchaîner contre le pouvoir de délier, accordé par Jesus-Christ avec tant de bonté et de miséricorde? Malheureuses sectes, dans lesquelles, en renonçant à l'Eglise, on a renoncé à tous les avantages qu'elle peut procurer, où nulle autorité ne peut rompre ces liens du péché, dans lesquels il faut que leurs partisans vivent et meurent! Ah! soyez à jamais béni, ô mon Sauveur! d'avoir donné aux Pasteurs de votre Eglise un pouvoir si étendu et si miséricordieux! J'irai donc à eux, et plein

de confiance en vos promesses, je soumettrai mon ame à leur jugement; et absous à leur tribunal, je suis sûr que si j'y ai eté avec sincérité et contrition, je serai absous au vôtre. Quelle consolation ! quelle joie intérieure ! quel bonheur pour un misérable pécheur comme moi !

TROISIÈME POINT.

Pourquoi Jesus défend de rendre la confession de Saint Pierre publique.

Alors Jesus défendit à ses Disciples de dire qu'il fût le Christ. Ce n'est pas qu'il voulût qu'on l'ignorât. Jean-Baptiste l'avoit annoncé et montré comme tel; lui-même prouvoit par ses œuvres qu'il l'étoit, et il le déclaroit quelquefois de vive voix, plus ou moins obscurément, selon la disposition de ses auditeurs, et suivant les lois de sa divine sagesse. Le peuple, mal disposé et peu attentif, ne comprenoit pas ce qu'il leur annonçoit de sa divinité; ses ennemis le comprenoient, et lui en faisoient un crime. Depuis que ses miracles avoient éclaté et lui avoient attiré la jalousie et la haine des chefs, on ne pouvoit publier clairement qu'il étoit le Messie et le Fils de Dieu, sans s'exposer à une mort certaine. C'est dans ces circonstances qu'il veut que ses Apôtres se contentent d'annoncer, comme ils ont fait, l'arrivée prochaine du royaume de Dieu, la nécessité de s'y préparer par la pénitence, et qu'il leur défend

de dire à personne qu'il est le Christ. On peut en considérer trois raisons.

1°. Première raison, prise de la dignité de ce mystère. Le grand mystère de l'Incarnation, le chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu, le fondement de la rédemption des hommes, ce mystère, après avoir été rapidement annoncé par le Précurseur, étoit, dans sa nature, trop divin et trop sublime, pour être dignement publié par aucun autre que par le Verbe incarné. Suivant les décrets de la Sagesse éternelle, et vu la mauvaise disposition des esprits, la confession publique de la Divinité de Jesus-Christ devoit être scellée du sang de celui qui la feroit, et elle ne pouvoit l'être plus dignement que par le sang de l'Homme-Dieu lui-même. Aucune créature n'étoit digne de verser son sang pour cette sublime vérité, avant que Jesus-Christ en eût mérité la grâce, et donné l'exemple en versant le sien.

2°. Seconde raison, prise de la suite des événemens. Si, avant la mort de Jesus-Christ, on eût tourné la foi des peuples vers le grand mystère de sa Divinité, cette foi encore tendre eût souffert un trop grand scandale au temps de sa passion et de sa mort, avec danger de ne se rétablir jamais. Les Apôtres eux-mêmes ne furent-ils pas scandalisés ? Leur foi ne fut-elle pas abattue et consternée, lorsque Jesus-Christ leur révéla ce mystère ?

3°. Troisième raison, prise du témoignage des Apôtres. Le témoignage des Apôtres, pendant la vie de leur Maître, n'eût pas eu cette force de preuve qu'il eut après sa mort, après sa résurrection, son ascension, et la descente du Saint-Esprit. Que des Disciples, ou trompeurs ou trompés, publient les merveilles de leur Maître, tandis qu'ils vivent avec lui, pour lui attirer et s'attirer à eux-mêmes du crédit et de la considération, il n'y a rien en cela que d'humain, et qui ne se soit vu plus d'une fois; mais que des Disciples publient la divinité de leur Maître, et qu'ils ne la publient qu'après sa mort, n'attendant eux-mêmes que la mort pour récompense de leur zèle, voilà ce qui est divin, et ce qu'on n'avoit jamais vu. Aussi, à ce témoignage, l'Univers s'est-il converti, les chrétiens ont-ils offert leur sang, et l'ont-ils répandu pour la confession du nom de Jesus.

Ah ! que ne puis-je répandre le mien pour une si belle cause ! Que ne puis-je unir mon sang à celui de tant de martyrs, au vôtre même, ô Jesus ! Du moins me ferai-je honneur de publier en toutte occasion votre Religion, de la défendre selon mon pouvoir, et de la justifier par la sainteté de ma vie, afin d'obtenir la récompense que vous avez promise à ceux qui croiront en vous ! Ainsi soit-il.

Fin du Tome troisième.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE TROISIÈME VOLUME.

Fin de la Table du troisième Volume.



